
No 3067.229
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878

OCT 25 S
MAY 11 S
NOV 18
JUL -6
DEC 27 M
FEB -9
FEB -1
FEB 24 S
[illegible] 4
MAR 2[illegible] S
APR 29 Q
MAY 21

Tolstoï par Tolstoï

avant sa crise morale

AUTOBIOGRAPHIE ÉPISTOLAIRE

COMPOSÉE ET TRADUITE DU RUSSE

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY



4e Édition

PARIS

L'ÉDITION MODERNE - LIBRAIRIE AMBERT

47, RUE DE BERRI, 47

Tolstoï par Tolstoï

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME TRADUCTEUR

—

Le Cadavre vivant, par L. Tolstoï, pièce en six actes et douze tableaux . . . . 3 fr. 50

La Pensée de l'Humanité, dernière œuvre de L. Tolstoï . . . . 5 fr. »»

Tolstoï par Tolstoï

Avant sa Crise morale (1848-1879)

Autobiographie épistolaire

COMPOSÉE, TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY



PARIS

L'ÉDITION MODERNE — LIBRAIRIE AMBERT

47, RUE DE BERRI, 47

1912

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

INTRODUCTION



INTRODUCTION

I

LE BUT ET L'ORIGINE DU PRÉSENT TRAVAIL

L'idée de réunir les lettres de Tolstoï pour en composer son « autobiographie épistolaire » me fut suggérée par les matériaux que je compulsais en vue de rédiger la biographie du maître. La règle des biographes avertis est de scruter la pensée spontanée de tout créateur dans la correspondance qu'il n'avait pas destinée à la publicité. Or, en confrontant les missives privées de Tolstoï avec sa *Confession*, qui apparaît naturellement comme la source authentique de sa vie intérieure, je me suis tôt aperçu de la singulière vertu de la règle indiquée, quand il s'agit de l'appliquer à l'auteur de cette « confession ». Certes, on le sent également sincère dans ses missives comme dans ses écrits publics ; seulement, il exagère malgré lui, ou

à dessein, quand, parlant de lui, il prend la foule pour témoin. Relisez ces lignes significatives de son véhément *meâ culpâ* :

« Je ne puis me souvenir de ces années de ma vie sans horreur, dégoût, douleur. Je tuais des hommes à la guerre, je les provoquais dans la même intention en duel ; je perdais aux cartes, je mangeais le produit du travail de mes serfs ; je châtiais les moujiks ; je m'adonnais à la débauche. Mensonge, vol, luxure, ivrognerie, brutalité, assassinat..., il n'est pas de crime que je n'aie commis, et, pour tous ces actes odieux, on me louangeait, on me considérait et on me considère encore comme un homme relativement moral. »

On se rend compte qu'en faisant cet aveu outré de ses « crimes », l'auteur cherche à impressionner par son exemple personnel, en vue de rendre plus concrète notre ignominie collective. Dans ses lettres confidentielles, au contraire, dans celles surtout qu'il avait écrites avant sa crise morale, Tolstoï livre exactement ses pensées, parce que visant sa propre édification et celle du confident isolé qu'il a choisi. Notons, au surplus, sa passion constante pour l'aveu public, révélant à un degré suprême la mentalité et le tempérament de sa race. Rappelez-vous *Crime et Châtiment* et les *Frères Karamazov* de Dostoïevsky, *La Puissance des Ténèbres* et *Résurrection* de Tolstoï, œuvres représentatives de la littérature, de l'esprit russe.

Encore un coup, tous les écrits de Tolstoï sont imprégnés d'une profonde conviction, de la recherche constante de la vérité, alors même que l'expression en est amplifiée. Mais seules ses lettres nous aident à suivre avec certitude le chemin parcouru par sa belle âme en peine, à assister aux péripéties de son évolution, péripéties souvent plus mouvementées que celles du plus captivant des romans.

Très souvent, ses *Souvenirs* mêmes, écrits sur la demande de ses biographes, sont loin d'égaler, les aveux immédiats notés par lui pour son correspondant. Répondant au désir exprimé par M. Paul Birukov, l'auteur de la plus complète des biographies du maître, Tolstoï promet d'étayer le travail de son disciple de ses souvenirs personnels. Il hésite d'abord à les écrire et en donne ces raisons : « J'ai essayé d'y penser, et je me suis aperçu de l'effroyable difficulté d'éviter Charybde : ma propre louange (en taisant tout ce qui est mal), et de ne pas tomber en Scylla : l'aveu cynique de toutes les turpitudes de ma vie. Écrire toute ma honte, ma bêtise, mes vices, en toute franchise, plus ouvertement encore que Rousseau, ce serait induire les hommes en tentation. Ils diraient : « En voici un que beaucoup de nous placent très haut, quand, en réalité, voyez quel misérable c'est ; aussi, nous autres, simples mortels, avons-nous d'autant plus le droit de nous laisser aller. »

Et lorsque Tolstoï se décide à remettre à son biographe les notes demandées, il y écrit des « souvenirs » comme ceux-ci : « Je me souviens que notre professeur définissait ainsi la capacité d'étude et l'application au travail de mes deux frères et les miennes : Serge veut et peut ; Dmitri veut, mais ne peut (ce qui était faux) ; Léon ne veut ni ne peut. Et je crois que c'était parfaitement vrai. »

On le voit, l'auteur de ces *Souvenirs* ne songe qu'à s'amoindrir, voire s'accuser de tous les péchés mortels, tandis qu'il atténue ou tait les fautes et grandit les mérites des autres. A la vérité, c'est encore le pécheur repenti qui se dénonce, dès qu'il parle pour le public, ici comme dans sa *Confession*. Par contre, ses écrits intimes notent simplement les angoisses et les sérénités d'un cœur généreux, les hésitations et les certitudes d'un noble esprit, et tra-

cent ainsi la courbe exacte de l'ascension d'une âme vers la vérité. De là leur prix.

Tolstoï en convenait lui-même. Il y a dix-huit ans, je lui rendis pour la première fois visite à Moscou où il hivernait à cette époque. Je fus amené à lui parler de l'intérêt particulier que présentait sa correspondance pour ses biographes, tandis que la comtesse Sophie, sa femme, assistant à l'entretien, émit l'avis que cet intérêt se limitait à la manifestation d'un état d'esprit passager et souvent suscité par tel ou tel correspondant.

— C'est précisément la valeur de ces confidences, fit remarquer Tolstoï : la littérature, l'arrangement en sont absents.

Cette remarque allant au-devant de mes souhaits, je fis part à mon hôte de mon projet de noter son évolution morale d'après sa correspondance privée. Le but que je visais était de rapprocher et de coordonner les documents recueillis, en les entourant de mes notes et commentaires strictement nécessaires, afin de laisser Tolstoï révéler directement, en aveux successifs dits sous l'impression immédiate, sa vie intérieure, depuis ses jeunes années jusqu'à son âge avancé. De fort bonne grâce, Tolstoï me nomma les personnes qui avaient reçu de lui des lettres gardant ce caractère de spontanéité que je recherchais. Il savait que je disposais déjà de ses missives adressées à son ami intime Aphanassy Fett, réputé en Russie comme l'un des plus délicats poètes, et qui avait inséré cette correspondance dans ses *Souvenirs*, parus à Moscou en 1890. D'un intérêt certain pour le travail que j'allais entreprendre, les lettres à Fett, espacées et allant de 1858 à 1881, ne pouvaient suffir pour marquer les phases entières de l'évolution de Tolstoï depuis 1848, année où commence sa vie consciente, puis se développe jusqu'à ses

derniers moments, ce merveilleux esprit cherchant, jusqu'à l'instant ultime à monter toujours plus haut. Pour combler la lacune de la première décade, Tolstoï m'indiqua ses lettres à son frère Serge et à sa tante Tatiana Yergolskaïa. Pour le reste, il nomma en particulier trois correspondants : son autre tante, la comtesse Alexandrine Tolstoï ; son compagnon d'armes au siège de Sébastopol, le prince Serge Ouroussov et son ami Nicolas Strakhov, philosophe et critique littéraire.

Me connaissant depuis nombre d'années déjà, comme son traducteur et commentateur, Tolstoï m'autorisa volontiers à demander à ses amis la communication de sa correspondance. Repartant pour Saint-Pétersbourg d'où j'étais venu voir Tolstoï, j'ai rendu visite à la comtesse A. Tolstoï et à Nicolas Strakhov, et je réussis à obtenir de l'une et de l'autre la communication des missives de leur illustre correspondant, dont la copie me prit un temps assez long. Quant au prince Ouroussov, Tolstoï l'avait perdu de vue, dans les derniers temps, et se souvenait seulement que son ancien compagnon d'armes s'était retiré à Samara, sur les bords de la Volga. J'ai accompli ce lointain voyage deux ans après, en 1896, lors d'une nouvelle visite à Tolstoï ; mais le prince Ouroussov n'habitait plus à Samara. Je ne l'ai pas trouvé davantage dans la bourgade des environ de Moscou qu'on m'avait désigné à Samara comme sa nouvelle résidence, et le prince est mort depuis.

Cependant, je continuais par ailleurs mes recherches, en recueillant la série de plus en plus nombreuse de documents, lorsqu'il m'arriva ce qui arrive généralement quand on veut trop bien faire et que la personnalité étudiée attire tous les regards : d'autres chercheurs se hâtèrent d'utiliser avant moi des extraits ou des lettres en-

tières de Tolstoï, notamment à son frère Serge, à sa tante Yergolskaïa, à Strakhov, à d'autres amis aussi proches. Certes, si ces documents perdaient ainsi leur attrait de première divulgation, ce fait ne m'aurait pas empêché de les grouper et de les lier en un ensemble qui leur donnerait la valeur distinctive que j'ai indiquée. Mais voici que Tolstoï, sollicité de toutes parts, s'oppose à la publication de ses lettres à la comtesse A. Tolstoï durant sa vie et celle de la destinataire, en prétextant le caractère trop intime de cette correspondance. A son tour, la comtesse Alexandrine, se rangeant à l'avis de son ami, demande à ceux à qui elle avait déjà communiqué la correspondance en cause de ne la divulguer qu'après la mort de la destinataire. Ce fait est confirmé par les premières lignes des *Souvenirs* laissés par la comtesse et publiés, l'année dernière, en Russie : « En laissant les lettres de Lev Nikolaïevitch Tolstoï, ainsi que leur copie, afin qu'elles puissent être publiées après sa mort et la mienne, j'ai cherché à les classer chronologiquement, » etc.

La comtesse A. Tolstoï est morte en 1904. La même année et l'année suivante, M. Zakharyine, qui, avait eu également communication des lettres de Tolstoï adressées à la comtesse, en publia quelques-unes, à deux reprises, dans la revue pétersbourgeoise le *Messager de l'Europe*, puis dans un recueil de ses articles. Je n'ai pas cru devoir imiter son exemple, Tolstoï m'ayant personnellement demandé, dans des lettres qu'on va lire tout à l'heure, de m'abstenir tant qu'il serait en vie. Toutefois, il exprimait le désir qu'après sa mort, la publication de ses lettres ne devint la propriété exclusive de personne. En effet, la section des Belles-Lettres de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, adoptant l'avis de l'un de ses membres, ami de Tolstoï, le sénateur Koni, manifesta

l'intention d'acquérir en toute propriété, chez les héritiers de la comtesse Alexandrine, les lettres de son neveu. Dès qu'il fut informé (ce fut en 1909), Tolstoï fidèle à ses principes, s'y opposa formellement, et écrivit, entre autres, à M. Koni : « J'ai renoncé une fois pour toujours à tous mes droits sur mes lettres privées comme sur mes écrits publics. La seule chose que je désire, c'est que mes lettres à la comtesse A. Tolstoï, comme celles, d'ailleurs, que je vous ai adressées, ne deviennent la propriété exclusive de personne. »

Dans ces conditions, tous ceux qui possédaient ses lettres pouvaient, à la mort de Tolstoï, en novembre 1910, les publier sans autre formalité. Mais ayant appris que c'est le Musée Tolstoï de Saint-Pétersbourg qui avait assumé la tâche de faire connaître au public russe la correspondance échangée entre le grand écrivain et sa tante, j'ai cru devoir, par déférence pour l'institution naturellement sympathique aux admirateurs de Tolstoï, remettre ma propre publication jusqu'à la veille de l'apparition du recueil russe. Voici, au surplus, les termes dont je m'étais servis, pour expliquer cette remise, quand j'ai commencé, dans la livraison de la *Grande Revue* (de Paris) du 25 septembre 1911, la publication de mon texte français des lettres de Tolstoï :

« Aujourd'hui que Léon Tolstoï a suivi la comtesse A. Tolstoï dans la tombe, les détenteurs de leur correspondance deviennent libres, selon son vœu, de la mettre enfin au jour. On va, en effet, publier en Russie, au courant de cet automne, le recueil complet de cette correspondance, allant de 1857 à 1903, tandis que, de mon côté, tenant à la faveur de l'autorisation qui m'avait été accordée par l'auteur et la destinataire des lettres, je devance les traductions hâtives qui ne manqueront pas dès

l'apparition du recueil russe, en publiant ici ma version française des lettres et en les arrêtant toutefois à l'année 1877 qui marque le moment aigu de la crise morale de Tolstoï. »

Je prie le lecteur de m'excuser les développements que je donne à ces explications sur l'origine du présent ouvrage. Mais un incident est survenu depuis ma publication, dans la *Grande Revue*, des lettres de Tolstoï à la comtesse Alexandrine, incident qui m'oblige à modifier l'une des parties du volume primitivement composé. Deux mois et demi après la fin de ma publication, qui prit quatre livraisons de la *Grande Revue*, le président de la Société Tolstoï de Saint-Pétersbourg s'avisa de protester, dans le *Journal des Débats*, contre l'usage que j'avais fait des lettres de Tolstoï à la comtesse A. Tolstoï, en prétendant que je n'en avais pas le droit et en se référant à une lettre de Tolstoï lui-même, lettre que j'ai eu, en effet, la suprise de trouver dans le recueil publié par la Société du Musée Tolstoï, en novembre 1911. Voici le passage qui me vise de la lettre de Tolstoï, adressée à la comtesse A. Tolstoï, en mars 1894 :

« Excusez-moi, je vous prie, pour Halpérine-Kaminsky qui m'écrit d'avoir été chez vous pour vous demander mes lettres. Vous ne les lui avez certainement pas données et il vous a été désagréable de lui refuser. Il m'a si longtemps scié avec une scie émoussée, qu'à sa question : avec qui j'avais été en correspondance, j'ai, dans un moment de désespoir, parlé de vous. Pardonnez-moi, je vous en prie. Il est évident que ces lettres ne peuvent, en aucune façon, intéresser le public. Vous m'écrirez sans doute à ce sujet. Que nos lettres se croisent donc... »

J'ai répondu, dans le même journal, à la protestation, peu amène, du président de la Société Tolstoï, et une

longue et fastidieuse polémique s'ensuivit. On me permettra de ne rappeler ici que l'essentiel ; et cela même, moins pour éclaircir un incident personnel, rendant nécessaire la modification partielle du présent travail, qu'en raison de la révélation d'un trait de caractère de Tolstoï.

L'extrait de sa lettre que je viens de reproduire aurait pu me causer une surprise désagréable, — non par la pointe qui m'y est lancée, mais par la contradiction avec la réalité qu'elle contient, — si j'avais moins connu Tolstoï et ignoré les influences qu'il avait subies, en ce cas comme dans bien d'autres.

J'ai dit comment Tolstoï m'indiqua, *de sa propre initiative*, je spécifie, les destinataires de celles de ses lettres qui pouvaient m'intéresser, et comment, muni de son autorisation verbale, en attendant sa confirmation écrite, j'ai pu obtenir de la comtesse A. Tolstoï et de Nicolas Strakhov communication des missives de leur correspondant. J'ai eu le temps de copier une centaine de celles adressées à la première, allant de 1857 jusqu'à la fin de 1891, année à laquellle cette correspondance s'était alors arrêtée, et une partie plus limitée de celles échangées avec Strakhov, dont j'ai du suspendre la copie, l'autorisation écrite de Tolstoï, malgré mes lettres de rappel et celles de Strakhov, tardant à venir. Je pris dès lors le parti de refaire le voyage de Moscou, afin d'élucider la cause de ce silence et de rapporter, si possible, l'autorisation promise.

Arrivé chez Tolstoï, je l'ai trouvé en compagnie d'un jeune homme, l'un des disciples qui faisaient jalousement garde autour du maître. Fort de la promesse reçue et n'ayant aucune raison de me défier du témoin de notre entretien, j'ai dit le but de ma nouvelle visite. Assis devant son bureau, Tolstoï prit en silence une feuille de

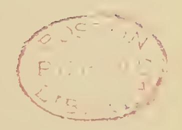
papier et se mit à rédiger l'autorisation sollicitée. Il avait déjà tracé plusieurs lignes, lorsque le jeune tolstoïste, qui s'était tu jusqu'alors, interrompit le maître d'un ton bourru : « Mais que faites-vous, Lev Nicolaïevitch ! On ne livre pas des documents aussi importants sans mûre réflexion. »

Tolstoï s'arrêta net, déposa la plume, puis, après quelques instants d'hésitation, se tourna vers moi et dit avec un sourire contraint : « Oui, excusez-moi : en voulant vous faire plaisir, je n'ai pas suffisamment pesé l'opportunité de la publication de ces lettres intimes. Mais je vous écrirai sous peu à Saint-Pétersbourg ma décision définitive, ainsi qu'à ma tante et à Strakhov. » J'ai compris seulement par la suite la faute que j'avais commise en parlant devant le jeune disciple, qui, me considérant sans doute comme un intrus, jugeait les « proches » du maître plus qualifiés pour disposer « de documents aussi importants ». Je repartis donc pour Saint-Pétersbourg où, de fait, j'ai reçu, deux jours après, cette lettre de Tolstoï :

« Pardonnez-moi de vous avoir induit, par mon irréflexion, en des démarches inutiles. Ayant aujourd'hui mûrement réfléchi, je doute du consentement de Strakhov, de la comtesse Tolstoï et d'Ourossov quant à la *publication* des lettres ; d'ailleurs et surtout, je ne le désirerais pas personnellement, et je leur écris en ce sens.

« J'ai tant cherché à vous être agréable, que je n'ai pas pesé de prime abord toute la portée de la divulgation de ces lettres, au cas où leurs possesseurs consentiraient à vous les communiquer. Ces lettres ont un caractère trop intime pour qu'elles puissent être publiées *du vivant* tant de ceux à qui elles furent adressées que de celui qui les écrivit.

Простите меня Илья
Даниловичъ, если я мои
[illegible] свои [illegible]
васъ въ безпощадныхъ
[illegible]. [illegible] это
и вижу что мы встрѣча-
ли [illegible]. [illegible] мы [illegible]
[illegible] навязанные не [illegible]
[illegible] отдавъ [illegible]
[illegible] и [illegible]
и я [illegible] не [illegible],
а если я и пишу имъ,
Мама такъ [illegible]
[illegible] вамъ [illegible] что
я не [illegible] того зна-
чения [illegible]
[illegible], если бы [illegible]
[illegible] и [illegible]
[illegible] или вамъ. [illegible]



Autographe russe de la lettre adressée par Léon Tolstoï, le 16/28 mars, à M. E. Halpérine-Kaminsky, lettre dont la traduction est donnée dans l'introduction.

Monsieur le Directeur,

Vous m'obligerez infini-
ment en remettant à
Mr Halpérine-Kaminsky
le manuscrit de mon
article „Le non agir"
qui vous a été envoyé
par poste au courant
du mois d'octobre
dernier.
Recevez Monsieur
l'assurance de toute
ma considération
Léon Tolstoy

14 Mars 1894.

Autographe français rédigé par Léon Tolstoï le 14/26 mars 1894, à deux jours de distance de l'envoi de la lettre reproduite ci-contre.

« Si je puis vous être utile en toute autre occasion, je serai très heureux de le faire. Au revoir donc ; je vous souhaite bon voyage et heureuse arrivée.

« Votre L. Tolstoï. »

16-28 mars 1894.

Le ton et les termes de cette lettre attestent que, loin d'avoir « scié » mon illustre interlocuteur, j'avais reçu son assentiment spontané et qu'il ne changea d'avis qu'à la suite de l'intervention indiquée et seulement sur l'*opportunité* de la publication de ses lettres. Ceci est encore confirmé par une autre lettre que Tolstoï m'adressa à Paris, à la fin de la même année, et que je réserve pour un usage ultérieur. Je n'en citerai que cette phrase relative à la biographie de Tolstoï dont nous continuâmes à nous entretenir par correspondance : « Je ne vous conseillerais pas, pour l'instant du moins, d'écrire ma biographie : je considère ce sujet — ceci dit sans fausse modestie — comme peu intéressant, et je crois qu'il est fort difficile de juger et de raconter avec impartialité la vie d'un homme *de son vivant.* »

Au surplus, j'eus l'occasion de rappeler ma conversation avec Tolstoï sur cette question au cours de l'étude que je lui ai consacrée dans la *Revue Illustrée*, en 1898, et de la rapporter avec une précision entière dans ma préface à d'autres de ses lettres, publiées dans la *Revue Bleue* de 1909, donc du *vivant* de Tolstoï. L'une et l'autre publications lui furent envoyées, et ni lui ni la comtesse Sophie Tolstoï, témoin de la conversation, n'ont jamais démenti mon compte rendu. Après l'envoi de la *Revue Bleue*, j'ai reçu de Tolstoï, à peine deux mois après, une lettre cordiale où il me félicitait de la représen-

tation de la pièce que j'avais tirée de l'un de ses contes, et cette lettre fut rendue publique à l'époque.

En établissant ainsi, sur des documents certains et avec une surabondance qui m'est imposée, la contradiction avec lui-même chez un écrivain dont la grandeur est faite de sincérité par-dessus tout, je surprendrai sans doute plus d'un esprit réfléchi. En effet, là est l'intérêt véritable de l'incident.

Déjà, au cours de mon étude sur Tolstoï dans la *Revue illustrée*, j'ai fait allusion à ce qui m'apparaissait comme le trait dominant de son caractère : « le désir de ne pas chagriner ses semblables et lui faisant souvent accorder ce qu'il aurait voulu refuser. » Cette extrême bonté, il la qualifiait de « faiblesse ». Fait curieux, je notais cette impression précisément à propos de la même permission qu'il m'avait accordée « de consulter sa correspondance inédite ». Plus d'une fois, pendant mes séjours renouvelés à Yasnaïa-Poliana, j'ai pu constater ces cas de « faiblesse » de mon hôte, et elle s'était manifestée d'une façon particulièrement touchante le jour où, revenu du Caucase avec une fièvre paludéenne, je fus pris d'un accès du mal chez Tolstoï. Il ne s'inquiéta pas seulement de m'entourer de soins extérieurs ; il s'évertua encore à me réconforter par des promesses de me confier la traduction de ses œuvres inédites, oubliant, dans son désir de m'être « agréable », qu'il s'était interdit une fois pour toutes d'en disposer en dehors de son éditeur et ami M. Tchertkoff. De fait, quand, plus tard, je fis part à celui-ci de cette promesse, il n'en tint aucun compte. C'est que l'impérieux ami savait, par une longue expérience, combien la sensibilité de Tolstoï était facile à émouvoir et... à dominer aussi. Il en a fait lui-même la remarque dans une lettre à la comtesse Alexandrine : « Je suis faible de caractère.

Je me soumets facilement à l'influence de ceux que j'aime ».

Tout récemment, un autre écrivain russe fameux, Maxime Gorki, sollicité, en ma présence, de donner son opinion sur Tolstoï, répondit :

— Il est malaisé d'émettre un avis précis sur ce colosse. Loin d'être taillé dans un bloc, il fut multiple et varié à l'infini. Toutes les fois que je le voyais, c'était une personnalité nouvelle qui m'apparaissait.

Puis, appelant à mon témoignage, il ajouta :

— Vous qui l'avez connu, n'avez-vous pas emporté la même impression de diversité et de contraste ?

On ne saurait définir avec plus de concision la nature complexe de Tolstoï : sensibilité impulsive sous les dehors d'un doctrinarisme inflexible. Et pourtant, l'homme n'en apparaît que plus séduisant.

M'étant expliqué avec bien plus de détails qu'ici, durant la polémique de deux mois dans les *Débats*, sur le droit moral que j'avais de publier les lettres de Tolstoï à la comtesse A. Tolstoï, j'ai cru pouvoir reprendre cette publication dans la *Revue hebdomadaire*, en août dernier. Ce fut alors l'occasion de l'envoi au directeur de la revue d'une réclamation formelle d'un éditeur parisien, affirmant son droit exclusif à cette publication en France, droit acquis de la Société du Musée Tolstoï. Cette prétention surprend doublement. Au point de vue juridique, elle est absolument insoutenable. La convention littéraire, récemment conclue entre la France et la Russie, n'était pas et n'est pas encore en vigueur. C'est précisément pour mettre un terme à la liberté de traduction dans les daux pays de tout ouvrage paru que la convention fut conclue. Je fus personnellement victime de cet état de choses, mes ouvrages ayant été traduits en Russie à plusieurs reprises sans mon consentement. A cet instant même,

mettant à profit le délai accordé avant l'entrée en vigueur de la convention, on se hâte de publier, en France comme en Russie, en Russie surtout, les traductions d'ouvrages qu'on n'avait pas pensé à traduire auparavant.

Ce qui plus est, c'est qu'il s'agit, dans le cas visé, d'écrits de Tolstoï, de l'auteur même qui, maintes fois, a publiquement affirmé sa volonté de laisser à tous la pleine liberté de reproduire et de traduire ses œuvres, et qui l'a répétée encore, peu avant sa mort, dans la lettre à M. Koni, précisément à l'occasion de la correspondance sur laquelle on réclame aujourd'hui l'exclusivité de droit. Mais ce qui étonne par-dessus tout, c'est de voir méconnaître ainsi la volonté de Tolstoï par l'institution qui se place sous son patronage, de la voir menacer de moyens procéduriers au nom de celui-là même qui mettait à la base de son enseignement la conscience de chacun.

Eh bien, malgré toutes les bonnes raisons que j'ai de résister — je les ai assez longuement exposées, — et sans être affilié à aucune confrérie tolstoïste, je me fais un devoir d'éviter tout ce qui pourrait susciter un scandaleux litige sur la tombe du grand mort. D'accord avec les éditeurs du présent volume, j'en écarte la correspondance échangée entre Léon Tolstoï et la comtesse A. Tolstoï, et je ne garde de 185 lettres insérées dans le recueil russe, et des 60 traduites et publiées par moi, il y a un an, dans la *Grande Revue*, qu'une douzaine, ainsi que les huit lettres publiées par M. Zakharyine, dans son ouvrage (1) et dans le *Messager de l'Europe* de 1904 et 1905, puis reproduites dans le recueil des lettres de Tolstoï réunies et éditées par M. Serguéïenko. C'est là un droit dont l'usage ne fut jamais contesté à un historiographe, sous aucune latitude, sous aucune jurisprudence ni loi morale.

(1) *Rencontres et Souvenirs.* Saint-Pétersbourg, 1903.

Et cet emprunt permettra de suivre la courbe entière de l'évolution de Tolstoï.

Il en est de même des lettres que Tolstoï a adressées à Nicolas Strakhov. La polémique du *Journal des Débats* m'ayant révélé l'intention du Musée Tolstoï de publier également un recueil de cette correspondance, je m'abstiens d'utiliser ici les lettres que je tiens directement de Strakhov. Je me borne à insérer ma traduction d'une partie de celles qui parurent, en longs extraits ou en entier, dans la biographie de Tolstoï, rédigée par M. Birukov, et dans le recueil de M. Serguéïenko.

Ces observations m'amènent, après une inévitable digression, à motiver le choix des éléments entrés dans la composition de « l'autobiographie épistolaire » de Tolstoï. Pour obéir à l'idée qui préside à ce travail, je me suis arrêté aux missives que leur auteur n'avait pas pensé voir divulguer ; ce sont, d'après la propre indication de Tolstoï, confirmée par le caractère de la correspondance, celles adressées à son frère Serge, à sa tante Tatiana Yergolskaïa, à son autre tante, la comtesse Alexandrine, à ses amis Aphanassy Fett et Nicolas Strakhov. Et je ne nomme ici que les personnes à qui Tolstoï a écrit le plus souvent avant la fin de sa crise morale, qu'on place en 1879, année à laquelle s'arrête ce premier volume de son « autobiographie ». Pour imprimer à celle-ci le caractère d'un récit suivi, permettant de marquer les phases successives de l'évolution de son auteur, j'ai comblé les lacunes par quelques-unes de ses lettres adressées à d'autres personnes, bien que se trouvant avec lui dans une parentée spirituelle plus lointaine. J'ai utilisé en outre quelques lettres, rares malheureusement, écrites par Tolstoï à sa femme, la comtesse Sophie Andreïevna ; mais j'ai la chance de pouvoir ajouter à ces documents la traduction

des pages émouvantes rédigées par la noble compagne du grand écrivain sur leurs fiançailles et leur mariage. Ces pages sont extraites du *Journal intime* de la comtesse Sophie Tolstoï, et qu'un journal russe vient de publier à l'occasion du cinquantenaire du mariage de ce couple que je qualifierai d' « assorti », bien que les événements des dernières années de la vie de Tolstoï semblent le contredire. Lors de ma visite de l'année dernière à Yasnaïa Poliana, la comtesse Sophie Andreïevna a bien voulu me lire d'autres parties de son « Journal » et me communiquer des documents qui éclairent d'un jour nouveau les évènements auxquels je viens de faire allusion. Je m'appuyerai sur certains de ces renseignements dans la partie de mon introduction où j'esquisserai la biographie de Tolstoï jusqu'aux années 1878-79, auxquelles s'arrête le présent travail ; le reste des matières se rapportant à la vie de Tolstoï après sa crise morale, sera utilisé dans le volume suivant.

Enfin, le travail présenté aujourd'hui au lecteur français contient trois chapitres des *Souvenirs* de Tolstoï, écrits sur la demande de son biographe M. Birukov. Ces chapitres renseignent sur les origines de leur auteur, sur ses parents et sur Tatiana Yergolskaïa, que Tolstoï qualifie de « tante », mais qui en réalité peut être considérée comme sa mère. sinon par le sang, du moins « par son droit d'amour sur nous », suivant l'expression de Tolstoï qu'on retrouvera tout à l'heure.

Les trois chapitres de ces *Souvenirs* sont donnés ici parce qu'ils se rapportent à l'enfance et l'adolescence de l'auteur dont nulle trace de correspondance n'est restée ; mais tout en étant rédigée en vue de sa divulgation, cette partie des *Souvenirs* est exempte de la tendance de l'auteur à s'amoindrir lorsqu'il parle de lui-même, comme on l'a vu par l'échantillon cité plus haut. En ne parlant de

lui qu'incidemment, il peut se maintenir, dans cette partie, presqu'au niveau de ses impressions notées spontanément dans ses lettres privées. Telle est la double raison du choix de ces chapitres. Ils complètent l'ensemble des documents qui, débutant avec la naissance de Tolstoï et s'arrêtant à sa crise morale, éclairent sa figure morale durant la totalité de la première moitié de sa vie.

Toutefois, afin de cimenter davantage ces pages détachées et d'inspirations diverses, en même temps que préciser leur valeur psychologique, il convient de présenter au lecteur les principaux destinataires des lettres et de rappeler les grandes lignes de la vie de Tolstoï.

II

LES CORRESPONDANTS DE TOLSTOÏ

Je viens de faire brièvement allusion à ce que fut pour Tolstoï sa « tante » Tatiana Alexandrovna Yergolskaïa, et je n'ai rien à ajouter, le portrait de celle-ci étant dessiné par son neveu comme seul il sait le faire.

Le comte Serge Tolstoï, était le deuxième des trois frères aînés de Léon Tolstoï. Si Léon enfant et jeune homme à été influencé surtout par son premier frère, le comte Nicolas, c'est à Serge que, de son propre aveu, il aurait voulu le plus ressembler. Voici, au surplus, comment il s'exprime, dans ses *Souvenirs*, sur ses trois frères dont le troisième s'appelait Dmitri. Je cite le passage qui vise principalement Serge, ou Serioja, au diminutif :

« J'étais camarade avec Mitegnka (Dmitri) ; j'avais du respect pour Nikolenka (Nicolas) ; mais Serioja m'enthou-

siasmait, je l'aimais, je l'imitais, j'aurais voulu être lui. Je m'extasiais devant sa beauté extérieure, sa manière de chanter, de dessiner ; j'admirais sa jovialité et, surtout, si étrange que ce soit à dire, le naturel de son égoïsme. J'avais toujours conscience de ce que je suis, je devinais toujours, à tort ou non, ce que pensent de moi ou éprouvent à mon égard les autres, et cela empoisonnait ma joie de vivre. C'est là sans doute la raison qui me faisait aimer chez les autres la faculté opposée : la spontanéité de l'égoïsme. Et c'est pour cela que j'aimais Serioja. « Aimer » n'est pas le mot. J'aimais Nikolenka, tandis que je m'extasiais devant Serioja, comme devant une chose singulière, incompréhensible, mystérieuse, et fascinante, par suite.

« Il est mort ces jours-ci (1), et durant sa dernière maladie, et en mourant, il demeurait pour moi aussi impénétrable et aussi cher qu'à la lointaine époque de notre enfance. En ces derniers temps, dans nos vieux jours, il m'affectionnait et appréciait davantage mon attachement pour lui ; il se montrait fier de moi, tâchait de mettre d'accord ses opinions avec les miennes, mais n'y parvenait pas et demeurait lui-même : indépendant, singulier, beau, aristocratique, fier et, surtout, véridique et sincère comme je n'ai jamais vu l'être un autre homme. Il était ce qu'il était : il n'a voulu en rien paraître. »

A cette définition, si complète dans sa brièveté, du caractère du comte Serge Tolstoï, j'ajouterai en passant que si cet autre passionné d'indépendance que fut Léon Tolstoï put jamais imiter son frère, ce ne fut que dans son enfance et dans la manière extérieure. Mais les lettres qu'on va lire montrent que le cadet faisait grand cas de l'opinion de son aîné.

(1) Ce fut écrit en 1903.

L'autre tante de Tolstoï, la comtesse Alexandrine Tolstoï, occupait, dans ses relations amicales ou de parenté, une place à part. C'est que, femme d'une intelligence remarquable, d'une érudition aussi variée qu'étendue et de sentiment profondément chrétien, mais nullement bigote, la comtesse Alexandrine pouvait suivre avec sympathie l'évolution morale de Léon Tolstoï et ses élans religieux jusqu'à l'extrême limite, sans toutefois la dépasser, quand son illustre ami se mit à attaquer le culte chrétien dans la forme adoptée par l'Eglise. Ce ne fut pas sans un douloureux déchirement que l'un et l'autre durent avouer leur inconciliable divergence confessionnelle, et leurs échanges de lettres s'espacèrent.

Mais l'ancienne amitié subsista, du moins dans ses manifestations qui n'intéressait pas la foi. Tolstoï en reçut la preuve dans les moments les plus graves de son existence. Il est vrai de dire que nul autre n'aurait pu lui être dans ces cas d'un secours égal à celui que lui apportait la comtesse Alexandrine.

Dame d'honneur à la Cour de Russie depuis 1846, lorsqu'elle fut nommée en cette qualité auprès de la grande duchesse Maria Nicolaïevna, fille de Nicolas Ier ; puis, en 1866, directrice d'études de la grande duchesse Maria Alexandrovna, l'unique fille d'Alexandre II ; décorée, à la suite du mariage de celle-ci avec le duc d'Edimbourg, de la rare distinction de l'ordre de Sainte-Catherine, la comtesse Alexandrine demeura à la Cour sous quatre règnes, durant près de soixante ans, et était devenue l'amie vénérée de tous les membres de la famille impériale et en particulier du frère de la grande duchesse Maria Alexandrovna, de l'héritier du trône, puis empereur Alexandre III. Les salons de l'appartement particulier de la comtesse, appartement faisant corps avec le Palais d'Hiver de Saint-

Pétersbourg, étaient le rendez-vous des notabilités politiques et littéraires de trois générations.

La situation privilégiée et l'autorité dont jouissait la comtesse Alexandrine à la Cour lui permettaient donc d'exercer son influence en faveur de Léon Tolstoï, lequel, même avant d'être le véhément dénonciateur de l'Eglise et de tout le régime existant, ne fut jamais en sainteté auprès des autorités locales de la province de Toula où était situé son domaine de Yasnaïa Poliana. Il mettait trop de zèle à défendre la cause des paysans contre celle des seigneurs, lorsque, à la création de la fonction, en 1861, il fut nommé juge de paix, ou plus exactement, « juge médiateur » (*mirovoï posrednik*). L'école modèle qu'il avait fondée en 1862, à l'intention des enfants de paysans de Yasnaïa Poliana et où il enseignait, aidé de quelques étudiants, d'après une méthode nouvelle, n'inspirait pas moins de défiance aux autorités de Toula. De sorte qu'il suffisait d'un accident malheureux — un bœuf de sa propriété tuant en l'absence de Tolstoï un moujik — pour qu'il fût impliqué dans l'affaire, poursuivi, menacé de prison. On lira le récit de ces démêlés du châtelain de Yasnaïa Poliana avec les autorités dans ses lettres à la comtesse Alexandrine, en tant que sa « bonne protectrice », qui ne manquait pas chaque fois d'aplanir les difficultés en sa faveur, comme en celle de toutes les victimes de l'arbitraire qu'il lui signalait.

Ce fut bien autre chose quand Tolstoï, auteur de *Ma Religion* et de *Que devons nous faire?* acquit la dangereuse renommée d'impie et d'anarchiste. Sa « protectrice », quoique tout opposée à ses nouvelles idées, dut plus d'une fois écarter de lui le bras pesant du fameux grand procureur du Saint-Synode Pobedonostzev, ou bien celui du tout-puissant ministre de l'intérieur, le

comte Dmitri Tolstoï. Mais il fut un moment, en 1886, où celui-ci était bien près de tenir son illustre homonyme et se disposait à le bannir ou le cloîtrer dans un lointain couvent. Cet épisode émouvant qui faillit bouleverser l'existence de Tolstoï et nous priver peut-être à jamais des œuvres d'art maîtresses qu'il écrivit depuis, mérite d'être lu dans la narration même de celle qui y joua un rôle décisif. La comtesse Alexandrine Tolstoï, dans les *Souvenirs* dont j'ai parlé, y consacre plusieurs pages ; nous en détachons le passage essentiel. Rappelons que le prétexte saisi par le ministre était un article de Tolstoï de caractère passablement « subversif », paru, à l'insu de l'auteur, d'ailleurs, dans un journal anglais, mais retraduit avec empressement par la réactionnaire *Gazette de Moscou*, exploité par elle avec virulence contre Tolstoï et demandant pour lui un châtiment exemplaire.

« Les journaux étrangers, écrit la comtesse Alexandrine, s'emparèrent de cet incident, et, durant deux à à trois mois, je ne cessais de recevoir de partout, même d'Amérique, des lettres me demandant à quoi fut condamné le célèbre écrivain mon parent... En même temps, le bruit me parvient que le ministre de l'intérieur, comte D. A. Tolstoï, poussé par les publicistes moscovites, projetait de cloîtrer Léon Nicolaïevitch au monastère de Souzdal (1), et cela sans droit d'écrire... J'ai pris aussitôt la résolution de me rendre directement chez le ministre afin d'apprendre tout de lui.

« Je le trouvai dans un état de perplexité, ou du moins, il se montra tel à moi.

« — Je ne sais vraiment à quoi me décider, me dit-il. Tenez, voici des dénonciations contre Léon Tolstoï. J'ai

(1) Lieu d'exil pour les ecclésiastiques pris en faute.

bien négligé les premières ; mais je ne puis pourtant pas cacher toute cette histoire à l'Empereur !

« — Certes, non, répondis-je ; mais vous n'êtes pas sans savoir que le souverain aime beaucoup Léon, et, probablement, cela adoucira ses impressions...

« Il faut noter, en effet, qu'une circonstance toute fortuite avait précédé cet incident et qu'elle a beaucoup aidé à l'issue heureuse de l'affaire, laquelle, autrement, aurait pu tourner très mal pour Léon Nicolaïevitch.

« Peu de jours avant mon entretien avec le comte D. A Tolstoï, l'empereur Alexandre Alexandrovitch (1) m'avait rendu visite. Il me connaissait depuis longtemps et — je puis le dire avec une fierté non dissimulée — me montrait toujours une bienveillance et une attention particulières. Durant cette visite, il fut d'une exceptionnelle bonne humeur et parla avec animation. A un certain moment, il me demanda :

« — Dites-moi, qui sont à votre avis les hommes les plus remarquables, les plus populaires en Russie ? Connaissant votre franchise, je suis certain que vous me direz la vérité. Mais ne vous avisez pas de me nommer.

» — Et je ne vous nommerai pas, fis-je avec un sourire.

« — Alors qui ? Cela m'intéresse beaucoup.

« — Premièrement, Léon Tolstoï.

« — Pour celui-ci, je m'y attendais, observa l'Empereur. Et puis ?

« — Je vous nommerai encore un homme, répondis je après un moment de réflexion.

« — Qui ? Qui donc ? fit-il avec impatience.

« — Le père Ivan de Cronstadt (2).

(1) Alexandre III.

(2) Archiprêtre fameux, mort il y a quelques années, très po-

« L'Empereur se mit à rire, puis dit :

« — Je n'y avais pas songé. Mais je suis de votre avis.

« Il s'en alla bientôt après. Je dis « s'en alla », parce que mon appartement a une issue directe vers le Palais d'Hiver, par la galerie vitrée suspendue qui réunit le palais à l'Ermitage.

« Alors, quand j'appris le danger qui menace Léon Nicolaïevitch, visé par le rapport du comte Dmitri Tolstoï, et sachant que ce rapport va être présenté dans un bref délai au souverain, j'ai décidé de faire agir toute mon influence pour sauver mon parent. J'ai écrit à l'Empereur pour l'informer de l'urgence que j'avais à le voir et je lui ai demandé de m'en fixer le moment. Quelle ne fut pas ma joie quand j'ai reçu sa réponse m'annonçant qu'il viendrait me voir chez moi et le jour même.

« On conçoit mon émotion dans l'attente de sa visite, et je demandais à Dieu de me venir en aide. Enfin, l'Empereur entra. Son visage portrait des traces de fatigue et semblait préoccupé. Cette circonstance, loin de modifier mes intentions, m'affermit davantage dans ma résolution. Lorsque le souverain me demanda ce que j'avais à lui dire, je répondis sans hésiter :

« — Un rapport vous sera présenté ces jours-ci demandant la claustration du plus grand génie de la Russie.

« Le visage de l'Empereur changea du coup : il est devenu grave et profondément attristé.

« — Tolstoï ? demanda le souverain brièvement.

« — Vous avez deviné, sire.

« — Il complote donc contre ma vie ?

« Très surprise, je me réjouis intérieurement : *cela*

pulaire de son vivant dans le bas peuple qui le considérait comme un saint. Thaumaturge aux yeux de ses plus ardents partisans, il donna naissance à une secte qui porte son nom.

seulement, pensais-je, pouvait décider l'Empereur à sanctionner le rapport de son ministre.

« Je m'empressai de lui raconter en détails tout ce que j'avais appris du comte Dmitri Tolstoï concernant la faute de Léon, et je voyais, à ma grande joie, comment le visage de l'Empereur se rassérénait à mesure et reprenait sa douce et affable expression habituelle. Il se leva bientôt pour se retirer et, au moment où il prenait congé, je m'enhardis jusqu'à lui dire que ce n'est certes pas le comte Dmitri Tolstoï qui soulèvera contre lui l'indignation universelle, en Russie comme à l'étranger, si son rapport était sanctionné...

« Deux jours après, j'ai su que le souverain avait dépassé toutes mes espérances et que sa bonté et sa sagesse avaient résolu la question tout différemment. Après avoir écouté le rapport du ministre sur l'incident qui provoquait soi-disant une grande agitation dans le public, l'Empereur écarta de la main le rapport et dit textuellement :

« — Je vous prie de ne jamais toucher à Tolstoï. Je ne tiens nullement à en faire un martyr, ni à soulever contre moi l'indignation universelle. S'il est coupable, c'est tant pis pour sa conscience...

« Comme je fus heureuse de répondre à toutes les demandes qui m'étaient venues de tous les points de l'Europe et de l'Amérique que Léon Tolstoï vit tranquillement chez lui, à Yasnaïa Poliana, et que notre généreux tsar ne l'a pas offensé même d'un simple reproche (1) ! »

Lorsque Léon Tolstoï apprit de quel péril l'avait sauvé la présence d'esprit de la comtesse Alexandrine, il écrivit à celle-ci entre autres : « Si vous avez des péchés, chère

(1) *La comtesse A.-A. Tolstoï* par Iv. Zakharyine (*Messager de l'Europe*, avril 1905).

amie Alexandrine, ils vous seront pardonnés pour tout le bien que vous m'avez fait. » Et pourtant, quelques mois avant cet épisode, en 1885, il lui écrivait après un long silence : « J'espère qu'il ne vous sera pas désagréable d'entrer de nouveau en communion avec moi. Mais je vous en prie, *ne me convertissez* pas à l'orthodoxie. Je présume que vous avez beaucoup d'amis non convertis — rangez-moi parmi eux, comme par le passé. »

Malgré l'opposition de plus en plus accentuée de leurs idées religieuses, tous deux demeuraient fidèles à leur ancienne affection.

« Bien que nous nous imaginions que nous sommes fâchés l'un contre l'autre, écrivait Tolstoï, je sais que nous ne cessons de nous aimer. Quant à moi, du moins, je réponds de la constance de mon sentiment. » La comtesse Alexandrine notait, à son tour, dans ses *Souvenirs* :

« Notre simple, notre pure amitié réfutait noblement l'opinion répandue sur l'impossibilité de l'*amitié* entre un homme et une femme. Nous nous sommes placés sur un terrain particulier qui nous permettait, je le dis en toute conscience, d'avoir principalement souci de ce qui peut anoblir la vie, *chacun à son point de vue*, bien entendu. Parfois, Léon me reprochait mon manque d'empressement de le laisser pénétrer dans le sanctuaire de mon cœur et de lui confier mes propres peines et joies. Mais je le faisais sans intention ni calcul : sa nature est à tel point plus puissante et captivante que la mienne, qu'involontairement l'attention se concentrait sur lui, tandis que je passais au second plan du personnage donnant la réplique. »

En réalité, leur différence d'âge, — elle avait, au début de leur rencontre, trente-huit ans ; lui, ving-sept, — le

célibat dans lequel elle s'obstina, donnèrent naissance à de rares sentiments, à une particulière « amitié amoureuse » qui survécut à toutes les vicissitudes de ces deux longues existences. Pour marquer la singularité de leurs relations, Tolstoï surnomma sa parente « grand'mère », parce que, lui dit-il : « Vous êtes trop jeune pour que je vous appelle ma tante. »

Bref, on perçoit l'intérêt particulier que présente l'échange d'idées entre ces deux êtres d'élite. Mais si je me suis étendu, à ce propos, sur l'incident qui faillit se terminer par la claustration à vie de Tolstoï, c'est plutôt afin de signaler l'origine de l'impunité dont seul il avait si longtemps joui en Russie, malgré ses écrits jugés des plus « subversifs », impunité qui ne fut pas sans surprendre bon nombre d'adversaires et même d'amis de Yasnaïa Poliana.

J'aurai moins longuement à caractériser les rapports entretenus par Tolstoï avec ses amis Fett et Strakhov. Pour Aphanassy Aphanassiévitch Fett, les lettres que Tolstoï lui a adressées portent assez souvent la trace de la qualité de l'affection qui les unissait. Tolstoï et Tourguéneff, qui furent tous deux ses amis de longue date, appréciaient en Fett non seulement le parfait artiste qu'il était, mais encore l'esprit pénétrant, la vaste érudition et la sûreté de son amitié. Les deux romanciers eurent de cette dernière une preuve suffisante avant, pendant et après le grave incident qui éclata entre eux dans la maison même du poète et qui faillit se clore par un duel. Quelques détails sur ce heurt entre les deux grands écrivains sont donnés à leur place, avec les lettres de Tolstoï où il en est question. Ce qu'il convient de mentionner ici, c'est le goût que montrait Tolstoï pour la poésie de son ami, lui qui généralement ne voyait dans la forme rythmée du

verbe et, plus encore, dans la rime qu'un moyen d'expression inférieur.

Aphanassy Fett occupait, en effet, le premier rang dans la poésie russe, à côté de Maïkov, Polonsky, Tutchev, Nekrassov, Plestcheïev et Alexis Tolstoï, successeurs immédiats de Pouschkine et Lermontov. Mais, exemple rare dans la poésie et même dans la littérature russe entière, l'ami de Tolstoï se distinguait par ce qu'il fut éminemment le chantre de la beauté, un servant de la « poésie pure », et cela avec une telle simplicité des moyens, une telle absence de l'effort, que la cadence semblait la forme naturelle de son expression. Comme l'a dit Strakhov, le critique le plus autorisé du poète, « son chant est pur, en ce sens que ni à la pensée, ni à l'image, ni au son même, ne se mêle la moindre trace de prose. » C'est sans doute cette qualité innée qui valut à Fett l'exceptionnelle faveur de sa poésie auprès de Tolstoï.

Dès leur première rencontre chez Tourguéneff, en 1856, ils se comprirent et bientôt se lièrent, et leur amitié demeura invariable jusqu'à la mort de Fett, survenue en Novembre 1892. Intellectuellement, ils n'avaient pas moins de motifs à contact, notamment, en communiant en Schopenhauer dont Fett avait traduit les œuvres en russe, comme il avait traduit *Faust* de Gœthe. Au demeurant, ce fut un poète philosophe à l'instar de Sully-Prudhomme qui, notons-le à ce propos, fut le plus prisé par Tolstoï parmi les poètes français.

Un dernier détail concernant le nom peu russe de Fett. C'est celui de la mère du poète, d'origine allemande, nom qui s'orthographie exactement : Fœth, dont Fett est la forme russifiée. Le nom du père était : Schenschine, que, pour des raisons de famille trop longues pour être exposées ici, Afanassy Fett n'adopta qu'à son âge mûr, en gar-

dant comme écrivain celui qu'il avait illustré. Je signale ce détail parce que Tolstoï y fait allusion dans une de ses lettres.

Enfin, Nicolas Strakhov fut un de ces critiques littéraires, de méthode scientifique, de pensée très personnelle et de courageuse indépendance, comme le Russie en compte peu. Plus souvent philosophe que critique d'œuvres littéraires, il ne s'était pas rangé sous la bannière d'avant-garde qui abrite presque tous les écrivains russes. Ceux-ci, se servent de tout temps du livre et de la presse en général comme de l'unique tribune d'où l'on peut entretenir le public russe des questions sociales. Savant par sa préparation, — il était docteur ès-sciences — pourvu d'une profonde érudition, il mettait dans ses études littéraires la même hauteur de vues que dans ses écrits philosophiques ; penchant vers l'idéalisme au moment où le matérialisme régnait dans la philosophie et la littérature russes, il se manifestait sous un jour qui était loin de lui assurer la faveur de la foule ; aussi sa réelle valeur d'écrivain et de penseur fut-elle longtemps méconnue.

Ce fut, au contraire, la raison de l'intérêt que lui portait Tolstoï, distinguant en lui, comme en Fett, un esprit qui pense par lui-même et ne craint pas de dire tout ce qu'il pense. D'autre part, on s'accorde à reconnaître que les études de Strakhov consacrées aux œuvres littéraires de Tolstoï sont les meilleures qu'il ait écrites et qu'elles contribuèrent dans une large mesure à définir la place de l'auteur de *la Guerre et la Paix* dans les lettres russes. Ces études parurent dans la revue pétersbourgeoise *Zaria*, dont Strakhov fut le rédacteur en chef de 1869 à 1871, et dans laquelle Tolstoï publia quelques-uns de ses récits.

De cette époque, date le début des relations suivies

entre les deux écrivains ; et leur correspondance, commencée en 1871, est la seule qui, révèle les préoccupations purement philosophiques de Tolstoï durant la première moitié de sa vie. Il est vrai de dire que, par son tempérament intellectuel et par les études auxquelles il se livrait, nul mieux que Strakhov n'était fait pour inspirer à Tolstoï le désir d'échanger des idées abstraites, conduisant, cependant, à des conclusions concrètes. Les titres de ses principaux ouvrages définissent assez le domaine que Strakhov explorait : *De la méthode des sciences naturelles et du rôle qu'elles jouent dans l'instruction générale*; *Le Monde comme un seul tout* ; *Les notions fondamentales de psychologie et de physiologie*, et, enfin, *Eternelles vérités*. Tolstoï fait plus d'une fois allusion à certains de ces ouvrages dans ses lettres à leur auteur.

De cette amitié intellectuelle, le sentiment ne fut pas absent : Strakhov est mort au début de 1896, et lorsque, pendant l'été de la même année, je visitais Tolstoï à Yasnaïa Poliana, il me parla du défunt comme d'un ami chez qui il avait aimé autant l'homme que le philosophe.

Tels sont les correspondants de qualité qui, à des titres divers, ont suscité les confidences aussi variées, mais invariablement sincères, du grand écrivain. Certes, l'observation, rapportée plus haut, de la comtesse Sophie Tolstoï sur le caractère des aveux epistolaires est fort juste ; mais la réplique de son mari ne l'est pas moins : la spontanéité de l'expression de ses états d'âme successifs marque nettement les lettres qu'on va lire.

Il reste à tracer la silhouette de Tolstoï, avant de le laisser se raconter lui-même.

III

LA FIGURE MORALE DE TOLSTOÏ

Né en septembre 1828, Léon Tolstoï n'a que dix-neuf ans au moment où il écrit les premières lettres de Saint-Pétersbourg à son frère Serge. Son état d'esprit s'y manifeste avec évidence. Il venait d'abandonner ses études à l'Université de Kazan dont ses trois frères aînés, Nicolas, Serge et Dmitri, suivaient également les cours. Mais tandis qu'eux s'acheminaient régulièrement vers le terme des études, Léon passait d'une Faculté à une autre, demeurait un an dans une, dix-huit mois dans une autre, et finissait par quitter complètement Kazan et son Université. Dès cet âge, sa nature indépendante se manifeste, et elle se plie difficilement à la routine de l'enseignement supérieur d'alors.

Après un cours séjour dans son domaine familial de Yasnaïa Poliana, où il esquisse vainement une tentative de communion avec ses serfs, il s'en va « chercher le bonheur » à Saint-Pétersbourg, et cette recherche se traduit par une existence plutôt orageuse : il joue aux cartes, accumule des dettes, se passionne pour les tziganes, dépensant entre temps la même ardeur à la préparation des examens pour entrer, tantôt à l'Université, tantôt au régiment, tantôt au service civil, il ne sait au juste. Le jeune homme se rend, au reste, parfaitement compte de son existence déréglée, et c'est à son frère Serge qu'il s'en confesse : car c'est lui qu'il aurait voulu prendre pour modèle.

Nature tourmentée et généreuse, le jeune Léon ne saurait imiter la belle assurance égoïste de son frère ; s'il se

repent et se confesse, il obéit aux mêmes impulsions de son tempérament fougueux qui l'entraînent dans une vie de plaisir. Il note à cette époque dans son « Journal intime » : « Je vis comme une bête, mais pas tout à fait en éhonté : j'ai délaissé presque toutes mes occupations et je me sens abattu. »

A cet instant critique de sa prime jeunesse, une diversion heureuse se produit et qui lui apparaît comme le « salut ». L'aîné de ses frères, Nicolas, revient en congé, en 1851, du Caucase, où il sert comme officier d'artillerie. Le comte Nicolas, nature d'élite, toute de tendresse et d'énergie à la fois, exerçait une influence réelle sur son cadet. On en jugera d'après l'une des lettres à Fett où Léon Tolstoï annonce la mort du comte Nicolas. Aussi, en présence des dispositions d'esprit dans lesquelles il trouvait son jeune frère, le comte Nicolas résolut-il vite de lui faire changer de milieu, et ce fut sans grand effort qu'il le persuada de le suivre au Caucase, afin de s'y retremper par la vie simple des cosaques.

Les deux frères se mirent en route, au printemps de 1851, et, après plusieurs semaines de voyage en voiture de poste et sur l'eau, en faisant un détour par Kazan et Astrakhan, arrivèrent enfin au bourg cosaque de Starogladovskaïa, d'abord, puis au camp retranché du Stary Yourte qui défendait les abords du bourg contre les attaques des montagnards indigènes et où le comte Nicolas commandait une batterie. Toléré au camp, d'abord par sympathie des chefs pour son frère, Léon Tolstoï prend part, comme volontaire, à plusieurs escarmouches contre les montagnards du fameux iman Schamyl, se fait aimer de tous à son tour, puis décide d'aller à Tiflis, capitale du Caucase, afin de régulariser sa situation, et il s'y fait nommer, après examens, sous-officier d'artillerie. Sa lettre de

Tiflis au comte Serge qu'on lira, nous apprend dans quelles conditions.

Les trois années de cette vie de camp, de cette vie « sauvage », selon son terme, eurent sur le jeune sous-officier la plus heureuse influence. C'est ici qu'il commença à créer, qu'il écrivit sa première œuvre : l'*Enfance*, qui fut du coup un chef-d'œuvre. Parue en 1852, elle le plaça d'emblée au premier rang des écrivains russes, à côté de Tourgueneff, de Gontcharov, de Dostoïevsky. C'est ici également que le grand problème du « sens de la vie » se dresse dans toute son ampleur devant lui pour ne plus cesser d'être le tourment de son existence entière.

La grandeur de la nature vierge, l'ingénuité des mœurs qui l'environnent suscitent en lui un profond sentiment religieux. Ce sentiment se manifeste avec certitude, avec l'invariable sincérité qui le distingue, dans cette page de son journal intime :

« Je n'ai presque pas dormi la nuit dernière. Après avoir écrit dans mon journal, je me suis mis à prier. La douceur du sentiment que j'ai éprouvé pendant la prière est impossible à exprimer. J'ai récité mes prières habituelles : le *Pater*, la Sainte Vierge, la Trinité, etc., et j'ai continué encore à invoquer Dieu.

« Si l'on définit la prière comme une requête ou une expression de gratitude, je n'ai pas prié. J'aspirais à quelque chose d'élevé, de généreux ; mais à quoi, je ne saurais le dire, bien que j'avais la conscience nette de mon souhait. Je voulais m'unir à l'Etre qui comprend tout, je lui demandais de me pardonner mes crimes... Non, je ne le demandais pas, car je sentais que, par le fait même de m'avoir accordé cet instant de félicité, il m'avait déjà pardonné. Je sentais que je n'ai rien à demander, que je ne puis ni dois

demander. Je Le remerçiais, non par mes paroles, mais par mes pensées...

« Non, voici le sentiment que j'ai éprouvé hier : l'amour pour Dieu, l'amour suprême, englobant tout ce qui est bon et éliminant tout ce qui est mauvais. Avec quelle frayeur j'envisageais le côté mesquin, le côté vicieux de la vie ! Avec quelle conviction je priais Dieu de me prendre dans Son sein ! Je ne sentais plus ma chair... Eh bien, non, le côté mesquin, charnel, reprit sa puissance, et une heure ne s'était pas écoulée, que j'entendis de nouveau sa voix, la voix du vice et de la vanité ; je savais d'où venait la voix, je savais qu'elle abolissait mon extase, je luttais contre son appel, et pourtant, je m'y suis rendu. Je me suis endormi en rêvant gloire, femmes... Ce fut plus fort que ma volonté. »

De fait, il ne courtisait pas moins les belles cosaques, était sur le point d'en épouser une, continuait à faire la fête avec ses camarades, à massacrer avec entrain « les asiatiques », puis se reprenait, se repentait et notait avec la même conviction :

« Le bonheur éternel est impossible ici-bas. Les souffrances sont nécessaires. Pourquoi ? Je l'ignore. Mais quelle présomption de dire « j'ignore » ! Comment puis-je oser croire qu'on peut connaître les voies de la Providence ? Elle est la source de la raison, et la raison voudrait la pénétrer !

« La raison se perd dans cet abîme de sagesse, et le sentiment craint de l'offenser. Je Le remercie, je Le remercie pour l'instant de félicité qui me révéla, et ma petitesse, et ma grandeur. Je veux prier, mais je ne sais. Je veux comprendre, mais je n'ose... Je me remets à Ta volonté...

« A quoi bon écrire tout cela ? Avec quelles platitudes,

mollesse, voire insanité sont exprimés mes sentiments ! Et ils étaient si élevés pourtant ! »

Une autre fois, il inscrit :

« Celui dont le but est son propre bonheur, est un mauvais homme ; celui qui recherche l'opinion des autres, est faible ; celui dont le but est le bonheur des autres, est vertueux ; celui dont le but est Dieu, est grand. »

Ou encore : « L'équité est le minimum de vertu obligatoire pour chacun ; au-dessus, est la recherche de la perfection ; au-dessous, est le vice. »

En reproduisant ces réflexions du jeune sous-officier, je ne crois pas abuser de la documentation. C'est tout Tolstoï qui s'y révèle. Non pas uniquement l'auteur de l'*Enfance*, à vingt-deux ans, mais encore celui d'*Anna Karenine*, en pleine maturité d'âge et de talent, comme celui de *Résurrection*, presque au terme de sa longue vie. Nous y assistons à l'aveu ardent de ses inconséquences, au heurt intense de ses passions contraires qui le distinguent comme l'un des plus beaux échantillons d'humanité et qui suscitent notre sympathie, mieux peut-être que sa sérénité d'apôtre en puissance de vérité, puisque c'est de ses tourments, lui ayant fait côtoyer le suicide qu'il tient sa véritable autorité. Les lecteurs de sa correspondance auront plus d'une fois à se reporter aux pages intimes que nous citons. Ce nous est également une raison de détailler moins la suite des faits de l'existence ultérieure de Tolstoï.

Les trois ans qu'il passa au Caucase le nourrirent d'impressions qu'il décrivit bientôt après dans plusieurs récits, dont le plus saillant est *Les Cosaques*. Puis, nommé officier, il alla en chercher de plus fortes, d'abord à l'armée du Danube qui, en 1853, opérait contre les Turcs, y participa à l'assaut de Silistrie et, après la retraite de l'armée

russe, demanda son transfert à Sébastopol, où il arriva en novembre 1854 et y fut attaché à la 3e batterie de la 4e brigade. Il s'y conduit avec une vaillance téméraire, court les plus grands dangers au fameux 4e bastion, point de mire constant de l'artillerie ennemie, et songe, au milieu de cet enfer de feu et de sang, à « fonder une nouvelle religion chrétienne correspondant au progrès humain ». En attendant, il décrit les horreurs de la guerre dans ses *Récits de Sébastopol* qui attirent aussitôt l'attention publique et émeuvent en particulier l'Empereur qui recommande aux chefs du jeune officier de le ménager.

A la chute de Sébastopol, en août 1855, il est envoyé comme courrier à Saint-Pétersbourg, porteur du rapport de la dernière bataille, et ne revient plus.

La carrière littéraire le prend entièrement, l'*Enfance* et les *Récits de Sébastopol* ayant marqué sa gloire naissante. A Saint-Pétersbourg, il est accueilli à bras ouverts par le cercle littéraire qui se groupait autour du poète Nekrassov, directeur de la fameuse revue le *Contemporain*, et à laquelle collaboraient les romanciers Tourguéneff, Gontcharov, Grigorovitch, le dramaturge Ostrovsky, etc. Tourguéneff, avec une abnégation confraternelle dont il fit plus d'une fois preuve par la suite, prend sous sa protection le nouveau venu et lui prédit le plus brillant avenir.

Il n'empêche que l'existence déréglée qu'avait reprise dans la capitale son jeune ami choque passablement l'artiste équilibré qu'est l'auteur des *Récits d'un chasseur*, et Tourguéneff se lamente devant leur ami commun, le poète Fett : « Depuis son arrivée de Sébastopol et sa vie sous mon toit, il n'arrête pas un jour ses folies : le champagne, les tziganes, les cartes toute la nuit ; puis il dort les poings fermés jusqu'à deux heures de la journée. J'ai bien tenté au début de lui faire entendre raison ; temps

perdu ; je n'ai plus qu'à le laisser faire... » Puis le dégoût survient, le besoin de créer domine, et Tolstoï écrit les *Deux Hussards*, *Une rencontre*, la *Matinée d'un seigneur* manifestant de nouveau ses préoccupations morales.

En novembre 1856, il quitte l'armée avec le grade de capitaine en second, abandonne de même ses amis littéraires, puisque ne partageant pas les aspirations de son âme inquiète, et il part pour l'étranger dans l'espoir de découvrir chez les nations plus civilisées des exemples plus édifiants de progrès. Il le rappelle dans sa *Confession*, écrite, il est vrai, vingt-deux ans après :

« J'ai vécu ainsi, m'abandonnant aux folies pendant six ans encore, jusqu'à l'époque de mon mariage. A ce moment (au début de 1857), je m'étais rendu à l'étranger. La vie en Europe et mes relations avec les hommes les plus savants et les plus avancés de l'Europe me confirmèrent davantage dans ma foi en la perfectibilité des hommes, parce que j'avais trouvé chez eux la même foi... Le mot « progrès » exprimait cette foi, et il me semblait alors que ce mot veut dire quelque chose. Je ne comprenais pas encore que, harcelé comme toute âme vivante par la question : quelle est la meilleure façon de vivre ? et répondant : vivre selon le progrès, je répondais à l'exemple de celui qui, abandonné dans un petit bateau aux caprices des flots, répond à l'unique question importante : où faut-il se diriger ? par ces mots qui évitent la question : nous sommes emportés quelque part. »

Tolstoï se rend tout droit à Paris, où il est heureux de retrouver Tourguéneff, et assiste à l'une des manifestations du « progrès » qui le réjouit moins : l'exécution d'un condamné. « Lorsque j'ai vu, écrit-il, la tête se séparer du corps, et l'une et l'autre tomber avec un bruit sec dans la caisse, j'ai compris — non par la raison, mais de tout

mon être — qu'aucune doctrine sur la rationalité du progrès existant ne saurait justifier un pareil acte. Si tous les hommes de l'univers et depuis que l'univers existe, avaient estimé, en vertu de n'importe quelle doctrine, que cet acte était indispensable, je sentais qu'il ne l'était pas, que c'était un acte mauvais, que, pour le juger, mon cœur suffisait, et non pas ce que disent et font les hommes en vertu de leur progrès. »

C'est l'auteur de la *Confession* qui parle ; sous l'effet du moment, au lendemain de l'exécution, il note simplement dans son journal : « Gros cou, forte et blanche poitrine, baise l'Evangile, puis reçoit la mort. Quel non-sens ! Impression ineffaçable. Je ne suis pas un homme politique. Morale et art... La guillotine m'a longtemps empêché de dormir. »

De Paris, il émigre en Suisse et séjourne un certain temps à Clarens, sur le lac Leman. La nature, qui produit toujours sur lui un effet salutaire, l'apaise après la vie fiévreuse de la grande ville. Il jouit de la beauté grandiose du cadre d'autant plus qu'à cette époque la région était encore peu fréquentée par les touristes. Mais lorsqu'il se transporte à Lucerne et s'y arrête dans le meilleur hôtel, il est agacé par le luxe et l'artifice ménagés à l'intention des hôtes anglais, et, plus encore, du maintien empesé de ceux-ci. Si bien que la tentation lui vient de les scandaliser. Un chanteur ambulant charmait de sa voix depuis une bonne demi-heure les pensionnaires commodément installés sur la terrasse, sans qu'aucun d'eux l'ait remercié de la moindre obole. Indigné, Tolstoï s'approche du pauvre diable et l'invite à venir souper avec lui au beau milieu des Anglais guindés et stupéfiés de l'audace du fou russe. Cet incident servit à Tolstoï de matière à l'une de ses meilleures nouvelles, intitulée *Lucerne*.

Les allures indépendantes de Tolstoï n'étaient pas sans surprendre, à cette époque, ses amis et ses parents mêmes. La grande dame qu'était la comtesse Alexandrine Tolstoï prit le parti de s'en amuser, lorsque voyageant également en Suisse, ses relations avec son cousin éloigné devinrent plus suivies. Dans ses *Souvenirs*, la Comtesse, conte entre autres cette anecdote :

« Nous arrivâmes à Francfort. Un jour, j'eus la visite de LL. AA. le prince Alexandre de Hesse et la princesse sa femme. Soudain, la porte du salon s'ouvre et Léon Tolstoï apparaît dans un costume des plus étranges, rappelant assez ces brigands espagnols qu'on voit sur les peintures. Je n'en revenais pas... Bientôt, peu satisfait sans doute de mes visiteurs, il se leva et partit sans avoir prononcé un mot.

« — Quel est donc ce singulier personnage ? me demanda avec étonnement l'un des visiteurs.

« — Mais c'est Léon Tolstoï.

« — Ah, mon Dieu ! pourquoi ne l'avez-vous pas nommé ? Après avoir lu ses admirables écrits, nous mourions d'envie de le voir, me dit-on avec reproche. »

Cette tendance à se singulariser par ses allures répondait chez Tolstoï à un besoin inné. Elle se manifeste dès l'enfance de l'écrivain, suivant les récits de ses proches, d'après sa propre œuvre première : *Enfance*, *Adolescence Jeunesse*, dont le héros est d'une exacte ressemblance psychologique avec son auteur. Au fond, ce fut un grand timide qui, pour réagir contre son noble défaut, exagéra son naturel penchant d'insoumission aux usages adoptés. De là également l'outrance qu'il mettait dans l'expression de ses idées morales, religieuses, sociales, en opposition avec les idées courantes. Et je reviens à ce que j'ai dit de la valeur documentaire de ses missives privées : ce n'est

point dans l'auteur repentant des « confessions » et des « souvenirs » qu'on découvrirait le vrai Tolstoï ; c'est le créateur équilibré des œuvres d'imagination qui nous le révèle avec une vérité objective d'artiste. Plus que tout autre, il avait le droit de proclamer : « Le héros de mon roman, celui que j'aime de toute mon âme, que je me suis efforcé d'évoquer dans toute sa beauté et qui a toujours été, est, sera, c'est la vérité. »

Sous des appelations diverses, et plus fréquemment sous celle de Nekhludov, c'est toujours lui-même que Tolstoï dépeint dans ses romans et récits. C'est le petit Irteniev, de *Enfance* et *Adolescence*, où Nekhludov, de *Jeunesse*, qui, se croyant laid, veut s'imposer à l'attention par ses extravagances de maintien et ses paradoxes, tandis qu'intérieurement, il tend vers la perfection, cherche à résoudre, par un effort personnel, les éternels problèmes du bonheur, de l'amour, de la mort, de Dieu. C'est Nekhludov de la *Matinée d'un seigneur*, poursuivant vainement, — parce que tout le régime est à changer, — l'amélioration du sort des paysans, du peuple en général. Ce récit, datant de 1852, est déjà sympthomatique pour les désillusions ultérieures du propriétaire foncier, incompris de ses moujiks. C'est, vers la même époque, Olénine, des *Cosaques*, heureux d'abandonner pour toujours la vie mondaine des villes pour se retremper au contact de la nature et des mœurs primitives des cosaques. C'est Nekhludov de *Lucerne*, récit dont j'ai parlé. C'est Pierre Bezoukhov et le prince André de la *Guerre et la Paix*, présentant les deux aspects de la figure morale de Tolstoï ; Pierre surtout, le comte opulent, timide et lourdaud, à son aise seulement parmi les simples, au milieu des gens du peuple comme le soldat Karataïev et dont l'auteur dit : « Sa vie, telle qu'il l'envisageait, n'avait pas de sens par elle-même ; elle ne l'acquerrait

qu'envisagée comme une parcelle du grand Tout. » La religion que professera Tolstoï vingt ans après, est déjà contenue dans cette formule. C'est encore Lévine de *Anna Karenine*, mari heureux de Kity, mais toujours inquiet du sens de la vie ; c'est, enfin, Nekhuldov de *Résurrection*, invariablement le même Tolstoï, bien que transformé depuis longtemps en apôtre, tel que nous le révèle l'histoire certaine de sa vie, confrontée avec ses lettres, marquant ses impressions immédiates : personnel dans ses idées comme dans leur application, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

Revenu de ses deux voyages à l'étranger (en 1857 et 1860-61) peu enchanté de la « civilisation européenne », désanchantement exprimé dans son récit *Lucerne*, il accepte, après l'affranchissement des serfs, les fonctions de « juge médiateur » entre les seigneurs et les affranchis, et ne tarde pas à soulever contre soi le courroux des premiers pour le zèle qu'il met à défendre les intérêts des derniers. Il fonde en même temps sa fameuse école de Yasnaïa Poliana où il enseigne aux enfants des paysans. d'après une méthode pédagogique imaginée par lui : point de contrainte exercée sur les écoliers, substitution à la rigidité des leçons réglementées d'avance, de la libre causerie des professeurs. Il apporte en même temps les résultats de sa méthode dans ses articles de la *Revue de Yasnaïa Poliana*, créée dans cette intention, résultats qui, par leur effet pratique et efficace, suprennent les spécialistes. Il rédige pour ses élèves des récits, des légendes, s'exerce pour la première fois dans la versification (si l'on excepte ses strophes satyriques contre ses chefs militaires du siège de Sébastopol) ; compose des abrégés d'histoire, de géographie, de sciences, ainsi que son œuvre pédagogique la plus remarquée : l'*Alphabet*, et les

quatre « Livres de lectures » qui, dans leur totalité, se répandent par la suite, au nombre, inouï en Russie, de deux millions d'exemplaires environ.

Mais ces innovations, tant du juge que du maître d'école, attirent la vigilance soupçonneuse des autorités, qui se manifeste bientôt par des tracasseries, trop habituelles sous régime d'arbitraire de cette époque, et Tolstoï doit recourir à l'intervention de sa « protectrice », la comtesse A. Tolstoï, dans les circonstances que ses lettres exposent plus loin.

On lira de même, dans le propre récit de celle qu'il élut pour compagne de sa vie, dans quelles conditions, toujours exemptes de banalité, Tolstoï se marie, à la fin de cette même année 1862. Ce que ne dit pas la comtesse Sophie Tolstoï et ce qu'il importe de préciser ici, c'est le rôle décisif qu'elle a joué dans la vie et dans la production artistique du grand écrivain. Tous les biographes de Tolstoi, tous les témoins de sa vie conjugale s'accordent pour marquer le rare bonheur qui lui échut, durant les quinze premières années de son mariage, tout au moins. L'influence de sa femme sur sa productivité d'écrivain ne fut pas moins heureuse. M. Venguerov, l'un des plus autorisés historiens de la littérature russe et, par ses idées, le moins suspect de partialité en faveur de Mme Tolstoï, note à ce propos : « Le sort a réservé à Tolstoï le plus complet bonheur conjugal qu'on ait pu jamais rencontrer. Il a trouvé dans sa femme non seulement l'amie la plus fidèle, la plus dévouée, mais encore une collaboratrice sans égale dans toutes ses occupation quotidiennes et littéraires. Elle recopiait jusqu'à sept fois les manuscrits que son mari corrigeait sans cesse, en traçant souvent des phrases et des mots inachevés, et ces pensées incomplètement exprimées, jetées au hasard sur le papier, prenaient un sens

clair et net sous la main experte de la jeune femme. Pour Tolstoï, commence et se poursuit la plus rayonnante période de son existence : incomparable bonheur intérieur, grâce au sens pratique de Sophie Andréïevna, en tant que maîtresse de maison ; liberté d'esprit, facilitant la pleine manifestation chez l'écrivain de ses facultés créatrices. »

Il faut lire le *Journal intime* de Tolstoï, avant et après son mariage, pour se rendre compte de l'émerveillement qu'il ne cessait d'éprouver en présence de la jeune fille, d'abord, de la jeune femme et de la compagne des vieux jours, après. Quelques extraits de ce « journal », se rapportant à diverses époques, furent publiés ; j'ai pu prendre connaissance de certains autres pendant mes séjours à Yasnaïa Poliana, et je suis autorisé par la comtesse Sophie Tolstoï à en reproduire ici quelques lignes significatives.

Hésitant encore à se déclarer, — sa future belle-sœur nous dira tout à l'heure pourquoi, — Tolstoï note le 26 août 1862 : « Je me suis rendu chez les Bers à pied (1). Douze verste de marche... Comme tout y est tranquille, intime ! Sonia me donna à lire le roman qu'elle a écrit. Quelle force de vérité et de simplicité ! Elle est constamment inquiète de tout voir nettement. Je lisais sans éprouver le moindre sentiment de jalousie ni d'envie (2). Mais les mots : « D'un extérieur extrêmement repoussant » « versalité dans les opinions » m'ont fort égratigné. Mais je me suis calmé : il ne s'agissait pas de moi. »

La sœur de Mme Tolstoï, Mme Kouzminskaïa, qui reproduit ce passage dans ses *Souvenirs* sur son beau-frère, émet cette réflexion venant à l'appui des miennes concernant l'origine des singularités de Tolstoï : « Dans sa jeu-

(1) Les Bers, parents de la jeune fille, habitaient une propriété dans le voisinage de Yasnaïa Poliana.

(2) Envers le héros du roman.

nesse, Léon Nicolaïevitch fut constamment torturé par l'idée qu'il se faisait de son extérieur ; il était convaincu qu'il était très laid. Je le lui avais entendu dire maintes fois. C'est qu'il ignorait le côté attrayant de son extérieur : la séduction spirituelle qui se concentrait dans son profond regard. Il ne voyait pas, ne pouvait certes pas saisir cette expression de ses yeux, et c'est précisément elle qui donnait à son visage tout son charme ».

Le 12 septembre, Tolstoï inscrit dans son « Journal » : « J'aime comme je n'ai jamais cru qu'on puisse aimer... C'est à en devenir fou, je me tuerai si cela continue ainsi. Elle est belle sous tous les rapports. »

Enfin, quelques jours après, il annonce à sa tante, la comtesse A. Tolstoï, son prochain mariage : « Dimanche, 23 septembre, je me marie avec Sophie Bers, fille de mon amie d'enfance Lubotchka Islavine. Pour vous donner une idée d'elle, il faudrait écrire des volumes. Je suis heureux comme je ne l'ai été depuis ma naissance. »

Le voici marié, et le 25 septembre son « Journal » porte : « Incommensurable bonheur !... Et de nouveau elle écrit auprès de moi... Il est impossible que tout cela se résolve seulement par la vie !... »

Voulait-il signifier l'impossibilité pour son incomparable félicité de ce muer à la longue en une existence plus ou moins commune qu'il pronostiquait au couple du *Bonheur conjugal*, roman qu'il avait écrit trois ans au paravant ? Il a vu juste, si tel était son préssentiment : sa vie réelle auprès de sa compagne fut aussi loin de la vie imaginée du *Bonheur conjugal* que fut en tout distincte Mme Tolstoï de la jeune fille que l'auteur faillit épouser en 1856 et dont la rencontre sans lendemain lui inspira son roman au titre révélateur.

Mme Kouzminskaïa, qui se souvient de Tolstoï depuis

qu'elle avait neuf ans, resta l'amie fidèle de sa sœur et de son beau-frère toute leur vie durant et, séjournant chaque été à Yasnaïa Poliana, elle a pu y exercer sa fine observation en toute liberté. Elle fut témoin véridique aussi, pour tant que l'affection devine ce que l'indifférence néglige.

Voici, en tout état de cause, une page des *Souvenirs* de Mme Kouzminskaïa, relatant des faits sans intention expresse :

« Aux occupations hivernales succédaient celles d'été. L'école était licenciée pour le temps des vacances. Léon Nicolaïevitch se passionnait alors pour les travaux des champs, le fermage, la chasse. Dans ces occupations aussi, il ne ressemblait en rien aux autres propriétaires fonciers peu soucieux d'innover. Il se passionnait toujours pour l'œuvre qu'il entreprenait et s'y adonnait tout entier.

« Ma sœur ne s'occupait pas des travaux agricoles, mais elle assuma avec fierté le travail de bureau. Elle m'écrivait à ce propos avant mon arrivée : « Un grand événement vient de se produire chez nous : nous avons congédié notre gérant allemand et Léon va gérer lui-même, aidé de l'étudiant Tomaschevsky (1), un excellent garçon, et moi, je tiendrai les livres de comptes et le bureau. Cela veut dire que je réglerai les ouvriers des champs, les femmes, etc. Et je suis heureuse d'avoir une vraie occupation. Nos travaux de la propriété sont absorbants à l'infini ! Et tout cela est accompagné de bien des désagréments, pour Léon, sans doute, et pour moi, dans la mesure que cela le touche. »

« De fait, ajoute Mme Kouzminskaïa, je l'ai trouvée à ces occupations à mon arrivée... Toutes les paysannes qu'elle

(1) L'un des instituteurs de l'école de Yasnaïa Poliana.

réglait en distribuant de petits cartons, la connaissaient déjà, soit pour l'avoir vue s'occuper de l'école, soit, malades, d'être venues se faire soigner par elle, et elles la traitaient avec une touchante simplicité. »

En général, dit plus loin l'auteur des *Souvenirs* sur sa sœur et son beau-frère, « leur vie heureuse et ordonnée se réflétait, tel un rayon solaire, sur leur entourage. Par leur disposition constante à témoigner de la sympathie à tous, ils s'attiraient non seulement l'affection des proches, mais encore séduisaient quiconque les visitait ou les voyait une seule fois. On sentait chez eux l'absence de tout égoïsme, malgré l'insistance que mettait Léon Nicolaïevitch à s'accuser de ce défaut ; si même il le possédait réellement, il l'avait caché très profondément. »

Telle fut l'ambiance, à la fois reposante et stimulatrice, qui détermina la création de deux œuvres maîtresses de Tolstoï : *la Guerre et la Paix* et *Anna Karenine*, pendant les premiers quinze ans de son mariage, Ce sont ces romans qui lui valurent sa renommée universelle et lui permirent par la suite, alors même que, devenu apôtre, il reniait sa gloire de romancier, de conserver à sa parole son autorité de grand écrivain. Ce furent pour lui des années de félicité comme rarement homme ait eu la chance de vivre. Il le dit : « Si à ce moment, une magicienne était venue me proposer de satisfaire tous mes désirs, je n'aurais pas su que lui demander. » Et pourtant, le roman d'*Anna Karenine* étant encore en cours de publication, le doute, l'anxiété douloureuse qui l'avaient poursuivi avant son mariage et dès sa prime jeunesse, le reprennent avec une intensité accrue. De nouveau se dressent devant lui les redoutables questions : « Quel intérêt, quel sens a la vie? » « Pourquoi vivre? » Et il

répond : « Bien, j'aurai encore des terres, encore des bestiaux, encore de l'argent, et après ? Je serai plus glorieux que Gogol, Pouschkine, Shakespeare, Molière, que tous les écrivains du monde, et après ? » Mettre ses préoccupations généreuses au service du peuple ? « Pourquoi faire ? Que m'importe le peuple ? »

Il tente de se réfugier dans la religion de son enfance, dans celle que pratiquent avec ferveur des millions et des millions de gens du peuple, qui y trouvent un sens et la consolation. C'est en vain, les rites de l'Eglise officielle le rebutent par leur signification païenne. Ses lettres à Fett de 1876 qu'on lira trahissent sa désorientation : la phase aiguë de la crise se produit, bientôt l'idée du suicide le hante. Il le rappelle dans sa *Confession* qu'il acheva d'écrire trois ans après : « Moi, le plus heureux des hommes, je cachais à ma vue le cordon, afin de ne pas succomber à la tentation de me pendre à la barre de la porte pratiquée dans la cloison de ma chambre où je me trouvais seul au moment de me coucher... Je ne pouvais moi-même bien définir ce que je voulais : j'avais peur de la vie, j'aurais voulu la quitter, mais quelque chose me retenait encore. »

Ce qui le retenait, c'est l'espoir de trouver au bout de ses douloureuses recherches l'idéal qui donnerait un sens à sa vie. Mais il nous semble bien aussi que l'affection profonde, l'unissant à sa compagne, le soutient dans l'espoir de la découverte de cet idéal de Dieu-Amour qui le sauve finalement et qui se manifeste à un si haut degré dans l'être aimé. De fait, parti pour un court séjour dans sa propriété de Samara, il écrit à sa femme qui, devinant les tourments de son âme, avait hésité de le laisser s'en aller seul :

«... Je sais que tu souffres et que tu t'effrayes ; j'ai vu

l'effort que tu as fait sur toi pour ne pas me retenir, et je t'en aime plus encore, si c'est possible. Que Dieu t'aide à traverser ces instants bien portante, avec vaillance et énergie. Que Dieu te garde et me garde !... »

Cette lettre est de septembre 1876, moment où la crise morale de son auteur est en pleine incubation. Elle se résolve enfin et la révélation se produit : Tolstoï s'aperçoit que seul la foi donne un sens à la vie. « Je ne me sens pas vivre, se dit-il, quand je perds la foi en l'existence de Dieu ; je me serais tué depuis longtemps si je ne nourrissais point un vague espoir de Le trouver ; je ne vis que quand je Le sens, quand je Le cherche. Mais alors, qu'est-ce que je cherche encore ? s'écria une voix au fond de moi. C'est donc Lui ? Il est sans quoi on ne peut vivre. Connaître Dieu et vivre est synonyme. Dieu est la vie. »

De cet instant, si l'incertitude ne s'est pas évanouie entièrement, du moins a-t-elle franchi le stade aigu. M. Birukov, le biographe le mieux renseigné, situe ce moment décisif dans la vie de Tolstoï vers le milieu de 1878. Mais ses peines d'âme duraient depuis deux ans, et il a mis deux ans encore pour éclaircir à soi-même la transformation qui s'était opérée en lui, avant d'annoncer aux autres la vérité qu'il croyait avoir découverte.

Je terminerai par un souvenir personnel. En septembre 1902, je me trouvais à Yasnaïa Poliana, et mon séjour coïncidait avec la fête qu'on y célébrait du quarantième anniversaire du mariage de Tolstoï. La tendresse réciproque que trahissaient à cette occasion tous les traits, toute la façon d'être du couple fêté fut réellement émouvante. C'est qu'on ne pouvait s'empêcher de songer que, malgré tant de déchirements passés, c'est bien à l'affection vigilante de la douce Kity, si amoureusement décrite

dans *Anna Karenine*, que les admirateurs de l'artiste et les fidèles du penseur devaient la longue existence et la productive vieillesse de l'auteur de *Résurrection*. Le destin l'avait instituée gardienne d'un trésor : elle y veilla farouchement pour notre profit collectif.

C'est la raison pour laquelle, en esquissant la vie inrieure de Tolstoï depuis son mariage, j'ai confondu la sienne avec celle de sa compagne en une seule et même existence.

E. Halpérine-Kaminsky.

SOUVENIRS DE TOLSTOÏ

CHAPITRE PREMIER

MES GRANDS-PARENTS

Ma grand'mère paternelle, Pélagie Nicolaïevena, était la fille du prince Nicolas Ivanovitch Gortchakov, seigneur très riche. Autant que j'ai pu me rendre compte de son caractère, ma grand'mère était d'esprit borné et peu instruite. Comme tous ceux de la haute société de ce temps, elle connaissait le français mieux que le russe et là se limitait toute son instruction. Elle fut choyée, gâtée, d'abord par son père, puis par son mari, et ensuite, comme j'en ai été témoin, par son fils. De plus, comme fille de l'aîné de la famille des Gortchakov, elle jouissait du respect particulier de tous les membres de cette famille de l'ancien ministre de la guerre, c'est-à-dire de Nicolas Ivanovitch, d'André Ivanovitch, et des fils du voltairien Dimitri Pétrovitch : Pierre, Serge et Michel, ce dernier surnommé le Sébastopolien.

Mon grand-père paternel, Elie Andréiëvitch, le mari de Pélagie Nicolaïevena, était, lui aussi, autant que j'ai pu me rendre compte, un homme borné, très doux, gai, et non seulement généreux, mais prodigue à l'excès et surtout très confiant. Dans son château des Polianas (je dis Polianas et non Yasnaïa Poliana) (1), situé dans le district de Belev, les fêtes ne discontinuaient pas : représentations théâtrales,

(1) Yasnaïa Poliana est le domaine où Léon Tolstoï a passé presque toute sa vie.

bals, banquets, feux d'artifices, jeux de cartes qui, en raison du penchant de mon grand-père pour les gros jeux au whist, de son manque d'habileté et de son habitude de prêter à tout venant, sans songer à se faire rembourser, enfin et surtout, à cause de ses malheureuses spéculations, il finit par grever de dettes l'immense propriété de sa femme, à un tel point qu'il ne lui resta pas de quoi vivre et qu'il dut solliciter et obtenir, grâce à ses relations, le poste de gouverneur de Kasan.

Mon grand-père, m'a-t-on raconté, n'acceptait pas de pots-de-vin, sauf du soumissionnaire du monopole de l'acool, chose considérée alors comme légitime ; et il se fâchait lorsqu'on lui proposait de tels cadeaux. Mais, grand'mère, m'a-t-on affirmé, en acceptait en secret.

A Kasan, grand'mère maria sa fille cadette, Pélagie, à M. Youshkov. Sa fille aînée, Alexandra, avait été mariée auparavant à Saint-Pétersbourg au comte Osten-Sacken.

Après la mort de son mari, à Kasan, et le mariage de son fils (mon père), grand'mère alla habiter avec mon père, à Yasnaïa Poliania, et c'est là que je la connus, déjà vieille. Je m'en souviens fort bien.

Elle aimait passionnément mon père et nous, ses petits-enfants. Elle aimait aussi mes tantes, mais peu ma mère, me semble-t-il, parce qu'elle la considérait comme indigne de mon père et en était jalouse. Elle n'avait pas à être très exigeante envers les domestiques, parce que tout le monde savait qu'elle était le plus important personnage de la maison et chacun faisait tout le possible pour la satisfaire. Mais envers sa femme de chambre, Gacha (diminutif d'Aagafia Mikhaïlovna), elle se laissait aller à tous les caprices, la tourmentait et réclamait souvent ce qu'elle ne lui avait pas demandé. Et, fait singulier, Gacha, que j'ai

très bien connue, avait pris les façons capricieuses de sa maîtresse envers sa fille, son chat, et en général envers toutes les personnes à l'égard desquelles elle pouvait se montrer exigeante.

Mes plus anciens souvenirs sur grand'mère, avant d'aller habiter Moscou, se rapportent à trois impressions ineffaçables. La première est la façon dont grand'mère avait l'habitude de se laver en faisant mousser le savon, de telle sorte qu'il produisait entre ses mains de merveilleuses bulles. J'étais convaincu qu'elle seule pouvait en faire de pareilles. On nous conduisait exprès chez elle à ce moment, sans doute parce que notre étonnement à la vue de ces bulles de savon l'amusait. Je vois encore sa camisole et son jupon blancs, les grandes bulles qui sortaient de ses vieilles mains blanches et son blanc visage souriant de contentement.

La deuxième impression se rapporte au fait suivant : les valets de chambre de mon père, faisant office de chevaux et traînant ma grand'mère dans le cabriolet jaune à ressorts qui servait à nous promener avec notre précepteur. Le but de cette excursion extraordinaire était la cueillette des noisettes, très abondantes cette année-là dans le bois voisin. Je me souviens de l'épais fourré de noisetiers, au fond duquel les valets de pieds, Pétroucha et Matucha, conduisaient le cabriolet jaune, en écartant ou en cassant les branches et en inclinant vers ma grand'mère les rameaux chargés de noisettes ; comment grand'mère les cueillait et les mettait dans un sac ; comment nous aussi, nous penchions les branches, soit seuls, soit aidés de notre précepteur, Fedor Ivanovitch, qui nous faisait admirer sa force en faisant pencher vers nous de gros rameaux ; et bien que nous arrachions sans cesse les fruits, nous nous apercevions qu'il en restait toujours lorsque les branches,

lâchées par Fedor Ivanovitch, se redressaient lentement en s'accrochant l'une à l'autre. Je me souviens encore de la chaleur accablante dans les clairières, de l'agréable fraîcheur à l'ombre, de l'odeur pénétrante des noisetiers, du craquement des noisettes broyées entre les dents des servantes qui étaient avec nous et du plaisir que nous avions à manger le fruit blanc et frais. Nous entassions la cueillette dans nos poches, dans nos jupes relevées ou dans le fond du cabriolet pendant que grand'mère nous félicitait. Comment sommes-nous rentrés? que s'est-il passé ensuite ? je ne m'en souviens plus. Je me rappelle seulement que grand'mère, le bois de noisetiers, les fortes senteurs, les valets de pieds, le cabriolet jaune, le soleil, tout cela s'est confondu dans une seule impression joyeuse. De même que grand'mère était seule pour moi à pouvoir produire des bulles de savon, il me semblait que la forêt, les noisettes, le soleil, ne pouvaient exister qu'avec grand'mère, assise dans son cabriolet jaune et traînée par Pétroucha et Matucha.

Mais l'impression la plus forte, évoquant grand'mère, a été le souvenir d'une nuit passée dans sa chambre à coucher en compagnie de Lev Stepanitch.

Lev Stepanitch était un aveugle diseur de contes, vestige des anciens temps seigneuriaux, du temps de mon grand-père. Je l'ai connu déjà vieillard. Serf, il fut acheté uniquement pour conter des histoires. Grâce à sa mémoire extraordinaire, propre aux aveugles, il savait répéter par cœur, mot à mot, ce qu'on lui lisait une ou deux fois. Il était relégué dans un coin de la maison et on ne le voyait pas durant toute la journée. Le soir seulement il montait dans la chambre de grand'mère, une pièce basse où l'on pénétrait après avoir franchi deux degrés. Le conteur s'asseyait sur l'appui bas de la fenêtre et on

lui apportait le souper composé des mêmes mets qu'on servait aux maîtres. Il attendait grand'mère qui, devant cet aveugle, pouvait sans inconvénient faire sa toilette de nuit.

Quand mon tour vint de passer la nuit chez grand'mère, Lev Stepanitch, vêtu de sa longue redingote bleue, froncée aux épaules, était déjà assis sur l'appui de la fenêtre, roulait ses yeux blancs et soupait.

Je ne me souviens plus comment grand'mère se déshabillait, si c'était dans la même chambre ou dans la voisine; je me rappelle seulement l'instant où l'on éteignait la bougie et où la chambre était éclairée d'une veilleuse suspendue devant des icones dorées. Pendant que grand'-mère, cette étonnante grand'mère qui faisait des bulles de savon si extraordinaires, vêtue de blanc, étendue sur du blanc, couverte de blanc, son bonnet blanc sur la tête était surélevée sur des coussins, la voix calme et égale de l'aveugle demandait : « Ordonnez vous de continuer ? »

— Oui, continuez.

« Ma sœur bien aimée, dit-elle, commençait son récit Lev Stepanitch d'une voix douce et monotone de vieillard : Racontez-nous l'un de ces contes si intéressant que vous savez si bien raconter. — Volontiers, répondit Schéhérazade, je vous raconterais bien une remarquable histoire du prince Kamaralzaman, si mon souverain et maître y consent. Ayant reçu le consentement du sultan, Schéhérazade commença ainsi : « Un roi avait un fils unique... »

Et c'est sans doute mot à mot, d'après le livre, que Lev Stepanovitch se mit à conter l'histoire de Kamaralzaman.

Je n'écoutais ni ne comprenais ce qu'il disait, étant tout absorbé par le spectacle mystérieux de la blanche grand'mère, de son ombre vacillante sur le mur et du vieillard aux yeux laiteux que je ne voyais plus, mais qui se dessinait dans mon imagination, assis sur l'appui de

la fenêtre, dans sa posture immobile et proférant d'une voix lente des mots étranges, qui me semblaient solennels, raisonnant solitairement dans l'obscurité de la chambre éclairée par la lueur tremblottante de la veilleuse.

J'ai dû m'endormir aussitôt, car il ne m'est resté à l'esprit que mon étonnement et mon enthousiasme du matin devant les bulles de savon qui s'échappaient des mains mousseuses de grand'mère.

Quant à mon grand-père maternel (1), je sais qu'après avoir atteint le haut grade de « général en chef » sous Catherine II, il perdit du coup sa situation pour avoir refusé de se marier avec Varegnka Engelhardt, nièce et favorite de Potemkine. A cette proposition venant de Potemkine, il répondit catégoriquement : « Comment a-t-il pu supposer que j'épouserais sa g... ? »

Cette réponse eut pour conséquence, non seulement l'arrêt dans sa carrière militaire, mais encore son envoi en disgrâce comme voyevode à Arkhangel. Il y resta jusqu'à l'avènement de Paul Ier, je crois, quand il demanda sa retraite et épousa la princesse Catherine Demitrievna Troubetzkoï. Alors il s'installa à Yasnaïa Poliana, propriété venant de son père, Serge Fédorovitch.

La princesse Catherine est morte jeune en laissant à mon grand-père une fille unique, Marie. N'ayant auprès de lui que sa fille, aimée passionnément, et une dame de compagnie française, le prince vécut ainsi jusqu'à sa mort, survenue en 1821.

(1) Le prince Nicolas Sergueievitch Volkonsky. Il est décrit, sous le nom de prince Bolkonsky, père du prince André, dans le roman : *La Guerre et la Paix.*

Mon grand-père était connu comme un maître très sévère, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il se soit livré à des cruautés, si communes à son époque. Peut-être n'en fut-il pas exempt, mais le respect et l'idolâtrie dont il était l'objet, sans doute en raison de son air imposant et de son bon sens, de la part de sa nombreuse domesticité et de ses serfs, furent si grands que, malgré mes questions, je n'ai entendu des paysans de son temps que des louanges sur son intelligence, sa façon de gérer ses biens, le souci qu'il avait des paysans et surtout du nombre incalculable de ses domestiques, tandis qu'ils jugeaient mon père bien moins favorablement. Il fit construire des logements fort convenables pour les domestiques et se préoccupait constamment de leur fournir une bonne nourriture, de bons vêtements et veillait à ce qu'ils soient de bonne humeur. Pendant les fêtes, il organisait à leur intention des distractions de toutes sortes.

Comme tout sage seigneur de ce temps, il prenait encore plus de soucis du bien-être de ses paysans, et ces derniers pouvaient d'autant plus prospérer que la haute situation de mon grand-père, inspirant du respect aux autorités locales à tous les degrés, les mettait à l'abri des vexations.

Il était sans doute pourvu d'un sens esthétique très fin, car toutes les constructions qu'il fit élever étaient non seulement solides et confortables, mais encore fort élégantes. Tel était ausssi le parc qu'il fit planter devant la maison. Il n'appréciait pas moins la musique, car il entretenait un excellent petit orchestre pour sa seule satisfaction et celle de sa mère. Dans mon enfance, il existait encore, au milieu de l'allée des tilleuls, un gros orme de trois brassées autour duquel étaient enfoncés des bancs et des pupitres pour les musiciens. Le matin, il se promenait dans l'allée

et écoutait la musique. Il détestait la chasse et aimait les fleurs et les plantes de serre.

Un étrange concours de circonstances le mit un jour en présence de cette même Varegnka Engelhardt qui fut la cause de sa disgrâce. Elle avait épousé le prince Serge Fédorovitch Golitzyne qui avait été gratifié en échange de grades, de décorations et autres récompenses. Mon grand-père s'était lié à tel point avec le prince Serge Fédorovitch, avec sa famille et, par suite, avec sa femme que ma mère fut, paraît-il, fiancée, étant encore enfant, à l'un des dix fils de Golitzyne. Les deux vieux princes échangèrent même la galerie des portraits de leurs ancêtres, en copies, il va s'en dire, exécutées par leurs serfs, peintres. Tous ces portraits de la famille Golitzyne, parmi lesquels le prince Serge en grand cordon de Saint-André et la rousse et grosse Varegnka en dame de cour, sont encore chez nous. Toutefois, l'alliance projetée entre les deux familles n'eut pas lieu : le fiancé de ma mère, Léon Golitzyne, mourut, à la veille du mariage, des suites d'une fièvre typhoïde. C'est du moins ce que m'a raconté ma tante. Mais comme je sais que le prince Serge n'avait pas de fils nommé Léon, je crois que les fiançailles de ma mère avec lui sont aussi vraies que la mort du fiancé.

CHAPITRE II

MES PARENTS

Je n'ai aucun souvenir de ma mère. J'avais dix-huit mois quand elle est morte. Par un hasard extraordinaire, il ne m'est resté aucun portrait d'elle ; je ne puis donc me représenter sa personnalité physique. J'en suis presque heureux, car j'en garde seulement l'impression morale ; or, tout ce que je sais d'elle est beau, et cela non pas seulement parce que tous ceux qui m'en ont parlé m'en ont dit du bien, mais parce qu'elle devait posséder des qualités supérieures (1).

Au demeurant, ce n'est pas seulement ma mère, mais tous ceux qui ont entouré mon enfance, depuis mon père jusqu'aux cochers, qui sont présents à mon esprit comme des gens exceptionnellement bons. Sans doute, mon sentiment pur et affectueux d'enfant, tel un clair rayon, me révélait chez les hommes leurs meilleures qualités (il en existe toujours), et le fait que tous ces gens m'apparaissaient comme exceptionnellement bons, était plus près de la vérité que lorsque je ne voyais en eux que leurs défauts.

Ma mère n'était pas belle, mais elle avait une bonne

(1) C'est sa mère qui inspira à Tolstoï l'image touchante de la princesse Marie Bolkonsky, l'un des principaux personnages de *La Guerre et la Paix*.

instruction pour son temps. En plus de la langue russe qu'elle écrivait correctement, faisant exception dans la haute société où l'ignorance de la langue maternelle était alors la règle, elle connaissait quatre langues : le français, l'allemand, l'anglais et l'italien. Elle était évidemment artiste, car elle jouait très bien du piano, et les femmes de son âge me disaient qu'elle était très experte à imaginer et à conter des histoires attrayantes. Mais sa qualité la plus appréciable était, de l'aveu des domestiques, la maîtrise qu'elle savait exercer sur son humeur emportée.

« Elle devenait rouge tout à coup, des larmes même lui montaient aux yeux, me racontait sa femme de chambre, mais jamais une parole grossière ne s'échappait de sa bouche. »

Elle ne les connaissait pas d'ailleurs.

Il m'est resté quelques-unes de ses lettres à mon père et à mes tantes, ainsi que son journal intime, où elle notait la conduite de mon frère aîné Nicolas, qui avait six ans au moment où elle est morte, et qui, je suppose, lui ressemblait plus que ses autres enfants.

Tous deux avaient un charmant trait de caractère dont j'ai pu me rendre compte par les lettres de ma mère et que j'ai retrouvé chez mon frère ; c'était leur indifférence pour le jugement des hommes et leur modestie qui allait jusqu'à dissimuler leur supériorité intellectuelle et morale autant que leur savoir. Ils semblaient avoir honte de posséder ces avantages. Je connus parfaitement ce trait de caractère chez mon frère, dont Tourgueneff a fort bien dit qu'il lui manquait les défauts nécessaires pour être un grand écrivain.

Je me souviens comment, à une partie de chasse avec mon frère, un officier d'ordonnance du gouverneur, jeune homme sot et méchant, le railla en ma présence,

tandis que mon frère souriait avec bonhomie comme s'il y trouvait un grand plaisir. C'est ce même trait que je retrouve dans les lettres de ma mère. Il est évident que, moralement, elle était supérieure à mon père et à sa famille, à l'exception de ma tante Tatiana Alexandrovna Yergolsky avec laquelle j'ai passé la moitié de ma vie et qui fut moralement une femme remarquable. De plus, tous deux, ma mère et mon frère, avaient une autre qualité, — déterminant je crois aussi leur indifférence pour l'opinion d'autrui, — c'est de n'avoir jamais, — j'en suis certain en ce qui concerne mon frère avec lequel j'ai longuement vécu, — de n'avoir jamais, dis-je, mal jugé personne. L'expression de blâme la plus prononcée se manifestait chez mon frère par de l'humour fin et bon enfant souligné d'un sourire malicieux. Je retrouve la même manière d'être dans les lettres de ma mère et le récit de ceux qui l'ont connue.

On lit dans la vie du Saint Dmitry de Rostov un court récit de la vie d'un moine qui m'a toujours fort touché. Ce moine avait beaucoup de défauts, connus de toute sa confrérie, et, malgré cela, il apparut en rêve à un vieil ermite, parmi les saints et à une place d'honneur dans le Paradis. Etonné, l'ermite demanda : « Comment un moine s'adonnant à de pareils excès a-t-il pu mériter une telle récompense ? » Il lui fut répondu qu'il n'avait jamais blâmé personne.

Si de telles récompenses existaient, je présume que mon frère et ma mère les auraient reçues.

Il y avait encore un trait qui distinguait ma mère, c'était la sincérité et la simplicité dans le ton de ses lettres. De son temps, les expressions exagérées des sentiments étaient très répandues dans les lettres, telles que : « mon incomparable, mon adorée, la joie de ma vie, l'inappréciable », etc.

C'étaient les épithètes les plus usitées entre proches, et plus elles étaient pompeuses, moins elles étaient sincères.

Les lettres de mon père révélaient ces tendances quoiqu'à un moindre degré. Il écrivait par exemple : « Ma bien douce amie, je ne pense qu'au bonheur d'être auprès de toi. » Je doute que ce fut bien sincère. Par contre, ma mère écrit invariablement : « Mon bon ami », et dans une de ses lettres elle dit franchement : « Le temps me paraît long sans toi, quoiqu'à dire vrai, nous ne jouissions pas beaucoup de ta société quand tu es ici » ; et elle signe toujours de même : « Ta dévouée Marie ».

Ma mère a passé son enfance, soit à Moscou, soit à la campagne, avec mon grand-père Volkonsky, homme intelligent, bien doué et digne.

On m'a dit que maman m'aimait beaucoup et m'appelait « mon petit Benjamin ».

Je présume que son amour pour son fiancé défunt était, en raison même de cette mort prématurée, cet amour poétique que les jeunes filles n'éprouvent qu'une fois dans leur vie. Son mariage avec mon père avait été conclu entre leurs parents. Elle était riche, orpheline, pas très jeune, tandis que mon père était un brillant jeune homme, plein de gaîté, ayant un grand nom et de puissantes relations, mais avec un héritage laissé en si mauvais état par mon grand-père Tolstoï, que mon père le refusa.

Je crois que ma mère aimait mon père ; elle l'aimait comme mari et, principalement, comme père de ses enfants, mais n'en était pas amoureuse. Son véritable amour, autant que j'ai pu m'en rendre compte, était pour trois ou quatre personnes : d'abord, son amour pour son fiancé défunt, puis une amitié passionnée pour la jeune Française, Mlle Enissienne (1), dont j'ai entendu parler par

(1) Egalement l'un des personnages de *La Guerre et la Paix*.

mes tantes, amitié qui s'est terminée je crois par la désillusion. Mlle Enissienne épousa, par la suite, le cousin germain de ma mère, le prince Michel Volkonsky, grand père de l'écrivain d'aujourd'hui, du même nom.

Voilà ce qu'écrit ma mère au sujet de son amitié avec Mlle Enissienne, amitié qu'elle partageait avec une autre jeune fille, habitant également chez elle :

« Je m'arrange très bien avec toutes les deux ; je fais de la musique, je ris et je folâtre avec l'une, je parle sentiment, je médis du monde, frivole avec l'autre ; je suis aimée à la folie par toutes les deux ; je suis la confidente de chacune, je les concilie, quand elles sont brouillées, car il n'y eut jamais d'amitié plus querelleuse et plus drôle à voir que la leur ; ce sont des bouderies, des pleurs, des réconciliations, des injures et puis des transports d'amitié exaltée et romanesque. Enfin, j'y vois comme dans un miroir l'amitié qui a animé et troublé ma vie pendant quelques années. Je les regarde avec un sentiment indéfinissable, quelquefois j'envie leurs illusions que je n'ai plus, mais dont je connais la douceur ; disons-le franchement, le bonheur solide et réel de l'âge mûr vaut-il les charmantes illusions de la jeunesse, où tout est embelli par la toute-puissance de l'imagination ? Et quelquefois je souris de leur enfantillage. »

[Tolstoï ne donne qu'un extrait de la lettre française de sa mère. Mais elle vaut d'être reproduite toute entière : elle dépeint si bien la créature d'élite qui l'a rédigée. Nous la citons ici d'une autre source ; écrite en français, nous en respectons scrupuleusement le texte et la ponctuation :]

« Comment pouvez-vous croire, chère Toinette (1), que je puisse vous oublier ou ne pas penser à vous parce que

(1) Tatïana Yergolskaïa.

j'ai une société agréable. Vous savez que quand j'aime une fois rien ne peut effacer de mon cœur les personnes qui me sont chères, aussi si je ne vous ai pas écrit, ce n'est pas que je n'aie pensé à vous bien souvent mais j'oublie toujours les jours de poste, et je m'en souviens que quand il est trop tard pour écrire. Je ne suis pas étonnée, chère amie que votre santé est dérangée, car je connais votre sensibilité, et je sais que vous êtes habituée à vous oublier vous-même pour ne songer qu'aux autres. Je suis bien fâchée que ma cousine ne consent pas à venir chez nous. Je ne manquerai pas de vous faire savoir dès que mes sœurs seront arrivées ; nous les attendions déjà tous les jours, mais hier nous avons reçu une lettre dans laquelle elles nous disent qu'elles espèrent nous voir cinq ou six jours, après que nous avons reçu cette lettre; d'après cela je les attends pour le 20 de ce mai. Le petit se porte bien, et il commence à marcher seul ; on craint seulement de le lâcher car il est très remuant ; il devient vraiment très gentil : imaginez que je lui raconte déjà des contes ; il me comprend et il montre par ses gestes ce que je lui dis ; ce qui me réjouit le plus c'est qu'il promet d'avoir un bon cœur ; mon amour maternel est à son aise avec vous, chère Toinette, vous avez tant d'amitié pour moi et vous aimez tant mon petit choux que je suis sûr de vous faire autant de plaisir qu'à moi-même en parlant de lui. Je passe mon temps très agréablement ; vous connaissez Alexandrine Iasikof, son amie Mlle Glinsky est une jeune personne très instruite dont l'esprit est très cultivé et la conversation très agréable, mais très sentimentale et un peu romanesque, au reste elle a une sensibilité si vraie et un caractère si doux et si égal qu'il est impossible de ne pas l'aimer quand on la connaît quoiqu'à la première connaisance, et quand elle n'est pas à son aise,

elle peut paraître affectée et même ennuyeuse, mais cela ne provient que d'une trop grande défiance d'elle-même et de l'habitude de se nourrir de chimères qui la rend parfois étrangère à la réalité, mais quand elle est à son aise et avec des personnes qui lui conviennent, cela disparaît tout à fait et elle devient toute une autre personne. Je m'arrange très bien avec toutes les deux, je fais de la musique, je ris et je folâtre avec l'une et je parle sentiment, je médis du monde, frivole avec l'autre, je suis aimée à la folie par toutes les deux, je suis la confidente de chacune, je les concilie quand elles sont brouillées, car il n'y eut jamais d'amitié plus querelleuse et plus drôle à voir que la leur : ce sont des bouderies, des pleurs, des réconciliations, des injures et puis des transports d'amitié exaltée et romanesque. Enfin j'y vois comme dans un miroir l'amitié qui a animé et troublé ma vie pendant quelques années. Je les regarde avec un sentiment indéfinissable, quelquefois j'envie leurs illusions, que je n'ai plus, mais dont je connais la douceur ; disons-le franchement, le bonheur solide et réel de l'âge mûr vaut-il les charmantes illusions de la jeunesse, où tout est embelli par la toute puissance de l'imagination ? Et quelquefois je souris de leur enfantillage.

« Bientôt nous resterons seuls, car je crois qu'elles partent après-demain. Adieu aimable et chère amie, j'espère que vous serez contente de la longueur et de l'abandon de cette lettre, j'ai même tant jasé que je ne sais si j'oserai montrer cette lettre à mon mari. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime. Il est temps de finir car nous avons une visite. Mon mari vous embrasse. Je crois que Maman vous écrira elle-même. Rappelez-moi au souvenir de ma cousine.

« Toute à vous,

« Marie ».

[Voici un autre document que Tolstoï ne cite pas dans son journal intime, mais qui témoigne de l'état d'âme de sa mère, cinq mois à peine après son mariage. C'est une pièce de vers composée par elle en français, dont la forme est loin d'être quelconque et dont la poésie dégage un rare parfum].

O, amour conjugal ! doux lien de nos âmes !
Source, aliment ! De vos plus doux plaisirs !
Remplit toujours nos cœurs de ta céleste flamme
Et au sein de la paix couronne nos désirs !

*
* *

Je ne demande au Ciel ni grandeur, ni richesse, —
Mon sort tranquille suffit à mes vœux ;
Pourvu que mon époux me gardant sa tendresse
Autant qu'il est chéri soit toujours heureux.

*
* *

Que notre vie s'écoule comme un ruisseau paisible
Qui ne laisse de trace que parmi les fleurs,
Qu'au plaisir d'aimer toujours plus sensibles,
Nous fixions près de vous le fugitif bonheur.

*
* *

Oui, mon cœur me le dit, ce destin qu'on envie
Le Ciel, dans sa bonté, l'a gardé pour nous deux,
Et ces noms réunis, Nicolas et Marie,
Désigneront toujours deux mortels heureux.

[Tolstoï reprend le récit :]

Mais son sentiment le plus passionné était pour mon frère aîné, Coco (1). Elle notait sa conduite dans son journal intime et le lui disait. Ce journal montre un désir ardent de faire tout ce qui était possible pour donner à Coco

(1) Le comte Nicolas Tolstoï ; il est assez fidèlement décrit dans *Enfance, Adolescence et Jeunesse.*

une bonne éducation, et on se rend compte en même temps qu'elle n'avait pas une idée bien nette sur la méthode à suivre. Ainsi elle lui reprochait d'être trop sensible et de pleurer à la vue des souffrances des animaux. A son avis, un garçon devait montrer plus de fermeté. Un autre défaut qu'elle s'évertuait à corriger en lui, c'est qu'il paraissait réfléchir, puis, au lieu de dire à sa grand'mère « bonsoir » ou « bonjour », il disait : « Je vous remercie ».

La quatrième affection de ma mère, qui peut-être existait, comme l'ont dit mes tantes, et que je souhaitais tant qu'elle fût, était l'amour pour moi qui remplaça celui de Coco, puisque, lors de ma naissance, on l'avait déjà séparé d'elle et remis entre mains d'homme. Elle avait besoin de s'oublier et d'aimer les autres et c'est ainsi qu'un amour remplaçait l'autre.

Telle fut l'image morale de ma mère, comme je me la représente. Elle m'apparaissait si noble, si pure, que bien souvent, au cours de la période moyenne de ma vie, luttant contre les tentations, j'adressai des prières à son âme, j'implorai son secours, et elle me venait toujours en aide.

Autant que j'ai pu en juger d'après les lettres et les récits, la vie de maman dans la famille de mon père était bonne et heureuse. La famille de mon père se composait de ma grand'mère, de sa fille, ma tante, la comtesse Alexandra Osten-Saken, de sa pupille Paschenka, d'une autre tante, comme nous l'appelions, bien qu'elle fût une parente très éloignée, Tatiana Yergolskaïa, élevée dans la maison de mon grand-père et qui a passé toute sa vie avec nous, et, enfin, mon père. Faisait presque également partie de la famille notre percepteur, Fédor Ivanovitch Ressel, que j'ai assez exactement décrit dans mon récit l'*Enfance*.

Nous étions cinq enfants : Nicolas, Serge, Dmitri, moi

et notre plus jeune sœur Machenka dont la naissance a été la cause de la mort de notre mère.

Le peu de temps, neuf ans à peine, qu'elle vécut après son mariage, fut très heureux. Sa vie était remplie et embellie par l'amour de tous pour elle et d'elle pour tous ceux de son entourage. Je vois par ses lettres que, pendant cette période, elle vécut assez retirée. Sauf des amis intimes, la famille Ogarev, et les parents qui passaient par hasard sur la grande route et s'arrêtaient chez nous, personne ne venait à Yasnaïa Poliana. La vie de ma mère s'écoulait entre ses occupations avec les enfants, la lecture des romans et d'autres plus sérieuses, suivies de commentaires, telles que l'*Emile* de Rousseau, qu'elle lisait à grand'mère le soir, le jeu du piano, l'enseignement de la langue italienne à l'une des tantes, les promenades et la surveillance du ménage.

Il existe dans toutes les familles des périodes pendant lesquelles il n'y a ni mort ni maladie et où règne le calme. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'a vécu ma mère, dans la famille de son mari, jusqu'à sa fin. Personne ne mourut, personne ne fut sérieusement malade ; la situation de mon père commençait à s'améliorer. Tout le monde était bien portant, gai et vivait en bon accord. Mon père amusait par ses récits et ses plaisanteries. Je n'ai pas souvenir de ce temps. Quand j'ai commencé à avoir conscience, la mort de ma mère avait déjà mis son empreinte sur l'existence de notre famille.

Tout ce que j'ai décrit jusqu'ici, je l'ai fait d'après les lettres et les récits des contemporains. Je commence maintenant à relater ce dont j'ai un souvenir direct.

Je ne ferai pas état de ces vagues souvenirs de la prime enfance où l'on ne saurait distinguer la réalité du rêve. Je

commencerai à l'endroit que j'ai nettement présent à l'esprit et à parler des personnes qui entourèrent mes premières années. Parmi elles, mon père occupe, certes, la première place, non pas par l'influence qu'il eut sur moi, mais par le sentiment que j'avais pour lui.

Il était resté fils unique dès son jeune âge. Son frère cadet, Elie, fut victime d'un accident qui le rendit bossu, et il mourut enfant. En 1812, mon père avait dix-sept ans, et malgré la terreur et les supplications de ses parents, il entra au régiment (1). A cette époque, le prince Nicolas Ivanovitch Gortchakov, proche parent de ma grand'mère, était ministre de la guerre et son père André Ivanovitch était général, commandant une unité militaire dans l'armée active. Mon père fut nommé son officier d'ordonnance. Il fit les campagnes de 1813 et 1814, et pendant cette dernière, envoyé comme courrier, il fut fait prisonnier par les Français dans une partie de l'Allemagne et ne fut libéré qu'en 1815, lors de l'entrée de nos troupes à Paris.

A vingt ans, il n'était plus un jeune homme chaste, car avant son entrée au régiment, à l'âge de seize ans seulement, ses parents lui avaient donné pour compagne une jeune paysanne pour préserver sa santé, ainsi qu'on le croyait alors. De cette liaison naquit un fils, Michel, dont on fit un postillon, lequel, du vivant de mon père, était bien traité ; mais plus tard, il dévia du droit chemin et demanda souvent du secours à nous, ses frères. Je me souviens encore de l'étrange sentiment de surprise que j'éprouvais chaque fois que cet homme, mon frère, ressemblant plus que nous tous à notre père, tombait dans la misère, nous

(1) Le père de Tolstoï est décrit sous le nom de comte Rostov dans *La Guerre et la Paix* ; il y épouse la princesse Marie Bolkonsky.

demandait de l'aider et était reconnaissant pour les dix ou quinze roubles qu'on lui donnait.

Après la campagne, mon père, désillusionné de la carrière des armes, — on s'en rend compte d'après ses lettres, — donna sa démission et alla retrouver à Kasan mon grand-père qui, après sa ruine, y avait été nommé gouverneur. Sa sœur, Pélagie, mariée à M. Youschkov, y demeurait également.

Mon grand-père y mourut bientôt après, et mon père restait avec un héritage dont les dettes dépassaient la valeur et, à sa charge, une vieille mère, habituée au luxe, une sœur, et une cousine. C'est alors qu'on lui ménagea le mariage avec ma mère et il alla habiter Yasnaïa-Poliana où, neuf ans après, il devint veuf.

CHAPITRE III

MA TANTE TATIANA ALEXANDROVNA YERGOLSKAIA

La troisième personne, après mon frère (Nicolas) et ma mère, qui eut le plus d'influence sur ma vie fut ma tante, — comme nous l'appelions — Tatiana Alexandrovna Yergolskaïa. Elle était une parente très éloignée de ma grand'-mère, du côté des Gortchakov. Elle et sa sœur Lisa, qui a épousé par la suite le comte Piotr Ivanovitch Tolstoï, étaient restées orphelines de très bonne heure. Elles avaient encore des frères que des parents casèrent çà et là. Quant aux deux fillettes, elles furent recueillies par Tatiana Skouratova, dame très influente et très connue dans son monde, et par ma grand'mère. Elles tirèrent au sort, à qui reviendrait chacune des deux fillettes : elles inscrivirent leurs noms sur deux billets, les mirent sous l'icône et, après une prière, retirèrent les billets. Lisenka échut à Tatiana Skouratova et la brunette à grand'mère.

Tanetchka, comme on appelait celle-ci, née en 1795, était du même âge que mon père. Elevée sur le même pied que mes tantes, elle fut tendrement aimée par tous en raison de son caractère ferme, décidé, énergique et dévoué. L'épisode qu'elle nous a raconté en nous montrant des traces de brûlure sur son poignet la dépeint assez. Les enfants avaient lu l'histoire de Mucius Scævola et

chacun d'eux déclara qu'il n'aurait pas eu le courage de faire de même.

— Je le ferais, moi, dit Tatiana.

— Tu ne le ferais pas, riposta mon parrain Yazikov, et ce qui est très caractéristique pour lui, il chauffa sur une bougie une règle jusqu'à sa réduction à l'état de tison tout fumant.

— Voilà, dit-il, applique ça sur ton bras !

Elle avança son bras nu et Yazikov appliqua la règle fumante. Elle se renfrogna, mais ne retira pas le bras et ne laissa échapper un gémissement que lorsque la règle tomba en emportant la peau.

Quand les grandes personnes aperçurent sa plaie et la questionnèrent sur son origine, elle répondit qu'elle voulait éprouver ce qu'avait ressenti Mucius Scævola.

Telle fut-elle en tout : décidée et dévouée.

Sans doute avait-elle été très séduisante avec sa grande natte de cheveux d'ébène et ondulés et avec des yeux noirs d'agathe, pleine de vie et d'énergie. V. J. Youschkov, le mari de ma tante Pélagie Ilinichna, grand coureur, étant déjà vieillard, disait d'elle avec un sentiment d'ancien amoureux : « Toinette ! oh, elle était charmante. »

Mes plus lointains souvenirs me la montrent déjà âgée de plus de quarante ans et il ne me serait pas venu à l'esprit de me demander si elle était jolie ou non. Je l'aimais simplement, je l'aimais pour ses yeux, pour son sourire, pour sa petite main, brune et large, avec sa veine d'énergie au poignet.

Elle a sans doute aimé mon père, comme lui l'a aimée, mais elle n'a pas voulu l'épouser afin qu'il pût faire un riche mariage. Plus tard, après la mort de ma mère, elle ne voulut pas l'épouser pour ne rien toucher aux rapports poétiques qu'elle entretenait avec lui et nous, les enfants.

Après sa mort, je retrouvai parmi ses papiers, dans un petit porte-carte perlé, le billet suivant, écrit en 1836, six ans après la mort de ma mère :

« 16 août 1836. — Nicolas m'a fait aujourd'hui une étrange proposition, — celle de l'épouser, de servir de mère à ses enfants et de ne jamais les quitter. J'ai refusé la première proposition, j'ai promis de remplir l'autre tant que je vivrai. »

Elle le nota, mais n'en dit jamais un mot à qui que ce soit. Après la mort de mon père, elle a fidèlement rempli son deuxième désir. Nous avions deux tantes proches et grand'mère ; toutes, elles avaient plus de droit sur nous que Tatiana Alexandrovna ; nous l'appelions tante par habitude seulement, car notre parenté était si lointaine que je n'arriverais pas à la démêler ; mais par le droit de son amour pour nous, tel Bouddha, le cygne blessé, elle prit la première place dans notre éducation. Nous le sentions bien.

J'avais pour elle des élans d'un amour enthousiaste ou d'infinie tendresse. Je me souviens qu'un jour, j'avais cinq ans, étant assis à côté d'elle sur le divan du salon, je me laissai tomber derrière son dos et elle se mit à me caresser ; je saisis alors sa main et la couvris de baisers, en pleurant de débordement d'amour.

Elle avait reçu l'éducation de jeune fille de riche famille, parlait et écrivait le français mieux que le russe, jouait à la perfection du piano, mais n'en toucha pas durant une trentaine d'années. Elle se remit à jouer seulement quand, déjà adulte, je me mis aussi à apprendre la musique et, jouant parfois avec elle à quatre mains, elle m'émerveilla par la justesse et l'élégance de son toucher.

Elle fut bonne pour les serviteurs, ne leur parlait jamais avec irritation, ne pouvait supporter la pensée de les châ-

tier à coups de verges, mais considérait que des serfs étaient des serfs et les traitait en maîtresse. Malgré cela, tous l'aimaient et la distinguaient des autres. Quand, à son enterrement, son corps fut porté à travers le village, les paysans sortaient de leurs maisons et allaient faire dire une messe.

Le trait principal de son caractère était l'amour ; mais, — malgré mon désir que cela ne fut pas, — amour pour un seul homme : pour mon père. Ce n'est qu'en partant de cette source que son amour s'épandait sur tous les autres. On sentait qu'elle nous aimait à cause de lui et qu'elle aimait tout le monde par lui, car toute sa vie était amour.

Par son amour pour nous, elle avait le plus de droits sur nous ; mais nos tantes, Pélagie Ilinichna surtout, avaient des droits extérieurs, et elle se soumettait sans que pour cela son amour diminuât. Quand nous partîmes avec notre tante Pélagie pour Kazan, Tatiana Alexandrovna alla vivre chez sa sœur la comtesse Lisa Tolstoï ; mais elle demeurait de cœur avec nous et, dès qu'elle le pouvait, revenait auprès de nous.

Ce fut pour moi un grand bonheur de la voir vivre auprès de moi à Yasnaïa Poliana pendant les vingt dernières années de sa vie. Hélas, nous n'avons pas su apprécier notre bonheur, car le véritable bonheur est silencieux et imperceptible. Je l'appréciais, mais pas assez. Elle aimait serrer dans sa chambre diverses friandises : des raisins secs, des gâteaux, des dattes, et j'étais un des premiers qu'elle aimait à régaler. Je ne puis oublier ni me souvenir avec un cruel remords de lui avoir refusé à plusieurs reprises de l'argent pour ces friandises, ainsi que du triste soupir par lequel elle me répondait. Certes, j'étais gêné alors, mais je ne puis sans torture m'en souvenir.



Léon Tolstoi en 1848.

Lorsque j'étais déjà marié et que ses forces commencèrent à faiblir, elle me dit un jour dans sa chambre, en se détournant sans doute pour que je ne vis pas qu'elle était sur le point de pleurer :

— Voici, mes chers amis : ma chambre est fort bien et vous en aurez certainement besoin ; mais si j'y meurs, continua-t-elle d'une voix tremblante, ce sera pour vous un pénible souvenir ; alors, transportez-moi dans une autre, afin que ne je meurs pas ici.

Telle fut-elle depuis ma plus tendre enfance, quand je ne pouvais pas encore comprendre.

Voici comment était sa chambre. Dans l'angle de gauche, se trouvait un chiffonnier plein de toutes sortes d'affaires qui n'avaient de prix que pour elle. Dans l'angle droit, se trouvait l'arche vitrée remplie d'icônes, une grande image du Sauveur, entourée d'argent. Au milieu, se trouvait un divan sur lequel elle dormait et, auprès du divan, une table. A droite, une porte donnait dans la pièce de sa femme de chambre.

J'ai dis que tante Tatiana Alexandrovna avait exercé la plus grande influence sur ma vie. Cette influence s'était manifestée d'abord par ce fait que, depuis mon enfance, elle m'apprit la joie d'aimer. Elle me l'enseigna non par des paroles, mais par son existence même. Je voyais, je sentais quel bonheur elle éprouvait d'aimer et je compris le bonheur d'aimer. Le second fait est qu'elle m'apprit les charmes d'une vie solitaire et s'écoulant lentement.

Je me souviens de longues soirées d'automne et d'hiver, soirées qui me sont restées comme les plus heureux des souvenirs. Je leur dois mes plus douces pensées, mes meilleurs mouvements de cœur. Je suis assis dans mon fauteuil, je lis, je réfléchis, je prête parfois l'oreille aux conversations de ma tante avec Natalia Petrovna ou Dou-

nëtchka, sa femme de chambre. J'échange quelques mots avec elle, toujours bonne et douce, et je me remets à ma lecture, à mes pensées. Je possède encore cet heureux fauteuil, bien qu'il soit transformé, et le divan sur lequel dormait la bonne vieille Natalia Petrovna, qui vivait chez ma tante, non pour elle, mais parce qu'elle ne savait où aller. Entre les fenêtres, sous la glace, était le bureau surchargé de petits pots renfermant les friandises dont elle me régalait. Près de la fenêtre, deux fauteuils et, à droite de la porte, un bon fauteuil de tapisserie où elle aimait me voir assis quand venait le soir.

Le charme particulier de cette existence étaient l'absence de tout souci matériel, les rapports amicaux entre tous, les rapports sûrs, pleins de bonté envers les proches que nul ne pouvait troubler, et, enfin, la quiétude d'une vie calme, sans trépidations, sans conscience de la fuite du temps.

On pouvait alors réellement dire : « Wer darauf sitzt, der ist glucklich, und der glu ckliche bin ich (1) ».

De fait, j'étais parfaitement heureux lorsque j'étais assis dans ce fauteuil. Après des journées de vie déréglée à Toula, jouant aux cartes chez des voisins, m'amusant avec des tziganes, à la chasse ou à la poursuite de vains plaisirs, je rentrais, j'allais chez elle, nous nous baisions chacun la main, suivant la vieille habitude, moi sa chère main énergique, elle ma sale main vicieuse, et après un échange de plaisanteries avec Natalia Petrovna, je reprenais mon confortable fauteuil. Ma tante sait comment j'ai passé ces journées, le déplore, mais jamais elle ne m'adressera le moindre reproche, m'accueillera toujours avec la même tendresse, la même affection.

Assis dans mon fauteuil, je lis, je songe, j'écoute par

(1) Qui y est assis est heureux, et l'heureux, c'est moi.

moment la conversation de ma tante avec Natalia Petrovna. Elles évoquent de vieux souvenirs, font des patiences, tirent des présages, plaisantent, et les deux bonnes vieilles rient, surtout ma tante, d'un rire enfantin, charmant, que j'entends encore.

Je leur raconte que la femme d'un de mes amis a trahi son mari et je fais la remarque que le mari doit être content d'être débarrassé d'elle. Alors, ma tante, qui venait de dire à Natalia Petrovna que la chandelle coulait et que cela annonçait une visite, relève ses sourcils et déclare, comme une chose depuis longtemps résolue dans son cœur, que le mari ne doit pas agir ainsi parce qu'il poussera ainsi la femme à sa perte. Aussitôt après, elle me conte un drame parmi les domestiques, que Dounetchka lui avait rapporté ; puis elle relut une lettre de ma sœur Machenka, qu'elle aime autant que moi, sinon plus, et me parle du mari de ma sœur, qui est son propre neveu, sans le blâmer, mais avec tristesse, en raison du chagrin qu'il cause à ma sœur. Puis je reprends ma lecture, tandis qu'elle fouille dans ses bibelots qui sont autant de souvenirs.

Le trait dominant de ma tante et dont j'étais influencé malgré moi, était son étonnante bonté pour tous sans exception. Je cherche et je n'arrive pas à me souvenir d'un seul cas de son irritation contre qui que ce soit, ou d'une parole trop vive, d'un blâme. Non, je ne me souviens de rien de pareil durant les trente années que j'ai passées auprès d'elle. Elle parlait avec bonté de mon autre tante, proche celle-là, qui l'avait si cruellement chagrinée en nous enlevant à elle ; elle ne la blâmait pas plus que le mari de ma sœur qui se conduisit fort mal à l'égard de celle-ci.

Jamais elle ne m'a directement blâmé pour ma mauvaise conduite, bien qu'elle en souffrît beaucoup. Elle

observa la même attitude envers mon frère Serge qu'elle n'aimait pas moins ; elle ne lui adressa le moindre reproche, même quand il se lia avec une tzigane. La seule marque d'inquiétude qu'elle montrait lorsque mon frère s'absentait longuement, était de dire : « Eh bien, et notre *Sergeus* ? » C'était tout : Sergeus, au lieu de petit Serge.

Jamais non plus elle n'enseignait en parole comment il faut vivre, jamais elle ne nous faisait de la morale. Tout le travail moral s'accomplissait en elle et ne se manifestait au dehors que par ses œuvres, ou mieux par toute son existence paisible, douce, soumise et affectueuse, aimant non d'un amour fébrile et égoïste, mais calme et latent. Elle accomplissait son œuvre intérieure d'amour, et c'est pourquoi elle n'avait jamais besoin de se presser. Aussi, ses deux facultés : amour, quiétude, attiraient vers elle et donnaient un charme particulier à sa compagnie.

C'est pourquoi, de même que je ne me souviens pas d'un cas où elle aurait offensé quiconque, je ne connais personne qui ne l'ait aimée. Jamais elle ne parlait d'elle-même, jamais elle ne dit comment il fallait croire, jamais comment elle croyait et priait. Elle croyait en tout et ne rejetait qu'un seul dogme, celui des peines éternelles. « Dieu qui est la bonté elle-même, ne peut pas vouloir nos souffrances » (1), disait-elle.

Sauf pendant les offices et les messes, je ne l'ai jamais surprise en prières. C'est seulement à l'accueil particulier de tendresse qu'elle me faisait parfois, quand j'entrais chez elle pour lui souhaiter bonne nuit, que je devinais avoir interrompu sa prière.

— Entre, entre, disait-elle. Justement je disais à Nata-

(1) En français dans le texte.

lia Petrovna que « Nicolas » viendra encore me voir. Elle m'appelait souvent du nom de mon père, ce qui m'était fort agréable, parce que cela me prouvait que l'image qu'elle s'était fait de moi et de mon père se confondait dans son amour pour nous deux.

A ces heures avancées du soir, elle se trouvait déjà déshabillée, en chemise de nuit, un châle sur les épaules, ses petites pattes de poulet dans de pantoufles. Natalia Petrovna était dans le même négligé.

— Assieds-toi, assieds-toi, disait-elle, en s'apercevant que je n'avais pas envie de dormir et que la solitude me pesait.

Et ces visites tardives, irrégulières, demeurent dans mon souvenir comme les plus agréables. Natalia Petrovna ou moi, nous disions un mot drôle, et ma tante se mettait à rire, imitée aussitôt par Natalia Petrovna, et les deux bonnes vieilles riaient ainsi longtemps, sans savoir pourquoi, comme des enfants, uniquement parce qu'elles aimaient tout le monde et qu'elles en éprouvaient du bonheur. Ce n'est pas seulement cet amour qui me donnait de la joie, mais cette atmosphère d'affection qui enveloppait tous, les présents comme les absents, les vivants comme les morts et même les animaux.

Si jamais il m'arrive encore de fouiller dans mes souvenirs, j'aurai beaucoup de choses à dire sur ma tante. Pour l'instant, je veux rappeler les sentiments qui se sont manifestés le jour de ses funérailles parmi les paysans de Ysnaïa Poliana. Quand nous portions son corps à travers le village il n'y eut pas une seule maison d'où ne sortirent des gens pour demander l'arrêt du convoi et une messe de repos. « C'était une bonne barinia, disaient-ils tous, elle n'a jamais fait de mal à personne. » Et on l'aimait, on l'aimait beaucoup pour cela.

Lao-Tseu dit que les choses ont de la valeur par ce qu'elles ne contiennent pas. Il en est de même de la vie : sa valeur est dans l'absence de tout sentiment mauvais. Ce fut précisément la vie de ma tante Tatiana Alexandrovna. C'est facile à dire, mais difficile à réaliser. Aussi n'ai-je connu qu'un seul être humain pareil. Ma tante est morte doucement, en s'endormant graduellement et comme elle l'avait voulu, dans une autre chambre que celle où elle avait vécu, afin de ne pas la charger d'un funèbre souvenir.

Elle s'en allait sans reconnaître personne ; seul moi, elle me reconnaissait toujours, souriait, sa figure s'illuminait comme une lampe électrique dont on tourne le bouton ; parfois elle remuait les lèvres et s'efforçait de prononcer : « Nicolas », m'unissant ainsi, à l'instant suprême, à celui qu'elle avait aimé toute la vie.

Et c'est à elle que j'ai refusé les menues joies que lui procuraient les dattes, le chocolat, qu'elle aimait acheter, moins pour elle qu'à mon intention, ou la possibilité de donner quelque argent à celui qui lui en demandait ! Je ne puis y penser sans un cuisant remords.

Chère, chère tante, pardonne-moi. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, et non dans le sens du bien que je ne sus prendre dans ma jeunesse, mais dans le sens du bien que je n'ai pas donné et du mal que j'ai fait à ceux qui ne sont plus.

LETTRES DE LÉON TOLSTOÏ

EN CAMPAGNE

AU CAUCASE. — A L'ARMÉE DU DANUBE. — A SÉBASTOPOL

I

Au comte Serge Tolstoï

Pétersbourg, 13 février 1848.

Je t'écris cette lettre de Pétersbourg où j'ai l'intention de demeurer à jamais... J'ai décidé de passer mes examens ici (1) et d'entrer ensuite dans l'administration ; au cas où je ne les passerais pas (tout peut arriver), je poursuivrai la même carrière, quitte à entrer dans la 14e classe (2). Je connais beaucoup de fonctionnaires de deuxième ordre qui ne sont pas plus mauvais que vous autres du premier, et ils remplissent aussi bien leur rôle. Bref, je dois te dire que la vie à Pétersbourg a sur moi une grande et bonne influence : elle m'habitue à l'activité et remplace pour moi mon propre règlement de vie. On y est porté au travail malgré soi ; tout le monde y est affairé, occupé, et l'on trouve rarement un homme qui vous aiderait à mener une vie dissipée ; or, il est impossible de mener seul une telle vie.

(1) A l'Université.
(2) Dernière catégorie des fonctionnaires.

Je sais que tu ne croiras pas à mon changement et tu diras : « C'est au moins la vingtième fois ; on ne pourra jamais rien faire de lui ; c'est un propre à rien. » Non, cette fois, je suis tout autrement changé ; avant, je me disais : « Je vais changer » ; maintenant, je vois que je suis changé et je dis : « Je suis changé ».

Le principal est que je suis tout à fait sûr maintenant qu'on ne peut vivre par les réflexions et la philosophie ; il faut mener une vie positive, c'est-à-dire être un homme pratique. C'est un grand pas de fait et une grande transformation qui ne s'était jamais opérée en moi. Pour quelqu'un qui est jeune et qui veut vivre, il n'y a pas en Russie d'autre séjour que Pétersbourg. Quelles que soient ses aspirations, on peut toutes les satisfaire, on peut développer toutes ses facultés sans aucune peine. Quant aux moyens d'existence, pour un célibataire, la vie n'est pas chère ici ; au contraire, elle est moins chère et plus confortable qu'à Moscou, à l'exception du logement.

Transmets à tous les nôtres mes baisers et mes souvenirs. Peut-être viendrai-je à la campagne cet été, peut-être non. J'ai envie de prendre un congé pendant l'été pour visiter les environs de Pétersbourg ; je voudrais aussi aller à Helsingfors et à Revel.

Ecris-moi, pour l'amour de Dieu, au moins une fois dans la vie, car je voudrais savoir comment vous accueillerez cette nouvelle, toi et toute la famille ; prie-les de ma part de m'écrire quelquefois. Je n'ose le faire parce qu'il y a bien longtemps que je ne leur ai écrit et ils doivent être fâchés. J'ai honte surtout devant tante Tatiana Alexandrovna ; demande-lui, je t'en prie, pardon pour moi.

II

Pétersbourg, 1er mai 1848.

Serge, je crois que tu dis déjà que je suis « un propre à rien », et tu dis vrai. Que n'ai-je pas fait !... Je suis venu à Pétersbourg sans aucune raison ; je n'y ai rien fait, sinon mangé beaucoup d'argent, et me suis endetté. C'est bête, insupportablement bête ! Tu ne peux t'imaginer comme cela me tourmente, surtout la question des dettes qu'il faut que je paie le plus vite possible, sinon je perdrai non seulement l'argent, mais aussi ma réputation.

En attendant que je reçoive mes fonds, j'ai absolument besoin de 3.500 roubles ; 1.200 pour le Conseil de tutelle, 1.600 pour payer les dettes, 700 pour vivre. Je sais que tu vas pousser des « oh » et des « ah »... Mais que veux-tu ? on ne fait de bêtises qu'une fois dans la vie. C'est la rançon de ma liberté (il n'y avait personne pour me donner les verges, c'est là le malheur). Et puis, la philosophie... et voilà, j'ai payé. Sois clément et tire-moi de cette fausse et vilaine situation : sans un sou dans la poche et criblé de dettes.

Tu sais probablement que nos troupes se sont mises en campagne et qu'une partie (deux corps) a déjà passé la frontière, on dit même qu'elles sont arrivées à Vienne.

J'ai commencé à subir mes examens ; j'en ai passé deux avec succès ; mais maintenant j'ai changé d'avis et vais entrer comme sous-officier de la garde à cheval. J'ai honte de t'écrire tout cela, car je sais que tu m'aimes et que toutes mes bêtises te causent de la peine.

Je me levais même de ma chaise à plusieurs reprises en écrivant cette lettre... et je rougis en pensant à toi lorsque tu la liras. Mais que faire? Je ne puis modifier le passé, tandis que l'avenir dépend de moi. Dieu aidant, j'arriverai à me changer et un jour je deviendrai peut-être un homme rangé. Je mets beaucoup d'espoir dans le service militaire ; il m'habituera à la vie pratique et, *nolens volens*, je serai obligé de servir jusqu'au grade d'officier. Si j'ai de la chance, c'est-à-dire si la garde entre en action, je pourrai être promu avant deux ans. La garde se met en campagne à la fin du mois de mai. Je ne puis rien entreprendre maintenant, premièrement parce que je n'ai pas l'argent dont j'ai besoin, et deuxièmement, il me manque mes actes d'identité qui sont à Yasnaïa. Donne l'ordre, je t'en prie, de me les envoyer le plus tôt possible. Ne te fâche pas contre moi, car en ce moment je sens trop ma nullité, et fais vite ce que je te demande.

Adieu ; ne montre pas cette lettre à ma tante. Je ne veux pas la chagriner.

III

A Tatiana Yergolskaïa (1).

Moscou, le 9 décembre 1850.

Chère tante,

Mon inflammation va mieux, mais je ne sors pas encore, je compte le faire demain, c'est-à-dire dimanche.

(1) Il convient de rappeler que les lettres de Tolstoï à sa tante Yergolskaïa sont écrites presqu'entièrement en français.

Il n'y a pas de mal sans bien; je le dis, parce que, sous un certain rapport, je suis même content d'avoir été malade et d'être resté près d'une semaine à la maison. Au moins, j'ai pu m'installer, voir un peu autour de moi.

Je vous ai dit que mon logement était très gentil. Il se compose de quatre chambres : une salle à manger, où j'ai déjà un royalino, que j'ai loué, un salon, meublé de divans, chaises et table en bois de noyer et couverts de drap rouge, orné de trois grandes glaces ; un cabinet où j'ai ma table à écrire, mon bureau et mon divan qui me rappelle toujours nos disputes au sujet de ce meuble, et une chambre assez grande pour être chambre à coucher et cabinet de toilette, et, par-dessus tout cela, une petite antichambre.

Je dîne à la maison avec des « stchi » et du « kacha » (1) dont je me contente parfaitement. Je n'attends que les confitures et la « nalivka » (2) pour avoir tout selon mes habitudes de campagne.

J'ai un traîneau pour quarante roubles argent, c'est un « pochevni », une espèce de traîneau très à la mode. Serge doit savoir ce que c'est ; j'ai acheté tout l'attirail pour l'attelage que j'ai pour ce moment très élégant.

Au revoir, je baise vos petites mains, je suis très étonné de n'avoir pas reçu de lettre de vous jusqu'à présent.

Je ne me distrais pas en public et je ne me laisse pas séduire par les joueurs.

(1) Potage aux choux et betteraves, et bouillie de gruau.
(2) Liqueur de fruits fabriquée par les ménagères.

IV

Moscou, le 24 décembre 1850.

Chère tante,

Je suis surpris et ne cesse de m'étonner de votre silence, bien que j'aie reçu hier votre lettre du 16 décembre, répondant à ma première ; mais la présente est déjà la quatrième que je vous écris. Ma santé est parfaite, mais, par contre, mes affaires pécuniaires sont loin d'être brillantes.

Pourquoi êtes-vous tellement monté contre Islénieff (1). Si c'est pour m'en détourner — c'est inutile, puisqu'il n'est pas à Moscou. Tout ce que vous dites au sujet de la perversité du jeu est très vrai et me revient souvent à l'esprit ; c'est pourquoi je crois que je ne jouerai plus. « Je crois », mais j'espère bientôt vous dire pour sûr.

Tout ce que vous dites de la société est vrai, aussi tout ce que vous dites surtout dans vos lettres — primo parce que vous écrivez comme Mme de Sévigné, et secundo parce que je ne puis, selon mes habitudes, disputer. Vous dites aussi beaucoup de bien sur ma personne. Je suis convaincu que les louanges font autant de bien que de mal. Elles font du bien parce qu'elles maintiennent dans les bonnes qualités, qu'on loue ; et du mal, parce qu'elles augmentent l'amour-propre. Je suis sûr que les vôtres ne

(1) Le grand-père maternel de la future femme de Tolstoï, née Bers. M. Islénieff fut fréquemment le partenaire de Tolstoï aux cartes.

peuvent que me faire du bien pour la raison qu'elles sont dictées par une amitié sincère — cela va sans dire, autant que je le mériterai.

Je crois les avoir méritées ; pendant tout le temps de mon séjour à Moscou, je suis content de moi.

Dites à Serge que je l'embrasse, que toutes ses commissions sont exécutées consciencieusement. Adieu, je baise vos mains. Au revoir.

V

Moscou, le 8 mars 1851.

Chère tante,

D'après votre silence, je conclus que vous êtes fâchée contre moi ; en effet, je suis resté longtemps sans vous écrire ; mais vous savez que s'il m'arrive d'être en défaut envers vous, c'est toujours indépendant de ma volonté ; vous savez également que plus je reste longtemps sans vous voir, plus l'affection que je vous porte grandit. Je me calomniais en disant que, pour moi, les absents avaient toujours tort.

Dernièrement, dans un ouvrage que je lisais, l'auteur disait que les premier indices du printemps agissent ordinairement sur le moral des hommes. Avec la nature qui renaît, on voudrait se sentir renaître aussi, on regrette le passé, le temps mal employé, on se repent de sa faiblesse, et l'avenir nous paraît comme un point lumineux devant nous ; on devient meilleur, moralement meilleur. Ceci, quant à moi, est parfaitement vrai ; depuis que j'ai

commencé à vivre indépendemment, le printemps me mettait toujours dans les bonnes dispositions, dans lesquelles je persévèrerai plus ou moins longtemps, mais c'est toujours l'hiver qui est une pierre d'achoppement pour moi — je m'égare toujours.

Au reste, en récapitulant les hivers passés, celui-là est sans doute le plus agréable et le plus raisonnable que j'ai passé. Je me suis amusé, je suis allé dans le monde, j'ai gardé des souvenirs agréables, et, avec cela, je n'ai pas dérangé mes finances, ni arrangé — c'est vrai.

Je viens de faire le décompte de mes dettes, et leur total est le même que l'année dernière. Adieu, ma chère, bonne tante, je baise mille fois vos petites mains et j'espère le faire bientôt en réalité.

VI

Moscou, Mars 1851.

Chère tante,

L'arrivée de Nicolas (1) a été pour moi une surprise agréable, puisque j'avais presque perdu l'espoir de le voir arriver chez moi. J'ai été si content de le voir que j'ai négligé même un peu mes devoirs ou plutôt mes habitudes.

A présent, je suis de nouveau seul, et seul au pied de la lettre : je ne vais nulle part, ni ne reçois personne. Je fais des plans pour le printemps et l'été ; les approuvez-vous ? Vers la fin du mois de mai, je viendrai à Yasnaïa, j'y passerai un mois ou deux et tâcherai d'y retenir Nico-

(1) Son frère aîné.

las aussi longtemps que possible, et puis d'aller avec lui faire une tournée au Caucase.

VII

Kazan, avril 1851 (1).

Chère tante,

Voilà de nouveau ces deux mots en tête de la feuille de papier, et de nouveau je suis perplexe : que faut-il vous écrire ? Et pourtant, j'ai tant de choses à vous dire.

Notre voyage a été très réussi, au point de vue du trajet et du temps. Nous sommes restés deux jours à Moscou.

J'ai été à la promenade de Sokolniki par un temps détestable, c'est pourquoi je n'ai rencontré personne des dames de la société, que j'avais envie de voir. Comme vous prétendez que *je suis un homme à épreuves*, je suis allé parmi les plébs, dans les tentes bohémiennes. Vous pouvez aisément vous figurer le combat intérieur pour et contre. Au reste, j'en sortis victorieux, c'est-à-dire n'ayant rien donné que ma bénédiction aux joyeux descendants des illustres pharaons. Nicolas trouve que je suis un compagnon de voyage très agréable, si ce n'était ma propreté. Il se fâche de ce que, comme il le dit, je change de linge douze fois par jour. Moi je le trouve aussi compagnon très agréable, si ce n'était sa saleté. Je ne sais lequel de nous a raison.

(1) Cette lettre et la suivante sont écrites pendant le voyage de deux frères Tolstoï se rendant au Caucase.

De Moscou j'ai écrit à Valérien (1) que j'ai gagné quatre cents roubles. Je crains que cela ne vous inquiète. Vous allez penser que je joue et que je jouerai de nouveau. Tranquillisez-vous, c'est une exception.

Dès mon arrivée à Kazan, je commence à reconquérir ma bonne humeur dont je profite pour vous écrire. Tous ces temps-ci je n'étais pas précisément de mauvaise humeur, mais je n'étais pas gai. Vous devinerez facilement la raison...

Vous vous êtes efforcée de ne pas paraître triste à notre départ, je l'ai remarqué et vous en suis reconnaissant.

VIII

Astrakhan, mai 1851.

Chère tante,

Nous sommes à Astrakhan et sur notre départ, ce qui fait que nous avons encore un voyage de quatre cents verstes à faire. J'ai passé à Kazan une semaine des plus agréables. Mon voyage jusqu'à Saratoff a été désagréable, mais, en revanche, de là le trajet en petit bateau jusqu'à Astrackhan — très poétique et plein de charmes par la nouveauté des lieux et par la manière même de voyager pour moi. J'ai écrit hier une longue lettre à Marie (2), où je lui parle de mon séjour à Kazan. Je ne vous en dis rien de crainte de me répéter, quoique je sois sûr que vous ne confondrez pas les deux lettres.

(1) Le comte Valérien Tolstoï, mari de la sœur de Léon Tolstoï.
(2) La sœur de Tolstoï.

Je me trouve très content jusqu'à présent de mon voyage. J'ai beaucoup de choses qui me font penser, et puis, le changement même des lieux est agréable. En passant par Moscou, je me suis abonné, de sorte que j'ai beaucoup de lectures que je fais même en « tarantas » (1). Puis, comme vous le pensez bien, la société de Nicolas contribue beaucoup à mon contentement. Je ne cesse de penser à vous et à tous les miens ; je me reproche même quelquefois d'avoir quitté cette vie qui me rendait si douce votre affection, mais ce n'est qu'un retard et je n'aurai que plus de plaisir à vous revoir.

Si je n'étais pressé. j'aurais écrit à Serge, mais je remets cela au moment où je serai casé et plus tranquille. Embrassez-le de ma part et dites-lui que je me repens beaucoup de la froideur qu'il y a eu entre nous avant mon départ et de laquelle je n'accuse que moi.

Adieu, petite tante, je baise mille fois vos mains.

IX

Stary Yourt (2), juillet 1851.

Chère tante,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit et je n'ai reçu de vous que quelques mots. Permettez-moi de vous en reprimander.

Je suis arrivé sain et sauf, mais un peu triste, vers la fin du mois de mai dans la Starogladovskaïa. J'y ai vu de

(1) Voiture de poste.

(2) Camp retranché, à proximité d'un grand bourg tatare.

près le genre de vie que mène Nicolas, et j'y ai fait la connaissance des officiers qui font la société. Le genre de vie n'est pas très attrayant, à ce qu'il m'a paru d'abord, puisque le pays, que je m'attendais à trouver fort beau, ne l'est pas du tout. Comme la « stanitza » (1) est située sur un terrain bas, il n'y a pas de point de vue, et puis le logement est mauvais, de même que tout ce qui fait le confort de la vie. Pour ce qui est des officiers, ce sont, comme vous pouvez vous figurer, des gens sans éducation, mais avec cela de très braves gens et surtout aimant beaucoup Nicolas.

Alexeieff, son chef, est un petit bonhomme blondin, tirant sur le roux, avec une petite moustache et des favoris, parlant d'une voix perçante, mais excellent chrétien, rappelant un peu A. S. Volkoff, mais pas cafard comme lui. Puis B..., un jeune officier, enfant et bon enfant, rappelant Petroucha. Puis un vieux capitaine, Bilkovsky, des kosaks de l'Oural — un vieux soldat simple, mais noble, brave et bon. Je vous avouerai qu'au commencement beaucoup de choses me choquaient dans cette société, mais je me suis habitué, sans toutefois me lier avec ces messieurs. — J'ai trouvé un heureux moyen dans lequel il n'y a ni fierté ni familiarité. Au reste, en ceci je n'avais qu'à suivre l'exemple de Nicolas.

A peine arrivé, Nicolas reçut l'ordre de se rendre au fort de Stary-Yourt pour escorter les malades du camp de Goriatchevodsk (2).

Nicolas est parti dans une semaine après son arrivée et moi je l'y suivis, de sorte que nous sommes presque depuis trois semaines ici où nous logeons dans une tente.

(1) Village cosaque.
(2) Station thermale nouvellement découverte.

Mais comme le temps est beau et que je me fais un peu à ce genre de vie, je me trouve très bien. Ici, il y a des coups d'œil magnifiques, à commencer par l'endroit où sont les sources. C'est une énorme montagne de pierres l'une sur l'autre dont les unes se sont détachées et forment des espèces de grottes, les autres restent suspendues à une grande hauteur. Elles sont toutes coupées par les torrents d'eau chaude, qui tombent avec bruit dans quelques endroits et couvrent, surtout le matin, toute la partie élevée de la montagne d'une vapeur blanche qui se détache continuellement de cette eau bouillante. L'eau est tellement chaude qu'on cuit dedans les œufs, en les rendant durs en trois minutes.

Au milieu de ce ravin, sur le torrent principal, il y a trois moulins, l'un au-dessus de l'autre, qui sont construits d'une manière toute particulière et très pittoresque. Toute la journée les femmes tartares ne cessent de venir au-dessus et au-dessous de ces moulins pour laver leur linge. Il faut vous dire qu'elles lavent avec les pieds. C'est comme une fourmilière toujours remuante. Les femmes sont pour la plupart belles et bien faites. Les costumes des femmes orientales, malgré leur pauvreté, sont gracieux. Les groupes pittoresques que forment les femmes, joints à la beauté sauvage de l'endroit, fait un coup d'œil véritablement admirable. Je reste très souvent des heures à admirer ce paysage. Puis, le coup d'œil du haut de la montagne est encore plus beau et tout à fait dans un autre genre. Mais je crains de vous ennuyer avec mes descriptions.

Je suis très content d'être aux eaux puisque j'en profite. Je prends des bains ferrugineux et je ne sens plus de douleurs aux pieds. J'avais toujours des rhumatismes, mais pendant notre voyage sur l'eau, je crois que je me

suis encore refroidi. Je me suis rarement aussi bien porté qu'à présent et, malgré les grandes chaleurs, je fais beaucoup de mouvements.

Ici le genre des officiers est le même que celui dont je vous ai parlé ; il y en a beaucoup. Je les connais tous et mes relations avec eux sont les mêmes.

Dites à Serge que je l'embrasse, que je vous écris ce que je lui ai écrit et que j'attends sa lettre. Il sait parfaitement ce qui peut m'intéresser ; par conséquent, il ne lui sera pas difficile de remplir sa lettre.

Adieu, petite tante, je baise vos mains.

X

Starogladovskaïa, le 16 août 1851.

Chère et excellente tante,

Vous m'avez dit plusieurs fois que vous n'avez pas l'habitude d'écrire des brouillons pour vos lettres ; je suis votre exemple, mais je ne m'en trouve pas aussi bien que vous, car il m'arrive fort souvent de déchirer mes lettres après les avoir relues. Ce n'est pas par fausse honte que je le fais. Une faute d'orthographe, un pâté, une phrase mal tournée ne me gênent pas, mais c'est que je ne puis parvenir à savoir diriger ma plume et mes idées. Je viens de déchirer une lettre que j'avais achevée pour vous, parce que j'y avais dit beaucoup de choses que je ne voulais pas vous dire et rien de ce que je voulais vous dire. Vous croyez peut-être que c'est dissimulation et vous direz qu'il est mal de dissimuler avec les personnes qu'on aime et dont on se sent aimé. Je conviens, mais convenez

aussi qu'on dit tout à un indifférent, et que plus une personne vous est chère, plus il y a de choses qu'on voudrait lui cacher.

J'ai écrit cette page et je m'en repens. Ne pensez pas que c'est une introduction (une préparation à quelque chose), ne vous effrayez pas. Tout simplement, cette idée m'est venue à l'esprit et je vous en fais part. Avant-hier, j'ai reçu votre réponse à la première lettre que je vous ai écrite du Caucase. Recevoir une réponse dans un délai de deux mois — c'est affreux, surtout lorsque j'ai l'envie constante de causer avec vous. Vous dites : je crains que ma lette ne te paraisse trop longue ; je parle sans aucune rhétorique ; vos lettres, bien que je relise chacune dix fois au moins, me semblent si courtes que je m'étonne comment vous arrivez à écrire si peu lorsqu'on a tant de choses à se dire.

Voilà déjà quinze jours que j'ai quitté Nicolas. Il est au camp des eaux chaudes, et moi je suis dans son quartier général. Il reviendra au mois de septembre. Beaucoup de gens me conseillent de faire mon service militaire ici.

Me le conseillez-vous ? Adieu, je baise vos mains.

XI

Tiflis, le 12 novembre 1851.

Chère tante,

Dans huit jours, il y aura tout juste quatre mois depuis que je n'ai eu de vos nouvelles ; mais j'ai du moins l'espoir que vos lettres sont à Starogladovskaïa.

Nous sommes partis effectivement le 25, après sept jours

de voyage fort ennuyeux à cause du manque de chevaux presque à chaque relais, et fort agréable à cause de la beauté du pays qu'on passe. Le premier de ce mois nous étions arrivés.

Le lendemain, je suis allé trouver le général Brimmer pour lui soumettre les papiers que j'ai reçus à Toula et aussi pour lui présenter ma propre personne. Malgré sa serviabilité allemande et toute sa bonne volonté, il a dû me refuser parce que mes papiers ne sont pas en règle et qu'il me manque des documents qui sont actuellement à P. (1), et je suis obligé d'attendre. Si mes papiers n'arrivent pas dans le délai d'un mois, je renonce au service militaire, car je ne pourrai plus prendre part à l'expédition d'hiver, ce qui était mon unique désir en prenant service.

Contre toute attente, j'ai trouvé à Tiflis un de mes bons amis de Pétersbourg, le prince Bagration : il est d'une grande utilité pour moi. C'est un homme intelligent et instruit.

Tiflis est une ville très civilisée qui singe beaucoup Pétersbourg et réussit beaucoup à l'imiter ; la société y est choisie et assez nombreuse, il y a un théâtre russe et un opéra italien, dont je profite autant que me le permettent mes pauvres moyens. Je loge à la colonie allemande : c'est un faubourg, mais qui a pour moi deux grands avantages, celui d'être un fort joli endroit entouré de jardins et de vignes, ce qui fait qu'on s'y croit plutôt à la campagne qu'en ville (il fait encore très chaud et très beau, il n'y a eu ni neige, ni gelée jusqu'à présent), le deuxième avantage est celui que je paye pour deux chambres assez

(1) Pétersbourg. Les papiers étaient nécessaires à Tolstoï pour pouvoir se présenter aux examens de sous-officier. Jusqu'alors, il participait en volontaire civil aux escarmouches avec les montagnards caucasiens.

propres, cinq roubles argent par mois, tandis qu'en ville on ne pourrait avoir un logement pareil moins de quarante roubles argent par mois. Par-dessus tout, j'ai gratis la pratique de la langue allemande, j'ai des livres, des occupations et du loisir, puisque personne ne vient me déranger, de sorte qu'en somme je ne m'ennuie pas.

Vous rappelez-vous, bonne tante, un conseil que vous m'avez donné — celui de faire des romans ; eh bien, je suis votre conseil et les occupations dont je vous parle consistent à faire de la littérature. Je ne sais si ce que j'écris paraîtra jamais dans le monde, mais c'est un travail qui m'amuse et dans lequel je persévère depuis trop longtemps pour l'abandonner (1).

Voilà un rapport exact sur mes occupations. Quant à mes projets, si je n'entre pas au service militaire, je tâcherai de trouver quelque emploi civil. Ici je ne suis pas en Russie.

Adieu, je baise vos mains et j'attends vos lettres. Adressez-les directement : en Géorgie, à Tiflis.

XII

Au comte Serge Tolstoï.

Tiflis, 23 décembre 1851.

Cher ami Seriogea,

Combien je regrette notre abstention de nous écrire ! Qu'est-ce donc vingt ou trente pièces de dix kopecks par

(1) Allusion à l'*Enfance*, première œuvre écrite par Tolstoï et publiée dans la revue Saint-Pétersbourg : *Le Contemporain*, en septembre 1852.

an et quelques heures consacrées à écrire des lettres ? Et que de plaisir en revanche ! J'ai tellement soif à cet instant de bavarder avec toi que si l'affranchissement coûtait non pas dix kopecks par lettre, mais trente roubles, j'aurais donné les derniers. Je t'écris, et j'envie le plaisir que tu auras en lisant ma lettre.

Ces jours-ci doit être rendu l'ordre, si impatiemment attendu, de ma nomination de sous-officier d'artillerie dans la 4e batterie. J'aurai le plaisir de me raidir au passage des officiers et des généraux et de les suivre des yeux. Mais maintenant, quand je me promène dans les rues enveloppé de mon pardessus de chez Charmer et coiffé de mon chapeau claque de dix roubles, et, malgré ma prestance dans cette tenue, je me suis tellement habitué à l'idée de mettre bientôt l'uniforme militaire, qu'involontairement ma main droite se lève pour abaisser les ressorts de mon chapeau. Néanmoins, si mon désir se réalise, je partirai le jour même de ma nomination à Staroglada, et de là directement en campagne où j'endosserai le touloupp ou la tscherkeska, et, en m'aidant du canon, je ferai tout mon possible pour contribuer à détruire les rebelles et sanguinaires asiatiques.

Par ma lettre, tu vois, Serge, que je suis à Tiflis, depuis le 1er novembre ; j'ai pu y chasser un peu avec des chiens achetés ici, car je n'ai pas trouvé ceux qu'on devait m'envoyer. La chasse ici (dans le bourg des cosaques) est merveilleuse : des champs larges, des petits marais remplis de lièvres gris, des îles couvertes de joncs où se cachent des renards. Je ne me suis rendu que neuf fois dans le champ éloigné du bourg de dix à quinze verstes, avec deux chiens dont l'un est bon et l'autre ne vaut rien. J'ai tué deux renards et une soixantaine de lièvres. J'y reviendrai ; j'essaierai de la chasse à la biche. J'ai assisté aussi à la

chasse au fusil du sanglier et du cerf. Mais je n'ai rien tué... Cette chasse est très intéressante, mais, habitué à chasser avec les lévriers, je ne puis m'y faire. C'est comme quelqu'un, qui, habitué à fumer du tabac turc, ne peut supporter le tabac russe très fort, bien qu'on puisse soutenir que celui-ci soit meilleur.

Je n'oublie pas ton côté faible. Sûrement tu voudras savoir quels sont mes camarades ici et les rapports que j'ai avec eux. Je dois t'avouer que ce point ne m'intéresse nullement ici, mais je me hâte de te satisfaire. Dans la batterie, il y a peu d'officiers ; voilà pourquoi je connais tout le monde, mais très superficiellement, bien que je jouisse d'une sympathie générale, parce que nous avons toujours, Nicolas et moi, de l'eau-de-vie, du vin et des hors-d'œuvre à la disposition des visiteurs.

C'est sur la même base que reposent mes relations avec les autres officiers du régiment que j'avais déjà connus à Yourta (ville d'eau où j'ai passé l'été lors de l'incursion à laquelle j'avais pris part). Bien qu'il se trouve parmi eux des hommes plus ou moins agréables, je garde envers eux la même attitude, car j'ai toujours des occupations plus intéressantes que de causer avec les officiers.

Le lieutenant-colonel Alexeiev, commandant de la batterie dans laquelle je vais servir, est un excellent homme et fort ambitieux. J'avoue m'être servi de ce dernier défaut pour lui lancer de la poudre aux yeux ; c'est que j'ai besoin de lui ; mais je le fais involontairement et je m'en repens ; car avec les vaniteux on devient soi-même vaniteux.

J'ai fait ici, à Tiflis, trois connaissances. Je n'en ai pas fait davantage, d'abord, parce que je n'ai pas voulu, en suite, parce que je n'en ai pas eu l'occasion ; j'ai été malade tout le temps, et il y a une semaine seulement que

je sors. Ma première connaissance est Bagration (1), celui de Saint-Pétersbourg (l'ami de Fersen). La deuxième est le prince Bariatinsky. Je m'étais rencontré avec celui-ci au cours d'une incursion à laquelle je prenais part et qu'il commandait. Puis, j'ai passé avec lui une journée dans un fortin, où se trouvait également Elie Tolstoï (2) que j'avais retrouvé ici. Cette connaissance ne me procure pas un agrément notable, car tu te doutes des relations qui peuvent s'établir entre un sous-officier et un général.

Ma troisième connaissance est un *aide-apothicaire*, un Polonais dégradé, la plus amusante des créatures. Je suis certain que le prince Bariatinsky n'aurait jamais pu prévoir qu'il serait un jour inscrit, dans n'importe quelle liste, à côté d'un aide-apothicaire : et voilà, cela lui arrive quand même.

Nicolenka (3) est très bien coté ici ; ses chefs, autant que les officiers ses camarades, l'aiment et l'estiment. Il a de plus la réputation d'un vaillant soldat. Je l'aime plus que jamais, et lorsque je suis avec lui, je suis entièrement heureux ; sans lui, je m'ennuie.

Si tu veux te vanter d'avoir des nouvelles fraîches du Caucase, tu peux raconter que le deuxième personnage après Schamyl, un certain Hadji-Mourad, s'est vendu ces jours-ci au Gouvernement Russe. C'était le premier djighit (4) reconnu comme brave dans tout le pays, et c'est lui qui a commis une pareille lâcheté ! (5). Tu peux aussi

(1) Le prince Bagration, membre de l'une des plus anciennes familles de l'Arménie et dont l'un des descendants s'est illustré pendant la campagne de 1812, comme général en chef de l'armée russe.

(2) Comte également et parent de Léon Tolstoï.

(3) Le frère aîné de Léon Tolstoï.

(4) Cavalier, en terme local.

(5) Cinquante ans après, Tolstoï utilisa ce sujet dans son roman *Hadji-Mourad* qui fut publié après la mort de l'auteur.

dire que le brave et intelligent général Sleptsov a été tué il y a quelques jours. Quant à te dire s'il a souffert, je ne le puis.

XIII

A T. Yergolskaïa.

Tiflis, le 6 janvier 1852.

Chère tante,

Je viens de recevoir votre lettre du 24 novembre et je vous y réponds le moment même (comme j'en ai pris l'habitude). Dernièrement je vous écrivais que votre lettre m'a fait pleurer et j'accusais ma maladie de cette faiblesse. J'ai eu tort. Toutes vos lettres me font depuis quelque temps le même effet. J'ai toujours été Liova-Riova (1). Avant, cette faiblesse me faisait honte, mais les larmes que je verse en pensant à vous et à votre amour pour nous, sont tellement douces que je les laisse couler, sans aucune fausse honte. Votre lettre est trop pleine de tristesse pour qu'elle ne produise pas sur moi le même effet. C'est vous qui toujours m'avez donné des conseils et quoique malheureusement je ne les aie pas suivis quelquefois, je voudrais toute ma vie n'agir que d'après vos avis. Permettez-moi pour le moment de vous dire l'effet qu'a produit sur moi votre lettre et les idées qui me sont venues en la lisant. Si je vous parle trop franchement je sais que vous me le pardonnerez en faveur de l'amour que j'ai pour vous.

(1) Léon le pleurnicheur.

En disant que c'est votre tour de nous quitter pour aller rejoindre ceux qui ne sont plus et que vous avez tant aimés, en disant que vous demandez à Dieu de mettre un terme à votre existence qui vous semble si insupportable et isolée, — pardon, chère tante, mais il me paraît qu'en disant cela vous offensez Dieu et moi et nous tous qui vous aimons tant. Vous demandez à Dieu la mort, c'est-à-dire le plus grand malheur qui puisse m'arriver (ce n'est pas une phrase, mais Dieu m'est témoin que les deux plus grands malheurs qui puissent m'arriver, ce serait votre mort ou celle de Nicolas — les deux personnes que j'aime plus que moi-même). Que resterait-il pour moi si Dieu exauçait votre prière ? Pour faire plaisir à qui, voudrais-je devenir meilleur, avoir de bonnes qualités, avoir une bonne réputation dans le monde ? Quand je fais des plans de bonheur pour moi, l'idée que vous partagerez et jouirez de mon bonheur m'est toujours présente. Quand je fais quelque chose de bon, je suis content de moi-même parce que je sais que vous serez contente de moi. Quand j'agis mal, ce que je crains le plus — c'est de vous faire du chagrin. Votre amour est tout pour moi, et vous demandez à Dieu qu'il nous sépare ! Je ne puis vous dire le sentiment que j'ai pour vous, la parole ne suffit pas pour l'exprimer et je crains que vous ne pensiez que j'exagère, et cependant je pleure à chaudes larmes en vous écrivant. C'est à cette pénible séparation que je dois de savoir quelle amie j'ai en vous et combien je vous aime. Mais suis-je le seul à avoir un sentiment pour vous ? Et vous demandez à Dieu de mourir ! Vous dites que vous êtes isolée ; quoique je sois séparé de vous, mais si vous croyez à mon amour, cette idée aurait pu faire contre-poids à votre douleur, pour moi je ne me sentirai isolé nulle part pourvu ce que je me sache aimé par vous comme je le suis.

Je sens cependant que c'est un mauvais sentiment qui me dicte vos paroles, je suis jaloux de votre chagrin.

. . . .

Ajourd'hui, il m'est arrivé une de ces choses qui m'auraient fait croire en Dieu, si je n'y croyais déjà fermement depuis quelque temps.

L'été, à Stary Yourt, tous les officiers qui y étaient ne faisaient que jouer, et assez gros jeu. Comme, en vivant au camp, il est impossible de ne pas se voir souvent, j'ai très souvent assisté au jeu et, malgré les instances qu'on me faisait, j'ai tenu bon pendant un mois ; mais un beau jour, en plaisantant, j'ai mis un petit enjeu et j'ai perdu ; j'ai recommencé, j'ai encore perdu ; la chance en était mauvaise, la passion du jeu s'est réveillée et en deux jours j'ai perdu tout ce que j'avais d'argent et celui que Nicolas m'a donné (à peu près deux cent cinquante roubles argent) et par-dessus cela encore cinq cents roubles argent pour lesquels j'ai donné une lettre de change payable au mois de janvier 1852.

Il faut vous dire que près du camp il y a un « aoul » (1) qu'habitent les « Tchetchentses ». Un jeune garçon (Tchtchènetse) Sado venait au camp et jouait ; mais comme il ne savait pas compter et inscrire, il y avait des chenapans qui le trichaient. Je n'ai jamais voulu jouer, pour cette raison, contre Sado et même je lui ai dit qu'il ne fallait pas qu'il jouât, parce qu'on le trompait et je me suis proposé de jouer pour lui par procuration. Il m'a été très reconnaissant pour ceci, et m'a fait cadeau d'une bourse ; comme c'est l'usage de cette nation de faire des cadeaux mutuels, je lui ai donné un misérable fusil que j'avais acheté pour huit roubles. Il faut vous dire que pour de-

(1) Village des Géorgiens.

venir « kounak », ce qui veut dire ami, il est d'usage de se faire des cadeaux, et puis de manger dans la maison du « kounak ». Après cela, d'après l'ancien usage de ces peuples (qui n'existe presque plus que par tradition), on devient ami à la vie et à la mort, c'est-à-dire que si je lui demande tout son argent ou sa femme, ou ses armes, ou tout ce qu'il a de plus précieux, il doit me les donner, et moi aussi je ne dois rien lui refuser. Sado m'a engagé de venir chez lui et d'être « kounak ». J'y suis allé. Après m'avoir régalé à leur manière, il m'a proposé de choisir dans sa maison tout ce que je voudrais — ses armes, son cheval... tout. J'ai voulu choisir ce qu'il y avait de moins cher et j'ai pris une bride de cheval montée en argent, mais il m'a dit que je l'offensais et m'a obligé de prendre une « chachka » (1) qui vaut au moins cent roubles argent.

Son père est un homme assez riche, mais qui a son argent enterré et ne donne pas un sou à son fils. Le fils, pour avoir de l'argent, va voler chez l'ennemi des chevaux, des vaches ; quelquefois il expose vingt fois sa vie pour voler une chose qui ne vaut pas dix roubles ; mais ce n'est pas par cupidité qu'il le fait, mais par genre. Le plus grand voleur est très estimé et on l'appelle « djiguite », un brave. Tantôt Sado a mille roubles argent, tantôt pas le sou. Après une visite chez lui, je lui ai fait cadeau de la montre d'argent de Nicolas et nous sommes devenus les plus grands amis du monde. Plusieurs fois il m'a prouvé son dévouement en s'exposant à des dangers pour moi, mais ceci pour lui n'est rien — c'est devenu une habitude et un plaisir.

Quand je suis parti de Stary Yourt et que Nicolas y est resté, Sado venait chez lui tous les jours et disait qu'il ne savait que devenir sans moi et qu'il s'ennuyait terri-

(1) Sabre oriental.



Léon Tolstoi en 1854.

blement. Par une lettre je faisais connaître à Nicolas que mon cheval étant malade, je le priais de m'en trouver un à Stary Yourt ; Sado ayant appris cela, n'eût rien de plus pressé que de venir chez moi et de me donner son cheval, malgré tout ce que j'ai pu faire pour refuser.

Après la bêtise que j'ai fait de jouer à Stary Yourt, je n'ai plus repris les cartes en mains, et je faisais continuellement la morale à Sado qui a la passion du jeu et, quoiqu'il ne connaisse pas le jeu, a toujours un bonheur étonnant. Hier soir, je me suis occupé à penser à mes affaires pécuniaires, à mes dettes, je pensais comment je ferais pour les payer. Ayant longtemps pensé à ces choses, j'ai vu que si je ne dépense pas trop d'argent, toutes mes dettes ne m'embarrasseront pas et pourront petit à petit être payées dans deux ou trois ans ; mais les cinq cents roubles que je devais payer ce mois me mettaient au désespoir. Je ne pouvais absolument pas les payer et, à ce moment, ils m'inquiétaient plus que les quatre mille d'Ogareff. Cette bêtise d'avoir fait des dettes que j'avais en Russie et de venir en faire de nouvelles ici me met au désespoir. Le soir, en faisant ma prière, j'ai prié Dieu qu'il me tire de cette désagréable position, et avec beaucoup de ferveur. — « Mais comment est-ce que je puis me tirer de cette affaire ? » pensais-je en me couchant. Il ne peut rien arriver qui me donne la possibilité d'acquitter cette dette. Je me représentais déjà tous les désagréments que j'avais à essuyer à cause de cela. Comment il porterait plainte, comment mes chefs me demanderaient des explications, pourquoi je ne payais pas, etc. « Aide-moi, Seigneur ! » dis-je, et je m'endormis.

Le lendemain je reçois une lettre de Nicolas à laquelle était jointe la vôtre et plusieurs autres. — Il m'écrit :

« Sado est venu me voir ces jours-ci, il a gagné toutes

tes traites à Knorring et me les a apportées. Il était si content de son gain, si heureux et m'a tant de fois demandé : « Que penses-tu, ton frère sera-t-il content que je l'aie fait? » que je me suis mis à beaucoup l'aimer pour cela. Cet homme est réellement très attaché à toi ».

N'est-ce pas étonnant que de voir son vœu ainsi exaucé le lendemain même, c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'aussi étonnant que la bonté divine pour un être qui la mérite si peu que moi. Et n'est-ce pas que le trait de dévouement de Sado est admirable? Il sait que j'ai un frère Serge qui aime les chevaux et comme je lui ai promis de le prendre en Russie quand j'y irai, il m'a dit que dût-il lui en coûter cent fois la vie, il volera le meilleur cheval qu'il y ait dans les montagnes, et qu'il le lui amènera.

Faites, je vous prie, acheter à Toula un pistolet à six balles et de me l'envoyer, et une petite boîte à musique, si cela ne coûte pas trop cher. Ce sont des choses qui lui feront beaucoup de plaisir.

Je suis toujours à Tiflis, j'attends la marée, c'est-à-dire l'argent. Adieu, petite tante ; Levouchka (1) baise mille fois vos mains.

XIV

Relais de poste Mosdok (2), le 12 janvier 1852.

Voilà les idées qui me sont venues. Je tâcherai de vous les rendre parce que je pensais à vous.

(1) Petit-Léon.

(2) A mi-chemin de Tiflis à Starogladovskaïa, où Tolstoï revenait après ses examens et avec le grade de sous-officier d'artillerie.

Je me trouve bien changé au moral et cela m'est arrivé tant de fois. Au reste, je crois que c'est le sort de tous. Plus on vit, plus on change ; vous, qui avez de l'expérience, dites-moi, n'est-ce pas que c'est vrai? Je pense que les défauts et les qualités, — le fond du caractère, resteront toujours les mêmes, mais la manière d'envisager la vie, le bonheur, doivent changer avec l'âge. Il y a un an, je croyais trouver le bonheur dans le plaisir, dans le mouvement ; à présent, au contraire, le repos au physique et au moral est un état que je désire. Mais je me figure l'état de repos sans ennuis et avec les tranquilles jouissances de l'amour et de l'amitié, — c'est le comble du bonheur pour moi. Au reste, on ne ressent le charme du repos, qu'après les fatigues ; et des jouissances de l'amour qu'après les privations. Me voilà privé depuis quelque temps de l'un comme de l'autre ; c'est pour cela que j'y aspire si vivement. *Il faut* m'en priver encore — pour combien de temps ? Dieu le sait. Je ne saurais dire pourquoi, mais je sens qu'*il le faut*. La religion et l'expérience que j'ai de la vie (quelque petite qu'elle soit) m'ont appris que la vie est une épreuve. En moi, elle est plus qu'une épreuve, c'est encore l'expiation de mes fautes.

J'ai dans l'idée que l'idée si frivole que j'ai eue d'aller au Caucase — est une idée qui m'a été inspirée d'en haut. C'est la main de Dieu qui m'a guidé — je ne cesse de l'en remercier. Je sens que je suis devenu meilleur ici (et ce n'est pas beaucoup dire puisque j'ai été très mauvais), et je suis fermement persuadé que tout ce qui peut m'arriver ici ne sera que pour mon bien, puisque c'est Dieu lui-même qui l'a voulu ainsi. Peut-être que c'est une idée bien hardie, néanmoins j'ai cette conviction. — C'est pour cela que je supporte les fatigues et les privations physiques dont je parle (ce ne sont pas des privations phy-

siques — il n'y en a pas pour un garçon de vingt-trois ans qui se porte bien) sans les ressentir, même avec une espèce de plaisir en pensant au bonheur qui m'attend.

Voilà comment je le représente :

Après un nombre indéterminé d'années, ni jeune, ni vieux, je suis à Yasnaïa, mes affaires sont en ordre, je n'ai pas d'inquiétudes, ni de tracasseries. Vous habitez Yasnaïa, aussi. Vous avez un peu vieilli, mais êtes encore fraîche et bien portante. Nous menons la vie que nous avons menée : je travaille le matin, mais nous nous voyons presque toute la journée. Nous dînons. Le soir, je vous fais une lecture qui ne vous ennuie pas, puis nous causons — moi je vous raconte ma vie au Caucase, vous me parlez de vos souvenirs, de mon père, de ma mère, vous me contez des « effrayantes » que jadis nous écoutions les yeux effrayés et la bouche béante. Nous nous rappelons les personnes qui nous ont été chères et qui ne sont plus : vous pleurerez, je ferai de même ; mais ces larmes sont douces ; nous causerons des frères qui viendront nous voir de temps en temps, de la chère Marie qui passera aussi quelques mois de l'année à Yasnaïa qu'elle aime tant, avec tous ses enfants. Nous n'aurons point de connaissances — personne ne viendra nous ennuyer et faire des commérages. C'est un beau rêve, mais ce n'est pas encore tout ce que je me permets de rêver. — Je suis marié — ma femme est une personne douce, bonne, aimante ; elle a pour vous le même amour que moi ; nous avons des enfants qui vous appellent grand-maman ; vous habitez la grande maison en haut, la même chambre que jadis habitait grand-maman. Toute la maison est dans le même ordre qu'elle a été du temps de papa, et nous recommençons la même vie, seulement en changeant de rôle ; vous prenez le rôle de grand-maman, mais vous

êtes encore meilleure, moi le rôle de papa, mais je désespère de jamais le mériter ; ma femme celui de maman, les enfants le nôtre : Marie le rôle des deux tantes, leurs malheurs excepté ; même Gacha prend le rôle de Praskovie Ilinichna. Mais il manquera un personnage pour prendre le rôle que vous avez joué dans notre famille ; jamais il ne se trouvera une âme aussi belle, aussi aimante que la vôtre. Vous n'avez pas de successeur. Il y aura trois nouveaux personnages qui paraîtront de temps en temps sur la scène — les frères, surtout l'un, qui sera souvent avec vous, Nicolas — vieux garçon, chauve, retiré du service, toujours aussi bon, aussi noble.

Je me représente comment il racontera, comme jadis, aux enfants des contes de sa composition, comment les enfants baiseront ses mains crasseuses (mais qui méritent d'être baisées), comment il jouera avec eux, comment ma femme s'occupera à lui préparer son plat favori, comment nous repasserons nos souvenirs communs sur les temps passés, comment vous resterez à votre place habituelle à nous écouter avec plaisir, comment vous nous appellerez, nous les vieux, Levotchka et Nikolenka, comme toujours, et comment vous nous gronderez, moi, parce que je mange avec les mains, lui, parce qu'il n'a pas les mains propres.

Si on me faisait empereur de Russie, si on me donnait le Pérou, en un mot si une fée venait avec sa baguette me demander ce que je désire — la main sur la conscience, je répondrais que je désire seulement que ce rêve puisse devenir une réalité.

Je sais : vous n'aimez pas faire de projet, mais quel mal y a-t-il ? et cela fait tant de plaisir. Je crains d'avoir été égoïste et d'avoir fait trop petite votre part de bonheur. Je crains que les malheurs passés, mais qui ont

laissé des traces trop sensibles dans votre cœur, ne vous empêchent de jouir de cet avenir qui aurait fait mon bonheur. Chère tante, dites-moi, seriez-vous heureuse ? Tout cela peut arriver et l'espérance est une si douce chose.

De nouveau je pleure. Pourquoi est-ce que je pleure quand je pense à vous ? Ce sont des larmes de bonheur — je suis heureux de savoir vous aimer. Si tous les malheurs pouvaient m'arriver, je ne me dirais jamais tout à fait malheureux tant que vous existez. Vous vous rappelez notre séparation à la chapelle d'Iverskaïa (1), quand nous partions pour Kazan ? Alors, comme par inspiration, au moment de vous quitter, je compris tout ce que vous étiez pour moi, et quoique encore enfant, par mes larmes et quelques mots décousus, j'ai su vous faire comprendre tout ce que je sentais. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, mais le sentiment que j'ai éprouvé à la chapelle d'Iverskaïa, et celui que j'ai à présent pour vous est tout autre — beaucoup plus fort, plus élevé que je n'ai eu dans tout autre temps.

Je vais vous avouer une chose qui me fait honte, mais qu'il faut que je vous dise pour décharger ma conscience. Auparavant, en lisant vos lettres, dans lesquelles vous me parliez des sentiments que vous aviez pour nous, j'ai cru voir de l'exagération ; mais seulement à présent, en les relisant, je vous comprends, votre amour sans bornes pour nous et votre âme élevée. Je suis sûr que tout autre, excepté vous, en lisant cette lettre et la dernière m'aurait fait le même reproche ; mais je ne crains pas cela de vous, vous me connaissez trop bien, et vous savez que peut-être ma seule bonne qualité — c'est la sensibilité. C'est à cette qualité que je suis redevable des moments les plus

(1) A Moscou.

heureux de ma vie. Dans tous les cas — c'est la dernière dans laquelle je me permets d'exprimer mes sentiments aussi exaltés, exaltés pour les indifférents, mais vous saurez les apprécier.

Au revoir, chère tante, dans quelques jours j'espère voir Nikolenka, après je vous écrirai.

XV

Piatigorsk (1), le 30 mai 1852.

Chère tante,

Je n'ai aucune raison plausible pour justifier mon silence, aussi je commence par vous demander pardon. A ma rentrée de l'expédition, j'ai passé deux mois avec Nicolenka à Starogladovskaïa. Nous y avons mené notre train de vie habituel : la chasse, la lecture, les causeries, les échecs. Pendant ce temps, j'ai fait un voyage sur la mer Caspienne, très intéressant et agréable. J'aurais été tout à fait satisfait de ces deux mois, si je n'avais pas été souffrant. Mais, en somme, il n'y a pas de mal sans bien : ma maladie m'a donné le prétexte d'aller passer l'été à Piatigorsk, d'où je vous écris.

Je suis ici depuis deux semaines déjà et je mène une vie très régulière et retirée, ce qui fait que je suis content aussi bien de ma santé que de ma conduite. Je me lève à quatre heures pour aller boire les eaux, ce qui dure jusqu'à six. A six heures, je prends mon bain et je rentre à la

(1) Station thermale où Tolstoï, après être allé au feu à plusieurs reprises, se rendit pour soigner les douleurs rhumatismales contractées pendant la vie de camp.

maison. Je lis ou bien je cause en prenant mon thé, avec un de nos officiers qui demeure à côté et avec qui je prends mes repas ; ensuite, j'écris jusqu'à midi, heure de notre dîner. Vanioutchka (1), dont je suis très content, nous fait la cuisine à bon marché et assez bien. Je dors jusqu'à quatre, je joue aux échecs ou je lis, je vais de nouveau à la source et, en rentrant, s'il fait beau, je fais servir le thé au jardin, où je passe des heures entières en rêvant à Yasnaïa, aux moments magnifiques passés là, et surtout à ma tante que j'aime tous les jours davantage. Plus ces souvenirs s'éloignent, plus je les aime et mieux j'apprends à les appécier. Bien que ce soit triste de réfléchir au bonheur passé et surtout au bonheur que nous avons laissé échapper sans avoir su en profiter, j'aime ce genre de tristesse et j'y puise parfois bien des moments délicieux.

Depuis mon voyage et séjour à Tiflis, mon genre de vie n'a pas changé ; je tâche de faire le moins de connaissances possibles et de m'abstenir de l'intimité de celles que j'ai. On est habitué à ma manière, on ne m'importune plus, et je suis sûr qu'on dit que je suis un original et un vaniteux.

Ce n'est pas par fierté que je me conduis ainsi, mais cela s'est fait de soi-même ; il y a une trop grande différence dans l'éducation, les sentiments et la manière de voir de ceux que je rencontre ici pour que je trouve quelque plaisir avec eux. Il n'y a que Nicolas qui a le talent, malgré l'énorme différence qu'il y a entre lui et tous ces messieurs, à s'amuser avec eux et à être aimé de tous. Je

(1) Sans doute le domestique emmené de Yasnaïa Poliana et qui est décrit par Tolstoï, sous le même nom, dans son roman : *Les Cosaques.*

lui envie ce talent, mais je sens que je ne puis en faire autant. Il est vrai que ce genre de vie n'est pas fait pour m'amuser, aussi il y a bien longtemps que je ne pense plus aux plaisirs, je pense à être tranquille et content.

Depuis quelque temps, je commence à prendre goût pour les lectures historiques (c'était un point de dispute entre nous et un sur lequel à présent je suis tout à fait de votre avis). Mes occupations littéraires vont aussi leur petit train, quoique je ne songe pas encore à rien imprimer. J'ai trois fois refait un ouvrage que j'ai commencé il y a bien longtemps et je compte le refaire encore une fois pour en être content. Peut-être que ce sera comme le travail de Pénélope, mais cela ne me dégoûte pas, je ne compose pas par ambition, mais par goût, je trouve mon plaisir et mon utilité à travailler et je travaille (1).

Quoique je sois bien loin de m'amuser comme je vous l'ai dit, je suis aussi bien loin de m'ennuyer, parce que je suis occupé, mais excepté cela, je goûte un plaisir plus doux et plus élevé que celui — qu'aurait pu me donner la société — celui de sentir le repos de ma conscience, de se reconnaître et de se savoir mieux apprécier que je ne l'avais fait et de sentir remuer en moi des sentiments bons et généreux.

Adieu, au revoir, chère petite tante. Dans quelques mois, si Dieu ne dérange pas mes plans, je serai chez vous, et par mes soins et mon amour, je pourrai vous prouver que j'ai mérité, ne serait-ce qu'un peu, ce que vous avez fait pour moi. Votre souvenir est tellement vivant qu'après avoir écrit cela, je suis resté quelques minutes sur ma lettre en m'efforçant de me représenter l'heu-

(1) Nouvelle allusion à l'*Enfance*.

reux moment où je vous reverrai de nouveau, où vous pleurerez de joie en me voyant, où je fondrai en larmes comme un enfant en baisant vos mains.

Sans exagération, de toute ma vie je n'ai jamais rien attendu avec tant d'impatience et tant d'espoir, que j'attends maintenant cet heureux instant. Je ne suis nullement inquiet à l'idée que ce que je vous écris pourrait paraître exalté et risible aux yeux d'un étranger, tellement je suis sûr que vous me comprendrez toujours. Il y a eu un temps où j'étais vain de mon esprit et de ma position dans ce monde, de mon nom, mais à présent je sais et je sens que s'il y a en moi quelque chose de bon et que si j'ai à en rendre grâce à la Providence, c'est pour un cœur bon, sensible et capable d'amour qu'il lui a plu de me donner et de me conserver. C'est à lui seul que je suis redevable des moments les plus doux que je passe et de ce que, malgré l'absence de plaisirs et de société, je suis non seulement content mais souvent heureux.

Il y aura bientôt cinq mois que je suis au service, par conséquent, dans un mois, on devrait me donner de l'avancement ; mais je sais que six autres mois s'écouleront, et peut-être plus, avant que je ne reçoive un grade. La main sur le cœur, cela m'est absolument indifférent ; la seule chose qui m'inquiète c'est mon voyage à Pétersbourg que je dois accomplir et pour lequel je n'ai pas de ressources. Je me souviens de votre règle de ne pas faire de projets, cela se fera toujours de façon ou d'autre.

Adieu, chère tante ; je termine ma lettre parce qu'il est déjà tard, mais comme la poste ne part que dans deux jours et qu'il n'y a pas de jour où je ne pense à vous, je vais probablement la continuer.

XVI

Piatigorsk, le 26 juin 1852.

Pourquoi m'avez-vous offensé, chère tante? Vous commencez votre lettre en disant que, selon toute probabilité, vos lettres m'ennuient, dès l'instant que je reste si longtemps sans écrire. Je n'ai pas mérité ce manque de confiance de votre part. Si je ne peux pas vous expliquer toutes les raisons de mes actes, comme je l'aurais fait dans la conversation, il ne faut pas en accuser moi, mais notre séparation. Je pense, ma tante, que la poste est le meilleur moyen pour rendre la séparation moins pénible.

Dieu qui voit le tréfond de mon âme et qui la dirige, sait que, grâce à lui, je n'ai jamais vécu d'une façon plus irréprochable, et que jamais je ne me suis senti moralement plus satisfait que pendant ces huit mois — depuis le moment de mon départ pour Tiflis jusqu'à ce jour.

Je vous ai écrit de Tiflis que mon exeat (1) n'était pas encore arrivé, mais que, néanmoins, j'ai mis l'uniforme et je me suis rendu à la batterie. Voici comment le général Wolff a arrangé la chose. Il a donné l'ordre d'envoyer un papier à la batterie dans lequel il était dit que le comte Tolstoï avait exprimé le désir d'entrer au service militaire, mais vu que son exeat n'était pas encore reçu et qu'il ne peut être incorporé comme sous-officier, je vous ordonne de l'employer au service, afin qu'au reçu de l'exeat, il soit affecté au service actif de la batterie.

Je ne vous parlais pas de cela dans mon avant-dernière

(1) De fonctionnaire civil.

lettre pour ne pas répéter une chose également désagréable à vous et à moi : c'est que j'ai un guignon constant dans tout ce que j'entreprends. Pendant cette expédition, j'ai eu l'occasion d'être deux fois présenté à la croix de Saint-Georges et je n'ai pas pu la recevoir à cause du retard de quelques jours de ce maudit papier. J'ai été présenté pour la journée du 17 février (ma fête), mais on a été obligé de me refuser à cause du manque de ce papier. La liste des présentations partie le 19, le 20 le papier était arrivé. Je vous avoue franchement que de tous les honneurs militaires c'est cette seule petite croix que j'ai eu la vanité d'ambitionner, et que ce contre-temps m'a causé un violent dépit, d'autant plus qu'il n'y a qu'une époque pour la recevoir et qu'à présent, pour moi elle est passée.

Adieu, je baise vos mains. Quel dommage que le 1er volume de la *Nouvelle Eloïse* soit perdu.

XVII

Starogladowskaïa, le 20 octobre 1852.

Chère tante,

Je ne reçois plus de vos chères lettres depuis longtemps déjà. Dieu veuille que ce silence, comme je l'espère, ne soit causé par rien de sérieux. La raison du retard ne réside peut-être que dans l'irrégularité de la poste, mais j'éprouve le besoin de vous écrire — cela me tourmente.

Arrivé des eaux, j'ai passé un mois assez désagréablement à cause de la revue que devait faire le général. Les marches et les divers tirs au canon ne sont pas très agréables, surtout parce que cela dérangeait la régularité de ma

vie. Heureusement cela n'a pas duré longtemps et j'ai de nouveau repris mon genre de vie qui consiste dans la chasse et l'écriture, la lecture et les conversations avec Nicolas. J'ai pris du goût à la chasse au fusil, et comme il s'est trouvé que je tire passablement, cette occupation me prend deux ou trois heures par jour. On n'a pas d'idée en Russie, combien et quel excellent gibier on trouve ici. A cent pas de chez moi, je trouve des faisans et dans l'espace d'une demi-heure j'en tue deux, trois, quatre.

Excepté le plaisir, cet exercice est excellent pour ma santé qui, malgré les eaux, n'est pas en très bon état. Je ne suis pas malade, mais je souffre très souvent de refroidissements, tantôt de maux de gorge, tantôt de maux de dents qui durent toujours, tantôt de rhumatismes, de sorte qu'au moins deux jours par semaine, je garde la chambre. Ne pensez pas que je vous cache quelque chose, — je suis comme j'ai toujours été d'une complexion forte, mais d'une santé faible. Je compte passer l'été suivant encore aux eaux. Si elles ne m'ont pas rétabli, elles m'ont fait du bien. Il n'y a pas de mal sans bien. Quand je suis indisposé je m'occupe, avec moins de distraction, à écrire un autre roman que j'ai commencé. Celui que j'ai envoyé à Pétersbourg est imprimé dans le livre du mois de septembre du *Contemporain* 1852, sous le titre *Enfance*. Je l'ai signé L. N., et personne, excepté Nicolas, n'en connaît l'auteur. Je ne voudrais pas aussi qu'on le sache (1).

Ma promotion ne bouge pas. Serai-je officier, irai-je à Pétersbourg cette année? Je n'en sais rien — peut-être oui, peut-être non. Ce serait long de vous expliquer les

(1) M. Paul Birukoff indique la date du 2 (14) juillet 1852, à laquelle le manuscrit de l'*Enfance* fut terminé.

raisons, mais la pure vérité c'est que cela dépend des circonstances. Je vous assure que cela m'est indifférent, je n'ai pas fait de projets ambitieux en allant au Caucase, je ne les fais pas, et n'en faites pas pour moi vous-même (1).

Adieu, chère tante, je baise vos mains. Nicolas de même. Il voudrait bien vous écrire, mais vous connaissez son mal. Peut-être cette feuille blanche le tentera-t-elle.

XVIII

Bucarest, le 13 mars 1854.

Chère tante,

Jimbou a dit vrai que *j'irai loin*. En effet, je suis allé très loin.

De Koursk j'ai fait près de deux mille verstes, au lieu de mille que je croyais et je suis allé par Poltava, Balta, Kischineff, et non pas Kieff, ce qui aurait été un détour. Jusqu'au gouvernement de Cherson, j'ai eu un excellent traînage, mais là j'ai été obligé de jeter mon traînage, et de faire mille verstes en poste, par un chemin affreux, jusqu'à la fontière et de la frontière jusqu'à Bucarest. C'est un chemin impossible à décrire ; il faut en avoir goûté pour comprendre le plaisir de faire mille verstes en chariot plus petit et plus mauvais que ceux dans lesquels on transporte

(1) Rappelons que Tolstoï fut promu officier en janvier 1854. Il partit, quelques jours après, pour Yasnaïa Poliana, puis, nommé à l'armée du Danube, il arriva, en mars 1854, à Bucarest, quartier général russe, d'où est datée la lettre qu'on va lire.

le fumier chez nous. Ne comprenant pas un mot du Moldavan et ne trouvant personne qui comprenne le russe et avec cela payant pour huit chevaux au lieu de deux. Quoique mon voyage n'ait duré que neuf jours, j'ai dépensé plus de deux cents roubles argent et je suis arrivé presque malade de fatigue.

22 mars.

Le prince (1) n'était pas ici. Hier, il vient d'arriver et je viens de chez lui. Il m'a reçu mieux que je ne croyais — en vrai parent. Il m'a embrassé, il m'a engagé à venir dîner tous les jours chez lui et il veut me garder auprès de lui, mais ce n'est pas encore décidé.

Pardon, chère tante, que je vous écris peu — je n'ai pas encore la tête à moi : cette grande et belle ville, toutes ces présentations, l'opéra italien, le théâtre français, les deux jeunes Gortchakoff qui sont de très braves garçons..., de sorte que je ne suis pas resté deux heures chez moi et je n'ai pas pensé à mes occupations.

Adieu, chère tante je baise vos mains. Je suis allé quatre fois à la poste, espérant y trouver une lettre de vous.

17 mars.

Hier j'ai appris que je ne reste pas auprès du prince, mais je vais à Oltenitza rejoindre ma batterie.

(1) Le prince Gortchakoff, commandant en chef de l'armée de Danube.

XIX

Bucarest, le 24 mai 1854.

Imaginez-vous, chère tante, que depuis près de trois mois j'habite ici, je n'ai pas reçu une seule lettre de vous. Bien que j'aurais dû, malgré votre silence, vous écrire encore, je ne l'ai pas fait, d'une part, parce que j'attendais de vos nouvelles d'un jour à l'autre, et d'autre part, parce que je suis un lâche, ce que je vous avoue franchement en implorant votre pardon. Je m'imagine combien mon silence vous inquiète, surtout si vous êtes toujours à Stcherbatchevka, parce que j'ai écrit assez souvent à Marie et à Valérien (les seuls dont je recevais des nouvelles) et je suis tout confus que, tandis que vous me croyez exposé à tous les dangers de la guerre, je n'ai pas encore senti la poudre turque, et je suis très tranquillement à Boucarest à me promener, à faire de la musique et à manger des glaces. En effet, tout ce temps, excepté deux semaines que j'ai passées à Oltenitza, où j'ai été attaché à une batterie, et une semaine que j'ai passée en courses par la Moldavie, Valachie et Bessarabie, par ordre du général Serjoutovsky, auprès duquel je suis à présent pour missions spéciales, je suis resté à Boucarest, et à vous avouer franchement, ce genre de vie un peu dissipé, tout à fait oisif et très coûteux que je mène ici, me déplaît infiniment. Auparavant c'était le service qui me retenait, mais à présent j'y suis resté pendant près de trois semaines à cause d'une fièvre que j'ai attrapée pendant mon voyage, mais dont, Dieu merci, je suis pour le moment assez rétabli pour rejoin-

dre, dans deux ou trois jours, mon général qui est au camp près de Silistrie. A propos de mon général, il a l'air d'être un très brave homme et paraît, quoique nous nous connaissions fort peu, être bien disposé à mon égard. Ce qui est encore agréable est que son état-major est composé pour la plupart de gens comme il faut. Les deux fils du prince Serge (1), que j'ai trouvés ici, sont de braves garçons, surtout le cadet, qui, quoique n'ayant pas à lui seul inventé la poudre, a beaucoup de noblesse dans le caractère et un très bon cœur, je l'aime beaucoup.

Quant au vieux prince, il y a déjà longtemps que je ne l'ai pas revu. Vous comprendrez très bien qu'il a autre chose à faire qu'à penser à ma personne et que, comme vous savez, je n'ai pas trop profité de son invitation de venir le voir tous les jours.

En somme, je sens que ma situation est assez bonne sous tous les rapports. Mes seuls ennuis étaient que j'ai été malade, puis que j'ai manqué d'argent ; à présent, ces ennuis n'existent plus, car je me porte tout à fait bien, et l'argent envoyé par Valérien m'a tiré des difficultés que j'avais.

Adieu, chère tante, je baise vos mains, je vous souhaite bien du bonheur et j'attends une longue lettre de vous.

LÉON.

XX

Bucarest le 4 juillet 1854.

Chère et excellente tante,

Imaginez-vous que j'ai reçu hier seulement vos lettres

(1) Prince Gortchakoff.

et celles de Mitenka (1), datée du 14 avril, toutes écrites encore de Koursk. J'ai contracté l'habitude de répondre à toutes les lettres que je reçois, mais répondre aux vôtres, c'est-à-dire penser à vous, causer avec vous est pour moi l'un des plus grands plaisirs.

Comme je crois vous avoir écrit déjà dans ma dernière lettre, je me trouve actuellement à Bucarest, où je mène une vie tranquille et agréable.

Je vais vous parler donc du passé, de mes souvenirs de Silistria. J'y ai vu tant de choses intéressantes, poétiques et touchantes que le temps que j'y ai passé ne s'effacera jamais de ma mémoire. Notre camp était disposé de l'autre côté du Danube, c'est-à-dire sur la rive droite, sur un terrain très élevé, au milieu de superbes jardins, appartenant à Mustafa-Pasha, le gouverneur de Silistria. La vue de cet endroit est non seulement magnifique, mais pour nous de plus grand intérêt. Sans parler du Danube, de ses îles et de ses rivages, les uns occupés par nous, les autres par les Turcs, on voyait la ville, la forteresse, les petits forts de Silistria comme sur la main. On entendait les coups de canon, de fusils qui ne cessaient ni jour, ni nuit, et avec une lunette d'approche on pouvait distinguer les soldats turcs. Il est vrai que c'est un drôle de plaisir que de voir des gens s'entre-tuer, et cependant, tous les soirs et matins, je me mettais sur ma voitnre et je restais des heures entières à regarder, et ce n'était pas moi le seul qui le faisait. Le spectacle était vraiment beau, surtout la nuit. Les nuits, ordinairement, mes soldats se mettent aux travaux des tranchées et les Turcs se jettent sur eux pour les en empêcher; alors il fallait voir et entendre cette fusillade. La première nuit que j'ai passée au camp,

(1) Frère de Tolstoï.

ce bruit terrible m'a réveillé et effrayé, je croyais qu'on était allé à l'assaut et j'ai bien vite fait aller mon cheval, mais ceux qui avaient déjà passé quelque temps au camp me dirent que je n'avais qu'à me tenir tranquille, que cette canonnade et fusillade était une chose ordinaire et qu'on appela en plaisantant « Allah ». Alors je me suis amusé, une montre à la main, à compter les coups de canon que j'entendais et j'ai compté cent dix explosions dans l'espace d'une minute. Et cependant tout ceci n'a eu de près l'air aussi effrayant que cela le paraît.

La nuit, quand on n'y voyait rien, c'était à qui brûlerait le plus de poudre et avec ces milliers de canons on tuait tout au plus une trentaine d'hommes de part et d'autre.

Vous me permettez, chère tante, de m'adresser dans cette lettre à Nicolas, car une fois que je me suis mis à donner des détails de la guerre, je voudrais continuer et m'adresser à un homme qui me comprenne et vous puisse donner des explications sur ce qui vous paraît obscur.

Ceci donc est un spectacle ordinaire que nous avions tous les jours et dans lesquels, quand on m'envoyait avec des ordres dans les deux tranchées, je prenais aussi ma part ; mais nous avions aussi des spectacles extraordinaires, comme celui de la veille de l'assaut quand on a fait sauter une mine de deux cent quarante pouds de poudre sous l'un des bastions de l'ennemi. Le matin de cette journée, le prince avait été aux tranchées avec tout son état major (comme le général auprès duquel j'étais en fait partie, j'y ai aussi été) pour faire les dispositions définies — vues pour l'assaut du lendemain ; le plan, trop long pour que je puisse l'expliquer ici, était si bien fait, tout était si bien prévu, que personne ne doutait de la réussite. A propos de cela, il faut que je vous dise encore

que je commence à avoir de l'admiration pour le prince (au reste il faut en entendre parler; parmi les officiers et les soldats, non seulement je n'ai jamais entendu dire du mal de lui, mais il est généralement adoré). Je l'ai vu au feu pour la première fois pendant cette matinée. Il faut voir cette figure un peu ridicule avec sa grande taille, ses mains derrière le dos, sa casquette en arrière, ses lunettes et sa manière de parler comme un dindon. On voit qu'il était tellement occupé de la marche générale des affaires, que les balles et les boulets n'existaient pas pour lui ; il s'expose au danger avec tant de simplicité, qu'on dirait qu'il n'en a pas l'idée et qu'involontairement qu'on n'a pas plus peur de lui que pour soi-même ; et puis, donnant ses ordres avec tant de clarté et de précision et avec cela toujours affable avec chacun. C'est un grand, c'est-à-dire un homme capable et honnête, comme je comprends ce mot, un homme qui s'est voué toute sa vie au service de sa patrie, et pas par l'ambition, mais par le devoir.

Je vais vous raconter un trait de lui qui se lie à l'histoire de cet assaut que j'ai commencé à raconter. L'après-dîner du même jour, on a fait sauter la mine et près de six cents pièce d'artillerie on fait feu sur le fort, qu'on voulait prendre, et on continuait ce feu pendant toute la nuit; c'était un de ces coups d'œil et une de ces émotions qu'on n'oublie jamais. Le soir, de nouveau, le prince avec tout le tremblement est allé coucher aux tranchées pour diriger soi-même l'assaut qui devait commencer à trois heures de la nuit même.

Nous étions tous là et, comme toujours à la veille d'une bataille, nous faisions tous semblant de ne pas plus penser de la journée de demain qu'à une journée ordinaire et tous, j'en suis sûr, au fond du cœur, ressentaient un petit serrement de cœur, et pas même un petit mais un grand, à

l'idée de l'assaut. Comme tu sais par Nicolas, que le temps qui précède une affaire est le temps le plus désagréable — c'est le seul où on a le temps d'avoir peur, et la peur est un sentiment des plus désagréables. Vers le matin, plus le moment approchait, plus le sentiment diminuait et vers trois heures, quand nous nous attendions tous à voir partir le bouquet de fusées qui était le signal de l'attaque – j'étais si bien disposé que si l'on était venu me dire que l'assaut n'aurait pas lieu, cela m'aurait fait beaucoup de peine. Et voilà que juste une heure avant le moment de l'assaut, arrive un aide de camp du maréchal avec l'ordre d'ôter le siège de Silistrie. Je puis dire sans crainte de me tromper que cette nouvelle a été reçue par tous — soldats, officiers et généraux — comme un vrai malheur, d'autant plus qu'on savait par les espions, qui nous venaient très souvent de Silistrie et avec lesquels j'avais très souvent l'occasion de parler moi-même, on savait que ce fort pris — dont personne ne doutait — Silistrie ne pouvait tenir plus de deux ou trois jours. N'est-ce pas que si cette nouvelle devait faire de la peine à quelqu'un, ce devait être au prince qui pendant toute cette campagne ayant fait toute chose pour le mieux, au beau milieu de l'action vit venir le maréchal sur son dos pour gâter les affaires, et puis ayant la seule chance de réparer nos revers par cet assaut, il reçoit le contre-ordre du maréchal au moment de le commencer. Et bien, le prince n'a pas eu un moment de mauvaise humeur, lui, qui est si impressionnable ; au contraire, il a été content de pouvoir éviter cette boucherie, dont il devait porter la responsabilité, et tout le temps de la retraite qu'il a dirigée lui-même, ne voulant passer qu'avec le dernier des soldats, qui s'est faite avec un ordre et une exactitude remarquables, il a été plus gai qu'il n'a jamais été. Ce qui

contribuait beaucoup à sa bonne humeur, c'était l'émigration de près de sept mille familles bulgares que nous prenons avec nous pour les sauver de la férocité des Turcs — férocité à laquelle, malgré mon incrédulité, j'ai été obligé de croire. Dès que nous avons quitté les différents villages bulgares que nous occupions, les Turcs y sont revenus et, excepté les femmes assez jeunes pour un harem, ils ont fait main basse sur tout ce qu'il y avait. Il y a un village dans lequel je suis allé du camp pour y prendre du lait et des fruits, qui a été exterminé de la sorte. Alors, dès que le prince avait fait savoir aux Bulgares que ceux qui voulaient, pouvaient avec l'armée passer le Danube et devenir sujets russes, tout le pays se soulève et tous avec leurs femmes, enfants, chevaux, bétails arrivent au pont ; mais comme il était impossible de les prendre tous, le prince a été obligé de refuser à ceux qui sont venus les derniers et il fallait voir comme cela le chagrinait. Il recevait toutes les députations qui venaient de ces pauvres gens, il causait avec chacun d'eux, tâchait de leur expliquer l'impossibilité de la chose, leur proposait de passer sans leurs chariots et leur bétail et en se chargeant de leurs moyens de subsistance jusqu'à ce qu'ils arrivassent en Russie, payant de sa propre bourse des vaisseaux particuliers pour les transporter, en un mot, faisant tout son possible pour faire du bien à ces gens.

Oui, chère tante, je voudrais bien que votre prophétie se réalise. La chose que j'ambitionne le plus est d'être l'aide de camp d'un homme comme celui que j'aime et que j'estime du plus profond de mon cœur. Adieu, chère et bonne tante, je baise vos mains.

XXI

Au comte Serge Tolstoï.

Sur la batterie, près de Sébastopol, 20 novembre 1854.

Cher ami Seriogea,

Dieu sait combien je suis coupable envers vous tous de ne pas vous avoir écrit depuis mon départ (1), et je ne sais moi-même comment c'est arrivé ; tantôt la vie distraite, tantôt une situation ennuyeuse, tantôt une mauvaise disposition, tantôt la guerre, tantôt quelqu'un qui vous empêche, etc., etc. Mais la principale cause, c'est ma vie distraite et si remplie d'impressions. J'ai tant appris, tant éprouvé, tant senti pendant cette année, que vraiment je ne sais par où commencer ; et encore pourrai-je réellement écrire comme je le voudrais ? Cependant, j'ai décrit la campagne de Silistria à notre Tante ; je ne pourrai en faire de même à toi et à Nicolas, car je voudrais vous la dire de façon à ce que vous me compreniez comme je le veux. Maintenant Silistria est une vieille chanson. C'est de Sébastopol qu'il s'agit. Je suppose que vous en lisez les nouvelles avec un serrement de cœur. J'y étais, il y a quatre jours.

Comment veux-tu que je te raconte ce que j'ai fait là,

(1) De Yasnaïa Poliana où Tolstoï était arrivé du Caucase, en février 1854. Affecté d'abord à l'armée du Danube qui opérait contre les Turcs, il fut envoyé, sur sa demande, à Sébastopol, assiégé par les Alliés. Arrivé le 7 novembre, il fut attaché à la 3e batterie légère de la 4e brigade d'artillerie.

ce que disent les captifs et les blessés français et anglais, s'ils ont mal, s'ils ont très mal et quels héros sont mes ennemis, les Anglais surtout? Nous causerons de tout cela à Yasnaïa Poliana, ou à Pirogovo (1), et tu sauras aussi beaucoup de moi par la voie de la presse. Je te dirai plus tard comment. Pour l'instant, je vais te donner une idée de notre situation à Sébastopol.

La ville est assiégée d'un côté, au Midi, là où nous n'avions aucune défense fortifiée au moment de l'approche de l'ennemi. Maintenant, nous avons de ce côté plus de cinq cents canons d'un gros calibre et quelques rangées de fortifications en terre, absolument in abordables. J'ai passé une semaine dans la forteresse et je m'y perdais comme dans une forêt, à travers ce labyrinthe de batteries. L'ennemi est là depuis plus de trois semaines, à une distance de quatre-vingts sagenes et n'avance pas. A son moindre mouvement, on le couvre d'une pluie d'obus.

L'état d'esprit parmi la troupe est indescriptible. A l'époque de la Grèce ancienne, il n'y avait pas tant d'héroïsme. En faisant le tour des troupes, au lieu de crier : « Salut les gars ! » Kornilov (2) dit : « Il faut mourir, mes gars ! mourrez-vous ? » et on lui répond : « Nous mourrons ! Votre Excellence, Hourra ! » Et ce n'était pas pour faire de l'effet ; on voyait sur le visage de chacun que c'était réel, car déjà vingt-deux mille ont tenu parole.

Un soldat blessé, presque mourant, me raconta comment ils avaient attaqué la vingt-quatrième batterie française, sans aucun renfort. Il pleurait, il sanglotait. Une compagnie de marins a failli se révolter parce qu'on vou-

(1) Autre propriété de la famille Tolstoï, qui échut au comte Serge.

(2) L'amiral Kornilov, héroïque défenseur de Sébastopol, tué sur le mamelon de Malakhov, le 5 octobre 1854.

lait les faire sortir de la batterie dans laquelle ils ont passé trente jours sous une pluie de bombes. Les soldats poussent la témérité jusqu'à arracher les fusées des bombes qui tombent sur les femmes portant l'eau sur les bastions pour les soldats : il y en a beaucoup de tuées et de blessées. Les popes, portant des croix, font le tour des bastions et, sous le feu des canonnades, récitent des prières. Le 24, dans une brigade, il y a eu cent soixante hommes de blessés qui n'ont pas abandonné les rangs. Quels jours merveilleux !

Après le 24, nous nous sommes un peu calmés. On se sent fort bien à Sébastopol. L'ennemi ne tire presque plus, et tout le monde est persuadé qu'il ne pourra pas prendre la ville. C'est impossible, en effet. Trois conjectures se présentent à notre esprit : ou il ira à l'assaut, ou il simule des travaux de fortifications, ou il se fortifie réellement pour hiverner. La première est moins probable, mais la deuxième semble la plus certaine.

Je n'ai pas eu la chance d'être une seule fois au feu, mais je remercie Dieu d'avoir vu ces gens et de les avoir vus à des moments aussi glorieux.

Le bombardement du 5 de ce mois restera le plus brillant exploit, non seulement dans l'histoire russe, mais dans l'histoire universelle. Plus de mille cinq cents canons bombardaient la ville durant deux jours, et non seulement elle ne s'est pas rendue, mais même un deux centième de nos batteries n'a pas été arrêté par le feu de l'ennemi.

Si en Russie on envisage cette campagne avec peu de faveur, la postérité, certes, la mettra au-dessus des autres. N'oublie pas qu'avec des forces égales, ou plutôt inférieures, avec de simples baïonnettes et la plus mauvaise partie de l'armée russe (tel que le 6e corps), nous luttons contre un ennemi plus nombreux, ayant une flotte armée

de trois mille canons, pourvu d'excellentes carabines et composé des meilleures troupes. Et je ne parle pas de la supériorité de ses généraux.

Seule notre armée peut se maintenir et vaincre dans de telles conditions (car nous vaincrons, j'en suis convaincu). Il faut voir les prisonniers français et anglais, surtout les derniers ; les uns et les autres rivalisent d'héroïsme et de bravoure moralement et physiquement. Les cosaques mêmes disent qu'ils regrettent d'être obligés de les hacher. Et à côté, il faut voir notre petit bonhomme de chasseur à cheval, étriqué, couvert de vermine, ratatiné en quelque sorte.

A présent, je vais te dire comment tu apprendras, par moi encore et par la voie de la presse, les exploits de ce petit héros pouilleux et ratatiné.

L'état-major de notre artillerie, composé d'excellents officiers — comme je crois vous l'avoir écrit déjà — eut l'idée de publier un journal militaire dont le but serait de maintenir le bon esprit dans l'armée, un journal bon marché (trois roubles), à la portée de tous, afin que les soldats puissent le lire. Nous avons rédigé le projet du journal et l'avons présenté à l'agrément du prince (1). L'idée lui a beaucoup plu, et il a soumis de son côté les premières feuilles d'essai à l'approbation de l'Empereur. C'est moi et Stolypine (2) qui avançons l'argent pour l'édition. Je suis choisi comme rédacteur en chef, ainsi qu'un certain M. Constantinov, qui rédigeait déjà le journal *Le Caucase* et qui est expérimenté dans ces affaires.

On trouvera dans ce journal la description des combats,

(1) Le prince Gortchakov, commandant en chef de l'armée russe en Crimée.

(2) Stolypine, l'ami de Tolstoï et père du premier ministre, assassiné en 1911, à Kiev.

moins sèche et moins mensongère que celle des autres journaux ; les actes de bravoure, la biographie et la nécrologie des braves gens et, surtout, des petits, des ignorés ; des récits de guerre ; des chansons militaires ; des articles de vulgarisation sur l'artillerie et la fortification. Cette affaire me plaît beaucoup ; premièrement, parce que j'aime cette occupation, et secondement, parce que j'espère que ce journal sera utile et pas tout à fait mauvais.

Tout cela est encore à l'état de projet jusqu'à ce que nous recevions la décision de l'Empereur, et, à vrai dire, j'en ai peur : dans le specimen que nous avons envoyé à Pétersbourg, nous avons imprudemment inséré deux articles, un fait par moi et un autre par Rostovtsev, pas tout à fait *orthodoxes*. Pour cette affaire j'ai besoin de quinze cents roubles, qui sont à la Chancellerie et que j'ai prié Valérien (1) de m'envoyer. Comme je me suis déjà laissé aller à te conter cette affaire, tu peux lui en parler.

Grâce à Dieu, je me porte bien, je mène une vie gaie et agréable depuis que je suis rentré de l'étranger. En général, mon séjour dans l'armée se divise en deux périodes : à l'étranger, mauvaise — j'étais et malade, et pauvre, et solitaire ; — de ce côté de la frontière, agréable : je me porte bien, j'ai de bons camarades, mais je suis toujours pauvre ; l'argent s'en va je ne sais comment.

Je n'écris pas, et je sens d'ici les traits que me décoche ma tante. Il y a une seule chose qui m'inquiète : voilà la quatrième année que je vis hors de la société des dames ; j'ai peur de devenir grossier et de ne plus être apte à la vie de famille que j'adore tant.

(1) Le comte V. P. Tolstoï, le mari de la sœur de Léon Tolstoï.

Adieu donc ; car qui sait quand nous nous reverrons, si toutefois vous n'avez pas l'idée, toi et Nicolas, de venir un jour de Tambov au quartier général.

Quant à la guerre, je crois bien qu'elle durera longtemps. Comme il fallait s'y attendre, je ne fus présenté à aucune décoration pour l'affaire de Silistria ; mais, pour mon temps de service, j'ai été promu sous-lieutenant, ce dont je suis très content, car j'étais déjà trop vieux pour un adjudant, et j'avais honte...

XXII

A. T. Yergolskaïa.

Simphéropol, le 6 janvier 1855.

Chère et excellente tante !

Je sais qu'au fond du cœur vous ne pouvez douter de l'affection que je vous porte et que je ne cesse de vous porter quelles que soient les circonstances. Je sais que le chagrin seul a provoqué chez vous des paroles aussi cruelles, comme si vous doutiez de mon amour qui non seulement ne diminue pas à mesure que notre séparation se prolonge et que je vieillis, mais ne fait que s'accroître chaque jour

Au nom du Ciel, chère tante, n'interprétez jamais mon silence par l'indifférence, vous savez mieux que personne que pour moi cela est impossible ; vous savez que le plus grand amour qui ait vécu dans mon cœur, c'était et ce sera toujours l'amour pour vous ; ne me faites donc pas mal en disant que vous en doutez, que vos lettres ne me

font probablement pas plaisir. Je vous ai dit et je vous le répète du fond de mon cœur (je vous estime trop pour gâter mon sentiment par le mensonge) que ce n'est pas du plaisir que vos lettres me font, elles sont pour moi le plus grand bienfait, je deviens tout autre, je deviens meilleur lorsque je reçois une de vos lettres que je relis cent fois ; je suis si heureux en les recevant, que je ne peux plus rester en place, je voudrais les lire à tout le monde ; et si je me suis laissé entraîné auparavant par quelque chose de mauvais, je m'arrête et je fais de nouveaux plans pour devenir meilleur.

Je n'ai pas pris part aux deux sanglantes batailles qui ont eu lieu en Crimée, mais j'ai été à Sébastopol tout de suite après celle du 24 et j'y ai passé un mois. On ne se bat plus en rase campagne, à cause de l'hiver qui est extraordinairement rigoureux, surtout à présent ; mais le siège dure toujours. Quelle sera l'issue de cette campagne, Dieu seul le sait ; mais dans tous les cas la campagne de Crimée, de manière ou d'autre, doit finir dans trois ou quatre mois. Mais hélas ! la fin de la campagne de Crimée ne veut pas dire la fin de la guerre, il paraît au contraire qu'elle durera bien longtemps.

J'avais parlé dans mes lettres à Serge et à Valérien, je crois, d'une occupation que j'avais en vue et qui me souriait beaucoup ; à présent que la chose est décidée, je puis le dire. J'avais l'idée de fonder un journal militaire. Ce projet, auquel j'ai travaillé avec le concours de beaucoup de gens très distingués, fut approuvé par le prince et envoyé à la décision de Sa Majesté ; mais comme chez nous on intrigue contre tout, il s'est trouvé des gens qui craignaient la concurrence de ce journal et puis peut-être que l'idée de ce journal n'était pas dans les vues du gouvernement — l'empereur a refusé.

Cette déconfiture, je vous l'avoue, m'a fait une peine infinie et beaucoup changé mes plans. Si Dieu veut que la campagne de Crimée finisse bien et si je ne reçois pas une place dont je sois content et qu'il n'y ait pas de guerre en Russie, je quitterai l'armée pour aller à Pétersbourg, à l'académie militaire. Ce plan m'est venu : 1° parce que je voudrais ne pas abandonner la littérature dont il m'est impossible de m'occuper dans cette vie de camp, et 2° parce qu'il me paraît que je commence à devenir ambitieux, pas ambitieux, mais je voudrais faire du bien et, pour le faire, il faut être plus qu'un sous-lieutenant ; 3° parce que je vous verrai tous et tous mes amis. Nicolas m'écrit que Tourgenieff a fait la connaissance de Marie ; je suis enchanté de cela, si vous le voyez chez eux, dites à Varinka (1) que je la charge d'embrasser de ma part et de lui dire que quoique je ne le connaisse que par écrit, j'aurais une quantité de choses à lui dire.

Adieu, chère tante : comme toujours, je fais nombre de plans pour la nouvelle année. Je ne sais ce qui m'arrivera cette année, mais le nouvel an a commencé pour moi par un heureux présage.

Je suis, vous le savez, un peu superstitieux..... j'espère et j'attends à tout moment qu'il m'arrivera quelque chose de bon. Et comme le bonheur ne peut me venir sans vous, je suppose que je vous reverrai bientôt.

LÉON.

(1) La fillette de la comtesse Marie, sœur de Tolstoï.

XXIII

Au comte Serge Tolstoï.

Position au bord de la rivière Belbek, 3 juillet 1855.

A Monsieur le lieutenant du régiment des tirailleurs de la Famille Impériale, Comte Tolstoï.

Du chef de l'artillerie de montagne de l'armée de Sud et des forces navales et terrestres en Crimée,

Sous-lieutenant d'artillerie et chevalier Comte Tolstoï.

Rapport

Par suite du silence prolongé de Votre Sérénité et de la mienne, j'ai l'honneur de vous rapporter très respectueusement que ceci a été réciproquement fort stupide et que, de mon côté, j'ai l'intention de corriger ma faute et de ne plus y tomber dorénavant ; ce dont je prie humblement Votre Sérénité de faire de même.

Le chef de l'artillerie de montagne, sous-lieutenant Comte Tolstoï.

Position au bord de la rivière Belbek, nº 54.

C'est tout ce que j'aurais voulu écrire, et uniquement pour savoir où tu es. Mais je m'imaginais aussitôt ta fureur et j'entendais à plusieurs reprises les aménités coutumières à mon égard : « le plus propre à rien qui puisse exister »... Puis, j'ai moi-même grande envie de bavarder. de te conter, de te demander les nouvelles...

Bien que tu saches par les nôtres où je suis et ce que

je fais, je te répéterai mes aventures depuis Kichinev (1), d'autant plus que sans doute tu auras plaisir à savoir comment je les raconte, et tu apprendras par là dans quelle phase je me trouve, car c'est évidemment mon sort de me trouver toujours dans une phase.

Le 1er novembre, j'ai demandé la permission d'aller de Kichinev en Crimée, un peu parce que je voulais m'évader de l'état-major de Serjpoutov qui ne me plaisait pas, et plus encore par patriotisme, sentiment qui, je l'avoue, m'envahit assez fortement. Je n'ai pas précisé expressément l'endroit, en laissant à mes chefs le choix de ma destinée. On m'a incorporé dans une batterie à Sébastopol même où j'ai passé un mois très agréablement, entouré de bons et simples camarades qui sont particulièrement excellents au moment de la vraie guerre et du véritable danger.

Au mois de décembre, notre batterie fut reculée vers Simphéropol, et là j'ai passé un mois et demi dans une maison de campagne très confortable. J'allais à Simphéropol danser et jouer du piano avec des jeunes filles, chasser la biche sur la montagne de Tchaterdag, en compagnie de fonctionnaires... Au mois de janvier, il y eut une nouvelle permutation d'officiers et je fus attaché à la batterie qui campait à dix verstes de Sébastopol, au bord du Belbek. Là, j'ai fait la connaissance de « la mère Kousma », le plus vilain cercle d'officiers de la batterie. Le commandant est un être horriblement grossier, mais bon ; aucune commodité, du froid dans les terriers. Pas un livre, pas un homme avec qui l'on puisse causer. C'est là que j'ai reçu les quinze cents roubles pour le journal dont la publication n'a pas été autorisée (2) ; et c'est alors que j'ai perdu

(1) En Besserabie, dans l'armée du Danube.

(2) Le journal militaire dont il est question dans la précédente lettre.



Léon Tolstoi (en officier)
à son retour du Caucase, et ses trois frères : Serge, Nicolas, Dmitri
(de gauche à droite)

aux cartes deux mille cinq cents roubles en prouvant au monde entier que j'étais quand même un « propre à rien ». Bien que les circonstances précédentes puissent servir de circonstance atténuantes, c'est tout de même fort vilain.

Au moins de mars, le temps est devenu plus chaud, et le brave et charmant Brognievsky nous est arrivé. Je commençais à me ressaisir, et depuis le 1er avril, notre batterie ayant été envoyée à Sébastopol, au plus fort du bombardement, je me suis remis tout à fait d'aplomb. Là, jusqu'au 15 mai, j'ai été constamment menacé d'un réel danger, parce que, sur huit jours, chaque officier était de service pendant quatre jours sur la batterie du quatrième bastion. Mais le printemps est beau, une foule d'impressions, tous les conforts de la vie, la compagnie d'excellentes gens. Aussi ces six semaines resteront pour moi le plus agréable de mes souvenirs.

Le 16 mai, Gortchakov, ou peut-être le chef de l'artillerie, eut l'idée de me charger de la formation et du commandement d'une batterie de campagne à Belbek, à vingt verstes de Sébastopol, ce dont je suis jusqu'à présent très content sous tous les rapports (1).

Voilà ma description générale du passé. Dans la lettre suivante, je te donnerai plus de détails sur le présent.

Je t'en prie, ne t'embarrasse jamais de mon adresse : écris toujours à l'état-major de l'armée de Crimée, et c'est tout.

(1) Cette mission a été confiée à Tolstoï sur l'ordre d'Alexandre II, afin de soustraire l'officier au grand danger qu'il courait au fameux quatrième bastion, car à cette époque Tolstoï avait déjà conquis d'emblée sa renommée d'écrivain. L'empereur, ayant lu en épreuve le récit : *Sébastopol en décembre 1854*, en fut si vivement impressionné qu'il donna l'ordre de veiller sur la vie du jeune officier, et de là vint la mission qu'il reçut de ses chefs.

XXIV

A T. Yergolskaïa.

Camp de Belbec, le 4 septembre 1855.

Chère et excellente tante !

Le 27 il y a eu une grande et glorieuse affaire à Sébastopol. J'ai eu le malheur et le bonheur de venir juste le jour de l'assaut en ville ; en sorte que j'ai assisté à l'affaire, et que j'y ai même pris un peu part comme volontaire. Ne vous effrayez pas, je n'ai presque pas couru de danger. Le 28, mon jour de naissance, a été, pour la seconde fois de ma vie, une journée mémorable et triste pour moi : pour la première fois, il y a dix huit ans de cela, c'était la mort de la tante Alexandrine, à présent la perte de Sébastopol. J'ai pleuré quand j'ai vû la ville en flamme et les drapeaux français sur nos bastions et, en général, c'était sous plusieurs rapports une journée bien triste. Valentin Calochine, que j'ai beaucoup aimé ici, est perdu, sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Je n'écris pas à ses parents parce que j'espère encore qu'il a été fait prisonnier. La note que j'ai envoyée au camp ennemi n'a pas encore eu de réponse.

Je ne puis m'expliquer, chère tante, le silence de tous ceux auquels je ne cesse d'écrire : vous, Valérien, Marie, Nicolas, Serge. Depuis ces derniers jours, l'idée de quitter l'armée me vient de plus en plus. Je vois que cela me serait facile ; mais pour faire ce pas, je voudrais avoir votre

approbation. Et voilà, excepté le désir de vous faire plaisir en vous tranquillisant sur mon compte, le principal but de cette courte et incohérente lettre.

Adieu, chère Tante, bonne et excellente Tante, mille et mille fois je baise vos mains et je vous assure que je ne cesse jamais de penser à vous.

Votre Léon Tolstoï (1).

(1) C'est la dernière lettre, envoyée du théâtre des opérations militaires à Tatiana Yergolskaïa. Se reporter à mon introduction pour la suite des faits de la vie de Tolstoï entre son départ de la Crimée et son arrivée à Moscou d'où sont datées les lettres qui suivent la notice sur le projet de mariage de Tolstoï.

PROJET DE MARIAGE DE TOLSTOÏ.

SON VOYAGE A L'ÉTRANGER

Les lettres qui suivent se rapportent à un épisode particulièrement intéressant de la vie de Tolstoï et demandent à être expliquées autrement que par une courte annotation. Il s'agit d'un projet de mariage de Tolstoï et qui fut poussé si loin que des fiançailles furent annoncées.

Tolstoï avait 28 ans, et il n'avait jusqu'alors éprouvé qu'une seule passion profonde : pour la jeune cosaque qu'il avait connue au Caucase, lorsque, sous-officier de 22 ans, il habitait le bourg de Starogladovskaïa. Il avait projeté d'épouser la jeune fille aux mœurs primitives et même de se transformer en Cosaque pour y demeurer auprès de sa femme. Ce premier amour a été assez fidèlement décrit par Tolstoï dans son roman les *Cosaques*.

Six ans plus tard, le choix du jeune romancier, déjà célèbre, s'arrêta à une jeune fille, Mlle Valérie Arseniev, qui appartenait sur une famille nobiliaire, habitant, en été, son château de Soudakovo, dans le voisinage de celui de Yasnaïa Poliana. La famille se composait de trois sœurs, dont Mlle Valérie était l'aînée, et de leur tante, d'un certain âge déjà, mais toujours fort mondaine. Ce fut au retour de Sébastopol que Tolstoï, passant par Moscou, rencontra la jeune fille et crut voir en elle la compagne rêvée. Puis, le voisinage à la campagne et le calme succé-

dant à la vie mondaine de la capitale, facilitèrent le rapprochement entre les deux jeunes gens.

Mais en cette année 1856, la famille Arseniev et la dame de compagnie des jeunes filles, Mlle Vergani, revinrent à Moscou, afin d'assister aux fêtes du couronnement d'Alexandre II, qui eurent lieu à la fin d'août. De là, Mlle Valérie écrit à la tante de Tolstoï, Tatiana Yergolskaïa, et se montre si onthousiaste dans la description des fêtes, que son fiancé, resté à Yasnaïa Poliana, éprouve un commencement de désillusion : les distractions mondaines joueraient-elles un si grand rôle dans l'existence de sa future femme ? Et il cherche à réagir.

M. Birukov, le biographe de Tolstoï, auquel j'emprunte ces détails et l'analyse des premières lettres échangées entre les fiancés, nous dit que toutes les missives de Tolstoï sont remplies de tendres recommandations sur l'attitude que sa bien-aimée aurait désormais à observer si son intention est de marcher de concert avec lui durant leur vie commune. Affligé du manque de compréhension, montrée par la jeune fille, du motif qu'il fait valoir, Tolstoï devient ironique, amer, et, d'autres fois, il s'attendrit et parle comme un père à son enfant. En réponse à la lettre de Mlle Valérie à Mme Yergolskaïa, Tolstoï tourne tellement en ridicule l'émerveillement de sa fiancée devant les bals, les parades, les jeunes aides de camp, etc., qu'elle cesse d'écrire, et le pauvre amoureux est obligé de demander grâce, de multiplier ses excuses, avant de recevoir l'absolution.

La famille Arseniev étant revenue, après les fêtes, à Soudakovo, tout rentre dans l'ordre, et l'affection entre les jeunes gens renaît. Mais l'idée vient à Tolstoï d'éprouver encore une fois la force de leur attachement par l'éloignement, et il va passer deux mois à Saint-Pétersbourg. Or,

voici qu'à cette épreuve volontaire s'ajoute une épreuve imprévue : Tolstoï apprend que, pendant les fêtes du couronnement, sa fiancée s'était éprise de son professeur de musique. Ce ne fut pas sans lutte contre elle-même, et elle prit le parti de ne plus voir le jeune professeur ; l'inconstance de ses sentiments ne s'en était pas moins manifestée, et, malgré les efforts de Tolstoï, il ne put se remettre du choc reçu. Leurs relations épistolaires continuent ; à des lettres de reproches, succèdent de plus amicales, et Tolstoï envoie à celle qu'il considère toujours comme sa fiancée deux missives — dont on lira tout à l'heure d'importants extraits — et dans lesquelles il expose son idéal conjugal. Mais bientôt, écrivant à sa tante, qui souhaitait ce mariage, il commence à douter de son choix, puis s'aperçoit définitivement de son illusion.

De son côté, Mlle Arseniev finit par démêler le changement survenu dans les sentiments de son correspondant, et elle prend l'initiative de lui signifier leur rupture. De l'étranger où il s'était rendu, Tolstoï aborde une dernière fois la question du mariage manqué et explique, dans ses lettres à Mme Yergolskaïa, sa conduite. Mais pour pénétrer plus à fond dans les sentiments qu'il vécut durant cet épisode, il convient de relire le roman qu'il écrivit sous l'impression immédiate, dans l'année même, et qu'il intitula le *Bonheur conjugal*. C'est le bonheur d'une douce mélancolie, que seul pouvait escompter l'auteur s'il avait allié sa destinée à Mlle Arseniev ; et ce fut un tout autre qu'il trouva en réalité, six ans plus tard, auprès de celle qui devint sa digne compagne.

E. H.-K.

XXV

A Mlle Valérie Arseniev

(Date approximative : Novembre 1856).

La vie commune de l'homme et de la femme dépend :

1° De leurs penchants ;

2° De leurs moyens.

Examinons ces deux conditions. Khrapovitsky (1) est un homme moralement âgé, qui a eu une jeunesse assez folle et à laquelle il a sacrifié le bonheur des meilleures années de sa vie. Il a trouvé aujourd'hui sa voie et sa vocation : la littérature. méprise intérieurement « le monde », aime la vie de famille calme, morale, et ne craint rien autant que la vie agitée, mondaine, celle qui étouffe tous les sentiments et toutes les pensées honnêtes, vous rend esclave des conventions mondaines et de vos dettes.

Il a déjà payé ces erreurs de meilleurs moments de sa vie passée, de sorte que ses paroles ne sont pas dites en l'air, mais sont l'expression d'une conviction acquise par ses souffrances passées.

La charmante demoiselle Dembitskaïa (2) n'a rien éprouvé de pareil ; pour elle, le bonheur est : bals, épaules nues, voitures, diamants, réceptions des chambellans, aides de camp, etc. Mais il est arrivé, on ne sait trop comment, que Khrapovitsky et Dembitskaïa paraissent s'aimer (peut-être je me mens à moi-même, mais, à cet instant, je

(1) C'est sous ce nom que Tolstoï peint le couple imaginaire pour ne pas se nommer lui-même ainsi que sa fiancée.

(2) Nom donné par Tolstoï à sa fiancée.

vous aime passionnément). Donc ces personnes, aux penchants aussi opposés, semblent s'aimer. Comment doivent-ils organiser leur existence pour vivre ensemble?

Tout d'abord, ils doivent se faire des concessions réciproques. Ensuite, celui dont les penchants sont moins moraux doit céder le plus souvent. Quant à mes intentions, j'aurais voulu passer toute ma vie à la campagne. J'aurais eu alors trois occupations : l'amour pour Dembitskaïa et le souci de la rendre heureuse ; la littérature, et, enfin, la gérance de mes propriétés, telle que je la comprends, c'est-à-dire, comme l'accomplissement de mon devoir à l'égard des hommes qui me sont confiés (1). A cette vie il n'y aurait qu'un inconvénient : c'est de retarder sur le siècle.

M[lle] D. rêve, au contraire, de vivre à Saint-Pétersbourg, de danser à trente bals par hiver, de recevoir de bons amis et de rouler sur le Nevsky dans son coupé. Le milieu entre ces deux exigences serait de vivre cinq mois à Saint-Pétersbourg, sans bals, sans coupé, sans toilettes mirifiques avec guipures et points d'Alençon, sans le grand monde, et passer sept mois de séjour à la campagne.

Khrapovitsky a deux mille roubles argent de revenus (2) de sa propriété (c'est-à-dire, s'il ne pressure pas ses malheureux moujiks comme le font tous les autres). Il dispose encore d'environ mille roubles argent par an, qu'il tire de son travail littéraire (mais ce n'est pas un revenu certain : il peut s'abêtir ou être malheureux et ne plus pouvoir écrire). M[lle] D. a une espèce de billet à ordre assez compliqué de 20.000 roubles et que, si

(1) Comme propriétaire foncier, Tolstoï était encore à cette époque maître de serfs.

(2) Un rouble en argent, et non en assignat, valait à cette époque 4 francs.

elle pouvait l'encaisser, lui rapporterait 800 roubles de rente ; total, dans les meilleures conditions, 3.800 roubles. Savez-vous ce que représentent 3.800 roubles à Pétersbourg? Pour vivre avec ces ressources cinq mois à Pétersbourg, il faut habiter le cinquième étage, n'avoir que quatre pièces, avoir non pas un chef, mais une cuisinière, ne pas même songer à un coupé ni à une robe en popeline avec points d'Alençon, ni à un chapeau bleu ciel, parce qu'il jurera avec le reste.

Ces ressources permettent de vivre à Toula ou à Moscou et même parfois de briller devant les Lazarevitch. Eh bien, non — merci !

On peut aussi vivre à Saint-Pétersbourg, au troisième étage, avoir une victoria et des points d'Alençon, et se cacher des créanciers : tailleurs et autres boutiquiers ; faire savoir au gérant de mes propriétés que tous mes ordres pour faire un sort plus ou moins tenable aux moujiks ne comptent pas, qu'il faut les écorcher vifs et, finalement, retourner à la campagne et s'y morfondre des années entières, irrités constamment l'un contre l'autre. Eh bien, merci pour cela encore ! Je l'ai déjà éprouvé.

Enfin, on peut habiter au cinquième étage (sobrement mais honnêtement) y dépenser ce qu'il faut pour se procurer le confort intérieur, pour orner ce petit appartement du cinquième, pour la cuisine et la cave, afin que les amis nous visitent avec plaisir ; acheter des livres, des partitions, des tableaux, organiser des concerts chez soi, et non pas jeter de l'argent afin d'étonner les Lazarevitch, les pique-assiettes et un tas d'idiots...

XXVI

Fin novembre 1856.

Les Khrapovitsky auraient, à mon avis, à organiser leur vie de la façon suivante : leurs ressources ne sont pas grandes ; elles suffisent à peine pour que, en ayant le sens pratique, — absent totalement chez lui et peu développé chez elle, — ils puissent vivre, cinq mois à la ville et sept à la campagne, ici et là à peine convenablement. Ils pourraient passer les mois d'hiver tantôt à l'étranger, tantôt à Saint-Pétersbourg, mais bien à Saint-Pétersbourg ou à l'étranger, afin que ni l'une ni l'autre ne retardent sur leur siècle, ne se provincialisent point, car ce serait un vrai malheur. Et quand je dis : ne pas retarder sur le siècle, ce n'est pas afin d'être bien au courant de la mode du jour, — chapeau de dame ou gilet d'homme, — non pas de vendre et d'acheter des serfs et de prélever des moutons sur les moujiks, alors que le premier étudiant venu sait que cela est honteux, mais savoir quel est le bon livre paru, quelle est la question qui agite l'Europe, etc.

A Saint-Pétersbourg, sans fréquenter le monde, les Khrapovitsky peuvent se composer un petit cercle d'amis, choisis non parmi les hommes uniquement « comme il faut » qu'on rencontre à chaque pas, mais parmi des gens instruits et intelligents. Cet article est particulièrement intéressant pour Mme Khrapovitsky dont la jeunesse inexpérimentée aime à avoir beaucoup de connaissances nouvelles et auxquelles elle ne demande d'autre qualité que d'être « comme il faut » et pas trop bêtes. M. Khrapovitsky est convaincu, au contraire, que cela ne suffit pas

et qu'il faut être circonspect dans le choix de ses relations ; car, si ce n'est pas un grand malheur de connaître un homme futile, c'est bien autre chose que d'en connaître trente, lesquels, sans vous faire du mal, vous gênent, vous prennent tout votre loisir et empoisonnent votre vie par leurs fréquentations et leurs invitations.

Au surplus, M. Khrapovitsky pense qu'avec sa littérature et sa charmante Mme Khrapovitsky, et celle-ci avec sa musique et son M. Khrapovitsky, ils ne s'ennuieront pas à la maison. Toutes leurs ressources, quelles que soient les proportions dans lesquelles elles augmenteraient, seraient employées au confort intérieur : tableaux, musique, table et vins, afin que leur foyer soit joyeux, et ce serait l'occupation favorite de Mme Khrapovitsky.

Pendant leur séjour à Saint-Pétersbourg et à l'étranger, ils seront rarement seuls, puisque la société et leurs occupations les absorberont le plus souvent chacun de son côté, ce qui les empêchera de s'assommer mutuellement à la longue. En revanche, à la campagne, où ils tâcheront d'éviter le plus possible les étrangers, ils s'assommeront à souhait ; mais il n'y aura point de haine cachée, car, ici encore, ils seront tous deux occupés : c'est le principal, c'est le principal.

M. Khrapovitsky réalisera le projet qu'il nourrit depuis longtemps, et sa femme l'aidera certainement dans cette tâche : rendre ses paysans aussi heureux que possible ; il écrira, lira, étudiera, enseignera à sa femme et l'appelera « ma biche ».

Mme Khrapovitsky s'occupera de musique, de lecture, et, entrant dans les vues de son mari, le secondera dans son œuvre principale. Je me l'imagine comme une petite Providence des paysans ; je la vois, dans quelque robe de popeline d'où sort sa petite tête brune, aller d'une

chaumière à une autre et revenir chaque jour avec la conscience d'avoir fait une bonne œuvre, ou se réveiller la nuit avec le contentement de soi et le désir que le jour se lève bientôt, afin de faire encore du bien, ce qui attachera Khrapovitsky à elle de plus en plus.

Puis, ils reviendront dans la ville, mèneront de nouveau une vie simple, assez difficile, certes, avec quelques privations et regrets, mais aussi avec la conscience d'être bons et honnêtes, de s'aimer passionnément, d'avoir de bons amis qui les aimeront tous les deux, et chacun avec son occupation préférée. Il leur arrivera peut-être de passer, dans une vieille voiture de louage, au retour de chez de modestes amis, devant une belle maison éclairée où se donne un bal et d'où on entend les sons joyeux d'un orchestre jouant de valses mirifiques. Peut-être Mme Khrapovitsky laissera-t-elle échapper un soupir à cette vue et demeurera songeuse ; mais elle doit dès maintenant se faire à la pensée que jamais plus elle n'éprouvera ce plaisir. En revanche, elle peut être fermement convaincue que parmi ceux qui dansent à ce bal et qui suscitent son envie, il n'y en a peut-être aucun qui ait éprouvé les douceurs d'un amour calme et de l'amitié, les charmes de la vie familiale, de la fréquentation d'un cercle restreint d'amis sûrs, de la poésie, de la musique, et la joie principale : avoir un but dans la vie, faire le bien, et n'avoir rien à se reprocher.

Chacun a ses joies, mais la plus haute joie qui ait été donnée à l'homme, est celle du *bien* accompli, celle de l'amour pur et de la poésie.

Cette voie une fois choisie, les Khrapovitsky doivent être fermement persuadés que c'est la meilleure, afin qu'ils se soutiennent mutuellement, s'avertissent, se garent contre les précipices et, guidés par la religion, ne

s'écartent jamais de ce chemin. Car le moindre faux-pas peut tout compromettre et empêcher de retrouver le bonheur perdu. Or, ces faux-pas sont nombreux : la *coquetterie*, qui éveille la méfiance ; la colère ; la *jalousie* sans raison ; la *futilité*, qui détruit l'amour et la confiance ; la *dissimulation*, qui appelle le soupçon ; l'*oisiveté*, qui engendre l'ennui ; l'*emportement* qui fait se jeter l'un à l'autre des mots que l'on n'oublie pas ; le *désordre* dans les projets et, surtout, la *dissipation*, la prodigalité qui ruine, qui détruit tous les plans, engendre la mauvaise humeur et sème la discorde entre les conjoints.

Oui, c'est là une voie difficile, mais elle est charmante et mène seule au vrai bonheur ; aussi, vaut-elle un effort sur soi, afin de faire disparaître toutes les causes que j'ai soulignées et qui déterminent tous les faux-pas.

Si pourtant cette voie semble trop difficile à suivre, je conseille aux Khrapovitsky d'agir ainsi : habiter à Saint-Pétersbourg, non au cinquième étage, mais au « bel-étage », commander à Mme Khrapovitsky trente robes, aller à tous les bals, recevoir chez soi tous les généraux et aides de camp de rencontre, rouler sur le Nevsky dans sa calèche et en être fière. Que Mme Khrapovitsky soit coquette à l'envie, que M. Khrapovitsky joue au cercle et, après avoir tout perdu, se sauve des créanciers à la campagne ; que mari et femme deviennent odieux l'un à l'autre et..... Tout cela est très, très facile : il suffit de se laisser aller, et cela se fera de soi-même ; s'étant écartés de la première voie, il sera facile de s'engager dans celle-ci ; ils s'y engageront même sûrement, car M. Khrapovitsky est une nature peu pratique et sans caractère, et Mme Khrapovitsky aussi. Mais quel beau, quel séduisant rêve que de marcher dans la première voie !

Si j'étais en cet instant auprès de vous, à Soudakovo, dans le coin de votre salon, je vous aurais encore longtemps parlé de la vie rêvée ; mais, sans doute, vous comprenez vous-même le charme de ce rêve. Si oui, n'oubliez pas une chose : je parle après avoir sérieusement réfléchi et d'après mon expérience de la vie ; *il n'y a pas de milieu, choisissez l'un des deux* : ou se dire chaque jour, à chaque instant : j'ai choisi et veux marcher dans cette première voie, ou bien être entraînée malgré vous sur la deuxième et tomber dans le bourbier où s'enlisent neuf cent quatre vingt dix neuf sur mille.

XXVII

A Tatiana Yergolskaïa.

Moscou, le 5 décembre 1856. (1)

Chère tante !

Pardon d'être resté près de trois jours sans répondre à votre lettre. J'ai écrit un nouveau récit, etc.

Vous m'écrivez au sujet de Valérie, sur le même ton que vous avez toujours pris pour me parler d'elle, et je vous réponds de nouveau, toujours de la même façon. Dès mon départ et huit jours après, il me semblait que j'étais ce que l'on appelle « amoureux » ; mais, grâce à mon imagination, ce n'était point difficile. A présent, et surtout depuis que je m'occupe assidûment de mon travail, je voudrais, et même je voudrais bien, pouvoir dire que je

(1) Lettre écrite en russe.

suis amoureux, ou simplement que je l'aime, mais cela n'est pas. Le seul sentiment que j'ai pour elle, c'est la reconnaissance pour son amour et la pensée que de toutes les jeunes filles que j'ai connues et que je connais, c'est elle qui serait pour moi la meilleure femme, quand je me représente la vie de famille. C'est là-dessus que je voudrais connaître votre opinion sincère, pour savoir si je me trompe ou non, et je voudrais entendre vos conseils, d'abord parce que vous nous connaissez, elle et moi, et surtout parce que vous m'aimez, et que les gens qui aiment ne se trompent jamais. Il est vrai que j'ai très mal conduit mon épreuve, parce que depuis mon départ, j'ai mené une vie plutôt retirée que dissipée et que j'ai vu peu de femmes ; néanmoins, j'ai souvent eu des moments de dépit contre moi-même de m'être lié à elle, et je m'en repentais. Toutefois, je dis que si je m'étais convaincu qu'elle a un caractère constant et qu'elle m'aimera toujours, même moins qu'à présent, mais plus que tous, je n'aurais pas hésité un seul instant à l'épouser. Je suis persuadé qu'alors mon amour pour elle ne ferait qu'augmenter et augmenter encore, et que, par mon sentiment, j'aurais pu faire d'elle une excellente femme.

Adieu, chère tante, je baise vos mains. Dites à Serge que je lui écrirai par le même courrier.

XXVIII

Moscou, le 12 janvier 1857. (1)

Chère tante !

J'ai reçu mon passe-port pour l'étranger et je suis venu à Moscou pour y passer quelques jours avec Marie, et

(1) Lettre écrite moitié en français, moitié en russe.

puis aller à Yasnaïa arranger mes affaires et prendre congé de vous.

Mais maintenant, j'ai changé d'idée, principalement sur le conseil de Marie : j'ai décidé de rester encore une semaine ou deux avec elle ici, et d'aller ensuite directement à Paris, par Varsovie. Vous comprenez sûrement, chère tante, pourquoi je ne voudrais et même ne devrais pas venir maintenant à Yasnaïa, ou plutôt à Soudakovo (1). Il me semble avoir très mal agi à l'égard de Valérie ; mais si je la voyais maintenant, j'aurais agi plus mal encore. Comme je vous l'ai écrit, elle m'est plus qu'indifférente, et je sens que je ne peux plus ni me tromper moi-même, ni la tromper. Et si j'étais revenu, j'aurais peut-être recommencé, par faiblesse de caractère, à me duper.

Vous rappelez-vous, chère tante, comme vous vous êtes moquée de moi, quand je vous ai dit que je partais pour Pétersbourg pour m'éprouver, et cependant, c'est à cette idée que je suis redevable de n'avoir pas fait le malheur de la jeune personne et le mien ; car ne croyez pas que ce soit de l'inconstance ou de l'infidélité : personne ne m'a plu pendant ces deux mois ; mais tout bonnement j'ai vu que je me trompais moi-même et que non seulement jamais je n'ai eu, mais jamais je n'aurais pour Valérie le moindre sentiment d'amour véritable. La seule chose qui me fait beaucoup de peine, c'est que j'ai fait du tort à la jeune fille et que je ne pourrai prendre congé de vous avant de partir. Je compte revenir en Russie au mois de juillet ; mais si vous le désirez, je viendrai à Yasnaïa pour vous embrasser, car j'aurai le temps de recevoir votre réponse à Moscou.

En tout cas, adieu, je baise vos mains et je vous prie

(1) Propriété de la famille de M[lle] Valérie Arseniev.

(ce n'est pas une phrase) de ne jamais croire que j'ai changé ou bien que je peux changer à votre égard et ne pas vous aimer, comme toujours, de toutes mes forces.

LÉON.

XXIX

Paris, le 22 février 1857. (1)

Je suis arrivé hier à Paris, chère tante, et je m'empresse de vous donner de mes nouvelles, ne serait-ce qu'en quelques mots.

J'ai mis onze jours pour le voyage de Moscou à Paris, presque sans arrêts. Bien que je sois très fatigué, je me porte tout à fait bien. J'ai trouvé ici Nekrassoff (2) et Tourguenieff, et je compte rester ici un mois pour aller au printemps en Italie. Ni le voyage, ni la vie ici ne sont chers, mais j'ai dépensé beaucoup d'argent à Moscou, où nous avons passé, comme Serge vous le racontera, trois semaines qui, pour moi du moins, ont été très agréables.

D'après votre lettre, chère tante, je vois que nous ne nous comprenons pas du tout au sujet de l'affaire de Soudakovo. Quoique j'avoue que j'ai été fautif d'avoir été inconséquent et que la chose aurait pu se passer tout autrement, je crois avoir agi tout à fait honnêtement. Je n'ai pas cessé de dire que je ne connais pas le sentiment que j'ai pour la jeune personne, mais que cela n'est pas de l'amour et que je tiens à m'éprouver moi-même.

(1) Toute cette lettre et les suivantes, adressées à T. Yergolskaïa, sont en français.

(2) Le grand poète et, en même temps, directeur de la revue *Le Contemporain* dont il est parlé dans l'introduction.

L'épreuve m'a montré que je me trompais et je l'ai écrit à vous, aussi sincèrement que j'ai pu le faire.

Après cela, mes relations ont été tellement pures que je suis sûr que le souvenir ne lui sera jamais désagréable si elle se mariait, et c'est pour cela que je lui ai écrit que je voudrais qu'elle m'écrive. Je ne vois pas pourquoi un jeune homme doit absolument être amoureux d'une jeune personne et l'épouser, et ne pas avoir des relations d'amitié, car pour de l'amitié et de l'intérêt, j'en conserverai toujours beaucoup pour elle.

Si Mlle Vergani (1), qui m'a écrit une lettre aussi ridicule, voulait se rappeler toute ma conduite vis-à-vis de Valérie, comment je tâchais de venir le plus rarement possible, comment c'est elle qui m'engageait à venir plus souvent et à entrer dans des relations plus proches. Je comprends qu'elle soit fâchée de ce qu'une chose qu'elle a beaucoup désiré ne se soit pas faite (j'en suis fâché peut-être plus qu'elle), mais ce n'est pas une raison pour dire à un homme qui s'est efforcé d'agir le mieux possible, qui a fait des sacrifices de peur de faire le malheur des autres, de lui dire qu'il est un porc, et de le faire accroire à tous le monde. Je suis sûr que Toula (2) est convaincu que je suis le plus grand des monstres.

Adieu, chère tante, je baise vos mains. Ecrivez-moi ; France, Paris, Rue de Rivoli, *Hôtel Meurice*, n° 149.

(1) Dame de compagnie (Française) des trois sœurs Arseniev, dont Valérie était l'aînée.

(2) Chef-lieu du gouvernement où sont situées les propriétés de Yasnaïa Poliania et de Soudakovo.

XXX

Genève, le 4 avril 1857.

Chère tante !

Si Serge ne m'avait pas donné de vos nouvelles, j'aurais été terriblement inquiet de votre silence. Depuis mon départ, je vous ai écrit deux lettres, l'une en route, l'autre de Paris.

J'ai passé un mois et demi à Paris, et si agréablement, que tous les jours je me suis dit, que j'ai bien fait de venir à l'étranger. Je suis très peu allé ni dans la société, ni dans le monde littéraire, ni dans le monde des cafés et des bals publics, mais, malgré cela, j'ai trouvé ici tant de choses nouvelles et intéressantes pour moi, que tous les jours, en me couchant, je me dis ; quel dommage que la journée soit passée si vite, je n'ai même pas eu le temps de travailler ce que je me proposais de faire.

Imaginez-vous que j'ai rencontré à Paris un tas de parents, et dans toutes les familles il y a des demoiselles qui, paraît-il, sont mes cousines. Mais j'ai été tellement occupé que bien que certaines de ces cousines fussent charmantes, je les ai très peu fréquentées.

Le pauvre Tourguenieff est très malade physiquement et encore plus moralement. Sa malheureuse liaison avec Mme V., ainsi que sa fille (1) le retiennent ici dans un climat qui lui est pernicieux, et il fait pitié à voir. Je n'aurais jamais cru qu'il pût aimer ainsi.

(1) La fille que Tourquéneff eut d'une serve de sa mère.

Cependant, malgré le plaisir que j'ai eu de vivre à Paris, j'ai été pris, sans aucune raison, d'une tristesse indicible, et bien que j'avais l'intention de ne quitter Paris qu'au mois de mai, je me suis décidé d'aller pour quelque temps en Suisse, à Genève. Je suis ici depuis trois jours, mais le beau pays et la vie de campagne charmante aux environs de Genève m'ont tellement plu que je pense rester assez longtemps.

Je ne connais personne ici, excepté les Tolstoï (1) et Stroganoff — le mari de la grande duchesse, — mais je tâcherai d'aller les voir le plus rarement possible et de ne pas faire de nouvelles connaissances. Je suis très bien ici, très tranquille, au milieu d'une nature merveilleuse, et je jouis d'une solitude presque complète. Je compte beaucoup travailler ici, et, en attendant, je ne fais pas d'autres projets de voyages.

Dites, s'il vous plaît, chère tante, à Vassili de m'écrire tous les mois, sans faute, et de me dire en détails combien d'âmes et de maisons il y a à Iasnaïa et à Gretsovka, combien de ménages de serfs, combien de terre de labourage appartient aux paysans et combien aux maîtres, combien de prés, combien de terrain occupe la propriété et combien il y a de terre en tout. J'ai besoin de cela pour combiner. Mon adresse est la suivante : Suisse, Genève, Comte Léon Tolstoï.

(1) La famille de la comtesse Alexandrine, évidemment.

XXXI

Genève, le 17 avril 1857.

Chère tante,

Aujourd'hui j'ai commencé à faire mes dévotions ici, à Genève, et hier j'ai reçu votre lettre adressée à Paris.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres me sont toujours agréables et quel plaisir m'a fait cette lettre, reçue le soir même où je devais aller à la confesse.

J'espère que vous me pardonnez tous mes péchés envers vous.

Vous dites, chère tante, que vous avez depuis longtemps cessé de me comprendre. Ce n'est pas ma faute, je vous assure. Dans cette affaire (1), je ne me suis compris moi-même que plus tard, mais je vous jure que je vous aime trop pour jamais vous cacher quelque chose, et j'espère toujours vivre de façon à ne jamais avoir de secrets pour vous.

Pour ce qui concerne V., je ne l'ai jamais aimée d'un amour véritable, mais je me suis laissé entraîné au méchant plaisir d'inspirer l'amour, ce qui me procurait une jouissance que je n'avais jamais éprouvée.

Mais le temps que j'ai passé loin d'elle m'a prouvé que je ne sentais aucun désir non seulement de me marier avec elle, mais même de la revoir. J'avais peur à l'idée seule des devoirs que je serais obligé de remplir envers elle sans

(1) Dernière allusion au mariage manqué de Tolstoï.

l'aimer, et c'est pour cela que je me suis décidé à partir plus tôt que je ne le pensais. J'ai très mal agi, j'en ai demandé pardon à Dieu, et j'en demande à tous ceux auxquels j'ai fait du chagrin : mais réparer la chose est impossible, et à présent rien au monde ne pourrait faire que la chose se renouvelle.

Je désire beaucoup de bonheur à Olga (1), je suis enchanté de son mariage, mais je vous avoue, chère tante, que la chose au monde qui me ferait le plus de plaisir, ce serait d'apprendre que V. se marie à un homme qu'elle aime et qui la vaille, parce que, quoique je n'aie au fond du cœur pas un petit brin d'amour pour elle, je trouve toujours qu'elle est très bonne et honnête demoiselle.

Je vous félicite, ma tante, d'avoir communié et à l'occasion des fêtes de Pâques. Christ est ressuscité !

C'est la seconde lettre que je vous écris de Genève.

Le pays est merveilleux ; je m'y sens si bien sous tous les rapports, que je ne sais si je ne resterai pas ici jusqu'au mois de septembre, c'est-à-dire jusqu'à mon retour en Russie. J'ai commencé à prendre des bains sulfureux et je me sens admirablement. Je travaille, je lis, j'admire la nature, j'observe le peuple, libre et bon, et j'espère que tout cela ne m'ennuiera pas de longtemps et me sera utile.

Si Serge est arrivé, dites-lui de tuer, à ma place, deux renards à courre, et en automne je le ferai moi-même. Si Nicolas vient, ordonnez-lui, je vous prie, de m'écrire, ne serait-ce qu'une ligne.

Adieu, chère tante, je baise vos mains et je vous souhaite tout le bonheur que vous avez bien mérité et que vous désirez vous-même.

C. Léon Tolstoï.

Mon adresse est : Suisse, Genève, *Hôtel de Bergues*.

(1) Sœur cadette de Mlle Valérie et qui venait de se marier.

XXXII

Clarens, le 18 maï 1857.

Je viens de recevoir votre lettre, chère tante, qui m'a trouvé, comme vous devez le savoir d'après ma dernière lettre, aux environs de Clarens, dans ce même village où a demeuré la Julia de Rousseau... Je n'essayerai pas de vous dépeindre la beauté de ce pays, surtout à présent, quand tout est en feuilles et en fleurs ; je vous dirai seulement, qu'à la lettre, il est impossible de se détacher de ce lac et de ces rivages et que je passe la plus grande partie de mon temps à regarder et à admirer en me promenant, ou bien en me mettant seulement à la fenêtre de ma chambre. Je ne cesse de me féliciter de l'idée que j'ai eue de quitter Paris et de venir passer le printemps ici, quoique cela m'ait mérité de votre part le reproche d'inconstance. Vraiment, je suis heureux et je commence à sentir les avantages d'être né en chemise (1).

Il y a ici une société charmante de Russes : les Poustchine, les Karamzine, les Mestchersky, et, Dieu sait pourquoi, tous se sont mis à m'aimer, je le sens, et j'étais tellement à mon aise et si bien, il faisait si chaud durant tout le mois que j'ai passé ici, que cela me faisait de la peine de penser au départ.

Toutes ces familles partent dans huit jours et si mes

(1) Cette dernière expression est écrite en russe et équivaut à : né coiffé.

amis Botkine et Droujinine (1) ne viennent pas ici, j'irai chez eux à Florence. J'attends leur réponse.

Adieu, chère tante, je baise vos mains. Il me semble, à en juger par votre lettre, que vous êtes mécontente de moi, et cela me fait de la peine. Si je suis fautif (et je suis fautif de bien des choses envers vous), pardonnez-moi parce que je vous aime toujours, maintenant surtout, de toutes mes forces, comme vous dites.

Léon.

XXXIII

Lucerne, le 8 juillet 1857.

Je crois vous avoir écrit, chère tante, que je suis parti de Clarens avec l'intention d'entreprendre un assez grand voyage par le nord de la Suisse et le Rhin, puis de la Hollande en Angleterre. De là je compte de nouveau passer par la France et Paris, et, au mois d'août, passer quelque temps à Rome et à Naples. Si je supporte les trajets sur mer, ce que je verrai à mon passage de La Haye à Londres, je crois revenir par la Méditerranée, Constantinople et la mer Noire et Odessa. Mais tout cela ne sont que des plans que je ne réaliserai peut-être pas, à cause de mon humeur changeante que vous me reprochez avec raison, chère tante.

(1) Deux écrivains connus, collaborateurs de la revue *Le Contemporain*. Vassili Botkine, homme d'un goût éclairé dans tous les arts, acquit la renommée surtout par ses *Lettres d'Espagne*. Alexandre Droujinine, critique littéraire et romancier, fut, avec Tourguéneff et Nekrassov, l'un des premiers à deviner le talent de Tolstoï.

Je suis arrivé à Lucerne — c'est une ville au nord de la Suisse, pas loin du Rhin, — et déjà je retarde mon voyage pour pouvoir passer quelques jours dans cette délicieuse petite ville. Je suis de nouveau tout seul et je vous avouerai que très souvent la solitude m'est pénible, car les connaissances qu'on fait dans les hôtels et en chemin de fer ne sont pas des ressources, mais cet isolement a du moins le bon côté de me pousser au travail. Je travaille un peu, mais cela va mal, comme d'ordinaire en été.

Ma santé n'est pas mauvaise, mais pas trop bonne non plus. Par suite des fortes chaleurs et de mes voyages continuels, j'ai des maux de tête et des transports au cerveau, mais depuis que je ne bois plus de vin, de thé et de café, et que je mange moins de viande, je me sens bien.

Il ne me reste qu'une chose très désagréable — c'est une dilatation des veines aux jambes que j'ai fatiguées par les longues marches dans les montagnes pendant les chaleurs.

On est bien chez les autres, mais mieux chez soi (1), surtout à mon âge : je me sens attiré vers la maison, sous votre aile.

Adieu, chère tante, je baise mille fois vos petites mains et j'attends des lettres de vous à Paris, poste restante (2).

(1) Dicton russe.

(2) De Lucerne, Tolstoï ne retourna pas à Paris, mais suivit le Rhin, passa par Baden-Baden, Stutgart, Francfort et Berlin, puis prit le bateau à Stettin et arriva à Saint-Pétersbourg le 11 août. Après un court séjour dans la capitale russe et après y avoir laissé à Nekrassov son récit *Lucerne*, il s'arrête en passant à Moscou et de là gagne, par Toula, sa propriété de Yasnaïa Poliana. Il passe l'hiver de 1857-58 à Moscou où il s'adonne aux plaisirs mondains, et s'y rencontre avec la comtesse Alexandrine Tolstoï, après le retour de celle-ci de l'étranger. C'est à cette époque qu'il se lie plus intimement avec Aphanassy Fett.

LA VIE AUX CHAMPS. — L'ÉCOLE DE YASNAÏA POLIANA. — LA MORT DU COMTE NICOLAS TOLSTOÏ.

XXXIV

A la comtesse A. Tolstoï.

Yasnaïa Poliana, 18 août 1857.

Très chère Grand'Mère,

J'envoie cette lettre à Ostende, à tout hasard, craignant qu'elle ne vous trouve plus là. Maintenant que je reste tout seul à la campagne et égrène mes souvenirs, je vois que celui que j'ai gardé de vous est pour moi le plus doux, le plus cher, le plus sérieux de tout le temps que j'ai passé à l'étranger. Et tout mon être a soif de vous écrire et de conserver votre image plus vivante et plus proche.

Après avoir écrit ces lignes, je demeurai longuement à réfléchir, non parce que je ne savais quoi écrire, mais parce que j'ai à vous dire trop de chose qui effaroucheront votre modestie. Vous dites vous-même qu'à la campagne tous les sentiments prennent d'énormes proportions ; aussi mon amitié pour vous s'est étendue en une amitié si démesurée que j'en parle ; vous allez dire de nouveau que je vis de paradoxes. Au fait, n'en parlons pas ! Vous êtes précisément adorable, Grand'Mère, parce que vous ne voulez rien en savoir, tandis que vous voyez dans la charmante Alexandra Alexandrovna (1) un génie

(1) Mlle Voïeïkov, demoiselle d'honneur de la grande duchesse Maria, fille de Nicolas Ier.

et un puits de science, et chez moi la bonté et toutes les autres vertus. Ce qui est plus étonnant encore, c'est que cette incompréhensible modestie se rencontre où ? dans la Trouba (1). Je vous assure que c'est plus étonnant que de voir un cornichon salé pousser sur la branche d'un rosier.

A Dresde, j'ai rencontré, à mon grand plaisir et étonnement, le charmant Filimon en perruque grise, et la Bavkid sortie du couvent de Smolny (2), j'ai achevé ma route vers Saint-Péterbourg avec eux. Il va sans dire que plus d'une fois nous avons parlé de vous avec ces charmants amis. Filimon, en frottant son ongle sur l'autre, répétait : « Oui, elle est étonnante ! » et soudain, sous ses sourcils gris, dans ses honnêtes yeux arrondis, j'aperçus quelque chose qui ressemblait fort à une larme.

A Dresde, j'ai rencontré d'une façon aussi inattendue Mme K. Lvov. C'était pour moi le moment le plus favorable de tomber amoureux. Je perdais aux cartes; j'étais mécontent de moi ; j'étais inoccupé (selon ma théorie, l'amour vient comme une nécessité quand l'homme veut s'oublier, c'est pourquoi il apparaît la plupart du temps comme le sommeil, quand l'homme n'est pas content de lui-même ou qu'il est malheureux). Mme Lvov est une belle, intelligente, honnête et charmante nature. Je voulais de toutes mes forces tomber amoureux d'elle ; je la voyais souvent, et pourtant, rien ! Pour l'amour de Dieu, dites, suis-je un monstre ou quelque chose me manque-t-il ? Je crois qu'il me manque un grain de fatuité. Il me semble que pour la plupart des gens amoureux, les choses vont ainsi : on se voit souvent, tous deux flirtent et finalement ils se persuadent qu'ils sont amoureux l'un de l'autre ; puis, comme en récompense de cet amour imaginaire, ils se mettent à aimer

(1) Terme sous lequel Tolstoï désignait la Cour de Russie.
(2) Le couple Poustchine, des amis communs.

véritablement. Mais moi qui observe attentivement la femme avec laquelle je commence à flirter, comment puis-je, en voyant le dégoût que je lui inspire par toute ma personne, comment puis-je me laisser prendre à ses charmants mensonges ?

Mais à quoi bon tout cela ? Il est peut-être temps de ne plus penser au dessert, de ne plus penser à des petits plats sucrés quand on a déjà des cheveux gris. Je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné le principal, c'est-à-dire la capacité d'aimer, bien que, selon votre opinion, ce soit là paradoxes ; mais c'est l'opinion que je me suis faite.

A Saint-Pétersbourg, j'ai été retenu toute une semaine par ma santé et des affaires littéraires, et malgré cela, je ne suis pas allé chez K. N... parce que je l'ai complètement oublié. En Russie, tout va mal, mal, mal. A Saint-Pétersbourg et à Moscou, tout le monde crie, s'indigne, attend quelque chose, et dans le fin fond de la Russie s'accomplissent des actes de barbarie, des vols et des arbitraires.

Croirez-vous qu'en arrivant en Russie j'ai lutté longtemps avec un sentiment de dégoût pour la patrie et que je ne commence que maintenant à m'habituer à toutes ces horreurs dont notre vie se compose ?

Je sais que vous n'approuverez pas cela, mais que faire ? Un proverbe dit : « Platon est un grand ami ; mais la vérité est un ami plus grand encore ». Si vous aviez vu, comme moi, dans un délai de huit jours seulement, une dame frapper avec un bâton sa femme de chambre en pleine rue ; le commissaire de mon district me faisant dire de lui envoyer un chariot de foin pour prix de délivrance d'un passe-port à mon domestique ; un fonctionnaire frapper, assommer devant moi un septuagénaire malade parce qu'il l'avait accroché par mégarde ; ou le bailli du village qui, voulant me rendre service, punit le jardinier, qui s'était

enivré, en l'envoyant pieds-nus garder le troupeau, sans compter les coups de bâton, et se réjouit ensuite, en voyant ses pieds tout en sang ; si vous aviez vu tout cela et bien d'autres choses, vous croiriez quand je dis que la vie en Russie est un combat éternel avec nos sentiments.

Heureusement, il y a un salut dans le domaine moral, dans le domaine de l'art, de la poésie, et dans les affections. Dans ces domaines, ni le commissaire, ni le bailli, ni personne ne sauraient mettre un obstacle. Je suis seul ; le vent siffle ; au dehors, de la boue ; il fait froid, et moi j'exécute, aussi mal que je peux, avec des doigts inhabiles, l'*Andante* de Beethoven. Je verse des larmes de joie quand je lis l'*Iliade* ou quand je crée moi-même des personnages, hommes et femmes ; je vis avec eux, ou je barbouille du papier, quand je pense, comme en ce moment, aux gens que j'aime.

Vous n'y pensez pas, et pourtant, je vous vois maintenant mieux et plus nettement que ne le ferait quelque prince de Würtemberg, vous fixant de ses grands yeux de cheval.

Ma sœur se sent mieux, est plus gaie qu'auparavant. Si je me mets à parler d'elle, je ne terminerai pas cette lettre.

J'embrasse de tout cœur vos mains et celles de la Grand'Mère Lisa (1) ; et au brave Rebinder (2), je souhaite beaucoup de chance, beaucoup de force morale, et je lui serre amicalement la main. J'enverrai l'argent à Saint-Pétersbourg (3) ou à l'endroit que vous direz. Voici mon adresse : Toula.

(1) La sœur aînée de la comtesse Alexandrine, également dame de cour, et que Léon Tolstoï surnommait grand-mère pour la même raison qui lui faisait surnommer ainsi la sœur cadette.

(2) Le maître d'études des princes Nicolas et Eugène, fils du prince Maximilien, mari de la grande duchesse Marie Nicolaïevna.

(3) Argent emprunté à la comtesse pendant leur séjour à l'étranger.

Ecrivez-moi un mot, parce que, sans plaisanterie, je me réjouirai de toutes mes forces de le recevoir.

XXXV

Octobre 1857.

Chère Grand'Mère,

La paresse, une honteuse paresse, a fait que votre dernière lettre est restée sans réponse.

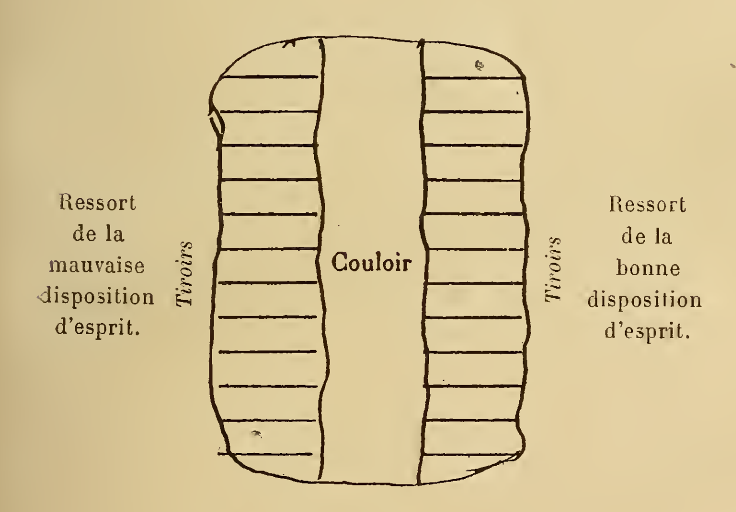
J'ai continué à habiter la campagne et, du matin au soir, il fallait s'inquiéter du fumier, des chevaux, des paysans ; et toutes ces affaires marchaient tant bien que mal. C'est à vous que je dois cette activité. Vous m'avez écrit que vous n'aimiez point les bavards et que vous craigniez pour votre petit-fils ; alors j'ai pris peur aussi et j'ai tâché d'acquérir le droit de me vanter auprès de vous. Je dois avouer aussi que votre lettre d'Ostende m'a procuré non seulement de la joie, mais de la fierté ; car, si futile que je paraisse aux yeux de ma tante (1) et du staroste de mon village, tout de même voilà *qui* m'écrit des lettres comme les vôtres, des lettres amicales, intelligentes, nobles et instructives !

À la date même où vous m'écriviez de Saint-Pétersbourg, je partais pour les champs. La journée fut très heureuse. Tout marcha à souhait. Les paysans étaient devenus soudainement bons et intelligents ; et, revenant à cheval à la maison, par une claire soirée d'automne, j'éprouvais d'abord un sentiment de joie de ce que Lev

(1) T. Yergolskaïa.

Nicolaïevitch (1) vit et respire, puis celui de reconnaissance pour Celui qui permet à Lev Nicolaïevitch de respirer. C'est là un sentiment très agréable que j'éprouve rarement et que vous devez probablement connaître. Une foule de bonnes pensées et de souvenirs me vinrent tout à coup à l'esprit, de sorte que le couloir de mon cerveau pensant en fut encombré et que les tiroirs de mes souvenirs et pensées désagréables ne pouvaient plus s'ouvrir.

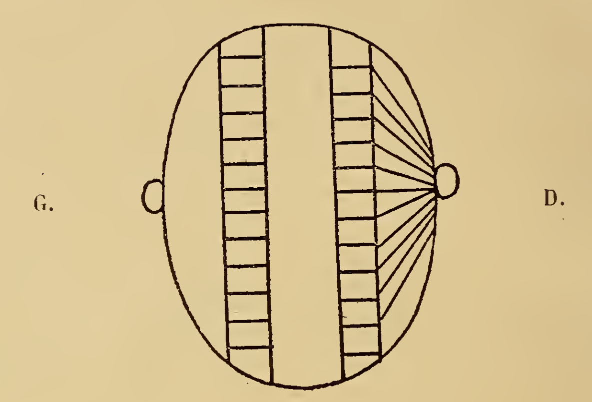
Le crâne, « vue à vol d'oiseau », est, sans aucun doute, construit ainsi :



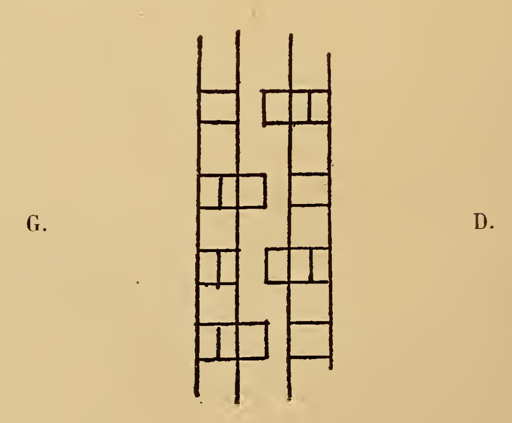
Tous les tiroirs se tirent à l'intérieur du couloir. Ils peuvent sortir plusieurs à la fois, de côté et d'autre, en laissant entre eux un passage dans le couloir. Mais quand, par suite du beau temps, de bonnes dispositions, d'une bonne digestion, d'une parole louangeuse, etc., le ressort

(1) Les prénoms de Tolstoï.

de droite est mis en jeu, tous les tiroirs de ce même côté sortent à la fois, et le couloir tout entier est occupé par les casiers de droite ; voici le schema :

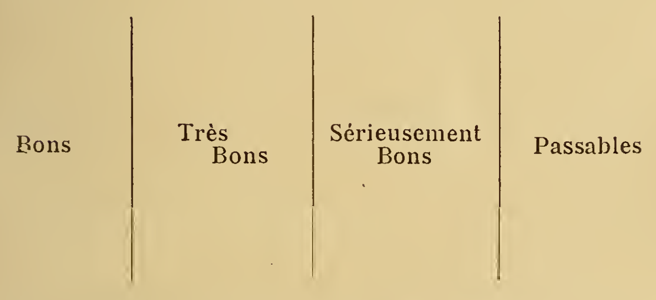


Lorsque, au contraire, il pleut, que la digestion est mauvaise, qu'une dure vérité a heurté le côté gauche, tout le couloir s'encombre à nouveau. Voici le dessin d'une situation normale quand les tiroirs se meuvent régulièrement l'un après l'autre :



Il faut savoir également que chaque tiroir a une grande quantité de compartiments qui diffèrent selon l'individu; chez les uns ils se subdivisent en cases « de Cour », et celles qui ne le sont pas, en belles ou laides, en intelligentes ou bêtes et ainsi de suite. Chez moi, elles se subdivisent en souvenirs sur des bonnes, des très bonnes et des sérieusement bonnes personnes, et sur des gens passables.

En coupe grossissante, voici ce qu'on obtient :



Donc, tandis que j'étais à cheval, le ressort des bonnes dispositions fut mis en jeu ; tous les tiroirs sortirent et le vôtre en même temps. Puis ils commencèrent à rentrer. Dieu sait par quelle loi, le vôtre s'est entièrement ouvert, s'est mis en travers, a barré tout le passage. Aussi, pendant longtemps, je ne fus occupé que de ce tiroir, et tout en chevauchant, je vous écrivais en pensée une longue lettre. Mais en arrivant à la maison, il fallait faire passer d'autres tiroirs dans le couloir : par exemple, la question de savoir comment mettre d'accord un paysan et sa femme qui s'étaient battus ; une question d'achat de bois, etc. Toutes ces questions se sont précipitées de la façon la plus rude dans le couloir. Si je n'avais eu le temps de remettre à sa place votre tiroir, les autres l'auraient brisé. Pour tout dire, je me mis ce jour-là même à vous écrire, mais

cela n'allait pas ; je dus le laisser. Je ne répondis pas à votre lettre parce que j'espérais aller bientôt à Saint-Pétersbourg, et je crois encore que j'irai ; mais toutes sortes d'empêchements retardent ce voyage et je commence à en avoir honte.

Ma sœur avait besoin d'aller à Moscou ; je l'y ai accompagnée. Elle ne doit pas se rendre à l'étranger cet hiver, à Saint-Pétersbourg non plus, et voilà pourquoi je resterai aussi en Russie ; mais cet hiver, j'irai certainement à Saint-Pétersbourg. Vous me demandez un conseil qui puisse vous rassurer ; c'est ce que j'irai précisément chercher près de vous, et ni l'un ni l'autre nous ne trouverons ce que nous souhaitons.

Inquiétude constante, travail, lutte, privations sont les conditions inéluctables auxquelles l'homme ne peut et ne doit pas chercher — même un instant — à se soustraire. Seule l'honnête inquiétude, la lutte, le travail, fondés sur l'amour, constituent ce qu'on appelle le bonheur. Mais le mot *bonheur* est un mot stupide. Ce n'est pas *bonheur* qu'il faut dire, mais : *le bien*. Une inquiétude malhonnête, appuyée sur l'amour de soi-même : voilà le malheur. Vous avez là, sous une forme condensée, le changement qui s'est produit en moi ces temps derniers quant à ma conception de la vie.

Je souris en me rappelant comment nous imaginions, vous et moi, qu'on pût se ménager un petit monde heureux et honnête, au milieu duquel on pourrait vivre tranquille, sans errements, sans regrets, sans complications, et faire doucement, régulièrement ce qui est bien, seulement ce qui est bien. Que c'est ridicule ! C'est impossible, Grand'Mère. C'est tout aussi impossible que de se bien porter sans exercice, sans mouvement. Pour vivre honnêtement, il faut constamment lutter, s'égarer, se débattre,

s'arrêter, se lancer, puis s'arrêter encore, et éternellement lutter pour regagner ce qu'on a perdu. La tranquillité est une malhonnêteté de l'âme. C'est pour cela que le mauvais penchant de notre âme aspire à la tranquillité, sans que nous soupçonnions que la réalisation de ce désir serait la perte de tout ce qu'il y a en nous de meilleur, non d'humain, mais de surhumain.

Voilà un sermon, Grand'Mère. Mais non! Ce que j'ai écrit est très sérieux ; et plus je réfléchis, plus je vois que c'est la vérité.

Adieu ; je serre votre main de tout cœur et celles de tous les vôtres que j'espère voir dans deux jours. Dites à Catherine Nicolaïevna que V. Islavine épouse une certaine Kiriakov.

XXXXVI.

Yasnaïa Poliana, avril 1858.

Grand'Mère, le printemps! (1)

Comme il fait bon vivre sur terre pour les braves gens, et même pour des gens comme moi! La nature, l'air, tout est saturé d'espoir, d'avenir, d'un merveilleux avenir. Parfois, on se trompe, et l'on pense que ce n'est pas la nature seule qui a l'avenir, le bonheur, mais que, soi aussi, on attend quelque chose, et l'on est heureux.

C'est ce que j'éprouve en ce moment, et, avec mon égoïsme habituel, je m'empresse de vous parler de choses qui n'intéressent que moi. Je sais très bien, quand je réfléchis sainement, que je suis une vieille pomme de terre gelée et pourrie, et encore accommodée à une sauce ; mais

(1) Lettre parue dans le *Messager de l'Europe*, en 1904.

le printemps a une telle influence sur moi que parfois je me surprends en train de rêver que je suis une plante qui s'est développée tout à l'heure avec les autres et qui grandira simplement, tranquillement et joyeusement sur la terre de Dieu. A cette occasion, il se passe en moi une telle fermentation intérieure, une purification, une coordination, qu'on ne saurait s'imaginer ce sentiment si on ne l'a pas éprouvé. Tout ce qui est usé disparaît : les convenances du monde, la paresse, l'égoïsme, tous les vices, tous les liens vagues et embrouillés, les regrets, les remords même, tout s'efface !

Place à la plante merveilleuse qui gonfle ses bourgeons et qui s'épanouit avec le printemps !

Il est triste de se rappeler combien de fois j'ai répété vainement la même chose, telle la cuisinière son nettoyage du samedi, et pourtant, je me réjouis toujours de mon illusion, et quelquefois je crois sérieusement en la nouvelle floraison, et je l'attends. Voilà déjà une semaine que je vis seul à la campagne et je m'y sens bien. Les comptes de mon existence à Moscou sont réglés. Je suis quitte envers tous ; l'actif et le passif se compensent.

J'ai éprouvé une étrange sensation en partant pour la campagne dans les conditions où je me trouvais. Mon premier sentiment était joyeux : un sentiment de liberté, la latitude de descendre de voiture et de s'en aller à pied jusqu'à Astrakhan, ou faire faire un tour aux chevaux et partir pour Paris, ou encore, rester toute sa vie à la première station. C'est un excellent sentiment et que les femmes ne connaissent pas. Plus j'approchais de la campagne, plus je devenais triste à l'idée de ma future solitude ; quand j'y suis arrivé il me semblait que j'étais veuf, que je venais de perdre toute ma famille, qui demeurait là il y a peu de temps encore. Réellement, cette famille

habitait dans mon imagination, et quelle admirable famille ! Je regrettais surtout mon fils aîné. Ma femme était admirable, elle aussi, bien qu'étrange.

Voilà, Grand'Mère... Dites ce que je dois faire de moi, quand mes souvenirs et mes rêves se confondent en un idéal de la vie tel que rien n'y répond ? Tout semble *différent* de ce qu'on désire. On est insatisfait et l'on ne remercie pas Dieu de tous les biens qu'Il vous accorde, et l'âme n'est que tristesse et mécontentement.

— Mais, abandonnez cet idéal, direz-vous. — Impossible. Cet idéal n'est pas une invention, c'est tout ce qu'il y a de plus cher pour moi dans la vie. Sans lui je ne veux pas vivre. Vous rappelez-vous la *Madone* de Pouschkine ? Votre *Madone* est suspendue chez moi et me réjouit, elle, tandis que les dernières strophes de la poésie me tourmentent. Parfois j'ai l'idée de dire un *De Profundis* sur tout ça, mais alors il ne me restera dans l'âme aucune prière.

Adieu, chère Grand'Mère, ne vous fâchez pas de ce sot bavardage et répondez-moi par une parole intelligente et remplie de bonté, de bonté chrétienne.

Il y a longtemps que je voulais vous écrire qu'il était plus commode pour nous de correspondre en français et que les idées d'une femme me sont plus compréhensibles exprimées et français (1).

(1) Une allusion, sans doute, à ce que la comtesse préférait le français au russe, parce qu'elle s'exprimait avec plus d'aisance dans la première langue. De fait, la plupart des réponses de la comtesse sont rédigés en français.

XXXVII

1er mai 1858.

Bonjour, chère Grand'Mère. Je vous remercie pour les deux lettres que j'ai reçues de vous et je vous félicite du printemps. Mais je vous en supplie, ne soyez pas triste et n'ayez pas d'idées semblables à celles que j'ai remarquées dans l'une de vos lettres. Vous êtes bien heureuse au printemps ; n'avez-vous pas toujours le printemps dans l'âme ? Toute votre personne respire le printemps, et pourtant, je devine en vous comme un regret ou un mécontentement.

Je vous en prie : ou ne parlez pas du tout de ce qui vous attriste, ou dites-moi tout. Je me crois très sérieusement votre sincère ami, dans mes bons moments — c'est-à-dire quand je ne suis pas trop mauvais — et précisément ce qui me rend heureux et fier, c'est que vous me parlez comme à un égal auquel il n'est pas toujours nécessaire de venir en aide et qui, à son tour, peut vous être bon à quelque chose, ne fût-ce même qu'à vous écouter en silence, avec joie et avec une attention soumise.

Comment vous portez-vous en ce moment et où êtes-vous ? Est-il possible que vous soyez en ville ? Le printemps arrive, il se fait bien prier, mais il arrive ; la nuit, des miracles se produisent ; chaque jour, c'est un nouveau miracle ; la veille, ce n'était qu'une branche sèche ; tout d'un coup, elle s'est couverte de feuilles, et l'on ne sait comment. Sur le sol rampent de petites choses jaunes, bleues, vertes, sans que l'on en sache la raison. Toutes sortes d'insectes volent éperdus de branche en branche et sifflent de toutes leurs forces, on ne sait trop pourquoi.

C'est merveilleux ! A cette minute, des rossignols font un train de tous les diables juste au-dessous de ma fenêtre. Je me livre sur eux à des expériences, et, imaginez-vous, j'arrive à les attirer sous ma fenêtre en faisant des roulades sur le piano. J'ai fait cette découverte par hasard. Ces jours-ci, selon mon habitude, je tapotais la sonate de Haydn où il y a aussi des roulades ; tout à coup, j'entends du dehors et de la chambre de ma tante (elle a un canari) un sifflement, un piaulement, des roulades ; je cesse de jouer, eux cessent aussi ; je recommence, ils (deux rossignols et le canari) recommencent. J'ai passé trois heures à cette occupation : le balcon ouvert, la nuit tiède, les grenouilles tout à leurs affaires et le veilleur de nuit aux siennes. C'est merveilleux !

Mais excusez-moi si cette lettre vous paraît légèrement désordonnée ; je dois avouer que je suis quelque peu étourdi par le printemps et par la solitude. C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur. Il y a dans la vie des moments de bonheur plus forts que celui-ci, mais il n'en est pas de plus complet ni de plus harmonieux.

Et plonge-toi, indépendant,
Dans cet océan vivifiant.

J'oublie toujours, en hiver, le « Printemps » de Tutchev, et je répète ses vers d'un bout à l'autre dès l'arrivée du printemps.

Hier je suis allé dans le bois que j'ai acheté et que je suis en train de faire couper. J'y ai vu les feuilles des bouleaux s'ouvrir et les rossignols voler, sans vouloir se douter que ces arbres n'appartiennent plus à l'Etat, mais à moi, et qu'on va les couper. On les coupera, mais ils repousseront comme par le passé, sans se préoccuper de rien. Je ne sais comment expliquer ce sentiment : on est confus

devant la prétendue dignité de l'homme et de l'omnipotence dont il est si fier, omnipotence qui trace des limites imaginaires et qui cependant n'a pas le pouvoir de transformer le moindre grain de sable, et cela nulle part, pas même en soi ! En toute chose, il y a des lois, lois qu'on ne comprend pas, et partout on sent ce frein, partout : *Lui*.

Nous arrivons ici au point de notre désaccord au sujet de mon récit. Vous avez tort de l'examiner au point de vue chrétien. Mon idée était celle-ci : trois êtres sont morts : une dame, un paysan, un arbre (1). La dame du monde est piteuse et indigne, parce qu'elle a menti toute sa vie et ment au moment de sa mort. Le christianisme, tel qu'elle le comprend, ne résoud pas, pour elle, le problème de la vie et de la mort. Pourquoi mourir quand on veut vivre ? Elle croit à la promesse d'une vie d'au-delà par l'imagination et par l'esprit, tandis que tout son être se révolte, parce qu'elle ne connaît pas (outre son faux christianisme) aucune autre consolation. C'est pourquoi elle est indigne et piteuse.

Le paysan meurt dans le calme, et cela précisément parce qu'il n'est pas chrétien. Sa religion est autre, bien que par habitude il observe le culte chrétien ; mais sa religion est la nature au milieu de laquelle il vit. C'est de ses propres mains qu'il coupe les arbres, fauche les épis et l'herbe, tue les moutons et en élève d'autres, de même que les enfants viennent au monde et les vieillards meurent ; il connaît cette loi de la nature et ne s'en est jamais détourné comme l'a fait la dame ; lui, il la regarde simplement en face. « *Une brute* » (2), dites-vous, et

(1) Il s'agit de *Trois morts*, récit que Tolstoï écrivit à cette époque et qui fut publié en 1859.

(2) En français dans le texte.

pourquoi pas ? Qu'y a-t-il de mauvais ? Une brute, c'est la beauté et le bonheur, l'harmonie avec tout l'univers, et non une dissonnance comme chez la dame.

L'arbre meurt avec calme, franchise et beauté ; avec beauté parce qu'il ne ment pas, ne grimace pas, ne craint pas, ne regrette pas.

Voilà ma pensée avec laquelle vous n'êtes certainement pas d'accord, mais qu'on ne saurait discuter : elle est dans votre âme comme dans la mienne.

Que cette idée soit mal exprimée dans mon récit, je vous l'accorde ; car autrement, avec la finesse de votre sentiment, vous m'auriez certainement compris et je n'aurais pas écrit cette explication qui, je le crains, vous fâchera et vous portera à désespérer de moi. Ne désespérez pas, Grand'Mère. Je sens en moi le sentiment chrétien au plus haut degré ; je le sens, et cela m'est très cher. C'est le sentiment de la vérité et de la beauté, tandis que l'autre est un sentiment personnel, celui de l'amour et de la paix.

Je ne saurais vous expliquer comment tout cela s'unit ; mais ce qui est sûr, c'est que le chien et le chat habitent le même réduit.

Adieu, chère Grand'Mère ; donnez-moi de vos nouvelles. Dites bien des choses aux vôtres de ma part et ne leur dites pas que je suis un si grand mécréant. Vous, c'est autre chose : il me semble que vous comprendrez tout, qu'il se trouvera en vous une corde qui vibrera à l'unisson de la mienne. Allons, advienne que pourra ! J'attends de vous une lettre orageuse ou, ce qui est pis encore, une lettre douce et compatissante. Non, fâchez-vous plutôt. J'attends ces jours-ci Machenka et ma tante (1). Adieu, chère Grand'Mère, je vous serre la main de tout cœur.

(1) Sa sœur Marie et sa tante Yergolskaïa.

XXXVII *bis*

Extrait de la réponse de la comtesse A. Tolstoï.

4 juin 1858. Serghieffskoïé (1).

Je garde votre dernière lettre, mon cher Léon, pour l'analyser un jour avec vous dans un moment de loisir : il y a là quelques phrases que mon intelligence n'a pas tout à fait saisies, quoique j'avais bien envie de comprendre votre idée à fond. — Quant à votre profession de foi religieuse, elle ne m'a nullement épouvantée, et je n'ai pas à faire un geste désespéré du côté de mon petit-fils. Je sais ce que je sais. Il y a longtemps que je me suis fait, sous ce rapport, à votre sujet une opinion que je maintiendrai toujours. Et partant de ce point de départ, je suis tranquille, quoi que vous fassiez et disiez. La semence est levée et Dieu l'a mise dans une trop bonne terre pour qu'elle puisse être étouffée. Tout ce qui obstrue le passage à la vraie vérité, sera écarté un jour. Je n'y vois pour ma part que le travail (pour ainsi dire) mécanique de votre âme. C'est le vaisseau qui se construit et qui n'est pas encore lancé à flot. Quand je le verrai voguer majestueusement, du fond de la mare où je barbotte, je m'écrierai : « Saint Léon, priez pour nous ! »

Et sur ce, adieu, mon cher ami — je vous serre la main, surtout si cette main prend la plume pour m'écrire.

(1) Nous ne reproduisons ici que cette partie finale d'une très longue lettre, écrite en français.

XXXVIII

Lettre à Fett.

Yasnaïa Poliana, 24 octobre 1858.

Mon cher petit oncle Fetinka.

Par Dieu ! Mon cher petit ami, je vous aime beaucoup, beaucoup ! Et c'est tout. Quant à écrire des romans, c'est bête et j'en ai honte. Ecrire des vers... soit, écrivez-en. Il est très agréable d'aimer un bon garçon. Mais peut-être que, en dehors de ma volonté et ma conscience, la disposition dans laquelle je me trouve d'écrire un certain roman me fait vous aimer. Il me semble bien qu'il en est ainsi. Quoi que je fasse, de temps à autre, entre le labourage et la fumure, il me vient l'envie d'écrire. Heureusement que je ne me le permets pas et que je ne me le permettrai pas dans l'avenir.

Je vous remercie de toutes mes forces pour les démarches que vous avez faites afin de me trouver un vétérinaire. J'ai pris celui de Toula et j'ai fait commencer le traitement. Que s'en suivra-t-il ? Je l'ignore. D'ailleurs que le diable les emporte tous !

Droujinine (1) me prie en ami d'écrire une nouvelle pour lui et, ma foi, je vais le faire et j'en ferai une après laquelle il faudra tirer l'échelle. Le Shah de Perse fume du tabac et moi je t'aime. Non, sans plaisanterie, que fait votre Hafiz (2) ! Car, que je le veuille ou non, ce qui est

(1) Ecrivain fort connu à l'époque, l'un des principaux collaborateurs de la revue le *Contemporain* dont il a été parlé.

(2) Le célèbre poète persan dont Fett avait traduit plusieurs poésies en vers russes d'après une fidèle traduction allemande.

sage pour moi est de me réjouir de la poésie des autres et de ne pas laisser la mienne propre sortir dans un vêtement mal taillé. Quant à moi, je dois m'occuper à gagner mon pain.

Et cependant, parfois j'éprouve un si violent désir de devenir un grand homme et un si grand dépit de ne l'être pas encore devenu jusqu'ici ! Je me hâte même parfois d'achever de dîner pour commencer le plus vite possible.

Enfin, je ne saurais vous raconter toutes les bêtises qui me passent par la tête. Mais il m'est agréable d'en confier au moins une à un petit oncle comme vous qui ne vit que par ce qu'on appelle les bêtises.

Envoyez-moi la plus grande des pièces de Hafiz que vous avez traduites pour *me faire venir l'eau à la bouche* (1) et moi je vous enverrai un échantillon de froment.

Et la chasse ? Elle m'ennuie déjà à mourir. Le temps est magnifique. Mais je n'aime pas aller seul. Nos lévriers, Ivan Pétrovitch (2), se portent très bien, de même que Prokophi et le cheval gris. Je vous remercie beaucoup de me les avoir prêtés. J'en profiterai à la première occasion. J'ai chassé depuis notre dernière entrevue et j'ai tué un renard.

Envoyez-moi l'Encyclopédie. Ma tante vous remercie de votre bon souvenir ; et ce n'est pas seulement une simple formule de politesse, car chaque fois que je lui lis ce qui se rapporte à elle dans vos lettres, elle sourit, penche la tête et dit :

« Tout de même (pourquoi tout de même ?) ce M. Fett est un brave homme. ». Moi je sais pourquoi c'est un brave homme, c'est parce qu'elle pense qu'il m'aime beaucoup.

Allons, adieu.

L. Tolstoï.

(1) En français dans le texte.
(2) I.-P. Botkine, le frère de Mme Fett.

XXXIX

A T. A. Yergoslkaïa

Moscou, 25 décembre 1858.

Chère tante.

En premier lieu, je vous félicite (1), en second lieu je crains que mon aventure ne parvienne jusqu'à vous avec quelques commentaires, c'est pourquoi je m'empresse de vous en informer.

Nous avons été avec Nicolas à la chasse à l'ours ; le 21 j'ai tué un ours, le 22 nous y sommes allés de nouveau, et il m'est arrivé une chose des plus extraordinaires. L'ours, sans me voir, s'est jeté sur moi, j'ai tiré sur lui à six pas, je l'ai manqué du premier coup, du deuxième coup, à deux pas, je l'ai blessé à mort, mais il s'est jeté sur moi, il m'a renversé par terre et, pendant qu'on accourait, il m'a mordu deux fois au front au-dessus et au-dessous de l'œil. Par bonheur, cela n'a duré que dix ou quinze secondes, l'ours s'est enfui et je me suis relevé avec une petite blessure qui ne me défigure ni ne me fait souffrir. Ni l'os du crâne ni l'œil ne sont endommagés, de sorte que j'en suis quitte pour une petite cicatrice qui me restera au front.

A présent je suis à Moscou et je me porte parfaitement bien. Je vous écris la pure vérité sans rien cacher, pour que vous ne vous inquiétiez pas. A présent tout est passé et il n'y a qu'à remercier Dieu qui m'a sauvé d'une manière si extraordinaire.

(1) De la fête de Noël.

Adieu, chère tante, je baise vos petites mains ; Machà, mes frères et les enfants font de même. Tout le monde se porte bien. Serge, Dieu merci, n'a pas encore perdu ce qu'il a gagné, et il faut espérer qu'il ne jouera plus parce qu'il n'a plus d'argent.

Léon.

XL

A la comtesse A. Tolstoï

3 mai 1859.

Oh ! mes petits pères ! comme vous m'avez arrangé ! Par Dieu, je ne puis en revenir ! Sans plaisanterie, chère Grand'Mère, je suis un mauvais, un vilain, et je vous ai fait mal ; mais faut-il vraiment me punir aussi sévèrement ? Tout ce que vous dites est vrai et faux. Les convictions d'un homme ne sont pas celles qu'il affiche, mais celles qu'il a déduites de l'expérience de sa vie, et qu'il est difficile à un autre de comprendre ; vous ne connaissez pas les miennes, et si vous les aviez connues, vous ne m'auriez pas accablé de la sorte.

Je vais essayer de faire ma profession de foi.

Etant enfant, je croyais ardemment, sentimentalement et sans réflexion. Ensuite, vers l'âge de 14 ans, j'ai commencé à réfléchir sur la vie en général ; je me suis heurté à la religion qui ne s'est pas prêtée à mes théories, et, il va sans dire, j'ai regardé comme un mérite de la détruire. J'ai vécu sans elle fort tranquillement une dizaine d'années. Tout était clair à mes yeux, tout était logique, tout était classé, et il n'y avait pas de place pour la religion. Le moment était venu où tout s'est ouvert à mes yeux, où il n'y avait plus de mystère, tandis que la

vie en elle-même commençait pour moi à perdre son sens.

Je vivais alors au Caucase, seul et malheureux. J'ai commencé à réfléchir, de toute la force dont un homme peut réfléchir une seule fois dans la vie. J'ai conservé mon journal intime de cette époque, et, en le relisant, je ne puis encore comprendre comment un homme peut arriver à ce degré d'exaltation intellectuelle dans lequel je me trouvais alors. Ce me fut à la fois bon et douloureux. Jamais, ni avant ni après, je ne suis arrivé à une telle intensité de pensée, et je n'ai jamais cherché à pénétrer l'au-delà comme pendant ces deux années. Tout ce que j'ai découvert à ce moment restera la conviction de toute ma vie. Je ne puis faire autrement. Dans ces deux années de travail intellectuel, j'ai trouvé une vieille et simple chose que je connais comme personne ; j'ai trouvé qu'il y a l'immortalité, qu'il y a l'amour, qu'il faut vivre pour les autres afin d'être heureux éternellement.

Ces découvertes m'ont étonné par leur ressemblance avec la religion chrétienne, et alors, au lieu de trouver moi-même, j'ai commencé à chercher dans l'Evangile, mais j'y ai peu trouvé. Je n'y ai trouvé ni Dieu, ni le rédempteur, ni rien de tout cela ; j'ai cherché de toutes, de toutes, de toutes les forces de mon âme. J'ai pleuré, j'ai souffert, et je ne désirais rien, sauf la vérité.

Pour l'amour de Dieu, ne pensez pas qu'il vous sera possible de comprendre par mes paroles toute la force et l'intensité de mes recherches. C'est un de ces mystères de l'âme que chacun de nous éprouve. Mais je puis dire que j'ai rarement rencontré chez les autres une telle passion de connaître la vérité comme celle qui m'animait à ce moment. C'est ainsi que je suis resté avec ma religion et j'étais heureux de vivre avec elle. Il faut dire encore...

3 mai.

J'ai commencé cette lettre immédiatement après avoir reçu la vôtre. Je me suis arrêté parce que je me suis persuadé que tout cela était du bavardage qui ne vous donne même pas l'idée de la centième partie de ce que je pense, et je ne vois pas l'utilité de continuer.

Comme je me suis promis de ne jamais corriger les lettres que je vous écris, je vous l'envoie telle que.

Il est certain que j'aime et estime la religion. Je crois que sans elle l'homme ne peut être ni bon, ni heureux ; j'y aspire ardemment, plus qu'à tout au monde. Je sens que sans elle mon cœur se dessèche de plus en plus ; j'espère encore ; par instants, il me semble que je crois, mais sans avoir de religion ; par d'autres, il me semble que je ne crois pas. Et surtout, c'est la vie chez moi qui fait la religion, et non la religion qui fait la vie. Quand je vis d'une bonne vie, je me sens plus près d'elle, et il me semble que je suis déjà prêt à entrer dans ce monde heureux. Mais quand je vis mal, il me semble que je n'ai même pas besoin d'elle. En ce moment, à la campagne, j'éprouve un tel dégoût de moi-même, je sens une telle sécheresse dans mon cœur, tout me fait horreur, me dégoûte, et je sens davantage la nécessité de la religion.

Avec l'aide de Dieu elle arrivera.....

Vous vous moquez de la nature et des rossignols ; celle-là est pour moi l'intermédiaire de la religion. Chaque âme a son chemin... chemin inconnu et que nous sentons seulement dans le fond de nous-mêmes. C'est peut-être la seule raison pour laquelle je vous aime. Oh ! chère Grand'Mère, écrivez-moi plus souvent. Je suis si triste et

si malheureux en ce moment, j'éprouve un tel froid et une telle sécheresse de l'âme que j'en ai peur. Aucune raison pour vivre.

Hier, ces pensées m'assaillirent avec une telle force que j'ai commencé à me demander : A qui fais-je du bien ? Qui est-ce que j'aime ? Personne. Je n'ai ni larmes, ni tristesse sur moi-même, mais un repentir froid... Simples réflexions. Il me reste le travail. Mais qu'est-ce que le travail ? Un passe-temps : on a l'air de faire quelque chose, et le cœur se rétrécit, se dessèche et meurt.

Je vous écris tout cela, non pour que vous me disiez ce que c'est, ou ce que je dois faire, ou que vous me consoliez ; c'est impossible. Je vous écris simplement parce que je vous aime et que vous me comprendrez, que vous m'ouvrirez une petite fenêtre dans votre cœur, que vous y laisserez entrer toutes ces absurdités, ces enfantillages de petit-fils, et vous la refermerez ensuite et... all right !

Je vous en prie, ne me répondez même pas sur tout cela. L'important est que je ne puis mentir à moi-même. J'ai une sœur malade, j'ai une vieille tante, j'ai des moujiks à qui je peux être utile, auxquels je peux faire des tendresses, mais mon cœur se tait, et me forcer pour faire du bien, j'en ai honte. J'ai éprouvé parfois, assez rarement, le bonheur d'en faire involontairement, par hasard, par une simple impulsion de cœur. Mais tout se dessèche, se durcit, se rétrécit, et je n'y puis rien.

Vous ne devez pas vous fâcher contre nous autres, ni nous gronder, mais avoir pitié et nous caresser. Vous, vous êtes bien, vous avez toujours un endroit pour réchauffer votre âme, tandis que la nôtre se dessèche ; on le sent, on s'épouvante, et pas de remède !

Adieu, saluez les vôtres de ma part et ne m'oubliez pas. Qu'elle est fâcheuse votre Cour et tout le reste qui vous

empêchent de m'écrire. Je crois qu'un petit-fils qui vous aime tant doit plus vous intéresser que toutes les « troubas » de la terre.

Ma sœur et ma tante vous aiment et se souviennent bien de vous.

Encore un malheur chez moi : Quand je suis arrivé à la campagne et que j'ai relu mon *Anna*, elle m'a paru une telle honteuse vilenie que je ne puis revenir de ma confusion. Je crois que je n'écrirai jamais plus, mais hélas ! elle est déjà imprimée (1). Là encore, ne me consolez pas, je vous en prie, je sais ce que je sais.

Encore un malheur : Mes occupations agricoles vont très mal ; je persévère quand même et je crois que je finirai par me ruiner complètement ; et encore, le blé est perdu cette année.

Voilà que tout à coup j'ai envie de rire et de sauter, uniquement parce que cinq minutes avant, je voulais pleurer, et aussi parce que je vous écris.

Aujourd'hui est le premier beau jour chez nous.

XLI

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 23 février 1860.

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, mon cher Aphanassy Aphanassiévitch. Nous avons donc une nou-

(1) Il s'agit évidemment du roman *Le Bonheur conjugal*, paru dans la livraison d'avril 1859 du *Messager Russe*, bien que le nom de l'héroïne soit Macha et non Anna. Ce roman a été lu par Tolstoï chez la comtesse Alexandrine au cours de l'hiver de 1858-59, ce qui engage d'autant plus à croire que Tolstoï fait allusion au *Bonheur conjugal*.

velle recrue et nous aurons un excellent cultivateur, j'en suis sûr. Mais la question qui se pose est de savoir quelle propriété vous devez acheter. La ferme de Mtsensk dont je vous ai parlé est loin de ma propriété et, si je me souviens, on en demandait seize mille roubles. C'est tout ce que j'en sais. Mais il y a à côté de chez moi une propriété à vendre de quatre cents déciatines de bonne terre et, malheureusement, avec soixante dix âmes de mauvais serfs. Mais ce n'est pas un mal. Les serfs paieront volontiers la redevance comme chez moi, trente roubles par famille. En somme, en comptant le rapport de la culture et des prairies, vous pourrez avoir en tout deux mille cinq cents roubles par an. On demande vingt-quatre mille roubles pour la propriété, sans compter cinq mille roubles d'hypothèques, dont elle est grevée. Le lieu est pittoresque et sa proximité de la grande route et de Toula lui donne de la valeur ; le fonds est bon. Le château est en ruines, mais il y a une maison et un jardin. Tout cela demandera à être remis à neuf. Quoi qu'il en soit, on ferait un bon marché en l'achetant vingt mille roubles. Ce qui vous serait surtout avantageux, c'est que vous auriez en moi un surveillant à perpétuité. Je ne parle pas du reste. Toutefois, si cela ne vous va pas, je pourrai vous vendre une centaine de déciatines de ma terre, à moi ; ou bien demandez à mon frère Nicolas s'il ne voudrait pas vous vendre Alexandrovka. Mais, en toute sincérité et sans tenir compte de mes propres intérêts, je crois que pour vous le mieux serait d'acheter Teliatinki (c'est tout à côté de ma propriété). Le vendeur est un vieux bonhomme ruiné qui désire vendre le plus vite possible pour se débarrasser de son gendre. Le calcul que j'ai fait tout à l'heure est celui du revenu que donnera cette propriété si on y dépense deux mille roubles et deux ans de travail; mais telle qu'elle est, on peut répondre

d'un revenu de quinze cents roubles, c'est-à-dire plus de sept pour cent.

Il y a encore, à dix verstes d'ici, ma petite propriété de cent vingt déciatines, mais la vie n'y est pas agréable : il n'y a pas d'eau ni de bois.

Répondez-moi le plus vite et avec le plus de détails possible quelle somme vous voulez consacrer à cette acquisition. C'est le point principal.

J'ai lu *A la veille* (1). Voilà mon opinion : Il est inutile d'écrire des romans, surtout pour ceux qui sont tristes et qui ne savent pas bien ce qu'ils demandent à la vie. Toutefois, *A la veille* est bien supérieur à *La Nichée de gentilshommes* (2) et il s'y trouve des personnages négatifs qui sont bien dessinés : le peintre et le père. Quant aux autres, non seulement ce ne sont pas des types, mais même leur conception, leur situation ne sont pas typiques. ou bien ils sont tout à fait banals. D'ailleurs, c'est l'erreur constante de Tourguéneff. La jeune fille est une très mauvaise création : « Oh ! comme je l'aime... Elle avait des cils longs ».

En général, ce qui m'étonne toujours dans Tourguéneff, c'est qu'avec toute son intelligence et son flair poétique, il n'a pu se préserver de la banalité, jusque dans ses procédés. Cette banalité est particulièrement apparente dans sa conception des personnages négatifs, qui rappelle Gogol. Il y manque de l'humanité, de la sympathie pour les personnages ; ce ne sont que des monstres que l'auteur injurie au lieu de les plaindre. Cela jure avec le ton et la tendance libérale du reste de l'œuvre. C'était bon au

(1) Roman de Tourguéneff.
(2) Autre roman du même auteur.

temps du tsar Gorokh (1) et de Gogol. Il faut ajouter que si on ne plaint pas les personnages, même les plus insignifiants, alors il faut leur tomber dessus à tout casser, les tourner en ridicule au point d'en rire à se dérater, et non pas, comme le fait Tourguéneff, étant en proie au spleen et à la dyspepsie. Toutefois, je dois dire que personne ne serait capable aujourd'hui d'écrire un roman de cette valeur, bien qu'il n'aura aucun succès.

L'*Orage* d'Ostrovsky est, selon moi, une œuvre fort médiocre (2). Mais elle aura du succès. Ce n'est pas la faute d'Ostrovsky ni de Tourguéneff, mais celle de l'époque. Il se passera longtemps avant que naisse l'homme qui aurait pu faire aujourd'hui dans le monde poétique ce que fit Boulgarine (3) dans la première moitié de ce siècle. Mais rien n'empêche les amateurs de curiosités dont je fais partie, de lire sérieusement les vers et les romans, et de les juger de même.

On a d'autres besoins, à l'heure présente. Ce n'est plus à nous de nous instruire, mais nous devons instruire Marfoutka et Tarasska (4), leur apprendre un peu de ce que nous savons nous-mêmes.

P.-S. — Un million de demandes: J'ai oublié le nom du libraire allemand qui se trouve sur le Kouznetsky-Moste, à gauche en montant, tout en haut. Il m'envoie des livres. Entrez chez lui et demandez-lui ce que je lui dois et pourquoi, depuis longtemps, il ne m'envoie plus aucune

(1) On dirait en France : « du temps de la reine Berthe ».

(2) C'est pourtant l'œuvre dramatique qui est classé en Russie parmi les chefs-d'œuvre de littérature russe.

(3) Ecrivain fort médiocre qui eut une popularité aussi étendue que peu méritée.

(4) Personnifications du peuple.

nouveauté. Choisissez chez lui et envoyez-moi ce qu'il y a de mieux comme traité de médecine pour ignorants, traitant des maladies de l'homme et des animaux, — jusqu'à concurrence de dix roubles. Demandez à mon frère Serge s'il a commandé pour moi des charrues. Sinon, entrez chez le marchand de machines Wilson et demandez-lui s'il a dix charrues, ou bien quand elles pourraient être prêtes. Demandez dans le magasin de grains de Meyer, sur la Lubianka, quel est le prix des trèfles : je veux en vendre. Puis, que coûte une lancette pour saigner les chevaux, et que coûte une paire de lancettes pour hommes, ainsi que des ventouses.

Je baise la main de Maria Petrovna (1) ; ma tante vous remercie de votre bon souvenir et vous salue.

L. Tolstoï.

XLII

Yasnaïa Poliana, 20 juin 1860 (2).

Non seulement je ne me suis pas réjoui et enorgueilli de votre lettre, mon cher ami, mais si je l'avais crue, je serais très chagriné. Je vous dis cela bien sincèrement. Vous êtes un véritable écrivain, et je souhaite que l'avenir vous soit aussi favorable que le passé. Outre cela, vous voulez trouver un domaine propre. C'est là une pensée qui devait vous venir et non seulement vous devez la réaliser, mais vous la réaliserez mieux que moi. Vous

(1) Mme Fett.

(2) Fett fait remarquer que cette lettre fut probablement une réponse à une de ses lettres où il parlait avec enthousiasme du talent de Tolstoï.

devez le faire parce que vous êtes un excellent cœur et que vous comprenez bien la vie.

Du reste, ce n'est pas à moi à vous parler d'un ton aussi doctrinal, à vous approuver ou à vous désapprouver : je suis en grand désaccord avec moi-même.

La gérance de mes biens, qui sont très étendus, m'accable. Les affaires de famille, la maladie de Nicolas (1), dont je n'ai pas encore reçu de nouvelles de l'étranger et le départ de ma sœur, d'autre part, me préoccupent beaucoup. La vie de garçon, c'est-à-dire l'absence de femme, et la pensée que je me fais vieux me torturent aussi. En général, je me sens mal à l'aise.

Par suite de l'état peu enviable de ma sœur (2) et de mon désir de voir Nicolas, je prends en tous cas demain un passeport pour l'étranger et je partirai, si je ne reçois pas de nouvelles de Nicolas, et surtout, si j'en reçois de mauvaises. Je donnerais beaucoup pour vous voir avant mon départ. Que de choses je voudrais vous dire et que de choses j'aurais à apprendre de vous ! Mais il est douteux que ce soit possible en ce moment. Toutefois, si ma lettre vous arrive assez tôt, sachez que nous partirons de Yassnaïa jeudi, ou plutôt vendredi.

Parlons maintenant d'économie rurale. Le prix qu'on vous demande n'est pas exagéré et, si l'endroit vous plaît, il faut acheter. Cependant, pourquoi tant de terre ? Par une expérience de trois ans, je suis arrivé à constater qu'avec la plus grande activité, il est impossible de cultiver, avec succès et agrément, plus de soixante ou soixante-dix déciatines de terre, c'est-à-dire de dix à quinze déciatines pour chaque champ. Ce n'est que dans ces condi-

(1) Le frère de Tolstoï.
(2) Allusions aux mécomptes conjugaux de la comtesse Marie.

tions qu'on peut ne pas trembler pour la moindre négligence, pour toute heure qu'un manœuvre a perdue, pour un rouble de trop payé par moi à l'ouvrier, car on peut arriver à faire rapporter à quinze déciatines de trente à quarante pour cent du capital de roulement engagé, ce qui n'est pas possible avec quatre-vingts ou cent déciatines.

Je vous en prie, ne négligez pas ces conseils, car ce n'est pas là du bavardage inutile, mais une constatation à laquelle je suis arrivé à la sueur de mon front. Qui vous dit le contraire, ment, ou ne sait ce qu'il dit.

Plus encore : même avec quinze déciatines, il faut déployer une activité qui vous absorbe complètement ; mais vous en serez bien récompensé par la plus douce satisfaction qu'il soit possible de trouver dans la vie. Avec quatre-vingt-dix déciatines, au contraire, ce n'est qu'un travail de bête de somme et sans aucun succés.

Je ne trouve pas de mots assez durs pour me reprocher de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Vous seriez certainement venue. A présent je ne puis que vous dire adieu.

Salut cordial à Maria Petrovna.

L. Tolstoï.

XLIII

Au comte Serge Tolstoï.

Hyères, 24 septembre 1860.

Je pense que tu as déjà reçu la nouvelle de la mort de Nikolenka. Je regrette que tu n'aies pas été ici ; si pénible que cela me fut, je suis satisfait que tout cela se soit passé

devant moi et que cela ait agi sur moi comme il le fallait. L'action ne fut pas la même que lorsque j'appris, sans y penser, la mort de Mitenka (1). Mais ce fut toute autre chose. Avec Mitenka, j'ai été lié par des souvenirs d'enfance et seulement par un sentiment de parenté, tandis qu'il s'agit cette fois d'un homme que toi et moi avons aimé et *estimé* plus que tous au monde. Tu connais ce sentiment égoïste qui m'a hanté tous ces derniers temps, quand je me disais que le plus tôt cela serait, mieux cela vaudrait, et maintenant je m'effraie à la seule idée que je l'avais pensé.

Jusqu'au dernier moment, avec sa force de caractère extraordinaire, il faisait tout pour ne m'être pas à la charge. Le jour même de sa mort, il s'habilla lui-même, fit sa toilette et, lorsque j'entrai dans sa chambre le matin, je le trouvai vêtu, assis dans un fauteuil. Environ neuf heures avant sa mort, il parut vouloir se résigner et il me demanda de le mettre au lit. Je sortis et, quand je fus en bas, j'entendis sa porte s'ouvrir ; je revins, mais je ne le vis nulle part : finalement, je le trouvais dans l'endroit retiré. Jusqu'ici, il n'avait jamais aimé que l'on vienne l'aider, tandis que cette fois, il le demanda de lui-même. Depuis ce moment, il se soumit et devint tout autre : doux, bon, ne gémissait pas, disait du bien de tout le monde et ne cessait de me dire : « Merci, mon ami ». Tu comprends ce que cela signifiait dans nos relations. Je lui dis que je l'avais entendu tousser le matin, mais que je n'étais pas entré par *fausse honte* (2). « Tu as eu tort ; cela m'aurait fait plaisir », fit-il.

Il souffrait certes beaucoup, et pourtant, il ne me dit

(1) L'autre frère de Léon Tolstoï.

(2) En français dans le texte.

qu'une fois, deux jours avant sa mort : « Que les nuits sans sommeil sont horribles ! Voici tout un mois que la toux m'oppresse le matin, et quels cauchemars, mon Dieu ! Encore deux nuits comme ça, et je ne sais ce que je deviendrai ». Pas une fois, il ne me dit nettement qu'il sentait l'approche de la mort. Il le faisait seulement comprendre. Le jour de sa mort, il demanda ses vêtements de chambre, et, en même temps, lorsque je lui dis qu'au cas où il ne se sentirait pas mieux, je ne partirais pas en Suisse avec Maschenka, il observa : « Tu crois donc que j'irai mieux ? » Il le dit d'une voix qui montrait bien qu'il sentait la mort, mais ne voulait pas le faire voir, ni à moi, ni à lui-même. Pourtant, j'avais une sorte de pressentiment depuis le matin, et je ne quittai pas mon frère de toute la journée. Il mourut sans souffrance, du moins en apparence. La respiration devint de plus en plus rare, puis ce fut la fin..

Le lendemain, je descendis dans sa chambre, mais j'eus peur de découvrir son visage. Il me sembait que ses traits m'apparaîtraient plus marqués par la souffrance que pendant la maladie ; en réalité, tu ne pourrais t'imaginer quel charmant visage il avait, avec sa meilleure expression de calme rayonnant.

On l'enterra hier ici. J'avais un moment pensé de le transporter en Russie, de télégraphier, puis j'ai réfléchi. A quoi bon aviver la blessure ? Je regrette que cette nouvelle vienne te surprendre au moment où tu seras sans doute à la chasse ou distrait par d'autres choses et qu'elle ne te frappe pas suffisamment, autant que nous. Je sens maintenant ce que j'avais souvent entendu auparavant : quand on perd un homme égal à celui qu'il fût pour nous, on pense bien plus facilement à sa propre mort.

Ta lettre est arrivée au moment même où l'on disait

l'office des morts... Oui, tu ne courras plus à travers champs avec lui. Deux jours avant sa mort, il me lisait ses notes sur la chasse et me parlait beaucoup de toi. Il me disait que Dieu t'avait fait le plus heureux des hommes, et que tu te rendais malheureux toi-même.

C'est seulement le deuxième jour que j'eus l'idée de faire son portrait et son masque. Il était trop tard pour reproduire sa merveilleuse expression dans le portrait; mais le masque est parfait.

XLIV

A Fett.

Hyères, 17 octobre 1860.

Je crois que vous savez déjà ce qui est arrivé. Il est mort le 20 septembre, dans mes bras, littéralement. Aucun autre événement de ma vie n'a produit sur moi une telle impression. Il disait, il est vrai, qu'il n'y a rien de pire que la mort. Mais lorsqu'on réfléchit bien que c'est la fin de tout, alors on peut dire qu'il n'y a rien de pire que la vie. A quoi bon tous ces soucis, tous ces désirs, puisque de ce qui était Nicolas Nicolaévitch Tolstoï, rien n'est resté?

Il ne disait pas qu'il sentait l'approche de la mort. Mais je sais qu'il observait chacun de ses pas et il savait parfaitement ce qui lui restait à vivre.

Quelques moments avant sa mort, il s'est assoupi, et soudain, il s'est réveillé en murmurant avec terreur : « Mais qu'est-ce donc ? » C'est elle qu'il avait aperçue : l'enfoncement dans le néant. Et si lui n'a rien trouvé à quoi se raccrocher, que trouverais-je, moi? Encore moins. Et certes, ni moi ni personne ne luttera ainsi avec elle jusqu'au dernier moment.

Deux jours avant sa mort, je lui disais : « Il faudrait arranger ta chambre avec plus de commodité. »

— Non, me répondit-il, je suis faible, mais pas tout à fait. Nous lutterons encore.

Et il ne lui céda pas jusqu'au dernier moment. Il faisait tout lui-même, il cherchait à s'occuper, écrivait, me questionnait sur mes travaux littéraires, me consultait. Mais il me semblait qu'il faisait tout cela, non pas poussé par un besoin d'activité, mais par principe.

Seule, la nature, elle, est restée jusqu'au bout.

La veille de sa mort, il alla dans sa chambre à coucher et tomba de faiblesse, sur son lit, auprès de la fenêtre ouverte. Je le rejoignis et il me dit avec des larmes dans les yeux : « Comme j'ai eu du plaisir à rester là pendant toute une heure ! »

Tu es sorti de la terre et tu retourneras dans la terre. Il ne reste donc qu'un vague espoir que là, dans la nature, dont tu deviendras une partie ; il reste et se retrouve quelque chose de toi.

Tous ceux qui le connaissent et qui l'ont vu dans ses derniers moments disent : « avec quel calme surprenant il est mort ! » Et moi, à qui n'échappait aucune de ses sensations, je sais quelles souffrances morales il endurait.

Mille fois je me suis dit : « Laissez aux morts enterrer les morts ». Et cependant, il faut bien dépenser les forces qui vous restent. On ne peut persuader à une pierre de remonter en haut, quand elle tombe vers le bas où elle est attirée. On ne peut rire d'une plaisanterie qui vous ennuie, on ne peut manger lorsqu'on n'a pas faim. A quoi bon tout cela ? quand demain commenceront les souffrances de la mort, accompagnées de tous les dégoûts du mensonge, des illusions qu'on se forge soi-même, et cela se terminera par le néant.

Quelle triste plaisanterie !

Sois utile, vertueux, heureux, tant que tu vis, se disent les hommes. Et toi-même, et le bonheur, et la vertu, et l'utilité ne consistent que dans la vérité. Et j'ai appris par trente-deux ans d'expérience qu'à la vérité, notre situation est épouvantable.

« Prenez la vie comme elle est ; vous vous êtes mis vous même dans cette situation. »

Vraiment ? Eh bien, je prends la vie comme elle est. Mais aussitôt arrivé à son plus haut degré de développement, l'homme s'aperçoit très nettement que tout n'est que mensonge, stupidité, et que la vérité qu'il aime quand même plus que tout au monde, est terrible. Et dès qu'on s'en est bien rendu compte, on revient à soi et on se demande avec terreur comme mon frère : « Mais qu'est-ce donc enfin ? »

Certes, tant qu'il y a le désir de savoir et de dire la vérité, on cherche à savoir et à le dire. C'est la seule chose qui me soit restée dans le monde moral et au-dessus de quoi je ne puis plus m'élever. Et c'est à cette vérité que je me consacrerai désormais, mais pas dans la même force d'art que vous.

L'art est un mensonge, et moi je ne puis plus aimer un beau mensonge...

Je passerai l'hiver ici tout simplement pour cette raison qu'il faut vivre quelque part, que ce soit ici ou ailleurs.

Ecrivez-moi, je vous prie ; je vous aime comme mon frère vous a aimée. Il s'est souvenu de vous jusqu'au dernier moment (1).

L. Tolstoï.

(1) Tolstoï a écrit le même jour sur la mort de son frère à sa tante Alexandrine. J'ai publié cette lettre dans la *Grande Revue*

XLV

A. T. Yergalskaïa.

Dresde, avril 1861.

Chère tante,

Je me porte bien et brûle d'envie de retourner en Russie. Mais une fois en Europe et ne sachant quand j'y retournerai, vous comprendrez que j'aie voulu profiter autant que possible de mon voyage. Et je crois l'avoir fait. Je rapporte une si grande quantité d'impressions, de connaissances, que je devrais travailler longtemps, avant de pouvoir mettre tout cela en ordre dans ma tête. Je compte rester à Dresde jusqu'au 10/22, et pour Pâques, dans tous les cas, je me propose d'être à Iasnaïa. D'ici, si vers le 25 la navigation n'as pas commencé, j'irai par Varsovie à Pétersbourg, où il faut que je sois pour obtenir la permission pour la revue que je compte rédiger à l'école de Iasnaïa. J'amène avec moi un Allemand de l'université — maître et commis, un homme charmant et instruit, mais très jeune encore et peu pratique.

du 10 octobre 1911, et il aurait été intéressant de la reproduire ici, avec les deux autres sur le même sujet qu'on vient de lire. Mais je préfère, pour la raison que j'ai dite, réserver mes emprunts aux lettres adressées à la comtesse Alexandrine, traitant d'autres sujets.

XLVI

A la Comtesse A. Tolstoï.

Yasnaïa Poliana, 14 mai 1861.

Je suis bien en faute envers vous, chère amie Alexandrine, de n'avoir pas encore répondu à votre si bonne, si bonne lettre.

A Moscou, j'étais malade, et ici, à la campagne, j'ai été si heureux que je commence seulement à me ressaisir. J'ai été heureux, parce que, mis en défiance par le malheur, je m'approchai avec terreur de la maison, m'imaginant toujours que quelque chagrin m'y attendait, et c'était le contraire. Ma tante et mon frère (1) se portent très bien, surtout mon frère ; il a bien repris, et tout le monde m'aime : mes amis du lycée de Toula, et même mes paysans ont si bien fait semblant d'être heureux de mon retour, que je le croyais, et cela sans parler de la multitude de souvenirs qui m'envahit chaque fois que je rentre chez moi.

Je me suis occupé, premièrement, de mes affaires ; deuxièmement, de l'école (2) qu'il fallait mettre sur un autre et meilleur pied. Ensuite, on m'a nommé juge de paix, poste que je ne crus pas devoir refuser. C'est ainsi qu'après un an de liberté, j'ai endossé, non sans plaisir, les harnais de propriétaire, maître d'école, écrivain et

(1) Son frère Serge.

(2) L'école de Yasnaïa Poliana, fondée par Tolstoï pour les enfants des paysans et sur une nouvelle base d'enseignement, imaginée par le fondateur.

juge de paix, harnais sur lesquels je tirerai, bien ou mal, c'est à savoir, mais avec zèle et autant que mes forces me le permettront. De ce fait, j'espère ne ressentir aucune nécessité de me charger d'un cinquième harnais : le harnais matrimonial. A ce propos, le temps que j'ai passé à Moscou m'a été assez favorable. La charmante jeune fille K... T... (1) est trop une plante de serre ; on a trop peu développé chez elle le sens de *la responsabilité dans les rapports humains* pour qu'elle puisse, non seulement partager mes travaux, mais même y sympathiser. Elle a l'habitude de faire des bonbons moraux, tandis que moi, je travaille la terre et remue le fumier. C'est grossier et étranger pour elle, comme le sont pour moi les bonbons moraux.

Et pourquoi voulez-vous qu'un jour je devienne « *une miche coupée* » (2) pour vous ? Je ne puis me l'expliquer. Premièrement, mon secrétaire intérieur me semble desséché, ou ne sait plus parler, faute de pratique ; deuxièmement, je ne puis trouver ma vie agréable sans savoir qu'il y a quelque part, dans ce vilain Pétersbourg, et encore à la Trouba, un être qui, sans doute, m'aime et que j'aime. Et j'avance avec confiance. J'éprouve le même sentiment de sécurité que j'éprouverais en traversant un ruisseau sur une étroite planche, sachant qu'il y a une main sur laquelle je peux m'appuyer. Une seule chose que je voudrais bien sentir, c'est que ma main tendue vous soit aussi nécessaire que la vôtre l'est à moi. Pour cela il faut que je vous connaisse de plus en plus, et quand je saurai tout, tout ira mieux, et j'espère qu'il en sera ainsi jusqu'au moment où, tous les deux, nous nous transformerons en azote et en oxygène — comme disent les gens très savants.

(1) Sans doute Mlle K. Tutchev.
(2) Expression russe qui signifie « à jamais séparé ».

Adieu ; j'embrasse votre main et celle d'Elisabeth Andreievna (1).

LX

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 19 mai 1861.

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami, pour la lettre que vous m'avez écrite, pour votre amitié, et parce que vous êtes Fett.

Je désire beaucoup voir Ivan Sergueïevitch (2), mais vous dix fois plus encore. Nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps et il s'est passé depuis tant d'événements pour vous et pour moi ! Je suis très content de votre activité dans le domaine de l'agriculture et j'en suis même un peu fier parce que j'y ai quelque peu contribué.

Un ami, c'est bon. Mais il peut mourir, il peut s'éloigner, tandis que la nature qu'on épouse à l'aide d'un contrat d'achat ou qu'on possède par héritage est encore préférable, elle est toute à toi. La nature, elle est froide, elle est capricieuse, elle est fière et exigeante. Mais en revanche, c'est une amie qu'on ne perd qu'à la mort, et même après la mort, elle vous reçoit dans son sein.

Toutefois, je m'adonne moins à cette amie en ce moment. J'ai d'autres affaires qui m'absorbent. Mais quand même,

(1) La sœur de la comtesse Alexandrine, que Tolstoï nomme également sous le diminutif de Lisa.

(2) Tourgueneff, qui invitait Tolstoï à venir à Spasskoïé afin d'aller ensemble chez Fett. Ce dernier transmit l'invitation de Tourgueneff à Tolstoï.

sans cette certitude qu'elle m'entoure, que je pourrais me raccrocher à elle, à la première désillusion, la vie me serait trop pénible. Que Dieu vous donne le succès et que votre Stépanovka (1) vous procure de la joie.

Vous écrivez et vous écrirez encore, je n'en doute pas. Je serre la main à Maria Petrovna et je la prie de ne pas m'oublier.

Ce serait bien malheureux que je ne puisse venir vous voir cet été ; mais quand, je ne le sais.

L. Tolstoï.

(1) La nouvelle propriété de Fett.

CONFLIT ENTRE TOLSTOÏ ET TOURGUÉNEFF

La lettre du 27 mai et le billet de juin 1861, adressés à Fett, qu'on va lire, demandent à être expliqués dans une note séparée.

Comme l'indique la lettre du 19 mai qui précède, Tolstoï et Tourguéneff allaient rendre visite à Fett, et, de fait, ils réalisèrent leur projet en arrivant à Stepanovka ensemble. Les deux célèbres écrivains, malgré leur sincère désir contraire, étaient loin de s'accorder souvent, — j'en ai donné des exemples dans mon introduction. Mais cette fois, leur rencontre donna lieu à une discussion plus vive que jamais et qui faillit se terminer par un duel. Le prétexte en fut une œuvre de bienfaisance à laquelle participait la fille naturelle de Tourguéneff.

Au cours d'une conversation engagée sur ce sujet par Mme Fett, Tolstoï émit l'opinion qu'une jeune fille élégamment vêtue ne joue qu'une indigne comédie en confectionnant avec des vieux habits, « sales et puants », des vêtements pour les malheureux. La discussion s'envenima assez rapidement, et Tourguéneff s'emporta au point que Fett dut faire reconduire ses hôtes chez eux, l'un après l'autre. Le même jour, Tourguéneff envoyait à Tolstoï la lettre suivante, en réponse à celle de Tolstoï, (elle n'a pas été publiée,) et dans laquelle son auteur demandait à Tourguéneff réparation par les armes :

« Monsieur,

« En réponse à votre lettre, je ne puis que répéter ce
« que j'ai cru de mon devoir de vous déclarer chez Fett.
« Entraîné par un sentiment d'hostilité involontaire à votre
« égard, dont il serait oiseux d'expliquer ici la cause, je
« vous ai offensé sans que vous m'ayez fourni le moindre
« motif, et je vous en ai demandé pardon. Ce qui s'est
« passé ce matin a nettement prouvé que toute tentative de
« rapprochement entre deux natures aussi différentes que
« les nôtres ne peut mener à rien de bon. Je vous réitère
« mes excuses d'autant plus volontiers que c'est la dernière
« occasion que j'ai de me trouver en rapport avec vous.
« Je souhaite de tout mon cœur que la présente lettre vous
« donne satisfaction et je consens à l'avance à l'usage que
« vous croirez devoir en faire.

« Avec ma parfaite estime, j'ai l'honneur d'être, Mon-
« sieur,

Votre humble serviteur

IVAN TOURGUÉNEFF.

27 mai 1861, Spasskoïé.

La lettre de Tolstoï, adressée le même jour à Fett qu'on va lire, a été expédiée avant la réception de la deuxième lettre de Tourguéneff qu'on vient de lire.

XLVIII

A Fett.

27 mai 1861.

Je n'ai pu me retenir et j'ai décacheté la lettre que M. Tourguéneff m'a adressée en réponse à la mienne.

Je vous souhaite de rester avec ce Monsieur dans les meilleurs termes possibles. Quant à moi, je le méprise. Je lui ai écrit et, par là, j'ai terminé toutes nos relations, sauf, toutefois, s'il veut me demander satisfaction.

Malgré mon calme extérieur, j'étais profondément bouleversé et je sentais que je devais à M. Tourguéneff des excuses plus sérieuses, ce que j'ai fait dans la première lettre que je lui ai adressée. Voici la réponse qui m'a donné satisfaction, avec cette réserve que je lui ai exprimée que les causes pour lesquelles je lui pardonne ne sont pas dans l'opposition de nos deux natures, mais ailleurs, et il le sait bien lui-même. En raison du retard qu'il a mis à me répondre, je lui ai envoyé une seconde lettre, plus cruelle, où je le provoquais et à laquelle je n'ai pas reçu de réponse. Mais si même il me répond, je lui renverrai sa lettre sans la décacheter.

Voici donc le dénouement de cette triste histoire qui, si elle franchit le seuil de votre maison, doit être complétée par la présente.

L. Tolstoï.

Inclus la lettre de Tourguénieff :

« Votre envoyé me dit que vous voulez une réponse à votre lettre. Mais je ne vois pas ce que je puis ajouter à ce que je vous ai écrit, si ce n'est peut-être que je vous recon-

nais le droit d'exiger de ma part une satisfaction par les armes. Vous avez préféré vous en tenir aux excuses que je vous ai faites par deux fois. Vous êtes libre.

« Je vous dirai sans phraser que j'aurai très volontiers essuyé votre feu pour effacer ainsi mes paroles, réellement insensées. Il est si loin de mes habitudes d'en dire de semblables que je ne puis l'attribuer à rien autre qu'à l'irritation extrême provoquée par l'antagonisme constant de nos opinions. Ce n'est pas une excuse, je veux dire que ce n'est pas une justification, mais une explication. C'est pourquoi, en nous séparant pour toujours — de tels événements sont inoubliables — je considère comme un devoir de vous répéter une fois de plus que dans cette affaire, c'est vous qui aviez raison et moi qui avais tort. J'ajouterai qu'il n'est pas question ici de la bravoure dont il me plairait ou non de faire montre, mais de la reconnaissance de votre droit de me demander satisfaction par les armes et dans les formes d'usage, de même que celui de me pardonner. Vous avez choisi ce que vous avez voulu, il ne me reste qu'à me soumettre à votre décision.

« Je vous prie encore d'agréer l'assurance de ma parfaite considération. »

« Ivan Tourguéneff. »

XLIX

A Fett.

Juin 1851 (1).

Tourguéneff est un..... ce que je vous prie de lui rap-

(1) Ce petit billet est le dernier ayant rapport à cette affaire, la deuxième lettre de Tourguéneff ayant décidé Tolstoï de s'en tenir là.

ter aussi fidèlement que vous me rapportez à moi ses charmantes expressions à mon égard, malgré mes prières plusieurs fois renouvelées de ne me plus parler de lui.

Comte LÉON TOSTOÏ.

P.-S. — Et je vous prie aussi de ne plus m'écrire, car je ne décachèterai pas plus vos lettres que je n'ouvre celles de Tourguéneff.

L

A. N. G. Tchernyschevsky (1)

Yasnaïa Poliana, 3 février 1862.

Monsieur,

Hier a paru le premier numéro de ma revue (2). Je vous serais très obligé de la lire attentivement et de dire votre appréciation sincère dans le *Contemporain*. J'ai eu le malheur d'écrire des récits des nouvelles, et, par suite, le public, sans vouloir lire ma revue, dira : « Ah, oui ! l'*Enfance*, c'est charmant ! Mais pourquoi la revue ?... » Or, la revue et toute cette œuvre (3) m'importe plus que tout. Répondez-moi à Toula.

LÉON TOLSTOÏ

(1) Le grand critique, d'opinion avancée et l'auteur du fameux roman *Que faire ?*

(2) La *Revue* de *Yasnaïa Poliana*.

(1) Les écoles de Yasnaïa Poliana.

DENONCIATION CONTRE TOLSTOI ET PERQUISITION A YASNAIA POLIANA

Les lettres adressées par Léon Tolstoï à la comtesse A. Tolstoï en août 1862 furent en partie publiées, en partie analysées par M. Zakharyine dans le *Messager de l'Europe* de juin 1904. Elles se rapportent à la perquisition opérée chez Tolstoï en juillet 1862, à la suite d'une dénonciation contre lui. Depuis cet événement et jusqu'à la publication du *Messager de l'Europe*, Tolstoï a ignoré les motifs exacts de « l'offense » qui lui a été portée suivant son expression. Je ne sais s'il les a connus durant les six dernières années de sa vie. Il est certain, en tous cas, que le dossier de cette affaire fut retrouvé en 1906, dans les archives du Département de la police auxquelles il passa de celles de la 3e section de la Chancellerie privée de Sa Majesté, et fut publié en supplément à la livraison de juin 1906 de la revue le *Messager Universel*, paraissant à Saint-Pétersbourg.

Après le manifeste du 30 octobre 1905, la liberté de la presse s'était élargie au point de rendre possible une pareille exhumation publique. Mais bientôt les anciennes restrictions furent rétablies, le *Messager Universel* fut supprimé et la brochure contenant le dossier de l'affaire Tolstoï devint introuvable. Lors d'un récent voyage en Russie, j'ai eu la chance d'en découvrir un exemplaire, et

je puis, grâce à lui, indiquer à la suite de quelle dénonciation des perquisitions furent opérées à Yasnaïa Poliana et reproduire, par la même occasion, les documents essentiels du dossier : rapport du colonel de gendarmerie Dournovo, chargé de la perquisition ; lettre de Léon Tolstoï à l'empereur Alexandre II et, enfin, lettre du prince V. Dolgoroukov, chef de la 3e section de la Chancellerie impériale et du corps de la gendarmerie, lettre écrite au gouverneur de Toula sur l'ordre de l'Empereur. Outre leur intérêt propre, ces documents éclairent d'un jour singulier l'arbitraire bureaucratique auquel fut soumis, dès cette lointaine époque, le romancier russe et le rôle décisif qu'a joué depuis sa tante quand il s'agissait de le soustraire à l'arbitraire des autorités.

Le titre sous lequel fut inscrite l'affaire Tolstoï est à lui seul significatif : « De l'esprit révolutionnaire du peuple en Russie et de la propagation à cette occasion d'appels de révolte. — Partie 39 : Du Comte Léon Tolstoï ». Et à quel propos cette affaire fut-elle comprise sous cette grave rubrique ? Un certain Schipov, « simple agent préposé à la surveillance des pick-pockets », suivant les propres termes de l'un de ses chefs, a rédigé un rapport dans lequel il affirmait que s'étant rendu à Toula et à Yasnaïa Poliana, il y a appris l'existence chez Tolstoï d'une imprimerie clandestine avec laquelle les vingt étudiants séjournant à Yasnaïa Poliana imprimaient « des proclamations subversives » devant être répandues dans le peuple à l'occasion des fêtes du millénaire de la fondation de l'Etat russe. Le zélé agent découvrit également « des portes et des escaliers secrets menant au cabinet de Sa Sénérité (Tolstoï), et en général la maison est toujours gardée de nuit par une forte garde. »

C'est à la suite de cette fantastique dénonciation d'un

agent attesté par l'un des fonctionnaires qui ont instruit l'affaire comme « un individu à qui on ne saurait accorder la moindre confiance », que gouverneurs, chef de la gendarmerie, ministre de l'Intérieur se sont mis d'accord pour impliquer Tolstoï dans un complot contre la sûreté de l'Etat et ont donné à un colonel de gendarmerie mission de perquisitionner à cet effet dans la demeure de l'inculpé. Voici le rapport du colonel sur le résultat de ses recherches :

(*Extrait du rapport du colonel de gendarmerie Dournovo adressé au chef du corps de la gendarmerie et de la troisième section de la Chancellerie particulière de Sa Majesté Impériale, aide de camp général Prince Dolgoroukov.*)

« En accomplissement de l'ordre secret de Votre Excellence, je me suis rendu, sans retard, à Toula, où j'ai remis les instructions de Votre Excellence au chef du gouvernement de Toula. Immédiatement après, un exprès fut envoyé au chef de la police du district de Krapivna et au chef de la police rurale pour venir me joindre à Toula, afin de nous rendre à Yasnaïa Poliana, propriété du Comte Tolstoï...

« A notre arrivée à Yasnaïa Poliana, nous avons constaté que dans la propriété du Comte Tolstoï séjournent neuf jeunes gens dont certains sont étudiants, et d'autres qui ont fini leurs études de lycée. Ils avaient tous des permis de séjour; mais comme ces permis étaient, à mon avis, incomplets, je les ai soumis à l'appréciation de M. le gouverneur de Toula. Tous ces jeunes gens s'occupent d'enseignement dans les écoles de Yasnaïa Poliana et de rédaction d'articles dans la revue de Yasnaïa Poliana. En outre, l'un d'eux, von Bol, gère la propriété du Comte Tolstoï.

« Ayant ensuite examiné les papiers et la correspondance des personnes indiquéés, je n'ai trouvé chez aucun, sauf chez von Bol, rien de répréhensible. Chez von Bol a été trouvée une citation du *Kolokol* (*Tocsin*) du 15 mars 1858, intitulée : « Les Russes à Paris », copie écrite non de sa main ; la *Vérité*, n° 1, et une autre citation du *Kolokol* dont le numéro m'est inconnu... Von Bol expliqua que ces documents lui ont été laissés, avec d'autres papiers, par un de ses camarades qui s'était suicidé en juin passé...

« La perquisition dans le cabinet de travail et dans la maison du Comte Tolstoï n'a révélé aucun document répréhensible. On pouvait seulement présumer d'après certaines lettres privées, reçues de Tourguenieff par le Comte Tolstoï en 1858, que celui-ci se trouvait en relations suivies avec Hertzen et que cette correspondance était très volumineuse dans les années passées. Dans une des lettres autographes du Comte Tolstoï, écrite le 25 janvier 1862 à M. Serdobolsky, habitant chez lui, le Comte Tolstoï se plaint de l'étudiant Sokolov, également maître d'école à Yasnaïa Poliana, et lui reproche de s'occuper de lithographie, ainsi que d'écouter les divagations d'Hertzen, au lieu de s'occuper de son affaire, et il ajoute que, par conséquent, il ne s'adressera plus aux étudiants. Pourtant, la plupart de ces jeunes gens sont entrés à son service après cette lettre. Au cours de la conversation que j'ai eue avec les étudiants, beaucoup parmi eux m'ont déclaré que pour rien au monde ils ne veulent être étudiants, et M. Serdobolsky a ajouté qu'un tel stigmate indélébile marque les étudiants que jamais il ne voudra se faire étudiant, car on a peur même de prononcer ce nom à cause de l'horreur qu'en ont le peuple et toute la société.

« Dans la maison du Comte Tolstoï, meublée très simple-

ment, je n'ai constaté la présence d'aucune porte secrète, ni d'aucun escalier secret, ni de pierre d'impression, ni de télégraphe, bien que le vice-gouverneur, dans l'entretien qu'il avait eu avec moi, avait émis la supposition que le Comte pouvait posséder une imprimerie pour sa revue. Il possède un appareil de photographie et un laboratoire de chimie.

« Le Comte Tolstoï a une attitude très fière avec les étrangers et, en général, a soulevé contre lui tous les propriétaires fonciers, car ayant été juge médiateur, il montrait du parti-pris en faveur des paysans, de sorte que le gouverneur avait reçu des requêtes demandant de faire révoquer le Comte Tolstoï ; mais il démissionna de lui-même. Au contraire, son attitude est très simple envers les paysans et même amicale envers les élèves de ses écoles. »

« 14 juillet 1862 ».

Tolstoï apprit à Samara, où il faisait une cure de Koumyss, cette visite de la police à Yasnaïa Poliana ; il partit aussitôt et écrivit, à son passage à Moscou, cette lettre à la comtesse A. Tolstoï :

LI

A la Comtesse A. Tolstoï.

Août 1862.

J'ai reçu votre lettre avant mon départ de Samara, ma chère amie, et j'ai décidé de vous répondre de Moscou. Merci de votre affection ; je ne suis pas aussi malade que vous le croyez, pas du tout malade en ce moment. Et que sont

ces craintes que vous aviez à mon sujet ? J'en ai été fort intrigué et ce n'est qu'après avoir reçu des nouvelles de Yasnaïa que j'ai tout compris.

Ils sont bien, vos amis ! Tous ces Potapov, Dolgorouky, Araktcheiev, ce sont vos amis, tout ça !

On m'écrit de Yasnaïa que, le 1er juillet, trois voitures attelées de trois chevaux sont arrivées à la maison. On a défendu à tout le monde de sortir, même à ma tante, et on a commencé des perquisitions. Qu'ont-ils cherché ? Je n'en sais rien. Un de vos sales colonels a lu toutes mes lettres et mon journal intime que, seulement au moment de mourir, j'avais l'intention de laisser à celui qui sera alors mon meilleur ami. Il a lu deux paquets de correspondance pour le secret desquelles j'aurais donné tout au monde, et il est parti en disant qu'il n'avait rien trouvé de *suspect*.

Par bonheur pour moi et pour votre ami, je n'étais pas là, car je l'aurais tué... C'est charmant, c'est admirable ! C'est ainsi que le Gouvernement se fait des amis ! Si vous vous souvenez de mes opinions politiques, vous savez que toujours, et surtout depuis ma passion pour mon école, j'ai été tout à fait indifférent pour le Gouvernement et encore plus pour les libéraux actuels que je méprise de toute mon âme.

Maintenant, je ne puis plus dire cela ; j'éprouve de la colère, du mépris, presque de la haine envers ce charmant gouvernement qui perquisitionne chez moi pour y chercher des presses lithographiques et typographiques qui servent à imprimer des proclamations de Hertzen que, d'ennui, je n'ai pas la patience de lire jusqu'au bout. Il est de fait que pendant une semaine tous ces charmes défendus : proclamations et le *Kolokol* (1) sont restés chez

(1) Journal révolutionnaire imprimé à Londres par Hertzen et interdit en Russie.

moi, mais je les ai rendus sans même les avoir lus. Je connais tout cela et le méprise ; ce n'est pas une parole en l'air ; je le méprise de toute mon âme. Et voilà qu'on perquisitionne chez moi ! C'est comme si l'on avait perquisitionné chez vous pour cause d'assassinat d'un enfant, et cela n'aurait pas encore été aussi offensant. S'ils voulaient connaître ma façon de vivre, il auraient pu l'apprendre autrement. Ah, oui ! ils sont charmants, vos amis ! Je n'ai pas encore vu ma tante, mais je m'imagine son état.

Je vous écrivais jadis qu'on ne devait pas chercher dans la vie un abri tranquille ; qu'il faut travailler, peiner, souffrir. Tout cela, on le peut, mais à condition de s'enfuir quelque part à l'abri de ces brigands bien pommadés et dont les joues et les mains sont lavées avec du savon parfumé et qui sourient aimablement. Je vous assure que je m'en irai. Si je reste encore longtemps en vie, je me sauverai dans un couvent, pas pour prier, — je ne crois pas qu'on ait besoin de cela, — mais pour ne pas voir toutes ces turpitudes humaines : la débauche solennelle, l'outrecuidance en épaulettes et en crinolines.

Pouah ! Comment vous, « un brave homme », comment pouvez-vous vivre a Pétersbourg ! Je ne pourrai jamais le comprendre ; ou vous avez peut-être déjà la cataracte et vous ne voyez plus rien...

LII

Yasnaïa Poliana, 7 août 1862.

Je vous ai écrit de Moscou. J'ai tout appris par une lettre seulement. Maintenant, plus je reste à Yasnaïa, plus l'offense qu'on m'a faite m'est douloureuse et plus ma vie

me paraît gâtée. J'ai réfléchi en vous écrivant pour ne rien oublier, ne rien ajouter, afin que vous puissiez montrer ma lettre à ces brigands, les Potapov et les Dolgorouky, qui sèment à l'envi la haine contre le gouvernement et abaissent l'Empereur dans l'opinion de ses sujets.

Je n'abandonnerai pas cette affaire ; je ne le veux ni ne le *peux*.

Tout mon travail dans lequel je cherchais le calme, tout a été annulé. Ma tante a été tellement effrayée qu'elle est malade et ne se relèvera probablement plus. Tout le monde me regarde déjà, non comme un honnête homme (opinion que j'ai gagnée après tant d'années), mais comme un criminel, un incendiaire, un faussaire qui n'a échappé que par la roublardise.

« Eh bien, mon bon, on te tient donc. Trève de paroles sur l'honnêteté, sur la vérité, et tout le reste. On a failli t'enchaîner. »

Quant aux propriétaires, inutile d'insister ; c'est un seul cri de triomphe.

Ecrivez-moi, je vous prie, le plus vite possible en consultant Pérovsky, ou Alexis Tolstoï (1), ou celui qui vous plaira le mieux. Demandez-leur comment je dois écrire et transmettre ma lettre à l'Empereur. Je ne vois pas d'autre moyen que de recevoir une satisfaction aussi publique qu'à été l'offense. Remettre les choses dans leur ancien état est certes impossible... Ou bien je m'expatrierai, et j'y suis fermement décidé. Je n'irai pas rejoindre Hertzen ; Hertzen est ce qu'il est ; moi, je suis ce que je suis. Et je ne me cacherai pas. Je déclarerai hautement que je vends mes

(1) Le comte B.-A. Pérovsky, directeur d'études des grands-ducs dont j'ai parlé dans une note précédente. Le comte Alexis Tolstoï, neveu de Pérovsky et poète bien connu.

biens dans l'intention de quitter la Russie où on ne sait jamais un instant auparavant ce qui vous attend.

Seulement, il y a autre chose, et cela m'indigne et me fait rire tout à la fois. Vous savez ce qu'a été pour moi cette école depuis que je l'ai ouverte. C'était toute ma vie, le sanctuaire, le temple dans lequel je cherchais le salut contre toutes les inquiétudes, tous les doutes et toutes les tentations de la vie. Je me suis arraché d'elle pour aller auprès de mon frère malade, et j'y suis revenu plus fatigué encore, cherchant plus de travail et plus d'amour. Je suis rentré, et j'ai trouvé chez moi ma nomination inattendue de juge de paix. J'avais une revue, j'avais une école, mais ma conscience m'empêchait de refuser le poste en présence de la brutalité et la cruauté de la noblesse, qui avait promis de m'avaler vivant si j'acceptais cette fonction.

Les protestations contre ma nomination de juge sont arrivées jusqu'à vous... Alors, à deux reprises, j'ai réclamé un jugement, et deux fois de suite le Tribunal a déclaré que non seulement j'avais raison, mais qu'il n'y avait même aucun motif de me juger. Au reste, je dois dire en toute conscience que j'atténuais les rigueurs de la loi au profit des nobles, et je l'ai fait trop souvent.

J'ai fait venir des étudiants pour professer dans mon école et je leur donnais beaucoup de mon temps, malgré toutes mes autres occupations. Ils étaient au nombre de douze et, sauf un, ils se sont montrés d'excellents garçons. Je fus assez heureux de les voir tous se soumettre, moins à mon influence qu'à celle du milieu dans lequel ils professaient. Chacun d'eux était venu avec un manuscrit de Hertzen dans sa valise et des pensées révolutionnaires dans la tête, et *chacun*, sans une seule exception, brûlait, huit jours après, ce manuscrit, rejetait ses pensées révolution-

naires, et enseignait aux enfants des paysans l'histoire sainte et les prières, leur donnait à lire l'Evangile. Ce sont des faits. Tous les onze étudiants, sans exception, agissaient ainsi, non par ordre, mais par conviction. Je donnerai ma tête à couper si on trouve dans toute la Russie, en 1862, un douzième étudiant semblable.

Tout cela a duré un an : ma justice de paix, mon école, ma revue, mes étudiants, leurs écoles à eux, sans parler de mes affaires de famille, tout marchait non seulement bien, mais très bien. Je m'étonnais souvent de mon bonheur et je remerciais Dieu d'avoir trouvé une occupation si tranquille, tant souhaitée et si absorbante.

Vers le printemps, ma santé commençait à s'affaiblir, le médecin me prescrivit de faire une cure de koumys (1). J'avais donné ma démisssion de juge et je ne voulais qu'une chose : c'était de consacrer toutes mes forces à mon école et à ma revue qui en était le reflet. Pendant mon absence, les étudiants se conduisaient aussi bien que lorsque j'étais là ; au moment des récoltes, ils fermaient les écoles et habitaient ensemble à Yasnaïa Poliana, avec ma tante. Ma sœur était venue de l'étranger pour nous voir et s'était installée dans mon cabinet de travail. On m'attendait de jour en jour. Le 6 juillet, trois troïkas avec clochettes, portant des gendarmes armés, se sont arrêtées devant le perron de la maison de Yasnaïa. Mes juges et souverains, desquels dépendaient mon destin, celui de ma tante de soixante-quinze ans, de ma sœur et de dix jeunes gens, se composaient d'un certain colonel de gendarmerie Dournovo, du commissaire de police du district de Krpiavinsk et d'un commissaire de police rural Kabeliatsky, qui a été chassé du service militaire parce qu'il avait reçu des

(1) Lait de chèvre fermenté que fabriquent les kirghizes.

gifles et qui passait à Toula pour être le courtier du Gouverneur. C'est cet individu qui a lu toutes les lettres que moi seul et ceux qui les ont écrites avons lues ; lui qui a lu mon journal intime, que personne au monde n'a lu.

Ils ont arrêté immédiatement tous les étudiants. Ma tante, qui croyait que c'était moi qui arrivais, courait à ma rencontre, et la frayeur qu'elle a éprouvée lui a causé la maladie dont elle souffre encore. On a perquisitionné chez les étudiants et on n'a rien trouvé. Ce qui semblait le plus amusant, c'est que, sous les yeux des gendarmes, les étudiants brûlaient et cachaient dans l'herbe les papiers insignifiants qui leur semblaient compromettants. Tout paraît compromettant lorsqu'on vous punit sans jugement et sans permettre aucune explication. Alors même qu'il y aurait eu quelque chose de dangereux, on aurait donc pu tout cacher et tout détruire. A mon avis, il en résulte que ces expéditions n'ont d'autre but que de nous offenser et de nous prouver que l'épée de Damoclès de l'arbitraire et de l'injustice est toujours suspendue sur chacun de nous.

Le commissaire de police et les gendarmes n'ont pas manqué de le faire sentir à tous dans la maison. Ils ont fait des remontrances, menacé d'arrestation, exigé qu'on leur servît à manger, ainsi qu'aux chevaux. Ces gendarmes armés couraient, criaient, juraient sous les fenêtres de ma sœur comme dans un pays conquis. On n'a pas permis aux étudiants d'aller d'une maison à l'autre pour dîner. Les policiers sont allés dans les sous-sols, dans les water-closets, dans le cabinet de photographie, dans les hangars, dans les écoles, dans le cabinet de physique. Ils ont réclamé tous les livres, ils ont voulu briser les portes, et cela sans montrer aucun ordre les autorisant à agir ainsi. Bien plus, ils sont allés dans mon cabinet de travail qui était en ce moment la chambre à coucher de ma sœur, et

ont tout fouillé. Le commissaire de police a lu tout ce qu'on m'a écrit et tout ce que j'ai écrit depuis l'âge de seize ans. Je ne sais jusqu'à quel point il a trouvé cela intéressant, mais il a *permis* à ma sœur d'aller au salon et lui a *permis* de se coucher ; et cela déjà à la tombée du jour, et après avoir obtenu la permission du commissaire.

C'est alors que des scènes révoltantes se sont passées. Il lisait et mettait de côté lettres et papiers suspects ; ma sœur et ma tante, dans leur terreur, se hâtaient de cacher lettres et papiers les plus innocents. La lettre du vieux prince Doundoukov-Korsakov leur semblant suspecte, mon secrétaire l'a cachée dans sa casquette. Il va sans dire que personne ne l'a trouvée. Je suis certain que le plus suspect était qu'on n'a rien trouvé de suspect, et je suis fermement convaincu que pas un des palais de Pétersbourg n'est aussi peu suspect que Yasnaïa Poliana.

Ils sont ensuite allés à Tcherny, autre propriété m'appartenant, ont lu toutes les lettres de mon défunt frère que je conserve comme une relique, et sont partis en nous *tranquillisant* complètement, nous disant n'avoir rien trouvé de suspect, en nous faisant des remontrances, puis nous demandant à dîner.

Je me suis dit souvent qu'il était bien heureux que je ne me sois pas trouvé là. Si j'avais été là, il est certain que j'aurais été jugé comme assassin. Vous pouvez vous imaginer les bruits qui se mirent à circuler dans tout le district, dans tout le gouvernement parmi les paysans et les seigneurs.

Depuis ce moment, ma tante est de plus en plus mal. Quand je suis arrivé, elle a commencé à sangloter, est tombée et ne peut plus se tenir debout.

On disait que j'étais dans une forteresse ou que je m'étais sauvé à l'étranger. Même les gens qui connaissaient

bien mes opinions et mon mépris pour toutes les occupations secrètes, complots, fuites, etc., commençaient déjà à le croire.

Maintenant les gendarmes sont partis, après nous avoir permis d'aller d'une maison à l'autre. Pourtant, il sont emporté les certificats des étudiants et ne les rendent pas.

Notre situation, la mienne surtout, est entièrement bouleversée. Plus d'école ; les paysans rient entre eux, les nobles triomphent, et nous, à chaque coup de clochette, il nous semble qu'on vient pour nous arrêter. J'ai dans ma chambre un revolver chargé et je me demande comment tout cela finira.

M. le gendarme, en partant, nous a tranquillisés en nous disant qu'au cas où nous aurions caché quelque chose, il reviendrait peut-être demain, et il arrivera de nouveau comme notre juge et maître avec M. le Commissaire de police.

Je ne sais qu'une chose : si tout cela se fait sans que l'Empereur le sache, il faut nous révolter, et avec tout le reste de nos forces se débattre contre cet état de choses, car il est impossible de vivre ainsi. Mais si cela doit être et que l'Empereur croie que c'est indispensable, il faut nous en aller là où l'on peut savoir que, si on n'est pas un malfaiteur, on peut porter la tête haute. Ou bien, il faut employer tous ses efforts pour prouver à l'Empereur qu'on ne saurait continuer à vivre ainsi.

Excusez-moi, je vous prie. Je crains de vous compromettre avec cette lettre ; mais j'espère que votre amitié sera plus forte que toutes ces considérations et qu'en tout cas, vous me direz franchement votre opinion, et ce que vous me conseillerez. Si vous n'êtes pas de mon avis, peut-être que je me soumettrai à vos raisons, ou, du moins, je vous laisserai tranquille.

Adieu, je vous serre la main, j'envoie mes salutations à tous les vôtres qui me paraissent, je l'avoue, sous un jour peu favorable ; il me semble que la faute en est à vous tous.

LII *bis*

Réponse de la comtesse A. Tolstoï (1).

Libau, 18 août 1862,

Votre première lettre m'avait déjà bouleversée, mon cher Léon, mais celle d'hier m'a fait verser des larmes amères, et j'éprouve une angoisse dont il me serait difficile de vous donner la mesure.

Nous avons lu et relu votre lettre ensemble, Lise, Boris (2) et moi, nous nous sommes concertés longtemps sur ce qu'il y a à faire et toutes nos conclusions sont restées peu consolantes. Boris dit qu'il faut tenter une réparation, mais il n'espère pas que nous arrivions à un résultat. Le gouvernement ne comprendra pas votre exigence, parce qu'il a fait à votre égard ce qu'il a fait à l'égard de milliers de personnes. D'ici, il nous serait difficile de vous donner un bon conseil et je ne vous écris que pour ne pas vous laisser longtemps en suspension dans la disposition d'esprit où vous êtes ; mais dans quelques jours, nous serons rentrés à Pétersbourg et de là je tâcherai de vous

(1) Ecrite en français et citée d'après le recueil de la correspondance entre Léon Tolstoï et la comtesse A. Tolstoï, éditée par le Musée Tolstoï.

(2) La sœur de la Comtesse Alexandrine, et le général comte Boris Alexeïevitch Perovsky, directeur d'études du grand duc héritier, plus tard Alexandre III.

écrire ce que j'aurai fait et à quoi nous nous serons arrêtés. Cependant, Boris pense qu'il n'y a pas de temps à perdre et vous engage d'écrire immédiatement à l'empereur — de nous envoyer cette lettre ouverte, nous donnant le droit de disposer d'elle comme bon vous semblera. Boris regrette extrêmement qu'il y ait quelques expressions trop crues dans votre lettre, car autrement on aurait pu presque la montrer en original à l'Empereur. Dans tous les cas, je m'en vais la copier, et après en avoir retranché quelques paroles je la montrerai à Dolgoroukoff (1) sans lui cacher certainement toute la profondeur de mon indignation et de mon dégoût. Mais je doute qu'il se décide, lui, à porter des plaintes contre lui-même. Je n'hésiterais pas à remettre votre lettre à lE'mpereur moi-même, — mais je ne le ferais que dans le cas où je ne risquerais pas de gàter l'affaire, car l'opinion personnelle d'une femme, d'une parente, aura, je le crois, bien peu d'influence ; il faut qu'elle soit soutenue par un plus fort, d'autant plus que je sais que, grâce à la malheureuse chanson (2) on a gardé une mauvaise impression sur votre compte, et c'est peut-être à elle que vous devez toute cette abominable injustice. Boris et Alexis (3) vous soutiendront sans aucun doute, mais excepté eux, ne pourriez-vous pas me nommer encore quelqu'un à Pétersbourg qui vous connaisse beaucoup et soit de ces parages. Du reste, ceci en tous cas, pour avoir plus d'une corde à son arc. Je prie Dieu de m'inspirer chaque mouvement qui peut vous ti-

(1) V. A. Dolgoroukoff, chef de la fameuse 3e section de la chancellerie privée de l'Empereur, et dont il était déjà question.

(2) Chanson satirique contre le haut commandement, composée par Tolstoï, pendant le siège de Sébastopol.

(3) Le comte Alexis Tolstoï.

rer de cette impasse et que la vérité de vos paroles puisse convaincre les autres, comme elle nous a convaincus ici. Qu'y a-t-il d'étonnant que moi j'aie pleuré en lisant ces atroces détails qui ont bouleversé votre existence? Mais si vous aviez vu la colère de Boris et les grosses larmes qu'il avait de la peine à retenir, vous auriez compris que même dans ce cercle qui vous inspire tant de dégoût, il y a des cœurs que l'injustice et l'arbitraire révoltent profondément.

Et maintenant que vous me croyez ou non, je vous dirai que ma conviction la plus profonde c'est que non seulement l'empereur, mais même D. (1) ignore parfaitement le mode de procéder de leurs délégués. Ce dernier n'en est pas moins inexcusable, si toutefois on ne peut admettre l'excessive difficulté des temps où la trahison est partout, ainsi que le complot et le débordement démocratique. De là cette investigation générale et partant cette injustice, — laissez-moi dire involontaire, — qui retombe souvent sur les gens innocents et honnêtes. Comprenez-moi bien : ce n'est pas une défense en faveur de l'arbitraire, mais je vous expose ce qui est, pour que vous ne pensiez pas que c'est une mesure spécialement dirigée contre vous; — non, vous avez seulement eu le malheur de tomber innocemment dans la masse des suspects qui remplissent la Russie. Ce n'est pas une consolation, car personne ne vous rendra ce qu'on vous a enlevé, pour ainsi dire, d'un coup de main, en bonheur et en quiétude, mais je le répète, l'état des choses actuelles rend cette offense moins significative.

D'un autre côté, ils sont inexcusables de leur ignorance et de leur brutalité — je n'ai point de paroles pour quali-

(1) Dolgoroukoff.

fier cette action-là. Le sang me bouillonnait dans les veines pendant que je les voyais fouiller dans votre sanctuaire. Seulement, ce qui est sûr, c'est que ces êtres-là n'auront gardé ni impression, ni souvenir de cette lecture-là. Il leur faut une nourriture plus salée. J'ai beaucoup, beaucoup de peine pour vous — mais combien il faut remercier Dieu de ce que vous ne vous trouviez pas là. Vous auriez commis une action que tous les honnêtes gens auraient comprise et excusée, mais que vous ne vous seriez jamais pardonnée dès que votre colère serait tombée.

Mon cher Léon, au nom de ce que vous avez eu de sacré dans la vie, je vous supplie de ne pas vous laisser aller à un parti extrême, quoi qu'il arrive, surtout avant que le calme ne soit revenu complètement, et dans ce calme il y aura, j'en suis sûre, un autre ordre de choses qui surgira dans votre âme. N'écoutez aucun conseil de l'orgueil, de l'amour-propre blessé et même de l'honneur attaqué. Pesez ces choses devant ce même Dieu qui vous a donné des jours de paix et de bonheur. Ne donnez pas gain de cause à ces êtres méprisables qui triomphent pour le moment de ce qu'ils appellent votre défaite. En restant tranquillement là où vous êtes, en continuant vos travaux vous les ferez enrager bien plus. N'avez-vous pas assez d'estime de vous-même pour être convaincu que tout peut se regagner, et même avec usure. Je ne veux pas que vous quittiez Yasnaïa Poliana. Nulle part, vous ne pourrez être aussi heureux et, ce qui plus est, aussi utile. Ne sacrifiez pas cette réalité-là à votre colère, si juste qu'elle soit. Et, s'il est possible, pardonnez. Personne ne le comprendra peut-être en ce moment, mais on le reconnaîtra un jour à des fruits bénis. Vous êtes arrivé à un carrefour. Il faut choisir entre les hommes et Dieu ; entre la haine qui est néfaste à soi et aux autres, et l'a-

mour, le pardon qui vivent éternellement. Ne transgressez pas cette loi même en n'ayant en vue que vos souffrances et vos désagréments personnels. C'est peut-être la minute décisive de votre vie. Il faut y réfléchir profondément, autant qu'on peut sans parti pris, et de tous côtés, et ceux-ci sont nombreux. Dans le feu d'une nervosité fort compréhensible, l'argument le plus juste peut vous échapper. Rien dans le fait n'est plus impitoyable qu'un homme injustement maltraité et qui se sent fort de son innocence. Humainement parlant, on n'a rien à lui reprocher, et c'est bien là votre position, mais il y a quelque chose de mille fois plus grand que cette innocence, et vous le comprendrez dès que vous descendrez scrupuleusement dans votre conscience. Chose singulière, — nous ne craignons pas de commettre mille iniquités et injustices envers le Seigneur — et la première qui nous frappe, nous paraît une chose monstrueuse et impossible à supporter. Je l'ai éprouvé bien des fois personnellement. — Au nom du Ciel, ne prenez pas cela pour de la morale importune et hors de propos. J'ai le cœur déchiré, je suis malade de votre chagrin, mais votre mal est si grand, votre position si douloureuse que les petits remèdes me dégoûteraient et je ne saurais en parler — Votre pauvre tante, elle me fait une affreuse peine, — ce ne serait pas le moment de la quitter, et votre sœur aussi. L'idée de craindre d'être compromise par vos lettres ne m'est jamais venue et je m'étonne que vous l'ayez eue. Je suis ce que je suis, ouvertement et je ne comprendrai même jamais les *considérations*.

J'attends votre réponse avec impatience et je vous bénis de loin avec la tendresse d'une mère. Que Dieu vous inspire.

LIII

A l'Empereur Alexandre II

Majesté,

Le 6 juin, un officier supérier de la gendarmerie, en compagnie des autorités du district, arriva dans ma propriété pendant mon absence. Durant les mois de vacances, habitaient dans ma maison des étudiants, des maîtres d'école du district dont j'étais juge de paix, ma tante et ma sœur. L'officier de gendarmerie annonça aux maîtres d'école leur arrestation et exigea la remise de leurs effets et papiers. La perquisition dura deux jours. On perquisitionna à l'école, dans les sous-sols et les chambres de débarras. D'après les dires de l'officier de gendarmerie lui-même, on n'y trouva rien de suspect.

Outre l'offense portée à mes hôtes, on a estimé nécessaire de porter la même offense à moi, à ma tante et à ma sœur. L'officier de gendarmerie a perquisitionné dans mon cabinet de travail qui servait à ce moment de chambre à coucher à ma sœur. A la question qui lui était adressée pour savoir en vertu de quel ordre il agissait ainsi, l'officier déclara qu'il agissait en vertu d'un ordre impérial. La présence des gendarmes et des fonctionnaires qui accompagnaient l'officier confirmait ses paroles. Les fonctionnaires se sont présentés dans la chambre à coucher de ma sœur, n'y ont laissé sans examen minutieux aucune lettre, pas une page de nos notes intimes, et ont déclaré en partant à mes hôtes et à ma famille que tout le monde était libre et que rien de suspect n'avait été trouvé. Il s'ensuit qu'ils étaient en même temps nos

juges et qu'il dépendait d'eux de nous déclarer comme suspects et privés de liberté. L'officier de gendarmerie ajouta, toutefois, que son départ ne devait pas encore être considéré comme définitif et il ajouta : « Chaque jour nous pouvons revenir. »

Je considère au-dessous de ma dignité d'assurer Votre Majesté que je ne mérite pas l'offense qui m'a été portée. Tout mon passé, mes relations, mes services d'Etat et l'œuvre d'instruction publique connus de tous ; enfin, la Revue dans laquelle sont exprimées mes convictions les plus intimes auraient pu, sans qu'on ait eu besoin de recourir à des mesures ruinant le bonheur et la tranquillité des gens, prouver à quiconque s'intéresse à moi que je ne pouvais pas être un conspirateur, un auteur de proclamations, un assassin ou un incendiaire. Outre l'offense de suspicion criminelle, outre ma déconsidération aux yeux de la société et le sentiment de la menace constante sous laquelle je suis obligé de vivre et d'agir, cette visite des gendarmes, tout cela m'a rabaissé dans l'opinion du peuple, opinion que j'ai mis des années à conquérir et qui m'était nécessaire en raison de l'activité que j'avais choisie : l'organisation des écoles populaires.

En vertu du sentiment propre à l'homme, je cherche à qui attribuer la faute de tout ce qui m'est arrivé. Ce n'est certes pas moi le coupable : je me sens plus innocent que jamais ; je ne connais pas le faux dénonciateur ; je ne puis pas accuser non plus les fonctionnaires qui m'ont jugé et offensé : ils ont assez répété qu'ils agissaient non par leur volonté, mais sur l'ordre impérial.

Pour être toujours aussi juste envers mon Gouvernement et envers la personne de Votre Majesté, je ne puis et ne veux y croire. J'estime qu'il est impossible que la volonté de Votre Majesté puisse être que des innocents soient

punis, et que ceux qui n'ont commis aucune faute vivent constamment sous la menace de l'offense et du châtiment.

Afin de savoir à qui je dois attribuer tout ce qui m'est arrivé, je me permets de m'adresser directement à Votre Majesté ; je demande seulement que nul ne puisse reprocher à Votre Majesté un acte d'injustice et que les coupables d'abus de votre nom soient, sinon punis, du moins dénoncés.

De Votre Majesté
le féal sujet

Comte Léon Tolstoï.

Moscou, 22 août 1862.

Au Gouverneur de Toula

7 septembre 1862.

Son Excellence P. M. Daragan,

L'Empereur a daigné recevoir du propriétaire foncier du gouvernement de Toula, Comte Tolstoï, une lettre féale, concernant la perquisition opérée dans sa propriété de Yasnaïa Poliana, en juillet dernier.

Cette mesure avait été provoquée par divers renseignements défavorables concernant les personnes séjournant chez lui, ses relations suivies avec eux, et par d'autres circonstances ayant provoqué la suspicion. Bien que certaines de ces personnes furent, en effet, trouvées en possession des permis irréguliers de séjour et que chez

l'une d'elles on découvrit des ouvrages défendus, Sa Majesté a daigné décider que la mesure sus-dite n'entraîne aucune conséquence pour le Comte Tolstoï personnellement.

En portant à Votre Excellence cette volonté impériale pour qu'elle reçoive l'exécution conforme et en vous laissant le soin de la communiquer au Comte Tolstoï, au cours d'un entretien personnel, je vous prie en même temps de faire savoir au Comte que s'il s'était trouvé à Yasnaïa Poliana lors du séjour qu'y a fait le colonel Dournovo, il se serait certainement convaincu que les officiers supérieurs du corps de la gendarmerie, malgré les difficultés inhérentes à leur mission, s'appliquent à l'accomplir avec la circonspection qui est la qualité absolue de leurs fonctions.

(*Signe*) Prince V. Dolgoroukov.

LIV

Moscou, 7 septembre 1862.

Chère amie Alexandrine.

Que je suis heureux d'avoir une amie comme vous? Votre lettre m'a fait tant de plaisir et m'a si bien consolé ! J'en avais bien besoin, car j'ai eu tous les malheurs ces temps derniers : les gendarmes, la censure qui est si sévère pour ma revue, que ce n'est que demain qu'elle paraît, et encore sans mon article qui, je ne sais trop pourquoi, est allé jusqu'à Pétersbourg. Mais ce qui est mon principal malheur, ou bonheur — à votre choix — c'est que moi,

vieux sot édenté, je suis tombé amoureux (1). Oui, j'ai dit le mot, et je ne sais pas si je dis l'exacte vérité. Il ne fallait peut-être pas vous l'écrire, mais j'ai envie de vous expliquer pourquoi je suis, non pas indifférent à tout ce qui m'était arrivé, mais j'en suis loin. On dirait qu'il s'est passé déjà beaucoup de temps.

Il ne fallait peut-être pas vous l'écrire, parce que probablement ces jours-ci, je sortirai de cet état d'âme confus et en même temps heureux dans lequel je me trouve. Vous savez vous-même que cela ne se passe jamais comme on l'écrit et comme on le raconte ; c'est toujours si compliqué, si embrouillé ; il y a tant de choses impossibles à dire !... Un jour, je vous dirai tout cela avec joie ou avec un triste souvenir.

Une seule chose m'effraie : c'est de me sentir coupable envers moi-même ; mais pour cela il n'y a et ne peut y avoir aucune règle ; il y a seulement le sentiment, et c'est précisément de lui qu'on a peur.

J'ai fait remettre ici ma lettre à l'Empereur par son aide de camp, Cheremetiev, je crois, et j'ai prié Kryjanovsky de veiller au sort de cette lettre. Je me trouve dans la situation d'un homme à qui l'on a marché sur les pieds, qui ne peut se débarrasser de cette impression d'avoir été délibérément offensé et qui tient absolument à savoir si c'est exprès ou non qu'on l'a fait, qui en désire satisfaction ou qu'on lui dise simplement : « Pardon ».

Je remarque en moi en cet instant tous les mauvais instincts qui me répugnaient tant chez les autres. Quand la censure estropie mes articles, que la poste égare mes

(1) De sa future femme, Mlle Sophie Andreïevna Bers. On verra par le récit de Mme Tolstoï, qu'à cette date, Tolstoï avait déjà avoué son amour à la jeune fille.

lettres ou que les paysans viennent se plaindre qu'on leur a pris un morceau de terre, ce n'est pas avec la même ardeur que je fais mon possible pour que mes articles ne soient pas estropiés, que la poste n'égare pas mes lettres, que les paysans ne se plaignent plus, mais je pense simplement : « Bah ! il ne peut pas en être autrement chez nous. Que le diable les emporte ! Il faut fuir un pareil pays, il faut tout envoyer promener », etc. C'est stupide, c'est vilain, c'est un signe de faiblesse. Je le sais maintenant plus que jamais et je voudrais envisager tout le monde avec affection, avec calme, surtout.

Je ne voulais écrire que deux lignes en réponse à votre lettre. Je pensais et pense vous écrire quand je serais déjà sur l'un ou l'autre bord. Adieu, chère amie ; que Dieu vous protège et vous donne la paix que je cherche pour moi en ce moment de toute mon âme.

Je vous prie de bien serrer la main à l'excellent Boris Alexeievitch et de le remercier pour l'intérêt qu'il me porte.

LES FIANÇAILLES ET LE MARIAGE DE TOLSTOI

Récit de la comtesse Sophie Tolstoï.

I

A YASNAÏA POLIANA

Au commencement du mois d'août 1862, mes deux sœurs et moi fûmes très heureuses d'apprendre que notre mère avait l'intention de nous emmener en diligence, ainsi que mon petit frère Volodia, voir notre grand-père, Alexandre Mikhoïlovitch Isleniev.

Grand-père Isleniev (que Lev Nicolaïevitch a dépeint dans l'*Enfance* sous les traits du père), habitait à cette époque sa propriété d'Ivitsi, la seule qui lui restait, et encore était-elle achetée sous le nom de sa première femme, Sophie Alexandrovna, née Jdanov. Cette même Jdanova est décrite par Lev Nicolaïevitch dans l'*Enfance*, sous le nom de « La Belle Flamande ».

Les trois filles de mon grand-père du deuxième lit n'étaient pas encore mariées, et la seconde était ma grande amie.

La propriété de mon grand-père se trouvait à cinquante verstes de Yasnaïa Poliana.

La sœur de Lev Nicolaïevitch, Maria Nicolaievna, venait d'arriver d'Algérie à Yasnaïa Poliana. Ma mère, qui était sa meilleure amie, la sachant à Yasnaïa Poliana, a



BOSTON PUBLIC LIBRARY

Mademoiselle Sophie Bers en 1860.
Elle épousa, deux ans après, le comte Léon Tolstoï.

(Photographie communiquée par la comtesse Sophie Tolstoï).

tenu à s'arrêter en passant. Ce fut pour nous une grande joie, comme on en ressent, quand on est jeune, à la perspective d'un changement.

Les préparatifs furent très bruyants. Nous cousions de belles robes, nous nous occupions des malles et nous attendions avec impatience le jour du départ. Je ne me rappelle pas du reste comment nous sommes partis, et mes souvenirs du voyage même sont restés assez confus : arrêts, changements de chevaux, repas rapides, fatigue causée par le déplacement dont nous n'avions pas l'habitude, puis arrivée à Toula, chez la sœur de ma mère, tante Nadejda Alexandrovna Karnovitch, mariée au maréchal de la noblesse de Toula.

Nous allâmes visiter la ville qui me parut ennuyeuse, très sale et peu intéressante, mais nous ne voulions rien passer et nous tenions à tout étudier consciencieusement pendant notre voyage. Après le dîner, nous partîmes pour Yasnaïa Poliana.

Il faisait un temps merveilleux. Le soir était tombé, la route était si pittoresque, le spectacle si nouveau pour nos yeux de fillettes habitant la ville, que ce fut pour nous comme une révélation de la nature sauvage.

Nous rencontrâmes Maria Nicolaievna et Lev Nicolaievitch qui nous témoignèrent une joie bruyante. L'aimable et réservée tante Tatiana Alexandrovna Yergolskaïa nous souhaita la bienvenue en français et la vieille Natalia Petrovna (1) me caressa l'épaule et sourit à ma petite sœur Tania, qui avait alors quinze ans (2).

On mit à notre disposition une grande chambre au rez-de-chaussée qui était meublée simplement, même pau-

(1) Dame de compagnie de Tatiana Yergolskaïa.
(2) Mlle Tatiana Bers.

vrement. Autour de la table se trouvaient des canapés en bois blanc avec des coussins durs, faisant office de dossier, les sièges de même, et le tout était recouvert d'une petite cotonnade à raies bleues et blanches. Il y avait également un grand fauteuil, peint en blanc et garni de coussins aussi durs que les autres. La table était simple, en bouleau, faite par un menuisier de campagne. Aux poutres du plafond étaient vissés des anneaux en fer auxquels on accrochait autrefois des selles, des jambons et quantité d'autres choses. Du temps du grand-père de Lev Nicolaïevitch, cette pièce était réservée aux provisions.

Les journées commençaient à se raccourcir, — on était au commencement d'août, — et nous eûmes à peine le temps de faire le tour du jardin que Natalia Petrovna nous proposa d'aller faire la cueillette des framboises. C'est la première fois de ma vie que j'en mangeai cueillies ainsi à l'arbrisseau, au lieu de les prendre dans les grands paniers qu'on apportait chez nous pour en faire de la confiture.

Il n'en restait presque plus sur les arbustes, mais j'ai beaucoup admiré les jolis petits fruits rouges dans la verdure et j'ai goûté avec délices leur frais parfum.

A la tombée de la nuit, maman m'envoya au rez-de-chaussée pour défaire nos malles et préparer nos lits. Aidée de Douniacha, femme de chambre de petite tante (1), je me suis mise à tout préparer pour la nuit, quand soudain Lev Nicolaïevitch entra. Douniacha lui dit qu'il n'y avait place que pour trois, et non pour quatre.

— Tenez, là, sur ce grand fauteuil, dit Lev Nicolaïevitch, en le tirant et en y ajustant un tabouret large et carré.

(1) T. Yergolskaïa.

— C'est moi qui veux dormir sur le fauteuil, dis-je.

— Eh bien, moi, je vais vous préparer votre lit, dit Lev Nicolaïevitch, et il se mit gauchement à dérouler les draps.

J'avais un peu honte, mais il y avait quelque chose de doux et d'intime dans ces préparatifs en commun.

Quand tout fut prêt et que nous remontâmes, nous trouvâmes Tania qui, fatiguée du voyage, s'était endormie sur un canapé dans la chambre de petite tante. On coucha aussi Volodia. Maman conversait avec petite tante et Maria Nicolaïevna du bon vieux temps, et ma sœur Lisa me reçut avec un regard interrogateur. Chaque minute de cette soirée m'est restée profondément gravée dans la mémoire.

Dans la salle à manger à grande baie italienne, le valet de chambre, Alexey Stépanovitch, préparait la table pour le souper. Il était de petite taille et louchait un peu. L'imposante et assez belle Douniacha (décrite dans l'*Enfance*) l'aidait à dresser la table. La porte du milieu donnait accès sur un petit salon dans lequel se trouvait un vieux clavecin en bois de rose. Le petit salon possédait aussi une fenêtre à l'italienne, qui s'ouvrait sur un petit balcon d'où l'on avait une vue si belle qu'elle attirait toujours mon attention, et maintenant encore je l'admire.

Je pris une chaise et sortis seule sur le balcon pour admirer la vue. L'état d'âme dans lequel je me trouvais à ce moment resta gravé dans mon cœur tout le reste de ma vie, bien qu'il me serait impossible de l'exprimer. Etait-ce l'impression de la vraie campagne, de la nature, de l'espace, était-ce le pressentiment de ce qui arriva six semaines après, quand j'entrai ici en maîtresse de maison ; était-ce l'adieu à la vie libre de jeune fille, ou tous ces sentiments réunis ? Je n'en sais rien. — Mais ma disposi-

tion d'esprit était très significative, très sérieuse, heureuse, comme nouvelle et infinie. Tout le monde descendit pour souper ; Lev Nicolaïevitch vint me chercher.

— Non, merci, je n'ai pas faim, il fait si bon ici ! dis-je.

De la salle à manger arrivait la voix capricieuse de ma sœur Tania, la petite gâtée de la famille. Lev Nicolaïevitch s'en retourna, mais bientôt revint me trouver, sans avoir achevé son souper. De quoi parlâmes-nous alors ? Je ne m'en souviens plus ; je me rappelle seulement qu'il me dit :

— Comme vous êtes claire, simple !

Et j'avais plaisir à l'entendre me dire ces choses.

Comme je dormis bien, dans ce fauteuil, que Lev Nicolaïevitch m'avait préparé ! En me couchant, je me sentis tout d'abord un peu gênée par les bras du fauteuil ; mais je ris en moi-même en songeant comment Lev Nicolaïevitch m'avait arrangé cette couche. Je m'endormis avec un sentiment nouveau, celui d'une grande joie en tout mon jeune être.

Le matin, mon réveil fut également joyeux ; j'avais envie de courir, voir tout, bavarder avec tout le monde. Quel air de gaieté régnait en ce temps à Yasnaïa Poliana ! Lev Nicolaïevitch faisait tout son possible pour nous distraire et Maria Nicolaevna s'y employait autant.

On attela un long char-à-bancs, ainsi qu'un très beau cheval blanc pour Lev Nicolaïevitch.

Il y eut aussi plusieurs visiteurs : la femme de l'architecte de Toula, Mme Gromova et Sonia Berholtz, la nièce de la directrice du lycée de Toula. Maria Nicolaevnà, heureuse d'avoir auprès d'elle ses deux meilleures amies, ma mère et Mme Gromova, était bien disposée et égayait tout le monde. Lev Nicolaïevitch me proposa de monter à cheval sur Belogoubka, ce que j'avais ardemment désiré.

— Mais comment pourrais-je, je n'ai pas mon amazone, lui dis-je en regardant ma robe crème garnie, de petits boutons de velours noir.

— Cela ne fait rien, me répondit-il : il n'y a pas ici des villas, et le bois seul vous verra ; et il m'aida à monter Belogoubka.

Il me semblait qu'il n'y avait pas au monde de plus heureuse que moi, quand je galopais à côté de Lev Nicolaïevitch, sur la route où est maintenant notre station de chemin de fer la plus proche, endroit qui, dans ce temps-là, faisait partie du bois. Plus tard, chaque fois que je refis le même chemin, je ne revis jamais plus ces choses sous la même couleur. Ce jour-là tout était différent, tout était magique et beau !

Nous arrivâmes à une clairière, au milieu de laquelle il y avait une meule de foin ; lorsque je revins par la suite à cette même place, avec mes enfants et ceux de ma sœur Tania, pour y prendre le thé, elle ne me parut plus sous la même couleur, il s'en fallait de beaucoup.

Maria Nicolaevna nous invita tous à grimper au haut de la meule et à se faire rouler jusqu'en bas ; tout le monde accepta avec plaisir. La soirée se passa joyeuse et bruyante.

Le lendemain, nous partîmes à Krasnoïé, qui avait appartenu à mon grand-père Isleniev ; ma grand'mère étant enterrée là-bas, ma mère tenait à aller saluer la tombe de sa mère et à revoir les endroits où elle était née et avait grandi. On ne nous laissa partir de Yasnaïa Poliana qu'à contre-cœur, et ma mère donna sa parole qu'à notre retour, nous nous y arrêterions, ne serait-ce que pour un jour.

Nous partîmes pour le bourg de Krasnoïé avec des chevaux de louage, Maria Nicolaevna nous ayant prêté une voiture. Nous ne nous arrêtâmes pas longtemps là-bas. Je me souviens de l'église et du monument sur lequel était inscrit : « Princesse Sophia Pétrovna Kozlovskaïa, née comtesse Zavadovskaïa. » Ceci me remit en mémoire la malheureuse vie de ma grand'mère. Elle a bien souffert, et par le prince aviné Kozlovsky, qu'elle avait épousé contre son gré ; et par le fait que son second mariage avec mon grand-père Isleniev fut considéré comme illégitime. Je la revois dans ce décor de campagne, ayant chaque année un enfant, et craignant à tout instant de voir mon grand-père, qui était joueur, perdre toute sa fortune et être obligé de quitter sa maison de campagne ; cela lui arriva, du reste, à la fin de ses jours. Le vieux prêtre et son chantre Fétis se rappelaient de Sophia Pétrovna et parlaient d'elle avec sympathie.

— J'ai pris sur mon âme un grand péché en la mariant en secret, nous raconta le vieux prêtre, mais elle m'a tellement supplié ! « Si je ne puis être sa femme devant le monde, je veux au moins l'être devant Dieu », disait-elle.

On racontait sur le compte du chantre Fétis qu'un jour, le croyant mort, on se disposait à le porter au cimetière, quand tout à coup il en sortit et rentra chez lui. Je revois encore sa pauvre figure maigre et sa petite natte grise. Je n'ai jamais vu à Moscou de chantre portant une natte ; mais à ce moment rien ne m'étonnait, tout me sembait fantastique et beau.

II

TOLSTOÏ FAIT L'AVEU DE SON AMOUR.

De Krasnoïé, après avoir donné à manger aux chevaux, nous partîmes pour Ivitsi, chez grand-père. Là aussi nous fûmes reçus chaleureusement. Grand-père, qui avait l'habitude de marcher vite en traînant les pieds dans ses bottes molles, aimait à plaisanter, et il nous appelait « petites Moscovites ». Son grand plaisir était de nous pincer les joues entre le pouce et l'index en disant un mot drôle et en clignant des yeux. Je revois toujours sa carrure puissante, une calotte noire sur sa tête chauve, et son grand nez busqué, ressortant de son visage glabre et rose.

Sa seconde femme, Sophia Alexandrovna, nous frappa par son habitude de fumer la pipe en laissant tomber sa lèvre inférieure. De sa beauté d'autrefois il ne lui restait que ses yeux noirs et expressifs.

La belle Olga, leur deuxième fille, d'un aspect calme et froid, nous conduisit en haut, dans les chambres préparées pour nous. Derrière une armoire, on m'avait dressé un lit ; une chaise de bois servait de table de nuit.

Le lendemain, on nous emmena chez des voisins où nous fûmes présentés à d'aimables jeunes filles, mais qui nous parurent étranges. C'était des provinciales, ressemblant beaucoup à celles qu'a décrites Tourguenieff dans ses romans. Tout ce milieu rappelait encore le temps de l'esclavage. La vie des propriétaires fonciers était simple, sans chemin de fer, avec des besoins restreints. Tout leur intérêt se concentrait dans la gérance de leurs propriétés, la chasse, les voisins, les travaux d'agré-

ment des femmes, et, de temps à autres, les fêtes de famille ou d'Eglise.

Le lendemain de notre arrivée à Ivitsi, Lev Nicolaïevitch, qui n'était pas attendu, arriva, monté sur son cheval blanc. Il venait de faire cinquante verstes et, malgré cela, paraissait vaillant, gai, dispos. Mon grand-père qui l'aimait beaucoup, comme toute la famille Tolstoï d'ailleurs, en souvenir de son amitié pour le comte Nicolas Ilyitch Tolstoï (1), le reçut avec une joie affectueuse. Un grand nombre de visiteurs vint chez nous ce jour-là, et le soir, après les promenades de la journée. la jeunesse organisa des danses. Il y avait des officiers, des propriétaires, des jeunes filles et beaucoup de dames. Toutes ces personnes nous étaient étrangères, mais peu nous importait : on s'amusait, et c'était l'essentiel. On jouait à tour de rôle des valses sur le piano.

— Comme vous êtes élégante, me dit Lev Nicolaïevitch en regardant ma robe blanche, garnie aux épaules de nœuds lilas dont partaient de longs rubans qu'on appelait alors des « Suivez-moi ». C'est dommage que vous ne vous soyez pas montrée ainsi devant ma tante, ajouta-t-il en souriant.

— Vous ne dansez pas? demandai-je.

— Oh ! non, je suis trop vieux.

Les deux tables sur lesquelles on avait joué aux cartes, étaient restées ouvertes, quand tout le monde fut parti. Les bougies se consumaient, et nous n'allions pas nous coucher, car Lev Nicolaïevitch parlait avec tant de feu qu'il nous retenait. Enfin, maman trouva qu'il était temps de se retirer. Nous n'osâmes pas lui désobéir, et j'étais déjà sur le seuil de la porte, lorsque Lev Nicolaïevitch me rappela :

— Sophia Andrïevna, attendez un instant.

(1) Le père de Léon Tolstoï.

— Qu'y a-t-il ?

— Voyons, essayez de déchiffrer ce que je vais vous écrire !

— Bien, dis-je.

— Mais je n'écrirai que les lettres par lesquelles commencent les mots ; à vous de les deviner.

— Comment pourrai-je ? C'est impossible ! Enfin, écrivez toujours.

Lev Nicolaïevitch effaça les chiffres inscrits sur l'ardoise qui avait servi aux joueurs, prit la craie et se mit à écrire. Nous étions tous deux graves et fort émus. Je suivais sa grande main rougeâtre et sentais que toutes mes forces d'âme, toute mon attention s'étaient portées sur cette craie et sur la main qui la tenait.

V. J. E. V. B. D. B. M. F. T. V. S. M. V. A. E. I. D. B. P. M. écrivit Lev Nicolaïevitch.

« Votre jeunesse et votre besoin de bonheur me font trop vivement sentir mon vieil âge et l'impossibilité du bonheur pour moi », lisai-je.

Mon cœur se mit à battre avec violence, je me sentis la tête en feu et ne me rendis plus compte de rien ; il me sembla qu'à cet instant je pouvais deviner tout, étreindre l'insaisissable, comprendre l'incompréhensible.

— Allons, et ceci, fit Lev Nicolaïevitch, et il traça :

« O. S. F. U. F. I. D. V. F. A. M. S. E. A. C. D. V. S. L. T. A. V. S. T. D. C. E.

« On se fait une fausse idée, dans votre famille, à mon sujet et à celui de votre sœur Lise. Tâchez, avec votre sœur Tania, de corriger l'erreur », lisais-je avec la même facilité.

Lev Nicolaïevitch ne parut nullement étonné de la promptitude avec laquelle je déchiffrais ses lettres, comme c'eût été une chose toute naturelle.

Notre excitation nerveuse se trouvait à tel point au-dessus de l'ordinaire disposition d'esprit que rien ne nous surprenait plus.

Mais la voix mécontente de ma mère m'interpella à ce moment et nous dûmes nous séparer à la hâte.

Arrivée dans ma chambre, j'allumai une bougie, m'assis par terre et commençai à écrire mon journal, mon cahier appuyé sur une chaise. En notant les paroles de Lev Nicolaïevitch, je compris qu'il s'était passé entre nous quelque chose de très sérieux, de significatif, de définitif. Mais, pour bien des raisons, je n'ai pas laissé mes sentiments et mes rêves se développer.

J'enfermais à clef dans mon âme ce qui venait de se passer, afin de cacher au monde ce qu'il ne devait pas encore savoir.

III

A MOSCOU

Avant de repartir pour Moscou, nous nous sommes arrêtés un jour à Yasnaïa Poliana.

Cette fois, ce ne fut pas aussi gai, car Maria Nicolaevna se préparait à aller avec nous à Moscou et de là partir pour l'étranger où elle devait laisser ses enfants ; c'est pourquoi, tante Tatiana Alexandrovna, qui aimait beaucoup sa favorite Maschenka, était triste et silencieuse. Il lui fut toujours douloureux de se séparer de celle qu'elle aimait et avait élevée comme sa fille et que le mari de celle-ci, le comte Valérien Pétrovitch Tolstoï, rendait si malheureuse. Tante Tatiana en était d'autant plus chagrinée que le comte Valérien était son neveu, fils de sa sœur Elisabeth Alexandrovna.

J'étais un peu troublée de l'attention que Lev Nicolaïevitch me montrait, et des regards soupçonneux de mes sœurs et de mes autres proches. Ma mère semblait soucieuse, tandis que Volodia et Tania, fatigués du voyage, avaient grande envie de rentrer. On loua à Toula une voiture contenant quatre places à l'intérieur et deux à l'extérieur, également abritées.

Nous quittâmes Yasnaïa Poliana avec regret. Nous prîmes congé de tante et de Natalia Pétrovna et cherchâmes Lev Nicolaïevitch pour lui dire adieu.

— Je pars avec vous, nous dit-il simplement et gaiment. Comment rester maintenant ici ! Ce sera si vide et si triste, ajouta-t-il.

Sans savoir pourquoi, je devins subitement gaie; tout s'illumina autour de moi et je courus dire la grande nouvelle à ma mère et à mes sœurs.

Il fut décidé que Lev Nicolaïevitch occuperait tout le long du chemin une des places à l'extérieur et qu'à chaque station, Lisa et moi prendrions à tour de rôle l'autre place. Et nous partîmes.

Vers le soir, j'eus froid et voulus dormir. Je m'enroulai dans mes couvertures, et éprouvai un bonheur calme d'être à côté de mon écrivain favori, l'auteur de l'*Enfance*, qui de près me semblait encore plus doux et plus sympathique. Il me narra longuement et avec art ses impressions de Caucase, sa vie de là-bas, la beauté des montagnes et de la nature sauvage, ses combats. J'étais heureuse d'entendre sa voix régulière, un peu gutturale, comme lointaine et d'une infinie douceur. Par moments, je m'endormais, puis, me réveillais, pendant que la même voix continuait à égrener avec poésie des contes caucasiens. Je me sentais un peu honteuse de sommeiller ainsi; mais j'étais encore si jeune qu'il m'était impossible de lutter

contre la fatigue, quoique je fusse un peu peinée de ne pouvoir entendre tout ce qu'il disait.

On voyagea toute la nuit ; dans la voiture, tout le monde dormait ; l'on percevait seulement de temps à autre la voix de ma mère, qui causait avec Maria Nicolaevna, ou celle de Volodia qui geignait à travers le sommeil. Au dernier relai, mon tour revint de s'asseoir à côté de Lev Nicolaievitch ; mais Lisa s'approcha de moi et me demanda de lui donner ma place.

— Sonia, fit-elle, si cela ne te fait rien, cède-moi ton tour ; il fait trop chaud a l'intérieur.

Nous sortîmes de la station et chacun reprit sa place. Je montai à l'intérieur de la voiture.

— Sophia Andreïevna ! me cria Lev Nicolaïevitch, mais c'est votre tour de s'asseoir dehors.

— Je le sais, mais j'ai froid, répondis-je, et la portière se referma derrière moi. Lev Nicolaïevitch resta pensif un instant, puis, changeant de place, se mit sur le siège à côté du cocher.

Le lendemain, Maria Nicolaïevna partit pour l'étranger et nous rentrâmes à Pokrovskoïé, dans notre maison de campagne, où mon père et mes frères nous attendaient.

Désormais, tout me parut nouveau dans la vie. Le milieu était le même, les gens étaient les mêmes, j'étais la même, mais extérieurement seulement. Mon « moi » s'est évanoui, il s'est fondu avec l'espace infini, est devenu libre, illimité, tout puissant. J'achevais de vivre ces derniers jours de jeune fille en une sorte de clarté rayonnante et d'extase de toutes mes sensations. Je n'ai eu pendant le reste de ma vie que deux périodes pendant lesquelles mon âme soit montée aussi haut. Et ce réveil si particulier et si rare de l'âme m'ont convaincu plus que tout que l'âme vit de sa propre vie, qu'elle est immortelle et que la mort

est la libération de l'âme de son enveloppe corporelle.

A son arrivée à Moscou, Lev Nicolaïevitch loua un logement chez un cordonnier allemand. Les questions scolaires l'absorbaient à cette époque et il éditait une revue sous le titre de *Yasnaïa Poliana*, dans le but spécial d'y traiter des questions d'enseignement populaire.

Lev Nicolaïevitch venait nous voir presque tous les jours à Pokrovskoïé ; mon père, qui allait souvent en ville pour ses occupations, le ramenait quelquefois. Un jour, il nous raconta qu'il était allé au Palais Petrovsky, pour faire remettre, par un aide de camp, une lettre à l'empereur Alexandre II, relatant la perquisition qui avait été faite chez lui à Yasnaïa Poliana, ce qui fut une offense toute gratuite. Ce fut le 23 août 1862. L'Empereur se trouvait à ce moment dans son palais Pétrovsky, à l'occasion des manœuvres qui avaient lieu sur le champ de Khodynka.

Durant ces jours, je me promenais et causais beaucoup avec lui. Une fois il me demanda si j'écrivais mon journal. Je lui répondis que je l'avais commencé depuis l'âge de onze ans, et que l'année dernière, j'avais même composé un roman.

— Laissez-moi lire votre journal, me dit-il.

— Non, je ne le puis.

— Donnez-moi alors votre roman.

Je le lui donnai. Le lendemain, comme je lui demandais s'il l'avait lu, il me répondit qu'il l'avait seulement parcouru. Or je lis plus tard dans son « journal » cette réflexion : « Elle m'a donné à lire son roman ; quelle force de vérité et de simplicité ! »

Il me raconta par la suite qu'il ne dormit pas cette nuit-là, tant il fut bouleversé par ma façon de juger le prince Doulbitsky, sous les traits duquel il s'était reconnu. Je

disais du prince qu'il avait « un extérieur extraordinairement peu attrayant » et qu'il était « très versatile dans ses opinions ».

Une autre fois, je me sentais de très bonne humeur et répétais tout le temps la même bêtise : « Quand je serai reine, je ferai ceci », ou bien : « Quand je serai reine, j'ordonnerai cela ». Le cabriolet de mon père, dont on avait dételé le cheval, se trouvait près du balcon, je m'y assis et m'écriai : « Quand je serai reine, je me promènerai dans des cabriolets semblables. »

Alors, Lev Nicolaïevitch saisit les brancards, et, faisant office de cheval, m'entraîna au grand galop, en disant : « Voilà, je vais promener ma reine. » Cet épisode prouve combien il était fort et bien portant.

— Il ne faut pas, il ne faut pas, cela vous fatiguera, m'écriai-je.

Mais il me fut doux d'être ainsi promenée par Lev Nicolaïevitch.

Comme les soirées étaient belles alors ! La lune argentée éclairait les prairies et se mirait dans le lac. Ces nuits d'août avaient comme une fraîcheur d'acier.

— Quelles folles nuits ! disait souvent Lev Nicolaïevitch, assis avec nous sur le balcon ou en promenade autour de la maison. Il n'y eut entre nous aucune scène d'amour, aucune explication : nous nous connaissions depuis longtemps, et notre communion d'âmes s'en ressentait. Et pourtant, j'avais comme une hâte fébrile de terminer cette vie libre et délicieuse de jeune fille. J'étais heureuse, je ne désirais rien.

Pendant ce temps, Lev Nicolaïevitch vint nous voir de plus en plus souvent. Quand il s'attardait, mes parents lui offraient l'hospitalité pour la nuit. Un jour, au commencement de septembre, nous étions allés le reconduire. Au

moment de le quitter, ma sœur me pria de l'inviter à venir le jour de sa fête qui avait lieu le 5 septembre. Je le lui demandai et insistai même auprès de lui.

— Mais pourquoi voulez-vous absolument que je vienne le 5 ?

Je refusai de le lui dire, ma sœur ne tenant pas à ce qu'il sache que c'était le jour de sa fête. Enfin, il me promit de venir, et, à notre grande joie, ne manqua pas à sa parole.

Dans les premiers temps, je ne croyais pas que je fusse la cause de ses fréquentes visites. En revanche, j'éprouvai pour lui un sentiment de plus en plus profond. Je me souviens qu'un jour, je courus toute émue dans ma chambre, m'approchai de la fenêtre d'où l'on voyait l'étang, l'église, tout ce qui m'était cher depuis mon enfance (j'étais née à Pokrovskoïé) et je sentis mon cœur battre à coups redoublés. Ma sœur Tania, entrant à ce moment, surprit mon émotion.

— Qu'as-tu, Sophia ? me demanda-t-elle avec sympathie.

— Je crains d'aimer le Comte, lui répondis-je en français d'un ton bref et sec.

— Pas possible ? s'étonna Tania qui ne soupçonnait nullement mes sentiments. Elle s'en chagrina même, car elle me connaissait et savait que, pour moi, le mot aimer signifierait souffrir et non en jouir.

Entre le 5 et le 16 septembre, notre famille déménagea à Moscou, quittant la vie de la campagne. A Moscou, tout me sembla ennuyeux, étroit, et produisit sur moi une impression déprimante. Nous avions l'habitude, avant notre départ, de dire adieu à nos coins de prédilection et d'en faire le tour ; cette année, je pris congé effectivement

pour toujours du cher Pokrovskoïé, ainsi que de ma vie de jeune fille.

A Moscou, les visites quotidiennes de Lev Nicolaïevitch recommencèrent. Un soir, j'entrai, comme de coutume, dans la chambre de ma mère qui était déjà couchée. Rentrant d'une soirée ou du théâtre, je venais toujours près d'elle et lui racontais gaiement la soirée passée ; mais ce jour-là, nous n'étions heureuses ni l'une ni l'autre.

— Qu'as-tu, Sophia ? me demanda maman.

— Vois-tu, maman, tout le monde croit que Lev Nicolaïevitch ne songe pas à m'épouser ; il me semble pourtant qu'il m'aime, dis-je timidement.

Maman se fâcha :

— Tu t'imagines toujours que tout le monde est amoureux de toi ; va-t-en et ne pense pas à des bêtises, fit-elle.

Je fus très chagrinée de la manière avec laquelle maman avait reçu mes confidences, et je ne parlai depuis lors à personne de Lev Nicolaïevitch. Mon père se fâcha aussi de ce que Lev Nicolaïevitch, qui nous visitait si souvent, ne demandât pas, suivant les traditions, la main de sa fille aînée. Il se montra assez froid avec lui et pas bon avec moi. Ma position à la maison devint assez pénible.

Le 14 septembre, Lev Nicolaïevitch me dit qu'il avait à me communiquer quelque chose de très important. Il ne me fut pas difficile à deviner de quoi il s'agissait. Il conversa longuement avec moi durant la soirée. J'étais au piano, et lui, adossé au grand poêle, ne cessait de répéter, dès que je terminais un morceau : « Jouez, jouez ».

La musique empêchait les autres d'entendre ce qu'il disait, tandis que mes mains tremblaient d'émotion, mes doigts s'embarrassaient sur le clavier et je jouais peut-être dix fois la même valse : « Il Baccio » que j'avais apprise par cœur pour accompagner le chant de ma sœur Tania.

LÉON TOLSTOI EN 1862
à la veille de son mariage.

(Photographie communiquée par Mme T. Kouzminsky,
sœur de la comtesse Sophie Tolstoï).



Lev Nicolaïevitch ne me fit pas une vraie demande en mariage et je ne me rappelle pas tout ce qu'il me dit ce soir ; je me souviens seulement qu'il m'avouait son amour et disait vouloir m'épouser ; il ne procéda que par allusions, tandis qu'il notait dans son journal :

« 12 septembre, 1862. — J'aime comme je n'ai jamais cru qu'on puisse aimer. Je me sens devenir fou, je me tuerais si cela continue ainsi. Hier, j'ai passé la soirée chez ses parents. Elle est délicieuse sous tous les rapports... »

« 13 Septembre. — Demain, aussitôt levé, j'irai lui dire tout ; sinon, je me tuerai... 4 heures du matin... Je lui ai écrit une lettre que je lui remettrai demain, c'est-à-dire aujourd'hui... Dieu, comme j'ai peur de mourir ! Un pareil bonheur n'est pas possible. Seigneur,aidez-moi !... »

Encore une journée se passa. Le 16 septembre, mon frère Sacha et ses camarades du corps de cadets arrivèrent. Le soir, le thé était servi dans le salon, et les cadets affamés se restauraient. Lev Nicolaïevitch, qui avait passé toute cette journée avec nous, profita d'un moment propice pour m'appeler dans la chambre de ma mère, où nous nous trouvâmes seuls :

— J'aurais voulu vous parler, me dit-il, mais je n'ai pu ; voici une lettre que je garde sur moi depuis deux jours ; lisez-la, j'attendrai ici votre réponse.

Je saisis la lettre, courus dans notre chambre de jeunes filles, et voici ce que j'y lis :

« Sophia Andreïevna, je suis à bout de forces. Voilà trois semaines que je me dis chaque jour : « il faut que je lui dise tout aujourd'hui », et le soir je vous quitte aussi triste, sans avoir parlé, avec le même sentiment de crainte et de bonheur. Chaque nuit, comme en ce moment, je remémore mon passé, je souffre et me dis : pourquoi ne lui as-

tu pas parlé ? Et je me répète ce que je veux vous dire. J'emporte donc cette lettre pour vous la donner, si de nouveau le courage me manque. Votre famille pense que je suis amoureux de votre sœur Lisa ; elle se trompe. *Votre roman m'est resté gravé dans la mémoire* et je me suis persuadé, en le lisant, que Doublitsky n'avait pas le droit de rêver au bonheur. Vous pouvez prétendre à un amour plus poétique, et quand vous en aimerez un autre, je n'aurai pas le droit de l'envier, mais devrai plutôt me réjouir en vous regardant tous deux comme des enfants. A Ivitsi, j'écrivis : *Votre présence me rappelle trop vivement ma vieillesse*, mais alors, comme maintenant, je me mentai à moi-même. J'aurais pu alors ne pas aller plus loin, me retirer de nouveau dans mon monastère de labeur solitaire, et me remettre à mon œuvre. Maintenant, je ne puis plus rien, je sens que j'ai troublé la paix de votre chère famille, que nos chères et amicales relations sont perdues. Et je ne puis ni ose rester. Vous êtes une nature honnête : dites moi, la main sur le cœur, sans hâte, ce que je dois faire.

« J'aurais beaucoup ri, il y a un mois, si on m'avait dit qu'on pouvait souffrir autant, et être heureux de souffrir. Dites-moi, *en honnête homme*, si vous voulez être ma femme ? Ne dites *oui* que si votre brave petit cœur vous le souffle spontanément. Si vous avez le moindre doute, il vaut mieux dire non. Pour l'amour de Dieu, interrogez-vous bien. Certes, ce me sera un coup terrible que d'entendre votre « non ». Mais je m'y attends, et *j'aurai* la force de le supporter. Car si, étant votre mari, je ne suis jamais aimé autant que j'aime, ce serait épouvantable. »

Je parcourus la lettre de Lev Nicolaïevitch jusqu'à « voulez-vous être ma femme », et j'allais aussitôt remonter

pour lui répondre affirmativement, lorsque je rencontrais à la porte ma sœur Lisa qui me demanda :

— Eh bien ?

— Le Comte m'a demandée en mariage, lui dis-je vivement.

Ma mère entra à ce moment, comprit tout et, me prenant par les épaules, me fit virer en disant :

— Va et dis-lui ta réponse.

Je montai l'escalier comme sur des ailes, traversai la salle à manger, le salon, et entrai dans la chambre de ma mère. Lev Nicolaïevitch était debout, appuyé contre le mur, dans un coin de la pièce, et attendait. Je m'approchai de lui, il me prit les mains, et me demanda :

— Eh bien ?

— Mais oui !... fis-je.

Quelques instants après, toute la maisonnée sut ce qui s'était passé et tout le monde nous félicita.

IV

FIANCÉS

Le lendemain, 17 septembre, était jour de fête de ma mère, ainsi que le mien. Nos parents et amis vinrent nous porter leurs souhaits, et l'on en profita pour annoncer les fiançailles. Quand notre vieux professeur de français sut que Lev Nicolaïevitch s'était fiancé avec moi, et non avec ma sœur aînée, il fit cette réflexion :

— C'est dommage que ce ne soit pas avec Mlle Lise ; elle a été si studieuse.

La petite Katia Obolenskaïa, se jetant à mon cou, me dit au contraire :

— Comme je suis heureuse que vous vous mariiez avec Lev Nicolaïevitch qui est si bon, et de plus est écrivain.

Je ne fus fiancée que pendant une semaine ; on me conduisit dans des magasins où j'essayai avec indifférence des robes, du linge, des chapeaux, etc. Lev Nicolaïevitch venait tous les jours. Une fois, il m'apporta les cahiers de son journal intime qu'il tenait, par excès de conscience, à me faire lire avant notre mariage. Je pleurai beaucoup en apprenant son passé, j'en fus très bouleversée et regrettai presque d'en avoir pris connaissance.

Un soir, maman alla au théâtre avec mes sœurs. On donnait *Othello*, avec le célèbre tragédien Oldrich, et maman renvoya la voiture pour conduire également mon fiancé et moi au spectacle. Nous restâmes silencieux tout le long du chemin, j'avais trop peur qu'il se désillusionnât vite d'une petite fille simple et bête comme moi !

Un jour, il me trouva près de la fenêtre du salon avec une de mes amies Olga Z. qui pleurait à chaudes larmes. Lev Nicolaïevitch s'en étonna.

— Sophia sera perdue pour nous, lui dit-elle ; vous l'emmenez et nous ne la reverrons peut-être plus jamais.

Cette dernière semaine passa comme un rêve. Lev Nicolaïevitch hâtait notre mariage, parce que bien des personnes en éprouvait du chagrin.

— Il nous faut au moins le temps de faire le plus nécessaire du trousseau, disait ma mère.

— Mais elle est toujours si élégamment habillée, répondait Lev Nicolaïevitch.

Malgré tout, on fit le plus urgent, et le mariage fut fixé au 23 septembre, à sept heures du soir, dans l'église du Palais (1). Nous étions tous affairés, et Lev Nicolaïevitch au-

(1) Le père de la fiancée, le Dr Bers, était le médecin du Palais impérial de Moscou.

tant que nous. Il acheta une superbe berline, commanda la photographie de toute ma famille et me donna une broche ornée d'un beau diamant. Il fit faire également son portrait que j'encadrai dans le bracelet que mon père me donna.

Lev Nicolaievitch eut en plus des ennuis avec un certain M. Stellovsky, à qui il avait vendu toutes ses œuvres.

Je n'attachai aucune importance aux toilettes ni aux cadeaux ; ce qui m'intéressait le plus, c'était mon amour : je ne pouvais me défaire de la peur de perdre l'amour de Lev Nicolaïevitch, sentiment qui me poursuivait toute ma vie, bien que, grâce à Dieu, nous ayions toujours conservé la même affection, pendant les quarante-huit ans de notre vie conjugale.

Quand nous parlâmes de notre vie future, Lev Nicolaïevitch me demanda où je voulais passer le premier temps de notre mariage : à Moscou, près de mes parents, faire un voyage à l'étranger, ou aller directement à Yasnaïa Poliana. Préférant commencer sans retard ma vie d'intérieur, je choisis Yasnaïa Poliana, et il en parut fort heureux.

V

LE MARIAGE

Le jour de notre mariage arriva. Lev Nicolaievitch n'apparut que pendant un instant dans la journée. Nous nous assîmes sur les valises déjà prêtes pour notre départ, et il se mit à me faire part de ses doutes sur la constance de mon amour : il me sembla qu'il avait peur du mariage. Je fondis en larmes.

Ma mère, survenant, le morigéna :

— Vous choisissez bien mal votre jour pour l'agacer ; elle a déjà le cœur assez gros de nous quitter.

Lev Nicolaïevitch, un peu honteux, partit bientôt. Il dîna ce jour-là en compagnie du ménage Perfilier qui lui servaient de père et mère à la cérémonie. Ce sont eux qui le bénirent et le conduisirent à l'église.

Mon fiancé choisit comme garçon d'honneur M. Temiriazev, tandis que son frère Serge Nicolaïevitch nous devança à Yasnaïa pour préparer notre arrivée. De la famille de Lev Nicolaïevitch assista au mariage sa tante Youschkova, qui devait m'accompagner en voiture.

Vers sept heures, mes sœurs et mes amies commencèrent à m'habiller.

Quand je fus prête, on m'épingla mon long voile et mes fleurs. Ma robe était en tulle, le cou et les bras décolletés, suivant la mode de l'époque. Ce tissu léger et transparent m'entourait comme d'un nuage et laissait apercevoir mes maigres épaules et bras de jeune fille incomplètement développée. Ma toilette terminée, nous attendîmes mon fiancé.

Une heure se passa, plus encore, et il ne venait toujours pas. Il m'avait paru si étrange le matin, que j'eus la pensée qu'il s'était peut-être enfui. Tout à coup, Alexis Stepanovitch, le valet de chambre dont j'ai déjà parlé, arrive et demande qu'on ouvrît de suite une malle pour y prendre une chemise. Il avait bien tout préparé pour son maître, mais avait oublié de garder une chemise pour le mariage. Lev Nicolaïevitch l'envoya en chercher une dans les magasins ; mais comme c'était dimanche, tout était fermé. Le temps qu'on lui apportât la chemise et qu'il s'habillât il se passa encore un bon moment ; enfin, le garçon d'honneur arriva, annonçant la présence du fiancé à

l'église. Dès lors, les adieux commencèrent : ce ne furent que larmes et sanglots.

— Que ferons-nous maintenant sans notre petite Comtesse, disait la nourrice qui m'appelait ainsi depuis mon enfance, probablement parce que je portais le nom de ma grand'mère, la comtesse Sophia Petrovna Zavadovska.

— Et moi, je mourrai d'ennui sans toi, me disait ma sœur Tania.

Mon petit frère Petia me regardait avec ses grands yeux attristés ; ma mère s'efforçait de m'éviter, en s'occupant des préparatifs du mariage. Mon père était malade ; je me rendis auprès de lui pour qu'il me bénit ; il parut radouci et ému. On prépara le pain et le sel ; ma mère prit l'image de sainte Sophie, à côté d'elle se plaça son frère Michel Alexandrovitch Isleniev, et ils me bénirent.

Silencieux et solennels, nous prîmes place dans les voitures et nous nous rendîmes à l'église. Je pleurai tout le long du chemin. Le jardin d'hiver et l'église de la Cour étaient tout illuminés. Lev Nicolaïevitch me reçut dans le jardin, et me conduisit vers la porte de l'église où le prêtre nous attendait. Il nous prit les mains et nous conduisit à l'autel. Aussitôt les chœurs se firent entendre, et deux prêtres commencèrent l'office. Ce fut pompeux et fort brillant.

Lev Nicolaïevitch décrivit par la suite cette cérémonie dans le roman *Anna Karénine*, lors du mariage de Lévine et Kitty ; il peignit avec un art particulier, et le côté extérieur de la cérémonie et l'état d'âme de Lévine. Quant à moi, j'avais éprouvé tant d'émotions durant les quelques jours qui précédèrent mon mariage, que je demeurais comme insensible : il me semblait qu'il se passait quelque chose d'inévitable, que c'était un phénomène tout naturel.

Mes garçons d'honneur étaient mon frère Sacha et son ami P., officier de la Garde.

La cérémonie terminée, on nous congratula, et Lev Nicolaïevitch rentra avec moi. En voiture, il fut très doux et visiblement heureux.

Chez nous, au Kremlin, tout était préparé suivant la coutume : champagne, fruits, bonbons, etc. Il y avait peu de monde : les parents seulement et nos meilleurs amis. Je mis ma robe de voyage, et la vieille femme de chambre Varvara, surnommée « Huître » fit les derniers préparatifs avec le valet Alexis.

On attela six chevaux à la Daumont, dans une « dormeuse » que Lev Nicolaïevitch venait d'acheter ; on plaça dessus les malles noires et brillantes. Enfin, l'heure du départ sonna. Je sentais ma gorge se serrer douloureusement. Pour la première fois, je perçus nettement que je m'arrachais *pour toujours* de ma famille, de ceux que j'aimais et auprès de qui j'ai vécu tant d'années. Les derniers adieux furent affreux. En quittant mon père malade, je ne pus retenir mes larmes. En prenant congé de ma sœur Lisa, je la regardai au fond des yeux et elle versa des larmes aussi. Tania sanglotait comme une enfant, secondée par mon frère Pétia qui but du champagne pour oublier son chagrin, comme il nous expliqua. Je descendis pour embrasser mon frère Viatcheslav, âgé de deux ans et qui dormait, pris congé de ma nourrice qui se jeta à mon cou en sanglotant. Enfin, Stépanida Trifonovna, la réservée petite vieille qui vécu chez nous 35 ans, me souhaita poliment beaucoup de bonheur.

J'avais gardé exprès mon dernier adieu pour maman, et ce n'est qu'au moment de monter en voiture, que je me jetai à son cou, et nous nous mîmes à sangloter toutes deux. Ces larmes contenaient de la reconnaissance pour

toutes les joies que nous nous étions données l'une à l'autre, notre pardon pour les involontaires chagrins, et la douleur de notre séparation.

Lorsqu'enfin je me décidai à me séparer de ma mère pour monter dans la voiture sans me retourner, je l'entendis pousser un cri si déchirant, que longtemps après, toute ma vie, je n'ai pu oublier ce sanglot du cœur.

Une pluie d'automne ne cessait de tomber ; dans les flaques d'eau, se miroitaient les lanternes qu'on venait d'allumer, et les chevaux piaffaient avec impatience ; Lev Nicolaïevitch ferma la portière, le valet Alexis s'assit sur le siège de derrière, et à côté de lui grimpa « l'huître » Varvara. On entendit le clapotement des chevaux dans l'eau, et la voiture s'ébranla.

Toute brisée de fatigue et de chagrin, je m'enfonçai dans un coin et ne cessai de pleurer. Lev Nicolaïevitch en parut étonné et même mécontent. Il était orphelin, avait grandi sans père et mère, et, homme, ne pouvait me comprendre. Il fit observer que s'il m'était aussi pénible de quitter ma famille, c'est que je l'aimais peu. Il ne se doutait pas qu'en aimant aussi profondément ma propre famille, je devais reporter cette capacité d'aimer sur lui et sur nos enfants, ce qui d'ailleurs arriva.

Quand nous fûmes hors de la ville, l'obscurité et l'angoisse me prirent : je n'avais jamais voyagé en automne ni en hiver, et l'absence de lumière m'impressionna vivement.

Jusqu'à la première station, nous n'échangeâmes pas une parole ; mais Lev Nicolaïevitch fut excessivement doux avec moi. Au relais, on nous reçut avec des honneurs particuliers. Le titre du comte, l'attelage à la Daumont ont fait que les pièces d'apparat, destinées seulement au personnel de la Cour, nous furent ouvertes, et l'on

nous apporta le samovar. Je me blottis dans un coin de canapé et demeurai silencieuse, telle une condamnée.

— Eh bien, fais la maîtresse de maison, me dit Lev Nicolaïevitch.

J'obéis et me mis à verser le thé. J'étais très gênée et évitai de tutoyer mon mari ; longtemps après même je continuais encore à lui dire « vous ».

Le voyage de Moscou à Yasnaïa Poliana dura près de 24 heures, et nous arrivâmes à la maison le lendemain soir. J'en fus très heureuse, bien que cela me parut très étrange d'être *chez moi* à Yasnaïa Poliana.

Lorsque je montai l'escalier de la maison où je devais passer un demi-siècle, les premières personnes que je vis furent la tante Tatania Alexandrovna, qui tenait une icone de la sainte Vierge, et, à côté d'elle, Serge Nicolaïevitch qui tenait le plateau avec le pain et le sel. Je m'inclinai très bas devant eux, fis un signe de croix et embrassai l'image, puis la tante. Lev Nicolaïevitch fit de même, et nous nous rendîmes dans sa chambre où nous trouvâmes Natalia Pétrovna.

Depuis ce jour, commença ma nouvelle vie à Yasnaïa Poliana, que je n'ai pas quitté pendant dix-huit ans. En arrivant, Lev Nicolaïevitch nota dans son journal : « Il est impossible que tout cela se résolve seulement par la vie ! »

Comtesse Sophie Tolstoï.

LV

Lettre de Sophie Andreïevna Tolstoï (1).

5 octobre 1862.

Votre aimable lettre, ma nouvelle chère tante, a été une agréable surprise pour moi. Je n'ai pas encore mérité tant de bonté de votre part et je sais que c'est à Léon que je dois le bonheur d'avoir une si bonne et si aimable parente. Léon m'a tant parlé de Vous que je suis déjà habituée à Vous aimer et à apprécier l'affection que Vous avez pour mon mari. Je Vous connais déjà un peu d'après les lettres que Vous lui avez écrites et qu'il m'a montrées et aussi d'après votre portrait que je lui ai enlevé. Je ferai tout mon possible pour le rendre heureux, et je sais que c'est le seul moyen de gagner votre cœur. Quant à moi, je n'ai jamais douté un instant de mon bonheur. Je connais Léon depuis mon enfance et je l'ai toujours aimé de tout mon cœur.

J'espère que nous irons bientôt à Pétersbourg et alors j'aurai enfin le bonheur de faire Votre connaissance. Et si Vous êtes un jour à Moscou, maman sera bien heureuse de Vous voir chez elle, car elle aussi Vous connaît d'après les récits de Léon. Je Vous prie de présenter mes respects

(1) Lettre collective des nouveaux mariés à la comtesse A. Tolstoï. Les lignes de la comtesse Sophie sont écrites en français.

à Madame la Comtesse Votre Mère et à mes deux autres tantes.

Votre respectueuse nièce,

SOPHIE TOLSTOÏ.

Post-scriptum de Léon Tolstoï.

Je suis dépité de cette lettre de Sonia, chère amie Alexandrine. Je sens que vos rapports directs seront tout autres ; mais peut-être faut-il qu'il en soit ainsi.

Vous comprenez que je ne puis dire la vérité sur elle maintenant. J'ai peur de moi-même et peur de la méfiance des autres. Je puis seulement dire que ce qui frappe en elle dès l'abord, c'est qu'elle est « un honnête homme », précisément *honnête* et précisément *homme*. D'ailleurs, avec l'aide de Dieu, vous la verrez bientôt.

Que votre lettre m'est adorable et chère ! Comme elle est dans le ton de la nouvelle et heureuse disposition d'esprit dans laquelle je me trouve depuis bientôt deux mois. Où aboutira cela ? Je ne sais pas ; mais chaque jour je me sens plus calme et mieux. J'étais déjà fatigué de faire des comptes avec moi-même, de recommencer chaque fois une nouvelle vie (vous vous rappelez ?) J'étais sur le point de me tranquilliser sur ma vilenie et je commençais à me croire, pas absolument, mais presque un homme de bien ; maintenant, je me suis dépouillé de mon passé comme jamais je ne l'ai fait. Je sens à chaque instant ma vilenie en me comparant à Sonia.

« Mais je n'efface pas les tristes lignes. »

Voilà deux semaines que moi aussi je me sens pur et je tremble à tout instant de faire un faux pas.

Quelle terrible responsabilité que de vivre à deux ! Je vous écris tout cela parce que je vous aime de toute mon

âme ; c'est la sainte vérité. Oui, j'ai horriblement peur de vivre, maintenant, tellement je sens la vie et le fait que tout nouvel instant ne ressemble pas au précédent. C'est ainsi pour le moment. La principale question qui vous intéresse en moi — hélas ! — n'est pas encore abordée, mais je me sens attendri, impressionnable à tout. Ecrivez-moi, je vous prie, comme dans le vieux temps.

Adieu.

Sonia a lu cette lettre ; elle n'y comprend rien et n'y veut rien comprendre, et il n'est pas nécessaire qu'elle comprenne cet état où nous arrivons, nous autres hommes, après une longue, laborieuse et douloureuse série de doutes et de souffrances. Pour ces natures heureuses, il ne peut en être autrement.

Post-scriptum de Sonia.

Je ne puis laisser cela ainsi. Il se trompe, je comprends tout, tout à fait, tout ce qui le concerne, et sa lettre est si sombre parce qu'il a mal à la tête et qu'il est de mauvaise humeur.

Post-scriptum de Tolstoï.

Eh bien, vous voyez !

LV *bis*

Extrait de la réponse de la comtesse A. Tolstoï (1).

10 novembre 1862, Zarskoë Sélo.

Mes chers amis Léon et Sophie.

Je ne vous ai pas encore remercié pour vos lettres

(1) Ecrite en français.

dont j'ai véritablement joui de chacune dans son genre et j'avais si envie d'y répondre de suite, mais vous autres privilégiés de la campagne et de la solitude, vous ne pouvez pas même comprendre ce que c'est que d'être paralysé dans tous ses élans faute de loisirs......

En réponse à votre dispute conjugale épistolaire, je vous dirai, ma chère Sophie, qu'il faut vous résigner à ne pas comprendre quelquefois le langage de nous autres vieux. Ce serait même bien regrettable s'il vous était tout à fait intelligible. Les brusques enjambées sont comme des maladies violentes : elles vieillissent avant le temps. Qu'il vous suffise d'être aimée, d'être heureuse, de donner le bonheur et d'en recevoir de Dieu. C'est la voie qu'il a ouverte pour vous — marchez-y joyeusement et entraînez Léon à la suivre avec vous en toute simplicité et confiance sans se creuser l'esprit s'il mérite ou non son bonheur. Si nous nous voyons un jour nous en parlerons avec plus de détail......

Votre vieille tante, A. Tolstoï.

LVI

A Fett.

Du 9 octobre 1862 (1).

Mon petit Fett, mon petit oncle et, simplement, mon cher ami, Affanassy Affanassiévitch, voilà quinze jours que je suis marié et heureux et que je suis un homme nouveau, tout nouveau. Je voulais aller vous voir, mais je n'ai pas pu. Quand vous verrai-je ?

Je n'ai jamais tant senti que depuis ces derniers temps combien vous m'êtes cher et combien il y a entre nous de souvenirs inoubliables, intimes : mon frère Nicolas et bien autre chose encore. Venez faire connaissance avec moi. Je baise la main à votre femme. Au revoir, mon cher ami. Je vous étreins de tout mon cœur.

L. Tolstoï.

(1) Les deux amis s'étaient réconciliés par la suite.

LA VIE A DEUX. — ŒUVRE PÉDAGOGIQUE.
« GUERRE ET PAIX ». — « ANNA KARÉNINE »

LVII

A Fett.

Yasnaïa Poliana, avril 1863.

Vos deux lettres, mon cher Affanassy Affanasiévitch, me sont également agréables et précieuses. Je vis dans un monde si éloigné de la littérature et de la critique qu'en recevant une lettre comme la vôtre, mon premier sentiment a été l'étonnement.

Mais qui donc a écrit les *Cosaques* et *Polikouchka*? Et quelle utilité de s'en occuper? Le papier supporte tout et les directeurs de revues paient et impriment tout. Mais ce n'est que la première impression. Lorsqu'on approfondit, par la suite, qu'on fouille dans sa tête, on y découvre dans un coin, entre autres vieilleries oubliées, quelque chose d'indéfinissable qu'on appelle *l'art*. Et en comparant avec ce que vous dites, il faut convenir que vous avez raison et j'éprouve même du plaisir à fouiller dans ces vieilleries et dans ces parfums, jadis si aimés, au point que le désir d'écrire me revient.

Certes, vous avez raison, seulement il n'y a pas beaucoup de lecteurs comme vous. *Polikouchka* est du bavardage sur le premier thème venu, écrit par un homme qui « sait aussi écrire ». Quant aux *Cosaques*, ils sont avec la « sanie », mais assez mal.

J'écris en ce moment l'histoire d'un cheval pie (1). J'espère le faire paraître vers l'automne. D'ailleurs, comment écrire, maintenant? Maintenant, même les efforts invisibles deviennent visibles, et en outre, je suis maintenant plongé jusqu'aux oreilles dans *Youfanstvo* (2), et Sonia (3) aussi, Nous n'avons pas de gérant, nous avons des aides pour les travaux de labourage et de construction, mais c'est ma femme seule qui s'occupe des écritures et de la caisse.

J'ai et des abeilles, et des moutons, et un nouveau jardin, et une distillerie ; et tout marche doucement, quoique, cela va sans dire, pas bien, relativement à l'idéal.

Que pensez-vous des affaires polonaises? Mauvaises affaires, n'est-ce pas? Il vous sera nécessaire, peut-être, à vous, à Borrissov et à moi de décrocher le glaive du clou rouillé.

Et si nous allions chez vous à Nikolskoé, nous rencontrerions-nous? Eh bien, au revoir, mes salutations sincères à Maria Petrovna. Sonia et ma tante vous envoient leurs amitiés.

L. Tolstoï.

LVIII

Yassnaïa Poliana, 15 mai 1863.

Nous avons failli nous rencontrer. Combien je regrette que nous ayons failli seulement. J'aurais tant de choses à vous dire!

(1) Nouvelle intitulée *Kholostomer*.
(2) Mot composé par Tolstoï du nom de Youfan, qui est celui d'un paysan dont Tolstoï imitait la façon robuste de travailler la terre.
(3) La comtesse Tolstoï.

Il ne se passe pas un seul jour que nous ne pensions à vous. Ma femme ne joue nullement à la poupée. Ne la taquinez pas. Elle m'aide sérieusement, et il faut vous dire qu'elle est dans une position intéressante dont elle sera délivrée au commencement du mois de juillet. Et qu'arrivera-t-il après ?...

Nous continuons à cultiver notre jardin et j'ai fait une importante découverte que je m'empresse de vous communiquer : le gérant et le starost ne sont que des obstacles dans la gérance d'un bien. Essayez de congédier toutes les autorités et de dormir jusqu'à dix heures du matin, et vos affaires *n'en iront pas plus mal*. J'ai fait cette expérience et j'en suis complètement satisfait.

Comme je voudrais vous voir ! Si vous allez à Moscou et ne passez pas chez nous avec Maria Petrovna, ce sera très mal. Cette phrase m'est soufflée par ma femme qui lit ce que j'écris. Je voulais vous écrire plus longuement, mais je n'ai pas le temps. Je vous serre dans mes bras. Ma femme vous salue cordialement et moi je salue cordialement votre femme.

Une commission : Quand vous serez à Orel, achetez pour moi une vingtaine de pouds de diverses cordes et courroies et envoyez-les moi par le charretier si, avec le transport, cela ne revient pas à plus de deux roubles trente kopeks le poud. Je vous enverrai l'argent aussitôt.

L. Tolstoï.

LIX

A la comtesse A. Tolstoï.

1863.

Chère amie Alexandrine,

J'ai là, devant moi, une lettre de quatre pages pour vous,

mais je ne l'enverrai pas. Je vous ai tellement perdue de vue et je me sens tellement coupable que j'ai peur de vous ; mais la crainte de perdre en vous une amie me fait trop de peine. Vous reconnaîtrez, sans doute, mon écriture et ma signature ; mais *qui* suis-je ? et *qu'est-ce* que je suis ? vous vous le demanderez certainement.

Je suis un mari et un père, satisfait de sa situation et si habitué à elle que, pour sentir mon bonheur, je dois réfléchir et me rappeler ce que j'étais avant. Je ne fouille ni dans ma situation actuelle ni dans mes sentiments ; je sens seulement, sans penser à mes relations familiales. Cet état d'esprit m'ouvre un large horizon intellectuel. Je n'ai jamais senti mes forces intellectuelles et même morales aussi libres et aussi disposées au travail. Et j'en ai, du travail ; c'est un roman des années 1810 et 1820 qui m'a complètement absorbé depuis l'automne (1).

Je ne sais si c'est une preuve de faiblesse ou de force de caractère, parfois je pense que c'est l'un et l'autre, mais je dois avouer que mon opinion sur la vie, sur le *peuple* et sur la *société* est tout autre que celle que j'avais la dernière fois que nous nous sommes vus. On peut les plaindre tous, mais les aimer, je ne saurais comprendre comment j'ai pu les aimer avec autant de force.

Je suis quand même content d'avoir passé par cette école. Elle fut ma maîtresse et elle a beaucoup contribué à me former. J'aime les enfants et la pédagogie, mais il m'est difficile de comprendre comment j'ai pu être ce que j'étais il y a un an. Les enfants viennent chez moi le soir et portent avec eux le souvenir de ce maître que j'étais et qui ne sera plus.

Je suis maintenant un écrivain de *toutes* les forces de mon âme. J'écris et je médite comme je ne l'ai encore

(1) *Guerre et Paix.*

jamais fait. Je suis un mari et un père heureux, n'ayant rien à cacher à personne, n'éprouvant aucun désir; sauf celui de voir tout *aller* comme par le passé. Je vous aime moins qu'autrefois, mais quand même assez pour que vous ne m'abandonniez pas, quand même plus que tous ceux que j'ai connus (et j'en ai tant rencontré dans la vie !)

Il y a une chose que je vous ai toujours reprochée et que j'ai encore sur le cœur. Je la sens nettement et réfléchis assez en ce moment pour pouvoir l'exprimer. Dans nos rapports, vous me montriez toujours l'aspect *général* (vous me comprenez), l'aspect général de votre esprit et de votre cœur, sans me raconter les détails de votre vie, les faits simples, palpables de votre vie privée. Je vous parle de moi, en ce moment, et quant à vous, je ne sais pas ce que je dois vous demander. Que penser? Que désirer? Je ne sais même pas ce qu'il y a de plus cher pour vous dans la vie, sauf votre amour général du bien et de l'élégant dans la bonté, ce qui est le trait dominant de votre caractère. J'aurais tant voulu que vous m'emmeniez, non dans votre sanctuaire, mais dans les faits quotidiens de votre vie. Je crains que vous ne me compreniez pas. Je m'explique stupidement. Je suis faible de caractère. Je me soumets facilement à l'influence de ceux que j'aime ; voilà pourquoi j'ai subi et je subis encore la vôtre. Dès que j'entre en rapport avec vous, je mets des gants blancs et un habit noir (vraiment, un habit moral). Lorsque je passe une soirée chez vous, je conserve toujours un arrière-goût de quelque chose de fin, de parfumé ; mais j'aurais voulu m'accrocher à quelque chose de plus réel. C'est peut-être ainsi qu'il le faut ; et pourtant, je voudrais autre chose.

Vous vous rappelez m'avoir dit un jour que vous vouliez écrire un roman. Il me semble qu'à ce moment, nous

aurions pu entrer dans des rapports plus réels. Est-il possible que cela soit perdu pour toujours ?

Je n'ai pas écrit du tout ce que j'aurais voulu ; mais il serait dangereux de laisser encore cette lettre sans l'envoyer. Je ne serais pas capable de la refaire.

Où êtes-vous ? Que faites-vous ? Quels sont vos plans ? Voici les nôtres : si la santé de Sérioja (Sérioja veut dire un bon et charmant sourire avec des yeux clairs ; il n'y a plus rien en lui que cela) le permet (1), nous irons, cet hiver, passer deux semaines à Moscou, l'été à la campagne, et l'hiver prochain, nous irons dans une ville quelconque.

Adieu ; je vous prie, comme une jeune pensionnaire, de ne montrer cette lettre à personne et même de la déchirer.

Sonia vous aime beaucoup (c'est la vérité) et elle se propose toujours de vous écrire. J'ignore ce qu'elle veut vous dire, mais je voudrais bien le savoir.

LX

A la comtesse Sophie Tolstoï.

Nikolskoïé, août 1864.

... Tu me dis que j'oublierai. Pas un instant, surtout quand je suis avec les autres. A la chasse j'oublie, car je ne songe qu'à la bécasse ; mais en société, à chaque parole, à tout heurt d'opinion, je me souviens de toi et j'ai tout le temps envie de te dire tout ce que je ne puis confier à personne autre. Un terrible accident est survenu

(1) Le fis ainé de Tolstoï.

ici et qui m'a fort ému. Une gardeuse de bétail a laissé tomber dans le puits le seau. Le puits n'a que douze archines de profondeur. Elle s'assit sur un bâton et dit à un moujik de la faire descendre au fond du puits. Le moujik est le starost du village, le seul que je connais à Nikolskoïé et il m'est très sympathique. La femme se mit à descendre et tomba du bâton. Le starost demanda alors qu'on le descende et, arrivé à mi-chemin, tomba lui aussi. On courut chercher du monde et on les a retirés une demi-heure après; tous deux étaient morts. Il n'y avait dans le puits que peu d'eau. On les a enterrés hier.

LXI

A Fett.

17 novembre 1864.

Ma femme et moi, nous vous attendons avec Maria Petrovna pour le 20. Je ne prévois aucun empêchement pour cette date, je prévois seulement le grand plaisir de votre visite. C'est ce que ma femme me fait dire à Maria Petrovna. *Le lièvre* m'intéresse beaucoup. Nous verrons si, non pas seulement Serioja, mais même une gamine de onze ans pourra y comprendre *tout*. Le vélocipède est plus intéressant encore (1).

Je vois par votre lettre que vous êtes actif et de bonne humeur, et je vous envie. Moi, je m'ennuie; je n'écris rien et je travaille péniblement. Vous ne pouvez vous imaginer combien est laborieux pour moi ce travail préli-

(1) M. Fett dit avoir inventé un vélocipède manqué.

minaire (1) qui consiste à retourner profondément ce champ que je suis *obligé* d'ensemencer. Réfléchir, penser à tout ce qui peut arriver aux futurs personnages de cette œuvre future, très grandiose, et méditer le million de combinaisons possible pour en extraire une, c'est un travail véritablement très pénible, et c'est à cela que je suis occupé.

Le dernier tome des œuvres de Béranger m'est tombé entre les mains ces jours-ci et j'y ai trouvé une pièce de vers que je ne connaissais pas : *Le Bonheur*. J'espère que vous la traduirez.

Je m'ennuie aussi en raison du mauvais temps qu'il fait. Quant aux miens, tous se portent bien.

Au revoir.

Votre

L. Tolstoï.

LXII

Yasnaïa Poliana, fin novembre 1864.

Je me propose chaque jour de vous écrire, mon cher ami Afanassy Afanassievitch, et je remets toujours, parce que je voudrais vous écrire longuement. Cependant, j'ai quelque chose de nécessaire à vous dire. Voici : ayant reçu votre lettre, nous avons poussé un ah !

Voyez donc comme il parle bien du collet en peau de chien mangé par les mites, et il va quand même à Moscou ! (2).

(1) En vue d'écrire *Guerre et Paix*.

(2) Note de M. Fett : « La famille Tolstoï avait ri de ma description comique de l'arrivée au théâtre de propriétaires peu fortunés avec un laquais en livrée, dont le collet en peau de chien avait fortement souffert des mites ».

Moi, étant plus expérimenté, je ne me suis pas étonné et je n'ai pas poussé de : Ah ! Ce qui nous occupe tous deux c'est de savoir quand vous allez à Moscou et surtout quand vous viendrez chez nous. Nous espérons que le voyage à Moscou ne modifiera pas votre projet de nous donner quelques jours. Nous irons nous-mêmes à Moscou après les fêtes, c'est-à-dire à mi-janvier, et nous y resterons jusqu'à février. Et vous, quand viendrez-vous chez nous ? Avant ou après ? Faites-le-moi savoir, je vous prie.

Qu'est-ce que vous faites ? Où en sont vos travaux des champs ? Ecrivez-vous quelque chose ? Ici tout va bien, ma femme et mes enfants sont en bonne santé. Je vous ferai les honneurs de ma culture quand vous viendrez. J'ai aussi beaucoup avancé mon roman pendant cet automne. *Ars longa, vita brevis*, me dis-je chaque jour. Si l'on pouvait réaliser le centième de ce que l'on conçoit ! Mais on n'arrive guère qu'au dix-millième. Cependant, le sentiment de ce que nous *pouvons* est déjà un bonheur pour nous autres écrivains. Vous le connaissez. Je le ressens particulièrement cette année. Eh bien, au revoir. Je vous embrasse et je salue votre femme.

Ecrivez-moi à quelle époque vous viendrez sûrement. Nous voulons vous installer le mieux possible pour que vous nous restiez plus longtemps. Ne dites pas : « Ne faites rien pour nous, etc. » Vous nous priveriez d'un grand plaisir sur lequel nous comptons depuis l'automne : vous avoir le plus longtemps possible.

Nous avons maintenant des hôtes : ma sœur et ses filles ; pour les fêtes nous arriveront les D... et les *Fett*, et tout le monde sera heureux si l'on peut compter sur vous.

L. Tolstoï.

LXIII

23 janvier 1865.

N'avez-vous pas honte, mon cher Fett, d'être avec moi comme si vous ne m'aimiez pas ou comme si nous devions vivre autant que Mathusalem ? Pourquoi ne venez-vous jamais chez moi ? Pourquoi ne me donnez-vous pas deux ou trois jours, que nous passerions tranquillement ensemble ? On ne s'est pas vu à Yassnaïa, eh bien, on se verra quelque part, à Podnovinskoïé. Non ; avec moi vous ne vous rencontrerez pas à Podnovinskoïé. Je suis heureux d'être attaché à Yassnaïa Poliana. Tandis que vous vous être libre. Et vlan ! l'un de nous meurt, comme est mort ces jours-ci Valérien Pétrovitch, le mari de ma sœur. Et le survivant dira : « Quel imbécile j'ai été ! Je me suis occupé tout le temps du moulin et je ne suis pas allé voir Tolstoï. Nous aurions causé. » Parole ! ce n'est pas une plaisanterie...

Et savez-vous quelle nouvelle surprenante je vais vous apprendre : un cheval m'a jeté par terre, m'a cassé le bras et je suis revenu à moi en vous disant que je suis littérateur. Et je suis littérateur, mais solitaire, un littérateur dissimulé. Ces jours-ci va paraître la première moitié de la première partie de *1805* (1). Je vous prie de me donner votre opinion avec le plus de détails possible. Votre opinion, ainsi que celle de l'homme que j'aime d'autant moins que je progresse davantage, Tourguéneff, — m'est chère. Il comprendra. Ce que j'ai écrit avant, je ne le considère que comme des essais de plume. Ce que j'écris maintenant,

(1) Titre primitif de *Guerre et Paix*.

bien que me plaisant davantage, me semble encore faible ; mais ce qui va suivre, malheur !!! Ecrivez-moi ce qu'on dira dans les milieux où vous fréquentez et surtout quel accueil fera le public. Cela passera certainement inaperçu. Je m'y attends et je le souhaite ; pourvu qu'on ne m'injurie pas, car les injures me mettent de mauvaise humeur.

Adieu, n'oubliez pas les nôtres. On vous aime de tout cœur. Saluez pour moi Maria Pétrovna.

Je suis heureux que vous aimiez ma femme ; bien que je l'aime moins que mon roman, c'est tout de même ma femme, vous savez.

Venez donc me voir, et si, venant de Moscou, vous ne venez pas avec Maria Pétrovna, ce sera, sans plaisanterie fort bête.

L. Tolstoï.

LXIV

A Mlle Tatiana Bers (1).

Yasnaïa Poliana, février 1865.

... Oui, voilà déjà le deuxième jour que je réfléchis à cette chose fort triste que tous les êtres de la terre sont des égoïstes parmi lesquels moi le premier. Je ne le reproche à personne, mais je pense que c'est fort mal, et que seul entre le mari et la femme l'égoïsme disparaît lorsqu'ils s'aiment.

Voici deux mois que nous vivons absolument retirés avec nos enfants qui sont de parfaits égoïstes, et personne ne s'occupe de nous.

(1) Alors la toute jeune sœur de la comtesse Sophie Tolstoï.

On nous a oubliés à Pirogovo et à Moscou, croyons-nous, aussi. Et peu à peu, j'oublie moi-même.

Je ne puis te dire exactement ce que je veux ; mais comme tu es très jeune, tu comprendras probablement. J'ai une pensée qui m'obsède depuis deux jours. Ce sont les Fett qui me l'ont suggérée : comme il est doux de vivre avec celui qui sait aimer ! Ecris-nous, je t'en prie, (que ce soit vrai ou pas vrai peu importe), que tu nous aimes, nous aimes pour nous. Je me suis mis à aimer la chienne Dorka parce qu'elle n'est pas égoïste. Comme ce serait bien d'apprendre à vivre de façon à être toujours heureux du bonheur des autres.

Ne lis à personne ce que j'écris, car on penserait que je suis devenu fou. Je viens de me réveiller, un tas de choses me trotte par la tête et je suis excité comme si j'avais quinze ans, et je m'efforce de comprendre ce qui est incompréhensible et j'éprouve pour tout le monde de la tendresse et de l'irritation.

Nous te verrons bientôt. Ça c'est bien. Au revoir, écris-moi en détail sur toi, bien que mon radotage ne vaille pas une réponse.

LXV

A T. Yergolskaïa.

Moscou, le 8 mars 1865.

Chère tante,

Nous vivons comme par le passé. Sonia et les enfants se portent bien, Dieu merci. Chez les Bers (1) tout va bien aussi. Nous les voyons tous les jours, et tous les jours

(1) Les parents de la comtesse Sophie Tolstoï.

nous avons quelque visite, ou bien nous allons chez les Perfiliev, les Gortchakov, le petit Obolensky et sa femme. Aujourd'hui j'attends Tchitcherine que vous aimez tant et qui est toujours le même. Je pense que Sonia ajoutera quelques mots ; quant à moi, j'avoue que je suis très pressé et je n'écris que pour vous demander un service. J'ai expédié hier des graines à votre nom. Ayez la bonté de les remettre au jardinier et dites-lui de ne pas semer les plantes de serre, telles que les azalées, les camélias et les acacias, avant mon arrivée, s'il n'est pas absolument sûr dans quelle terre et comment il faut les semer. Nous n'avons rien reçu de vous encore ; écrivez-moi deux mots, je vous en prie, afin que nous sachions seulement que vous vous portez bien.

L. Tolstoï.

LXVI

A la Princesse V.

3 mai 1865.

Je suis bien aise, chère Princesse, de l'occasion qui vous fait vous souvenir de moi ; et pour vous le prouver je m'empresse de faire pour vous l'impossible, c'est-à-dire répondre à votre question.

André Bolkonsky (1) n'a été décrit d'après personne, comme tout personnage de romancier, et non comme celui de mémoriste ou d'historien. J'aurais honte de publier quoi que ce soit si mon travail ne consistait que

(1) L'un des principaux personnages de *La Guerre et la Paix*.

dans la copie d'un portrait, dans la seule reproduction de ce que j'ai vu ou appris.

Je vais tâcher de vous dire qui est mon André. Dans la bataille d'Austerlitz, dont la description viendra, mais qui est le point de départ de mon roman, j'avais besoin qu'un brillant jeune homme fût tué. Pour la marche ultérieure de mon roman, je n'avais besoin que du vieux Bolkonsky et de sa fille ; mais comme il ne convient pas de décrire un personnage sans lien avec l'intrigue du roman, j'ai imaginé de faire du brillant jeune homme le fils du vieux Bolkonsky. Par la suite, je m'intéressai à lui, j'eus un rôle à lui faire jouer dans le développement de mon roman, et je l'ai gracié. Au lieu de le faire mourir, je l'ai grièvement blessé. Telle est, Princesse, ma définition de Bolkonky, définition bien sincère, mais peu nette pour moi-même, précisément parce que sincère.

Votre Comte L. Tolstoï.

LXVII

A Fett.

16 mai 1865.

Pardonnez-moi, mon cher Afanassy Afanassévitch, d'être resté si longtemps sans vous répondre. Je ne sais vraiment pas comment cela s'est fait. Il est vrai que pendant ce temps un de mes enfants s'est trouvé malade et que moi-même j'ai à peine évité une fièvre grave et je suis resté trois jours alité. Tout va bien, maintenant, et même. joyeusement. Nous avons chez nous Tanïa (1), puis ma

(1) La sœur cadette de la comtesse Sophie Tolstoï.

sœur et ses enfants. Les nôtres se portent bien et sont toute la journée au grand air.

J'écris un peu et je suis content de mon travail. Les bécasses passent toujours par bandes, et chaque soir, je tire sur elles, c'est-à-dire à côté.

La culture de mon bien marche à souhait, c'est-à-dire m'inquiète peu. Mais c'est tout ce que je lui demande.

A vos questions sur l'école de Yasnaïa Poliana, je réponds négativement. Bien que vos arguments soient justes, les revues ayant oublié cette école, je ne veux pas la mettre en lumière ; non pas parce que je désavoue ce que j'ai dit dans ma revue à ce sujet, mais, au contraire, parce que je ne cesse de penser à cela, et si Dieu me donne vie, j'espère faire de tout cela un livre, en ajoutant les conclusions de l'expérience que j'ai acquise en m'occupant de cette œuvre avec passion pendant trois ans.

Je n'ai pas bien compris ce que vous voulez dire dans l'article que vous écrivez. Ce sera d'autant plus intéressant d'en causer avec vous lorsque nous vous verrons.

Notre œuvre agricole est en ce moment dans la même situation que celle des actionnaires qui possédent des actions ayant perdu leur valeur et n'étant plus cotées à la Bourse. L'affaire va très mal. Pour moi, j'ai résolu de m'en occuper tout juste pour qu'elle n'empiète pas sur ma tranquillité. Enfin, depuis quelque temps, je suis content de mes affaires particulières ; mais la marche générale des évènements, c'est-à-dire la famine qui menace le peuple, me tourmente chaque jour davantage. C'est si étrange et en même temps si bon et si effrayant ! Nous avons sur la table des radis roses, du beurre jaune, du pain blanc doré sur une nappe éclatante de blancheur, de la verdure dans le jar-

din, nos jeunes dames sont en robes de mousseline, contentes de l'ombre chaude; tandis que là-bas, ce méchant démon, la famine, fait déjà son œuvre. Dans les champs, les blés sont étouffés sous l'ivraie, des crevasses se creusent dans la terre aride qui déchire les talons caleux des moujiks et des femmes et fait éclater les sabots du bétail. Vraiment, le temps est horrible. Et chez vous, comment cela marche-t-il. Écrivez-moi en détails.

Botkine est chez vous. Serrez-lui la main pour moi. Pourquoi n'est-il pas venu me voir en passant? J'irai ces jours-ci une fois encore à Nikolskoïé sans ma famille; aussi n'y resterai-je pas longtemps et ne pourrai-je vous voir. Mais comme ce serait bien, si le sort vous amenait en même temps chez Borissov. Ma femme et moi saluons Maria Petrovna.

Quel mauvais sort vous poursuit!

J'ai toujours remarqué, d'après nos conversations, que l'économie rurale ne vous intéressait qu'en un seul point : l'élevage des chevaux; et c'est là précisément que vous jouez de malheur. Vous voilà de nouveau obligé de modifier votre attelage. *Youfanstvo*, qui était votre cheval de milieu, devra passer à droite ou à gauche, tandis que l'art et la pensée prendront sa place, ce qui d'ailleurs a toujours été dans votre idée. Quant à moi, c'est bien ainsi que j'ai modifié mon attelage, et j'avance plus tranquillement.

Assez (1) ne me plaît pas. Le côté personnel et subjectif n'est bon que lorsqu'il est rempli de vie et de passion, tandis qu'ici la subjectivité est pleine de souffrance sans qu'on y sente la vie.

L. TOLSTOÏ.

(1) Nouvelle de Tourguenev.

LXVIII

A la comtesse A. Tolstoï,

14 novembre 1865.

Votre dernière lettre est écrite à la hâte. Je n'ai pas le droit d'en attendre d'autre ; mais j'ai craint tout de même que vous soyez mécontente de moi.

Cet hiver, si Dieu le veut, je vous parlerai, je vous écouterai longtemps, le soir, derrière le paravent, dans la chambre de Lisa ; le matin, en haut, dans votre appartement qui est resté un de mes plus chers souvenirs. Lorsque je vous aurai vue, je sais que je serai pour longtemps rafraîchi par la confiance qui bannira ma crainte d'être inutile aux autres, crainte que j'éprouve envers la plupart des hommes, même envers vous, parfois. C'est sans doute parce que j'ai peu besoin de monde.

Parlez-moi un peu plus de vous, parce que vous m'avez toujours semblé quelque peu incompréhensible, étrangère ; et maintenant, j'ai peur que vous le soyez encore plus et que cela gâte notre entrevue, de laquelle j'attends beaucoup de joie. Vous ne pouvez en dire autant de moi. Je crois que j'ai été toujours très clair, et je le suis encore plus depuis que je suis entré dans l'ornière de l'homme marié, laquelle, malgré l'orgueil et le besoin d'indépendance qu'on peut avoir, conduit sur le chemin battu de la modération et de la paix morale ; et c'est fort bien ainsi !

Je n'ai jamais senti si entièrement ma personnalité, mon âme, comme je la sens maintenant que mes élans et

passions connaissent leurs bornes. Je sais maintenant que j'ai une âme immortelle (du moins, je crois souvent le savoir), et je sais qu'il y a un Dieu. Vous vous êtes intéressée à mon éducation morale, et c'est pourquoi je vous en parle. Je vous avoue qu'auparavant, je ne croyais pas en tout cela ; en ces derniers temps, j'en vois de plus en plus les preuves et la confirmation, et j'en suis bien aise. Je ne suis pas chrétien, j'en suis encore très loin, mais l'expérience m'a appris à ne pas avoir confiance dans l'infaillibilité de mes raisonnements et que *tout* peut être.

Vous ne me dites rien à ce sujet. Tout ce que les hommes apprennent leur vient par une vie irraisonnée. J'apprends à Serioja à prononcer Tania ; il ne le peut, et dit « goubka » (1), ce qui est bien plus difficile.

Vous me demandez pourquoi je me suis brouillé avec Katkov. (2) Je n'y ai même pas pensé ; d'abord, il n'y avait aucune raison ; ensuite, parce qu'entre lui et moi, il y a autant de ressemblance qu'entre vous et votre porteur d'eau.

Je ne m'émeus nullement de ce qu'on ait défendu aux Polonais de parler leur langue et je ne me fâche pas. Je n'accuse pas les Mouraviev et les Tcherkasky (3) ; il m'est tout à fait indifférent de savoir qui opprime les Polonais et qui a conquis le Schleswig-Holstein, et qui a prononcé un discours au Conseil Général. Le boucher tue bien le bœuf que nous mangeons, et je ne suis pas

(1) Mot russe qui signifie éponge.

(2) Directeur de la *Revue Russe* où furent publiées successivement *Guerre et Paix* et *Anna Karenine*. D'abord libéral, Katkov était devenu réactionnaire et, comme tel, partisan de l'oppression contre les Polonais.

(3) Successivement vice-roi de Pologne.

forcé de le blamer ou de lui exprimer de la sympathie.

Je n'ai écrit que la troisième partie de mon roman ; je ne la ferai pas imprimer avant d'avoir écrit encore deux parties. C'est alors que — dans cinq ans environ — je le ferai paraître en édition de librairie (1).

Ostrovsky (2) est un écrivain que j'aime beaucoup. Il m'a dit une fois une chose fort sensée. J'ai écrit, il y a deux ans, une comédie (je ne l'ai pas fait imprimer) ; j'ai demandé à Ostrovsky comment on pourrait arriver à faire jouer cette pièce à Moscou, avant le carême. Il m'a répondu : « Pourquoi te presses-tu ? Fais-la jouer l'an prochain. — Non, lui ai-je dit, j'aurais voulu qu'on la jouât maintenant, parce qu'elle est d'actualité, et l'an prochain elle n'aurait pas le même succès. — *Tu as donc peur que le public devienne trop vite intelligent* ? » (3). Mais je n'ai pas la même crainte pour mon roman ; je travaille sans penser au public qui applaudit ou qui siffle, et je trouve le public qui siffle plus agréable et plus digne (4). Vivrai-je encore dans cinq ans, et le même public vivra-t-il ?

L'automne est très avancé ; la chasse qui me distrait est finie ; j'écris beaucoup et je réfléchis beaucoup sur mes travaux à venir, que je n'arriverai sans doute jamais à réaliser. Malgré tout, j'ai confiance en moi et j'ai la conviction que je fais de la bonne besogne ; c'est le principal. Nous autres écrivains, nous supportons de lourdes fatigues intellectuelles, mais en revanche, nous avons cette

(1) *Guerre et Paix.*

(2) Le plus grand dramaturge russe ; collaborateur, en même temps que Tourguéniev, Tolstoï et autres écrivains renommés, de la revue : *Le Contemporain.*

(3) Il s'agit, selon M. Birukov, biographe de Tolstoï, d'une comédie demeurée inédite : *Une famille contaminée.*

(4) Les deux derniers mots en français dans le texte.

volupté (1) d'esprit qui doit vous être familière : on lit quelque chose, on le comprend par un côté du cerveau ; pendant ce temps, l'autre pense et se représente les grands traits de tout un poème, d'un roman, d'une théorie philosophique.

Je continue à réfléchir beaucoup sur l'éducation ; j'attends avec impatience le moment où je commencerai à instruire mes enfants. Je me propose alors de fonder une nouvelle école et de faire un *résumé* (2) de tout ce que je sais sur l'éducation, que personne ne sait, ou plutôt, que personne n'admet.

Voyez avec quelle touchante naïveté, avec quelle complaisance je vous parle de moi. C'est ou bien de l'égoïsme, ou bien de la confiance, ou bien l'un et l'autre. Suivez mon exemple. Vous allez vous demander ce que je veux savoir de vous. La même chose que j'aurais voulu savoir de moi ; précisément ce que je viens d'écrire, c'est-à-dire, toutes mes pensées intimes, tous mes plans, tout mon travail intérieur.

J'écris cette lettre sur la table de ma tante. Vous auriez été touchée si vous aviez vu avec quel amour et quel élan elle m'a donné tout ce qu'il fallait pour vous écrire. Elle vous aime tout particulièrement. Quelle admirable créature ! Et bien que je vous aie parlé d'elle plusieurs fois, je n'ai pu arriver encore à vous l'expliquer. Impossible de la dépeindre : il faut la connaître comme je la connais, depuis trente-cinq ans, cette âme si simple et si belle. Elle a été si malade cet été que nous avons cru sa fin proche ; elle va mieux maintenant, et nous avons compris, pendant la crise, combien elle nous est chère.

(1) En français dans le texte.
(2) *Idem*.

Nous voulions aller à Moscou avant les fêtes, mais nous avons dû remettre notre voyage. Il en est souvent ainsi des projets que nous faisons. Là où nous sommes, là nous sommes bien ; pourvu que cela continue toujours ainsi ! Nous irons quand même à Moscou, un peu plus tard, pour que Sonia voie les siens et leur montre les enfants. Je comprends qu'on doive en être fier et joyeux. Nous laisserons là-bas les enfants à nos parents et nous irons passer quelques jours à Pétersbourg. J'aurai alors l'honneur de vous présenter ma femme avec un peu de crainte et de fierté.

Si je n'étais pas aujourd'hui en pleine disposition de sincérité (on voudrait toujours être sincère, mais on ne le peut pas) je vous dirais qu'elle vous aime ; mais en ce moment, je vous dirai qu'elle est prête à vous aimer et qu'elle se trouve à votre égard dans une certaine perplexité ; elle est plus intriguée, comme elle le dit elle-même, qu'elle ne l'a jamais été envers aucune femme. En même temps, je suis certain qu'au fond de l'âme, elle a un sentiment que La Rochefoucauld seul aurait remarqué, sentiment légèrement hostile qu'on éprouve en général envers des personnes inconnues de nous et dont tout le monde, en commençant par le mari, fait l'éloge devant vous. Elle ne peut cette fois voir avec les yeux de son mari ; car toute femme comme il faut regarde tout avec les yeux de son mari, excepté les femmes.

Que font les vôtres et où sont-ils ? Avez-vous toujours le même portier que j'ai tant effrayé à minuit?

Où est Alexis Tolstoï ? (1) Dites-lui bien des choses de ma part.

Adieu ; au revoir.

(1) Le célèbre poète.

LIX

A. T. Yergolskaïa.

Moscou, janvier 1866.

Chère tante.

Nous avons emmenagé hier dans un nouveau logement où nous comptons rester jusqu'au 23. Jusqu'à présent, notre déménagement et notre séjour à Moscou sont très réussis et agréables. Nous nous portons bien, les enfants et nous, et nos parents de même.

Nous avons trouvé un logement à la Dmitrovka, dans la maison de Khloudov, au bel étage, six pièces très bien meublées, avec l'eau, le samowar, le bois, toute la vaisselle, argenterie et linge de table, pour 155 roubles par mois ; nous avons engagé un cuisinier pour 10 roubles par mois, de sorte que nous viverons tout ce temps-ci comme à la maison, avec toutes les commodités. Nous n'avons pas encore reçu une seule lettre de vous. Ecrivez-nous, je vous prie. Nous saurons déchiffrer quelle que soit votre écriture. Sonia vous écrira sûrement dans cette lettre et vous racontera tout ce qui vous intéresse le plus, nous le savons, sur le petit Serge. Il a commencé à tousser il y a trois jours, et il fallait voir l'effroi du grand-père et de la grand'mère. Ils aiment nos enfants tout autant que nous. Pour Tania (1) malade, ils ont fait venir un spécialiste et il nous a consolé en assurant qu'elle n'a pas encore de maladie de poitrine. Mais il a dit qu'il fallait la soigner. Elle

(1) Serge et Tatiana, ou Tania, les deux enfants de Tolstoï.

était devenue très faible à cause de la fièvre qui a continué ici, mais maintenant elle n'en a pas depuis plus de deux jours.

LXX

A Fett.

7 novembre 1866.

Mon cher Afanassy Afanassiévitch,

Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre que j'ai reçue il y a cent ans, et je suis d'autant plus coupable que vous me disiez des choses très intéressantes au sujet de mon roman et vous me parliez aussi de *irritabilis poetarum gens*. Eh bien, cela ne me concerne pas. Je me souviens au contraire de m'être réjoui de votre remarque au sujet d'un de mes héros, le prince André, et j'en ai profité. Il est monotone, ennuyeux, et ce n'est que dans toute la première partie qu'il reste en « homme comme il faut ». C'est vrai, mais la faute n'en est pas à lui, mais à moi. Outre la conception des caractères et de l'action, et de leurs chocs, il existe encore chez moi la conception historique qui complique extrêmement mon travail ; je crains bien de ne pouvoir le mener à bonne fin. Aussi me suis-je occupé, dans la première partie de mon travail, du côté historique, tandis que le caractère propre des personnages reste stationnaire. Et c'est un défaut que j'ai nettement aperçu après avoir reçu votre lettre ; j'espère l'avoir corrigé maintenant.

Je vous en prie, mon cher ami, écrivez-moi tout ce que

vous pensez de moi et dites-moi bien tous les défauts que vous voyez dans mon œuvre. Cela m'est d'une grande utilité et je ne puis compter sur personne autre que vous pour cela.

Je reste quatre mois sans vous écrire et je risque de vous voir partir pour Moscou sans que vous veniez me voir en passant. Cependant, vous êtes un homme dont j'apprécie l'intelligence (sans parler de vos autres qualités) plus que celle de tous ceux que je connais, et qui, en communion avec moi, me donne seul cet autre pain qui rassasie l'homme.

Je vous écris surtout pour vous supplier de venir nous voir. A quoi cela rime-t-il de rester si longtemps sans se voir? Ma femme et moi, nous prions avec les larmes Maria Pétrovna de venir. J'irai ces jours-ci, avec ma belle-sœur Tania, pour quelque temps à Moscou. Je la conduis chez ses parents et je vais à Moscou pour publier la deuxième partie de mon roman.

Que faites-vous? Je ne parle pas du conseil général ni de l'économie rurale; ce sont là des affaires forcées que nous faisons, vous et moi, aussi involontairement que les fourmis creusent leurs fourmilières et ce genre d'occupation n'est ni bon ni mauvais. Je vous demande ce que vous faites par la pensée, par votre ressort de Fett qui seul existe et existera toujours. Est-il vivant, ce ressort? Veut-il se manifester? N'a-t-il pas désappris à se manifester? C'est le principal.

Au revoir, mon cher ami; je vous embrasse et je vous prie de transmettre à Maria Pétrovna mon salut cordial et celui de ma femme.

L. Tolstoï.

LXXI

A Fett

27 juin 1867.

Si je vous écrivais, mon cher ami, chaque fois que je pense à vous, vous recevriez de moi deux lettres par jour. Et cependant, il est impossible de tout dire, puis c'est tantôt la paresse, tantôt le travail, comme maintenant, qui m'empêchent de vous écrire.

Je suis arrivé de Moscou ces jours-ci et j'ai commencé une cure sévère sous la direction du docteur Zakharine et surtout je fais imprimer mon roman, je prépare et j'envoie le manuscrit et les épreuves et je suis obligé de continuer ainsi chaque jour sous la menace d'une amende et d'un retard dans la publication. C'est tout à la fois agréable et pénible, comme vous savez.

Je voulais vous écrire depuis longtemps sur *Fumée* (1) et, cela va sans dire, dans le même sens que vous m'en parlez. Nous nous aimons précisement parce que nous pensons également par *l'intelligence du cœur*, comme vous dites (je vous remercie encore pour cette lettre, parce que *l'intelligence de l'intelligence* et *l'intelligence du cœur* cela m'explique bien des choses).

Je pense de *Fumée* que la force de la poésie est aussi dans l'amour ; la direction de cette force dépend du caractère. Sans la force de l'amour, il n'y a pas de poésie.

(1) Roman de Tourguéneff.

La force mal dirigée est le caractère faible et désagréable du poète qui nous dégoûte. Il n'y a presque pas d'amour dans *Fumée*, et il n'y a presque pas de poésie. Il n'y a que l'amour adultère, léger et folâtre. C'est pourquoi la poésie de ce roman répugne. Comme vous le voyez, je suis du même avis que vous. Je crains seulement d'exprimer cette opinion parce que je ne puis juger l'auteur, dont je n'aime pas la personnalité, sans parti pris. Mais il me semble que mon impression est partagée par tout le monde. En voilà encore un qui est fini. Je souhaite et j'espère que mon tour ne vienne jamais et je crois la même chose en ce qui vous concerne. J'attends autant de vous que d'un poète de vingt ans et je ne crois pas que vous finissiez jamais. Je ne connais pas un homme plus frais et plus fort que vous. Votre source jaillit toujours en donnant la même quantité d'eau-force. La roue sur laquelle elle tombait s'est brisée, s'est dérangée, est enlevée, mais la source coule toujours, et si elle rentre sous terre, elle jaillit ailleurs un jour et fait tourner d'autres roues.

De grâce, ne pensez pas que je vous dis cela pour vous payer de retour et parce que vous me dites constamment des choses encourageantes. J'ai toujours pensé ainsi de vous et de vous seul.

Je voulais vous écrire plus longuement, mais des visites m'en ont empêché.

Au revoir, mon cher ami.

L. Tolstoï.

LXXII

A la comtesse A. Tolstoï.

1868. (1)

Je suis bien aise d'avoir reçu votre lettre, chère amie Alexandrine, et j'ai été même content que vous ayez passé de nuit devant notre maison. Sauf le désordre et la gêne, cette entrevue n'aurait donné aucun résultat. Si nous devons nous revoir, nous nous reverrons nécessairement, mais à l'époque et de la façon que cela doit être.

Je ne regrette plus du tout votre lettre perdue ; elle aurait été sans doute inutile ou nuisible. Ce n'est pas par hasard qu'une lettre écrite une fois en quatre ans tombe dans un wagon que l'incendie détruit ; cela arrive une fois sur mille, et si nous ne nous revoyons plus, c'est peut-être ainsi que cela doit être. J'ai gardé de notre dernière entrevue une impression très sérieuse et très agréable. « Tous les chemins mènent à Rome » (1), mais nous deux, nous filons par de différents chemins, qui parfois se croisent, et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés dans un de ces croisements. Cependant, et vous, et moi, nous sommes partis déjà loin. « Le but est déjà

(1) Cettre lettre manque dans le recueil de la correspondance échangée entre Tolstoï et sa tante, et qui fut édité par le Musée Tolstoï. Je l'ai traduit d'après la copie des lettres de Tolstoï, qui m'avait été remise par la comtesse A. Tolstoï, je l'ai publiée dans la *Grande Revue*.

(2) En français dans le texte.

proche », nous disons-nous l'un et l'autre. — « Allons, adieu, la route est longue, peut-être nos chemins se croiseront-ils de nouveau ; et s'ils ne croisent plus, nous voyons déjà que nous arriverons là où tous les chemins aboutissent. »

Pendant l'été, je pense toujours beaucoup et sérieusement, mais jamais autant que cet été, et comme le chemin de l'esprit conduit toujours à ce même but quand on pense sérieusement, je songe alors de plus en plus à la mort, *et toujours avec un nouveau plaisir* (1). Sérieusement parlant, voici mon sentiment : quand j'étais jeune, je pensais : je puis aller à cheval, nager, lutter, je puis faire tout cela bien et peut-être mieux que les autres, et c'étaient mes pensées favorites. Maintenant, je commence à sentir que non seulement je pourrais nager et faire de la gymnastique, mais aussi le tour le plus difficile de la vie : faire le plongeon, *là-bas* ; je pourrais le faire aussi bien et peut-être mieux que les autres, parce que seul un mauvais soldat ne veut pas être général ; et cela me produit une jouissance grave et douce. C'est à ce point de vue que je considère tout dans la vie. Et voici que tout s'apaise, tous m'apparaissent si calmes, si bons, si doux... C'est ainsi que j'envisage tout actuellement, et c'est pourquoi je vous écris ainsi et que nos conversations de là-bas ont gardé la même note.

Hier, j'étais à la chasse et, après une marche de sept heures dans la boue, je suis arrivé à la maison d'un diacre. L'hôte, vieillard de soixante-dix ans, me raconta qu'on avait terminé les travaux des champs, qu'il y avait eu beaucoup d'avoine, que les abeilles avaient donné beaucoup de miel. C'était un vieillard tout cassé, avec, sur la

(1) En français dans le texte.

nuque, une mèche de cheveux d'un gris jaune, au dos voûté, sous la soutane de coton.

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je.

— Mais j'ai soixante-douze ans.

— Eh bien, vous vivrez encore une quinzaine d'années...

— Probablement ; mon père a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

— Et mourir, vous n'en avez pas encore envie ?

— On a commis tant de péchés et on quitte si difficilement les vanités du monde !

Nous nous sommes tus un instant.

Moi, je songeais : « Quelles sont donc les vanités qui peuvent encore le retenir ? »

Nous étions assis sous le perron, tandis que sur le perron était assise une fillette de deux ans. Le diacre s'approcha d'elle ; sa figure ridée s'anima de tendresse, il se mit à chuchoter, puis dit : « Embrasse grand-père. »

La voilà, la vraie vanité du monde, et c'est d'elle qu'il faut s'arracher et s'en arracher sans violence, mais comme un papillon qui sort gaîment de son cocon. C'est ce que j'éprouve et ce que je vous souhaite, à vous aussi.

Adieu, jusqu'à un nouveau carrefour de route.

LXXIII

A Fett.

30 août 1869.

J'ai reçu votre lettre, et je vous écris, non pas tant pour vous répondre que pour répondre à mes propres pensées à votre sujet. Vous devez comprendre que je ne suis pas

moins fâché que vous que nous ne nous voyions pas assez souvent. J'ai fait et je fais encore des projets pour venir vous voir, mais jusqu'à présent le sixième volume n'est pas encore prêt (1). J'espérais cependant l'avoir terminé il y a un mois déjà, et bien qu'il soit composé en entier depuis longtemps, il n'est pas terminé.

Savez-vous comment j'ai passé l'été ? Dans un transport continu pour Schopenhauer qui m'a donné une suite de joies morales que je n'ai jamais ressenties jusqu'ici. J'ai fait venir toutes ses œuvres, je les ai lues et je les relis encore (j'ai lu aussi Kant) et il est probable que pas un étudiant n'a étudié tant et n'a tant appris pendant toute la durée de ses études que moi pendant cet été.

Je ne sais pas si je changerai d'opinion un jour, mais pour le moment, j'affirme que Schopenhauer est le plus génial des hommes. Vous disiez qu'il a écrit quelque chose sur la philosophie. Comment ! Quelque chose ? Mais c'est le monde entier reflété dans une œuvre claire et belle. Je me suis mis à le traduire. Voulez-vous le traduire aussi ? Nous l'aurions édité ensemble. En le lisant, je me demande avec stupéfaction comment son nom est resté si longtemps inconnu. Il n'y a qu'une seule explication, celle qu'il répète si souvent : il n'y a que des idiots sur la terre. J'attends avec impatience votre visite. Un désir non satisfait me poursuit de me trouver auprès d'une nature telle que la vôtre pour pouvoir partager avec vous tout ce que j'ai sur le cœur.

Votre L. Tolstoï.

Après avoir écrit cette lettre j'ai décidé définitivement mon voyage dans le gouvernement de Penza pour voir la propriété que j'ai l'intention d'acheter dans cette région

(1) De *Guerre et Paix*.

reculée. Je pars demain 31 et je reviendrai vers le 14. Je vous attends donc, ainsi que votre femme pour sa fête, c'est-à-dire le 15, et je compte que vous resterez chez nous au moins trois jours.

L. Tolstoï.

LXXIV

A la comtesse Sophie Tolstoï.

Gouvernement de Penza, septembre 1869.

Ne t'arrive-t-il pas quelque chose, à toi ou aux enfants? Voici le deuxième jour que je suis en proie à une vive inquiétude. Avant-hier, je passais la nuit à Arzamas (1), et il m'est arrivé une chose extraordinaire. Il était deux heures de la nuit, j'étais très fatigué, j'avais envie de dormir et rien ne me faisait mal. Soudain, je fus envahi d'une frayeur, d'une anxiété, comme je n'en avais jamais éprouvé. Je te raconterai plus tard en détails les sensations que j'ai vécues, mais jamais je n'en ai ressenti d'aussi douloureuses et ne souhaite à personne de les ressentir. Je me levai d'un bond et je donnai l'ordre d'atteler. Pendant ce temps, je me suis rendormi, et je me suis réveillé le matin tout dispos. Hier, ce sentiment m'est revenu, en moindre degré, pendant le voyage; mais j'y étais préparé et je pus lutter contre, d'autant plus qu'il avait diminué d'intensité (2). A part cela, je me sens bien por-

(1) Tolstoï s'y était rendu pour acheter une propriété, mais l'affaire ne fut pas conclue.

(2) Bien des années après, en 1884, Tolstoï a décrit l'étrange

tant et aussi gai que je puis l'être sans ma famille. Durant ce voyage j'ai ressenti à quel point je ne fais qu'un avec toi et les enfants. Je puis rester seul quand je suis constamment occupé, comme pendant mes séjours à Moscou, mais pas comme ici, sans occupation. Lorsque je n'ai rien à faire, je sens qu'il m'est impossible de rester seul.

LXXV

A Fett.

4 février 1870

J'ai reçu votre lettre le 1er février, mon cher Afanassy Afanassiévitch, mais même si je l'avais reçue avant, je n'aurais pas pu partir. Vous m'écrivez : *je suis seul, je suis seul*. Et moi qui pense : qu'il est heureux ! il est *seul* ! Moi, j'ai ma femme, j'ai trois grands enfants et un quatrième au maillot, deux vieilles tantes, une nourrice, deux femmes de chambre. Et tout cela est malade de la fièvre, de refroidissement, de faiblesse, de névralgies, de rhumes, c'est dans cet état que votre lettre m'a trouvé ! Maintenant on commence à se remettre. Mais à table, je suis encore seul avec ma vieille tante sur dix personnes.

sensation dont il fait part ici dans un récit intitulé : *Notes d'un fou,* resté inachevé et qui fut publié après la mort de l'auteur.

D'ailleurs, voici deux jours que je suis moi-même souffrant, j'ai mal à la poitrine et à la côte. Aussitôt que tout ira mieux, j'irai vous voir. Je viendrai vous parler de bien des choses.

J'ai beaucoup lu Shakespeare, Gœthe, Pouchkine, Gogol, Molière, et je voudrais m'entretenir de tout cela avec vous. Je ne reçois cette année aucune revue et aucun journal et je trouve que cela vaut mieux ainsi.

Votre

L. Tolstoï.

LXXVI

17 février 1870.

Je ne vous ai pas répondu tout de suite parce que j'espérais aller vous voir le 14, mais je n'ai pas pu. Comme je vous l'ai écrit, nous avons tous été malades, moi en dernier, et je suis sorti hier pour la première fois. J'ai été empêché par un mal d'yeux qui augmente à cause du vent et de l'insommie. Je remets donc, avec un grand regret, ma visite pour l'époque du Carême. Maintenant je suis obligé d'aller à Moscou pour accompagner ma tante et montrer mes yeux à l'oculiste.

Ecrivez-moi, je vous prie, le plus souvent possible pour que je puisse savoir si vous êtes chez vous et quels sont vos projets, afin que, si mes yeux vont mieux, je puisse venir. Je le voudrais tant !

C'est malheureux qu'on ne puisse aller chez vous autrement qu'après avoir passé une nuit en chemin de fer, dans un wagon rempli de fumée, avec des courants d'air et des voisins qui vous ennuient de leurs conversations.

Vous voulez me lire une nouvelle de mœurs militaires. Je pense que ce sera une jolie chose si elle est simplement conçue. Quant à moi, je ne veux rien vous lire, parce que je n'écris rien. Mais parler avec vous de Shakespeare, de Gœthe et du drame en général, cela, je veux bien. Tout cet hiver, je ne me suis occupé que du drame en général et il m'est arrivé ce qui arrive toujours aux gens qui, jusqu'à l'âge de quarante ans, n'ont jamais réfléchi sur un sujet quelconque et n'en ont jamais eu une notion précise. Ils portent leur attention d'homme mûr sur ce sujet où ils croient découvrir beaucoup de choses nouvelles.

Je me suis délecté tout l'hiver à rester sur le dos à dormir, à jouer au bézigue, à patiner, mais surtout à être alité, et c'est alors que les personnages du drame ou de la comédie commencent à agir et agissent fort bien.

C'est de tout cela que j'aurais voulu m'entretenir avec vous. Comme en tout, vous êtes en cela aussi un classique, et de plus, vous comprenez les choses avec une profondeur particulière. J'aurais aussi voulu lire Sophocle et Euripide.

Au revoir, nos salutations à Maria Pétrovna.

Si ma lettre ne vous paraît pas trop insensée, sachez que c'est parce que je vous écris à jeun.

Votre

L. Tolstoï.

LXXVII

11 mai 1870.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Afanassy Afanassiévitch, au moment où je revenais de mon travail, tout en sueur, avec la hache et la bêche, par conséquent, à mille verstes de tout ce qui est art et surtout de nos écrits.

En ouvrant votre lettre, j'ai tout d'abord lu la pièce de vers et j'ai senti des picotements dans le nez. Je me suis rendu auprès de ma femme et je voulais la lui lire, mais des larmes d'attendrissement m'en ont empêché. Votre poésie est une de celles, très rares, auxquelles on ne peut ajouter ni retirer un mot ni la modifier en quoi que ce soit. Elle est vivante par elle-même et charmante. Elle est si jolie qu'il me semble que ce ne sont pas là des vers d'une inspiration de hasard, mais que c'est la première onde d'une source obstruée depuis longtemps. Il est triste de penser qu'après l'impression qu'elle a produite sur moi, elle sera imprimée sur du papier, dans quelque revue, et jugée par des j... f..... qui diront : « il n'écrit pas mal, Fett ! »

« Tu es tendre »... et puis tout, tout est joli, je ne connais rien de vous qui me plaise davantage.

J'écris par ce courrier à Nikolskoïé pour qu'on aille chercher la jument. Cela me fait grand plaisir et je vous remercie, ainsi que Peter Afanassievitch ; mais j'insiste pour en savoir le prix.

Je viens de terminer ma session de juré, ce qui m'a beaucoup intéressé et m'a été fort instructif. Je pars pour Kharkov le 15 mai et je m'arrangerai ensuite pour pouvoir

vous rendre visite. Ne me laissez pas sans nouvelles de vous. Ce que je puis vous souhaiter de meilleur, ce sont les visites de la Muse. Vous me demandez votre opinion sur votre poésie, mais je sais le bonheur qu'elle vous a procuré par la conscience que vous aviez qu'elle est belle, qu'elle est sortie de vous, qu'elle est vous.

Adieu, au revoir.

L. Tolstoï.

LXXVIII

Décembre 1870.

Il y a déjà huit jours que j'ai reçu votre lettre, mais je ne vous ai pas répondu parce que, du matin au soir, je suis occupé à étudier le grec. Je n'écris pas, je ne fais qu'étudier ; et, d'après le bruit qui m'est parvenu que vous donneriez votre peau pour faire le parchemin de mon brevet de langue grecque, je la crois en très grand danger. C'est incroyable, mais j'ai lu tout Xénophon et, à présent, je puis le lire à livre ouvert. Quant à Homère, je suis obligé de m'appliquer davantage et d'employer le dictionnaire. J'attends avec impatience l'occasion de rencontrer une personne à qui je pourrai montrer ce tour de force.

Combien je suis heureux que Dieu m'ait inspiré cette idée bizarre. D'abord, cela m'a procuré du plaisir. Ensuite, je me suis convaincu que je ne connaissais pas jusqu'ici ce que la parole humaine a produit de plus beau, de plus vrai et de plus souple. Enfin, j'en ai tiré encore cet avan-

tage qu'à l'avenir, je n'écrirai plus de bêtises comme j'en ai écrit jusqu'à présent. Je m'en reconnais coupable et je m'engage à ne plus recommencer.

De grâce, expliquez-moi pourquoi personne ne connaît les fables d'Esope ni même l'admirable Xénophon, sans parler de Platon, d'Homère dont la lecture, qui doit me procurer des délices, m'est encore réservée. Autant que j'en puis déjà juger, Homère n'est qu'estropié par nos traductions, faites sur le modèle allemand. Ainsi, pour me servir d'une comparaison banale mais involontaire, la différence est la même qu'entre l'eau bouillie et distillée et celle d'une source limpide qui glace les dents et qui semble plus fraîche encore, même avec le fin limon qu'elle contient. Tous ces Foss (1), ces Joukovsky (2) chantent d'une voix doucereuse, gutturale et fade, tandis que ce diable d'Homère chante et hurle de toute sa poitrine, sans qu'il lui vienne jamais à l'esprit que quelqu'un pût l'écouter. Vous pouvez triompher : sans la connaissance du grec, il n'y a pas d'instruction possible. Mais quelle connaissance peut-on en avoir? Comment l'acquérir ? A quoi peut-elle servir ? A cela, j'ai des réponses claires comme le jour.

Vous ne dites rien de Maria Pétrovna, d'où nous concluons avec joie que son rétablissement est en bonne voie. Nous nous portons tous à merveille et vous saluons.

Votre

L. Tolstoï.

(1) Traducteur allemand des écrivains grecs.
(2) Traducteur et poète russe.

LXXIX

10 juin 1871.

Mon cher ami, je ne vous ai pas écrit depuis longtemps et je ne suis pas allé vous voir, parce que j'ai été et que je suis encore malade, je ne sais pas moi-même de quoi, mais de quelque chose de bon ou de mauvais, suivant la façon dont on en envisage la fin. C'est une faiblesse extrême, on ne désire rien, sauf le calme qu'on n'a pas...

Ma femme m'envoie prendre du koumyss (1) pendant deux mois à Samara ou à Saratov. Je vais aujourd'hui à Moscou et je m'y renseignerai sur l'endroit.

Je voulais écrire que je regrette Borrissov (2) mais ce ne serait pas vrai, je l'envie plutôt. Ce qui serait plus exact, ce serait de dire que sa mort m'à beaucoup touché...

Votre

L. Tolstoï.

LXXX

A la comtesse Sophie Tolstoï.

Entre Moscou et Nijni-Novgorod, juin 1871.

Je suis allé voir l'exposition et je fus en retard. Quand je suis arrivé à la gare, la cloche avait déjà sonné la

(1) Koumyss, lait de jument fermenté, fabriqué par les kirghises.

(2) Un parent de M. Fett qui venait de mourir.

deuxième fois et on ne délivrait plus les billets. Je me heurte contre un monsieur débraillé et sa dame. Il me crie : « voulez-vous un billet ? » Je le prends; mais mes bagages n'étaient pas encore arrivés et le billet ne pourrait me servir. Je dis : « Je vais jusqu'à Nijni ». Il répond : « Moi aussi ». Je dis : « Mais j'ai besoin de deux billets ». Il répond : « J'en ai deux ». Je paye au monsieur 20 roubles ; je saute dans un wagon. Le troisième coup sonne et je pars.

Pourquoi l'ai-je fait ? Je ne sais pas. Mais c'est extraordinaire !

LXXXI

Gouvernement de Samara, 18 juin 1871.

Depuis que je suis arrivé ici (1), chaque jour, vers six heures du soir, j'éprouve une sorte d'anxiété physique, comme une fièvre, il me semble que l'âme se sépare du corps. Je ne me laisse envahir que par l'ennui de toi ; et je ne pense ni à toi, ni aux enfants, parce que je ne me permets pas d'y penser, précisément parce que je suis prêt à y penser et, si j'y pense, je ne pourrai pas rester un instant de plus ici. Je ne puis pas rendre compte de mon état : ou bien j'ai pris froid par les nuits fraîches dans la kibitka (2), ou bien le koumiss m'est nuisible ; quoi qu'il en soit, mon état a empiré depuis les trois jours que je suis ici. Je sens une faiblesse, de l'ennui, je voudrais pleurer,

(1) Dans les steppes de Samara.
(2) Tente en gros feutre hermétiquement close.

et ce n'est pas commode à faire avec ces Bashkirs, ni avec Stiopia (1).

Ce qui me chagrine le plus, c'est que mon mal me réduit au dixième de ce que je suis. Je n'éprouve aucune jouissance intellectuelle et surtout poétique, je regarde tout comme un mort et ressemble précisément à tant de gens qui me déplaisent pour cette raison. Comme eux, je vois seulement ce qui est, je comprends, je réfléchis, mais je ne vois pas à fond, avec amour, comme avant. Si même une disposition poétique m'envahit, elle est pleurnicheuse : j'ai envie de pleurer.

Il y a ici bien des choses intéressantes et nouvelles : et les Bashkirs qui ont une odeur d'Hérodote, et les moujiks russes, et les villages si attrayants par la simplicité et la bonté des habitants.

LXXXII

Gouvernement de Samara. Juin 1871.

Notre excursion dura quatre jours et fut très réussie (2). C'est plein de gibier, à ne pas savoir qu'en faire, une profusion de canards sauvages, et il n'y a personne pour les manger. Les Bashkirs, les endroits que nous avons visités, nos compagnons, tous sont excellents. On nous a reçus partout avec une hospitalité impossible à décrire. Où qu'on arrive, le maître de céans égorge en votre honneur un gras mouton, place devant vous un vaste tonneau de

(1) Stepan Bers, beau-frère de Tolstoï.

(2) Tolstoï était allé avec trois amis, dont son beau-frère, visiter les steppes de Samara.

koumyss, dispose des tapis et des coussins par terre, y fait placer ses hôtes et ne les lâche pas avant qu'ils aient mangé son mouton en entier et bu son tonneau de koumyss. Il vous fait boire de ses mains et, retirant avec ses doigts un gros morceau de mouton et de graisse, vous l'introduit dans la bouche. On ne saurait refuser, car cela l'offenserait. On a beaucoup ri. Avec Kostia, nous avons mangé et bu avec plaisir et cela nous fut profitable, mais Stiopa et le baron étaient risibles et pitoyables ; le baron surtout. Il voulait faire comme les autres, mais finalement il rendit sur les tapis ; aussi, quand, au retour, nous lui avons proposé de rendre visite à un autre bashkir hospitalier, il nous demanda presque en pleurant de n'en rien faire.

LXXXIII

A Fett.

Samara, 18 juillet 1871.

Je vous remercie pour votre lettre, mon cher ami. Je crois que ma femme s'alarmait à tort en m'envoyant ici pour suivre un régime de koumyss et en me persuadant que j'étais malade. Quoi qu'il en soit, à présent, après quatre semaines, je crois être complètement rétabli. Et il va sans dire, comme toujours lorsqu'on suit une cure de koumyss, que je suis ivre du matin au soir, je sue, et j'y trouve du plaisir. Il fait très bon ici, et si ce n'était l'ami de la famille qui me manque, je serais complètement heureux. Si je voulais décrire le pays et les occupa-

tions auxquelles je me livre, il me faudrait cent pages.

Je lis Hérodote qui décrit avec détails et une grande exactitude ces mêmes Scythes lactophages au milieu desquels je vis.

Je commençais cette lettre hier en vous disant que j'étais bien portant ; aujourd'hui, j'ai de nouveau mal au côté. Je ne sais au juste jusqu'à quel point je suis malade, mais c'est déjà mauvais signe que je ne puisse m'empêcher de penser à mon côté et à ma poitrine. Voilà trois jours qu'il fait une chaleur terrible. Dans la *kibitka* l'atmosphère est comme celle d'une salle de bain de vapeur, mais cela me fait plaisir. Le pays est admirable, à peine sorti de l'état vierge, comme richesse, comme climat salubre et surtout par la pureté et la simplicité des mœurs. Comme partout où je me trouve, je me demande si je ne ferais pas bien d'acheter ici une terre. Cette idée-là m'occupe, me distrait et me fournit le meilleur prétexte d'étudier le pays. Il me reste encore dix jours pour les six semaines réglementaires de la cure. Je vous écrirai alors pour arranger une entrevue. Que Dieu vous vienne en aide dans vos travaux.

LXXXIV

A Nicolas Strakhov.

13 septembre 1871.

Je vous réponds, mon cher Nicolas Nicolaïévitch, dans le même ordre dans lequel vous m'écrivez, c'est-à-dire en parlant d'abord de ce qu'on appelle les *affaires*, c'est-à-

dire de futilités, et ensuite, sur ce qui ne touche pas aux affaires, c'est-à-dire sur l'essentiel.

Après avoir lu la première partie de votre lettre, j'avais l'intention de répondre par le consentement à la proposition de X, et maintenant encore je n'ai pas changé d'idée ; je consens surtout parce que dans le cas contraire, j'aurais été forcé de publier moi-même mon ouvrage, ce qui m'aurait donné beaucoup de tracas, et je voudrais les éviter. Et c'est tout quant aux affaires. J'ajouterai, toutefois, que je ne pensais pas vous voir se donner tant de mal à propos de mon affaire, car si je l'avais pensé, je n'aurais pas osé vous demander votre intervention. Je vous remercie vivement pour tout ce que vous avez fait et je vous prie de ne plus gaspiller votre temps en puérilités. J'ajoute du prix à une autre sorte de conversation avec vous.

Vous avez tort de tant me louanger. Premièrement, je ferai des manières (cela n'aurait pas manqué surtout il y a deux ans), je perdrai mon naturel, en cherchant à apparaître à vos yeux sous l'aspect sous lequel vous voulez me voir ; deuxièmement, les louanges me sont nuisibles (je suis trop disposé à y croire) et il y a peu de temps seulement que j'ai réussi à me défaire de la fatuité qui s'était ancrée en moi depuis le succès de mon roman (1) ; vous le comprenez si finement. Ce n'est pas comme A. Grigoriev (2) qui nage dans l'atmosphère de louange et élève aux divers grades de génie. Quant à moi, il n'est pas difficile de me tromper sur la valeur de mon activité : je suis trop content de me tromper moi-même. Quant à l'expression de votre sympathie, j'y réponds par la joie que j'éprouve, et, de même que vous étiez satisfait de rencontrer chez moi

(1) *Guerre et Paix*.
(2) Apollon Grigoriev, critique autorisé de l'époque.

une communauté de vue, je vous dis toute ma satisfaction de vous avoir rencontré. Il n'y a qu'une chose qui rend nos rapports inégaux : je ne puis m'abstraire de la pensée d'être séduit par vos louanges. Peu après vous avoir quitté, j'ai rencontré en chemin de fer Tutchev (1) et nous avons eu une conversation de quatre heures. Du reste, j'ai plus écouté que parlé. Le connaissez-vous ? C'est un vieillard-enfant, génial et majestueux. Parmi les vivants, je ne connais personne autre que vous et lui avec qui je me sente en communion de sentiment et de pensée à ce point. Mais en un certain degré d'hauteur d'âme, la communauté de conception sur la vie ne lie pas, comme cela a lieu dans les sphères inférieures de l'activité humaine, c'est-à-dire dans l'existence matérielle, mais laisse chacun libre et indépendant. Je l'ai éprouvé avec vous et avec lui. Nous voyons pareillement ce qui est en bas et à côté de nous. Mais qui sommes-nous, pourquoi vivons-nous, et où nous allons, nous ne le savons pas, ne pouvons nous le dire, et nous sommes plus étrangers les uns aux autres que ne me sont, où même que ne vous sont, mes enfants. Pourtant, on éprouve une joie de rencontrer, sur cette voie déserte, ces voyageurs étrangers. C'est bien la joie que j'ai éprouvée lors de ma rencontre avec vous et Tutchev.

Savez-vous ce qui m'a le plus frappé en vous ? C'est l'expression de votre visage, lorsque vous êtes entré du jardin dans mon cabinet de travail, ne sachant pas que je m'y trouvais. Cette expression lointaine, concentrée et grave m'a fait vous comprendre, à l'aide, cela va sans dire, de vos écrits et de vos conversations. Je suis certain que vous êtes prédisposé à faire œuvre purement philosophique. Je dis « purement » dans le sens de l'examen des

(1) Le poète dont il était déjà question.

choses en dehors de la poésie et de la religion. Car la philosophie purement spéculative est un produit monstrueux de l'Occident, et ni le grec Platon, ni Schopenhauer, ni les penseurs russes ne la comprenaient pas ainsi. Vous possédez une qualité que je n'ai rencontrée chez aucun des Russes : la netteté et le raccourcis de l'exposition, une douceur unie à la force ; vous n'arrachez pas avec les dents, mais avec des pattes douces et puissantes. Je ne connais pas le sujet du travail que vous projetez, mais son titre me plaît beaucoup, s'il caractérise bien le contenu. Que ce ne soit pas un article, mais, je vous en prie, une œuvre. Abandonnez l'activité dépravante des journalistes.

Vous avez probablement éprouvé ce que j'ai ressenti aux instants de ma vie, quand j'ai vécu comme vous dans la fièvre des villes et quand il échoit une heure de loisir et de calme après de longs mois d'agitation, pendant laquelle une atmosphère bien personnelle vous enveloppe peu à peu et que tous les phénomènes de la vie commencent à se ranger dans cette atmosphère suivant leur rang exact pour vous, et qu'on a la notion de ce qu'on est et quelles sont vos forces ; tel un homme exténué après un bain prolongé. C'est pendant ces instants qu'on vit pour soi, non pour les autres, qu'on éprouve réellement le besoin de travailler, qu'on est heureux de la conscience de soi et de ses forces et parfois de son travail. Je pense que c'est le sentiment que vous devez éprouver maintenant, comme je l'avais éprouvé jadis de temps à autre et qui est devenu maintenant mon état normal ; et ce n'est que rarement que je ressens l'agitation dans laquelle vous m'avez surpris et que vient parfois interrompre mon état normal. C'est ce que je vous souhaite. Pour l'instant, soit que je m'abandonne trop à ce sentiment, soit par indisposition (je ne me sens pas tout à fait bien ces temps-ci), je n'écris rien et aucun

désir intérieur ne m'y pousse. J'aurais voulu vous dire bien des choses encore, mais ma disposition n'y est plus et je vous envoie ma lettre telle que. Je vous remercie encore pour votre lettre et pour vos amicales démarches au sujet de mon affaire.

Votre

L. Tolstoï.

LXXXV

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 20 juillet 1872.

Comme il m'a été pénible d'apprendre que vous avez été à Moscou et que vous veniez de partir la veille lorsque j'y suis arrivé. Pourquoi ne m'avoir pas écrit un mot sur votre situation? Je puis ne pas entretenir une correspondance avec mes amis pendant des années, mais lorsqu'un malheur leur arrive, il m'est pénible de n'en rien savoir. Dites-moi comment cela va maintenant. Ne vous fatiguez pas trop dans vos fonctions de juge. Vous me le prêchez et c'est vous qui avez le plus besoin qu'on vous le dise. Voilà déjà environ neuf ans que je ne vous ai pas connu un seul jour tranquille et libre.

Je voulais aller chez Botkine (1) pour avoir de vos nouvelles, mais je suis tombé malade moi-même, je suis resté au lit et c'est avec peine que j'ai pu rentrer chez moi. Cela va mieux maintenant.

(1) Un autre frère de Mme Fett.

Tout va bien chez moi, et vous ne reconnaîtrez pas notre maison. Nous y avons ajouté une construction nouvelle.

Autre chose : j'ai rouvert l'école (1) et ma femme et mes enfants, tous nous enseignons et tous nous sommes contents. J'ai terminé mon *Alphabet* ; je l'imprime et je me mets à un ouvrage qui m'est très cher et dont je ne pourrais vous parler non seulement dans une lettre, mais même de vive voix, bien que vous soyez celui à qui l'on peut tout dire.

En vous écrivant, je songe que nous nous sommes perdus de vue depuis longtemps. Donnez-moi de vous, je vous prie, des nouvelles très détaillées. Transmettez de la part de ma femme et de la mienne un cordial souvenir à Maria Pétrovna. Comment est sa santé ?

Adieu.

Votre sincère ami.

L. Tolstoï.

LXXXVI

A Strakhov.

Yasnaïa Poliana, 3 mars 1872.

Je regrette bien, très honoré Nicolas Nicolaïevitch, le silence qui s'est établi depuis si longtemps entre nous. Il me semble que c'est par ma faute. A la réception de votre lettre d'aujourd'hui, l'envie me prit de m'entretenir avec vous. Tout ces temps-ci, d'ailleurs, aucun de vos articles

(1) Ecole de Yasnaïa Poliana.

n'est paru avant celui que je viens de lire et qui est si remarquable, sur Darwin.

Que faites-vous? Je ne puis vous conter ce que je fais, moi : ce serait trop long. L'*Alphabet* m'a occupé tous ces temps-ci et m'occupe encore, mais sans me prendre entièrement; et c'est précisement sur ce reste, que je ne puis vous écrire, malgré tout mon désir de converser avec vous. Mon *Alphabet* est terminé et il s'imprime très lentement et fort mal chez Riss (1). Suivant mon habitude, j'efface tout et je récris à nouveau jusqu'à vingt fois. C'est la raison pour laquelle je n'ai rien envoyé à *Zaria* (2). Entre nous soit dit, cette promesse me gêne beaucoup, tandis que cela ne sera d'aucune utilité pour *Zaria*. C'est tellement insignifiant, et la remarque que ce récit est extrait de l'*Alphabet* supprime même la signification que pouvait lui donner le nom de l'auteur. S'il est possible, faites-moi rendre ma liberté : vous m'obligerez beaucoup. Si les articles de l'*Alphabet* ont quelque valeur, celle-ci consistera dans la simplicité et la netteté du dessin et du trait, c'est-à-dire de la langue ; tandis que, inséré dans une revue, cela paraîtra singulier et désagréable, comme inachevé, de même que dans une galerie de tableaux ressortent des dessins au crayon sans ombre.

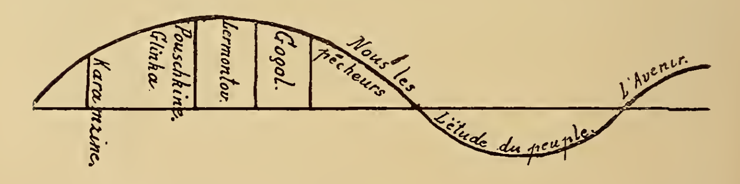
Notre vie à la campagne est toujours la même. Le nouveau est qu'il y a de plus une école pour les enfants des paysans, qui s'est organisée toute seule pour ainsi dire ; et elle nous intéresse tous, mes enfants et moi.

Avez-vous remarqué le lien qui existe aujourd'hui dans la poésie, entre deux phénomènes se trouvant en rapport

(1) Imprimeur à Moscou.

(2) Revue à laquelle collaborait Strakhov et qui avait demandé pour elle un récit de Tolstoï.

inverse : le déclin de la création artistique de toute sorte : musique, peinture, poésie, et, d'autre part, la faveur dans laquelle se trouve l'étude des divers arts populaires russes : musique, peinture, ornementation, poésie? Je crois même que ce n'est pas le déclin, mais la mort avec les gages de la renaissance dans l'art populaire. La dernière vague, la parabole artistique, a atteint du temps de Pouschkine son apogée ; puis survinrent Lermontov, Gogol, nous les pêcheurs ; la vague pénétra ensuite sous terre, un autre courant bifurqua vers l'étude du peuple et il sortira, avec l'aide de Dieu, tandis que la période de Pouschkine est close à jamais.



Vous comprenez sans doute ce que je veux dire. Heureux sont ceux qui participeront à la réapparition au jour. J'espère.

Adieu, je serre bien votre main et attends une bonne et longue lettre. Je suis heureux de savoir que A. N. Maïkov (1) se souvient de moi. Il m'est très sympathique.

Comte L.-N. Tolstoï.

(1) L'un des grands poètes russes.

LXXXVII

A Fett.

16 mars 1872.

Votre lettre nous a fait le plus grand plaisir. Combien je désire vous voir ! Mais je ne le puis, car je suis constamment souffrant. Je vous en prie, quand vous irez à Moscou, ne passez pas devant ma propriété sans vous arrêter.

L'*Alphabet* ne me laisse pas un instant de répit tant il m'absorbe. Son impression avance d'un pas de tortue et le diable sait quand cela finira. Et moi qui y ajoute, retranche et modifie sans cesse. Qu'en sortira-t-il ? je ne sais pas. Mais j'y ai mis toute mon âme.

Votre

L. Tolstoï.

LXXXVIII

A la comtesse A. Tolstoï.

(Mars ?) 1872.

J'ai attendu bien longtemps, chère amie Alexandrine, pour recevoir une réponse à ma dernière lettre ; mais je ne doutais pas un instant qu'un obstacle sérieux vous empêchât d'écrire. Mais quand j'ai reçu votre lettre, j'ai compris aussitôt qu'à votre place je n'aurais pas écrit non

plus, et j'avais honte, surtout quand j'ai su que vous étiez malade. Je peux rester des années sans écrire à des personnes que j'aime ; le tout est de savoir que ces personnes, si elles ne sont pas heureuses, du moins ne sont pas malheureuses, qu'elles ne sont pas malades. Mais penser que je ne sais rien sur une personne proche, pendant qu'elle souffre moralement et physiquement, m'est très pénible ; et c'est pourquoi je vais commencer, à partir de ce jour, à entretenir une correspondance régulière avec vous, si vous le voulez bien. Toutefois, ne vous effrayez pas ; je ne vous demande que trois lettres par an ; cela suffira. Il n'y a qu'une chose qui n'est pas bien ; c'est que je ne sais pas comment vous êtes avec vos autres amis. Avec moi, vous n'êtes pas égale, en ce sens que, dans l'intérêt que nous nous portons l'un à l'autre, j'occupe une plus grande place que vous ; autrement dit : vous vous intéressez plus à moi que vous ne permettez, à moi, de m'intéresser à vous, et je ne trouve pas cela commode. Je suis égoïste dans mon activité intellectuelle, c'est-à-dire qu'il me semble que mes idées doivent toujours être intéressantes pour tous, comme je suis toujours prêt à les imposer à tous. Par contre, je considère ma personne comme très peu intéressante, non seulement aux autres, mais encore à moi-même.

Comment vous portez-vous ? Ecrivez-moi sans faute à ce sujet, et si vous ajoutez à cela un court bulletin de votre état d'esprit, ce sera pour moi un cadeau et une surprise.

Quand j'étais jeune et que je regardais de vieux hommes aux cheveux gris, comme moi aujourd'hui, il me semblait qu'il fallait chercher chez les jeunes seulement du mouvement et une vie intellectuelle, tandis que ces vieux sont desséchés intérieurement et extérieurement, comme des reliques. Maintenant, je vois que plus on avance dans la

vie, plus on trouve que les marches sont pénibles et difficiles à gravir, et qu'on trébuche plus d'une fois. Je le dis, parce que même un court bulletin de votre vie intellectuelle a pour moi un grand intérêt.

Ma vie est toujours la même, c'est-à-dire que je ne puis me l'imaginer meilleure. Il y a un peu de grandes joies intellectuelles, autant que je suis capable de les éprouver ; il y a aussi des *joies bêtes* : apprendre à lire aux enfants des paysans, dresser un jeune cheval, contempler une grande chambre nouvellement aménagée, calculer le futur revenu d'une propriété nouvellement acquise, être satisfait d'une bonne interprétation d'une fable d'Esope, tambouriner à quatre mains avec ma nièce une symphonie, la naissance de superbes veaux, et ainsi de suite. Quant aux grandes joies, c'est d'abord cet *effrayant* bonheur : tous mes enfants sont bien portants, et, j'en suis presque persuadé, sont intelligents. Ce sont ensuite mes travaux. L'année passée, c'était l'étude de la langue grecque ; cette année, c'est la rédaction d'un livre d'alphabet, d'abord (1), et maintenant je commence un grand travail où j'expose quelques-unes des pensées que je vous ait fait connaître, mais aussi bien d'autres qui ne m'étaient pas encore venues à l'esprit. En général, je me sens en ce moment comme reposé de mes travaux précédents et entièrement libéré de l'influence de mon œuvre passée ; je me sens surtout libéré de l'orgueil et de ma sensibilité aux éloges. Je me mets au travail avec les mêmes joies, timidité et doute que j'éprouvais lorsque j'ai commencé à écrire.

Si je suis allé à Moscou, ce n'est certes pas pour y voir l'exposition. Au contraire, je suis rentré hier de la vieille capitale — où je suis d'ailleurs tombé malade — avec un

(1) L'*Alphabet*, qui parut à la fin de 1872.

tel dégoût pour toute cette oisiveté, ce luxe, pour ces biens mal acquis, pour ces hommes et ces femmes dépravées, dépravation qui a pénétré toutes les couches sociales, pour cette absence de règle dans la société, que j'ai décidé de ne plus jamais retourner à Moscou, et je songe avec terreur au moment où mes filles seront en âge de fréquenter le monde.

Je baise vos mains.

Votre vieil et fidèle ami.

LXXXIX

A Strakhov.

Yasnaïa Poliana, 25 mars 1872.

Vous m'avez touché au point sensible, mon cher Nicolas Nicolaïevitch. Une tristesse m'envahit après que j'eus lu votre lettre. Comme toujours, vous avez visé le nœud de la question. Vous avez raison de dire qu'il n'existe point chez nous de liberté pour la science et la littérature ; seulement vous y voyez un malheur, tandis que je ne le vois pas. Certes, il ne passera pas par la tête, s'il n'est pas détraqué, à aucun Français, Allemand, Anglais de s'arrêter à ma place et de se demander si le procédé que nous employons ou la langue que nous écrivons sont faux ; tandis qu'un Russe, s'il n'est pas fou, doit se demander s'il devrait continuer à noter ses précieuses pensées ou bien se rappeler que la *Pauvre Lise* (1) était lue jadis,

(1) Roman sentimental de Karamzine, écrivain célébré par les Russes, principalement comme leur premier historien national, mais qui n'occupe pas une moindre place en tant que créateur, après Lomonossov, de la littérature russe.

elle aussi, avec passion, jouissait d'une grande faveur, et chercher, par suite, d'autres procédés et une autre langue. Et encore, n'est-ce pas par réflexion que le Russe s'engagerait dans cette voie, mais parce que notre langue actuelle et nos procédés dégoûtent et que des « élans involontaires vous entraînent » vers une autre langue et d'autres procédés, qui sont par hasard ceux du peuple.

La remarque de D... est fort juste, surtout appliquée à ce qu'on nomme science et littérature ; mais un poète, s'il l'est réellement, ne saurait ne pas être libre, qu'il soit exposé au feu des armes ou non. Tout homme est libre de même de se lever ou de ne pas se lever de son lit de quiétude, comme sous le feu croisé. Il est loisible de rester exposé aux coups de feu, de s'en aller, de se défendre ou d'attaquer. On ne peut construire sur le champ de bataille ; il faut aller là où l'on peut construire.

Remarquez bien ceci : nous sommes sous la fusillade ; mais, le sommes-nous tous ? Si nous l'étions, la vie serait aussi indécise et mauvaise que la science et la littérature ; or, la vie est ferme et majestueuse, elle avance toujours, sans se préoccuper de rien ni de personne. Il est donc clair que le coup de feu vise uniquement la tour de notre imbécile littérature. Il faut donc descendre et aller là-bas dans la plaine où on a toute liberté. Et de nouveau, comme par hasard, ce *là-bas* est le peuple. La *Pauvre Lise* faisait verser des larmes et on n'en finissait pas de la louer ; or on ne la lit plus et on ne la lira plus jamais, tandis que les chants, les contes, les légendes, tout ce qui est simple sera lu aussi longtemps que vivra la langue russe. J'ai modifié mes procédés d'écriture et la langue, mais, je le répète, non pas parce que j'en ai décidé la nécessité, mais parce que Pouschkine lui-même me paraît ridicule, sans parler de nos élucubrations actuelles ; tandis que la langue

que parle le peuple et qui contient des sons à pouvoir exprimer tout ce que pourrait vouloir dire un poète, me demeure chère. En outre et surtout, cette langue est le meilleur régulateur poétique. Essaye de dire l'inutile, le grandiloquent, le morbide, cette langue ne te le permettra pas, tandis que notre langue littéraire est bien pendue ; elle est tellement exercée qu'elle pourra moudre n'importe comment, cela ressemblera toujours à de la littérature.

Toutefois, le populaire slavophile et le populaire vrai sont deux choses différentes : elles se distinguent autant que l'éther souffreux de l'éther sidéral, source de chaleur et de lumière. Je déteste tous ces *principes collectifs*, et la *propriété communale*, et « nos frères les Slaves » imaginaires, et j'aime simplement ce qui est défini, clair, beau, mesuré, et je trouve tout cela dans la poésie, la langue et la vie populaires, tandis que le contraire m'apparaît dans les autres.

Je n'ai presque pas commencé à écrire et il est peu probable que je commence avant l'hiver. Tout mon temps et mes forces sont pris par l'*Alphabet*. J'ai écrit pour la *Zaria* un récit nouveau que j'insérerai dans l'*Alphabet* : *Le prisonnier du Caucase*. Je vous l'enverrai, au plus tard, dans huit jours. Je vous remercie pour votre proposition de corriger les épreuves. Ecrivez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de ce récit. C'est le modèle des procédés et de la langue que j'emploie et que j'emploierai à l'intention des adultes. Je sais qu'on va me couvrir pour cela d'injures et je crains que vous aussi vous en rirez. J'ai confiance en vous et c'est pourquoi vos réprimandes me seront utiles. Je ne dis pas que je vous écouterai, mais elles pèseront beaucoup dans la balance.

Votre comte L. N. Tolstoï.

XC

Yasnaïa Poliana, août 1872 (1).

Chère Amie Grand'Mère,

Vous êtes l'une de ces personnes qui disent de leur être : « I will share with thee thy sorrow — and thou thy joys with me (2). » Et moi qui vous raconte toujours toutes mes joies, je fais appel aujourd'hui à votre sympathie pour ma peine.

Un événement tout à fait inattendu a fondu sur moi et a changé toute ma vie. A Yasnaïa Poliana, un jeune bœuf a tué un berger, et voici que je suis soumis à l'instruction, gardé à vue, sans pouvoir sortir de ma maison, sur l'ordre d'un gamin, surnommé juge d'instruction, et j'aurai ces jours-ci à m'expliquer et à me défendre en justice... De quel crime ?

C'est effrayant de songer, de se rappeler toutes les avanies auxquelles j'ai été, suis et serai en butte ! Moi, homme à barbe grise, père de six enfants, conscient de ma vie utile et laborieuse, avec la conviction absolue de ne pas être coupable, avec le mépris que je ne puis m'empêcher d'avoir pour les nouveaux tribunaux que j'ai vus à l'œuvre, mon unique désir est qu'on me laisse tranquille, qu'on me laisse la paix, comme je laisse tranquilles les autres.

(1) Cette lettre et la suivante furent longuement analyséee et en partie reproduites par M. Zacharyine, dans le *Messager de l'Europe* de juin 1904.

(2) « Je veux partager tes peines, et toi partage avec moi tes joies. »

Il est insupportable de vivre en Russie avec la crainte constante que le premier jouvenceau venu, à qui mon visage déplaît, puisse me faire asseoir sur le banc des accusés et m'enfermer en prison. Mais, trève de récriminations ! Vous connaîtrez toute cette histoire par la presse. Je mourrai de rage si je ne la déverse pas, et qu'on me juge alors pour avoir dit la vérité ! Mais je vais vous expliquer ce que je veux faire et aussi ce que je vous demande.

Si je ne meurs pas de colère et d'ennui en prison, où ils me mettront sûrement (je suis persuadé qu'ils me détestent), j'ai décidé d'aller habiter l'Angleterre pour toujours, ou du moins, jusqu'à l'instant où la dignité, la liberté d'un homme seront respectées chez nous.

Cette idée plaît à ma femme ; elle aime tout ce qui est anglais ; pour les enfants, ce sera très utile ; quant aux moyens, j'en dispose suffisamment. Après avoir tout vendu, j'aurai bien dans les 200 mille roubles. Quant à moi personnellement, bien que la vie en Europe me répugne, je cesserai de rager et j'aurai la possibilité, pendant les quelques années qui me restent à vivre, d'écrire tranquillement ce que j'ai encore à écrire.

Notre projet est de nous installer d'abord près de Londres ; puis, de choisir un joli endroit près de la mer où se trouveront de bonnes écoles, d'acheter une maison et un petit terrain. Pour que la vie en Angleterre soit agréable, il faut avoir des connaissances parmi les bonnes familles aristocratiques. C'est en cela précisément que vous pouvez m'aider, et je viens vous demander deux ou trois lettres pouvant nous ouvrir les portes de la bonne société anglaise. Cela est nécessaire pour les enfants qui devront y grandir.

Je ne puis encore vous dire quand nous nous mettrons en voyage, car je suis à leur discrétion et ils peuvent me tourmenter encore longtemps. Vous ne sauriez vous imaginer ce que c'est. On prétend que les lois donnent *la sécurité* (1) ; chez nous, c'est le contraire. J'ai organisé ma vie de façon à avoir le plus de *sécurité* possible et, content de peu, je ne cherche rien, je ne désire rien que la paix. Je suis aimé, je suis respecté des paysans ; les voleurs eux-mêmes m'épargnent, et je jouis d'une pleine *sécurité* dont seules les lois me dépossèdent.

Ce qui me peine le plus, c'est ma colère. J'aime tant aimer, et voici que je suis obligé de ne pas décolérer ! Je lis et « Notre Père qui êtes au Cieux » et le XXXVII[e] Psaume, ce qui me calme pour un instant, surtout le *Pater* ; puis, je recommence à bouillir, incapable de rien faire ni rien penser. J'ai abandonné le travail, comme un sot désir de me venger, quand l'objet de la vengeance n'existe pas. Ce n'est que maintenant, alors que je me prépare au départ et en ai pris la résolution définitive, que je retrouve un peu de calme, et j'espère me retrouver moi-même bientôt.

Adieu ; je baise votre main.

L. Tolstoï.

XCI

Septembre 1872.

Je me hâte de vous écrire, chère amie, pour vous informer de la nouvelle tournure qu'a prise soudainement mon affaire et qui a modifié tous mes projets. Excusez-moi de

(1) En français dans le texte.

vous avoir troublée, mais ce n'est certes pas ma faute. J'ai souffert ce mois-ci plus que jamais, et avec l'égoïsme de l'homme, je voulais que tout le monde souffrît un peu avec moi. Je me suis senti déjà un peu soulagé après m'être épanché auprès de vous et m'être décidé à partir.

Tout à l'heure, je viens de recevoir une lettre du président du Tribunal me disant que toutes les vilenies qu'on m'avait faites ont été commises par erreur et qu'on me laisserait en paix. S'il en est ainsi, je ne partirai pas, et, encore une fois, je vous prie de m'excuser du trouble que je vous ai causé. Pour me justifier, je vais vous raconter toute l'histoire.

Pendant que j'étais à Samara, un bœuf a tué un berger. Même quand je suis à la maison, je ne vois pas mon intendant pendant des mois entiers et je ne m'occupe pas personnellement des affaires de ma propriété. Un jour, arrive chez moi un adolescent, il me fait savoir qu'il est juge d'instruction, se met à me questionner pour savoir si je suis fils légitime de mes parents, etc., m'annonce que je suis accusé d'un « acte illégal » dont mort d'homme s'ensuivit et, enfin, exige que je signe un papier par lequel je m'engage à ne pas quitter Yasnaïa Poliana jusqu'à la fin du procès. Je demande si la signature est obligatoire ou non. Le procureur m'a répondu que si je ne signais pas on m'arrêterait (1). Je signe et m'informe de la date à laquelle l'affaire se terminera. On me dit que, selon la loi, le substitut du procureur doit, dans un délai de huit jours, prendre une décision : classer l'affaire, ou bien rédiger l'acte d'accusation. Et je sais qu'ici, à la campagne, un

(1) Pour la clarté de ce passage, il convient de noter que Tolstoï a fait porter, par un envoyé spécial, une lettre au substitut du procureur résidant à Toula, lettre dans laquelle il lui demandait s'il était obligé ou non de signer.

paysan attend depuis quatre ans l'expiration de ce délai de huit jours, et je sais qu'il peut attendre encore un, deux ans, suivant leur bon plaisir.

Trois semaines se passent, et je caresse l'espoir que, si ce n'est pas dans une semaine, du moins dans trois semaines, la solution pourra intervenir. Je m'enquiers et j'apprends qu'au lieu d'arriver à une conclusion, l'instruction n'a pas même commencé, alors que ma demeure est à quinze verstes seulement de la ville (1). Je demande alors de qui dépend de soutenir l'accusation ou de l'abandonner? On me répond : du seul substitut, un gamin d'une vingtaine d'années. S'il est dans le genre du juge d'instruction, j'aurai certes quatre mois de prison. Et où est l'espoir du salut? Dans le Tribunal. Par malheur, je suis juste à ce moment désigné comme juré, et je dois me rendre au Tribunal. Dois-je y aller ou non? A qui le demander? J'adresse la demande au président du Tribunal. Il m'écrit que j'ai le droit de ne pas y aller. J'envoie au Tribunal un papier disant que je ne puis y aller, étant soumis à l'instruction. Le substitut du procureur déclare publiquement que je ne saurais remplir les fonctions de juré, parce que je suis accusé du crime visé par l'article 1466, c'est-à-dire pour assassinat. (Vous comprenez comme c'est agréable). Le Tribunal me condamne néanmoins à 225 roubles d'amende et exige ma présence, sous peine de nouvelles poursuites en justice.

Rien à faire : je me rends au Tribunal, muni de la lettre du président affirmant mon droit juridique de ne pas venir, et je procure à ces gens le plaisir de s'amuser à mes dépens. Les voici donc, les juges qui vont me juger !

(1) Toula.

N'oubliez pas, de plus, que, dans l'affaire du bœuf, qu'on a mise maintenant sur le dos de mon intendant *par fausse honte* (1), il est impossible d'accuser qui que ce soit, pas plus moi qui étais à ce moment à Samara et qui ne m'occupais pas des affaires de ma propriété, que vous même. N'oubliez pas aussi que je ne connais personne à Toula, que je ne veux y connaître personne, que je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit, et que je supplie Dieu et gens de me laisser tranquille.

Je suis occupé du matin au soir à mettre au point le livre qu'on imprime en ce moment, et cette occupation m'absorbe entièrement. Parfois le doute me prenait : N'ai-je pas, en effet, commis un crime? Ne suis-je pas devenu fou? J'étalais ma mauvaise humeur, j'en éprouvais de l'humiliation et je me fâchais encore plus. Maintenant voilà qu'on m'écrit que le juge d'instruction s'était trompé, que le substitut du procureur a été pris à court, et que le Tribunal, à son tour, aurait pu envisager l'affaire d'une autre façon ; bref, que tout est pour le mieux et que dans toutes choses il y a de petits malentendus. Le petit malentendu est que depuis un mois je suis en état d'arrestation et que, par une chance inattendue, le substitut du procureur a compris qu'on ne pouvait m'accuser ; autrement, j'aurais été jugé et ils s'en seraient bien amusés.

Même en ce moment, je ne sais encore rien d'officiel ; peut-être vont-ils encore imaginer quelque chose. Je n'ai abandonné mon idée de partir que parce que j'espère qu'il n'y aura pas de procès ; car j'ai décidé depuis longtemps que s'il y en avait un, je partirais. Quand je vous ai écrit, il était visible qu'il y aurait un procès. Ces petits malentendus, ces petites erreurs me visant durant un mois, les

(1) En français dans le texte.

trois ans de prisons auxquels fut condamné mon pauvre moujik, pourraient être comparés au fait qu'un commandant, souhaitant le bien des administrés, mettrait des gardes pour maintenir la sécurité des habitants et que les gardes, avec l'imperfection habituelle à l'homme, auraient tué tous les habitants qu'ils avaient mission de garder. C'est exactement mon histoire.

Bien que tout ne soit pas encore terminé, que ma signature ne soit pas encore annulée et qu'on puisse me faire encore beaucoup de misères, je vois par la lettre du président qu'on veut me laisser tranquille et je regrette de vous avoir écrit tout cela et d'être aujourd'hui obligé de m'en expliquer.

Enfin, ce matin, une chose est arrivée qui m'a complètement calmé, avant même la réception de votre lettre. Ma femme a été prise tout d'un coup d'une forte fièvre et sentait des douleurs dans la poitrine ; or, elle allaite en ce moment son bébé. J'ai compris subitement que l'homme n'avait pas le droit de disposer de sa vie et surtout de la vie de sa famille. Comme l'offense me semblait alors mesquine, et j'hésitai à partir.

Ma sœur Macha nous a quittés ces jours-ci. Elle parlait avec tendresse chaque jour de vous et se reprochait de ne pas vous avoir écrit, et moi, je me reproche de vous avoir écrit ; je vous demande de me le pardonner.

XCII

Novembre 1872.

Vous me demandez des nouvelles sur l'affaire du bœuf. Elle s'est terminée par la reconnaissance d'une série d'erreurs : le juge d'instruction s'est *trompé* en m'accusant,

puis, une deuxième fois, en exigeant ma signature et m'imposant l'obligation de ne pas sortir de la maison. Ceux qui m'ont condamné à l'amende se sont *trompés*, et ceux qui ont commencé l'affaire se sont *trompés*, parce qu'après avoir reconnu leur erreur et pour prouver qu'il y avait tout de même une affaire, ils se mirent à accuser mon intendant. Mais ensuite, on a fini par reconnaître qu'il n'y avait pas trace de coupable.

Pour me disculper quelque peu, je dois vous dire qu'après avoir terminé mon *Alphabet*, j'ai commencé à écrire le volumineux ouvrage (que je n'aime pas appeler roman) auquel je rêve depuis longtemps. Quand on commence à être pris par cette toquade, comme le disait admirablement Pouschkine, on devient particulièrement sensible aux brutalités de la vie.

Imaginez-vous un homme qui, dans le silence et l'obscurité complets, prête l'oreille aux moindres bruits et veut saisir la moindre clarté perçant la nuit, et qu'à cet instant, on fuse tout à coup à son nez de puants feux de bengale et qu'éclate à ses oreilles une fanfare jouant faux. Vous avouerez que ce soit fort désagréable. Me voici donc de nouveau écoutant et regardant dans le silence et l'obscurité... Ah ! si je pouvais décrire la centième partie de ce que je vois, entends, ce serait pour moi une grande jouissance !

Me voilà lancé... Vous m'avez donné un thème pour ma lettre : mes enfants, et c'est sur ce thème que je voudrais vous écrire. Voilà ce qu'ils sont : l'aîné (1) est blond, assez joli ; il y a chez lui quelque chose de faible, de patient et de très doux dans l'expression. Quand il rit, son rire n'est pas communicatif, mais quand il pleure, je me retiens avec

(1) Serge, diminutif Serioja.

peine pour ne pas pleurer avec lui. Tout le monde dit qu'il ressemble à mon frère aîné (1) ; j'ai peur de le croire, ce serait trop beau. Le principal trait de mon frère n'était ni l'égoïsme, ni le dévouement, mais le juste milieu. Il ne se sacrifiait à personne, mais il n'a jamais, non seulement fait de tort à personne, mais jamais contrarié personne. Il se réjouissait et il souffrait en lui-même et pour lui seul. Serioja est intelligent, il a l'esprit mathématique et très sensible à l'art ; il étudie très bien, fait la gymnastique, mais il est *gauche* (2) et distrait ; il n'a pas une personnalité bien nette : le côté physique l'influence trop. Quand il est bien portant et quand il est malade, ce sont deux garçons différents.

Elie, le troisième (3), n'a jamais été malade : charpente robuste, peau blanche et rose ; il est rayonnant ; mais il étudie mal, pense toujours à ce qui lui est défendu, invente des jeux lui-même ; méticuleux, soigné, et son « moi » lui importe beaucoup. Il est ardent et *violent* (4), se bat tout de suite, mais en même temps est très doux et très sensible. Il est sensuel : aime à manger et à se coucher à l'aise ; quand il mange la gelée de framboise ou le gruau d'avoine, ses lèvres clapotent. Il est personnel en tout ; quand il pleure, il se fâche et est désagréable ; quand il rit, son rire gagne tout le monde. Tout ce qui n'est pas permis a pour lui du charme, et il n'est pas long à deviner le défendu. Etant tout petit, il entendit dire à ma femme, qui était enceinte, qu'elle sentait les mouvements de son enfant ; aussi, pendant longtemps, son jeu favori était-il de mettre quelque chose sous sa veste et, tout en

(1) Nicolas.
(2) En français dans le texte.
(3) Le deuxième enfant est une fille : Tatiana.
(4) En français dans le texte.

promenant sa main sur son ventre, il disait en souriant : « C'est le petit bébé ». Il caressait tous les poufs ayant les ressorts cassés, en chuchotant avec un sourire : « C'est bébé ! » Il y a peu de temps, alors que j'écrivais les fables pour mon *Alphabet*, il inventa celle-ci : « Il y avait une fois un petit garçon qui demanda : Dieu, est-ce qu'il marche ? Le bon Dieu l'a puni, et il a marché toute sa vie ».

Si je meurs, l'aîné, quel que soit son sort, restera un excellent garçon et sera certainement le premier dans ses classes. Quant à Elie, il périra, s'il n'a pas un guide sévère et *aimant*.

Cet été, nous sommes allés nous baigner. Serioja était à cheval et j'avais Elie en croupe derrière moi. C'était le matin. Je sors ; les deux gamins m'attendent. Elie, tout rayonnant, en chapeau et portant un drap de lit soigneusement plié. Serioja arrive de quelque part tout essoufflé, sans chapeau. « Va chercher ton chapeau, sans cela, je ne t'emmène pas ». Serioja s'agite, cherche son chapeau ici, là, pas de chapeau. « Je ne t'emmène pas, ce sera une leçon pour toi ; tu perds toujours quelque chose ». Il est près de pleurer. Je pars avec Elie et j'attends que ce dernier manifeste un regret. Aucun, il rayonne, et parle de son cheval. Ma femme trouve Serioja en larmes. « Je cherche mon chapeau et je ne le trouve pas ! » Elle devine que son frère à elle, parti de grand matin pour pêcher, a mis le chapeau de Serioja. Elle m'écrit un mot, me disait que Serioja n'était pas responsable de la perte de son chapeau et me l'envoie en casquette. J'entends des pas rapides près de la cabine de bains. Serioja accourt (il avait perdu le billet en route) et se met à sangloter. Elie fait comme lui, et moi aussi un peu.

Tania : huit ans. Elle est après Serioja ; tout le monde dit qu'elle ressemble à sa mère ; et je le crois, et, bien que

ce soit assez, je crois, parce que c'est évident. Si elle avait été la fille aînée d'Adam, n'ayant pas d'autres enfants avant elle, elle aurait été une petite fille malheureuse. Son plus grand bonheur, c'est de s'occuper des petits. Elle éprouve un visible plaisir à toucher ces petits corps ; son plus grand rêve, c'est d'avoir des enfants. Ces jours-ci, je suis allé avec elle à Toula pour la faire photographier. Elle commence à me supplier d'acheter pour Serioja un couteau, pour l'autre ceci, pour un autre cela, et elle savait trouver juste le cadeau qui ferait plaisir à chacun. Quant à elle, je ne lui ai rien acheté, et elle n'a pas pensé à elle un seul instant. Au retour, je lui demande : « Tania, tu dors ? — Non. — A quoi penses-tu ? — Je pense que lorsque nous arriverons, je demanderai à maman si Liola (1) a été sage, alors je lui donnerai un cadeau ; et comment Serioja fera semblant de ne pas être content, alors qu'en réalité, il le sera. » Elle n'est pas très intelligente, elle n'aime pas à faire travailler son cerveau, mais le mécanisme est bon. Elle sera une femme admirable, si Dieu lui donne un mari. Je suis prêt à donner un grand prix à celui qui fera d'elle une *femme nouvelle*.

Le quatrième, Léon, joli, adroit, bonne mémoire, gracieux ; tous les habits lui vont bien. Tout ce que les autres font, il le fait assez adroitement et bien, mais je ne le comprends pas encore assez.

La cinquième, Macha, a deux ans ; c'est à sa naissance que ma femme a failli mourir ; elle est faible et maladive, un corps blanc comme du lait, des cheveux frisés, presque blancs, de grands yeux bleus, étranges par leur expression profonde et sérieuse, très intelligente et sans beauté. Celle-là sera une de ces énigmes qui souffrent et

(1) Léon, le quatrième enfant.

qui cherchent. Elle ne trouvera rien, mais elle cherchera éternellement les choses les plus inaccessibles.

Le sixième : Pierre, un géant, un énorme et admirable *baby* dans son petit bonnet ; il tourne ses coudes de tous côtés, s'étire, et ma femme est dans une agitation admirative quand elle le tient. Quant à moi, je n'y comprends rien ; je ne vois qu'une chose : c'est qu'il y a en lui une énorme provision de force physique ; mais y a-t-il encore ce à quoi cette réserve est nécessaire ? je ne le sais pas ; c'est pourquoi je n'aime pas les enfants avant l'âge de deux ou trois ans.

Je ne sais si je vous ai parlé d'une étrange observation. Il y a deux sortes d'hommes : les chasseurs et les non-chasseurs. Ces derniers affectionnent les bébés, aiment à les prendre sur les bras. Les autres ont envers les bébés un sentiment de peur, de dégoût et de pitié. Je ne connais pas d'exception à cette règle. Vérifiez-la parmi vos connaissances.

XCIII

Au directeur de « la Gazette de Moscou » (1)

Novembre 1872.

J'ai lu et entendu énoncer bien des reproches à mon adresse, sous le prétexte que, ne connaissant ou ne voulant pas connaître l'enseignement phonétique introduit

(1) Bien qu'étant écrite pour le public, cette lettre s'ajoute utilement aux documents privés que nous publions, en raison de la précision qu'elle nous donne sur la méthode pédagogique appliquée par Tolstoï.

actuellement partout, je propose dans mon *Alphabet* le vieux et difficile procédé d'épellation. Ce reproche contient un malentendu évident.

Le procédé d'enseignement phonétique non-seulement m'est très familier, mais je fus, à vrai dire, le premier à l'avoir appliqué en Russie, il y a douze ans, après mon voyage en Europe, dans un but pédagogique. J'ai expérimenté, dès cette époque, et à diverses reprises par la suite, cette méthode d'enseigner la lecture, et je me suis aperçu que non-seulement elle est contraire au génie de la langue russe et aux habitudes populaires, mais qu'elle exige encore la composition de traités spéciaux et, outre d'autres difficultés d'application dont il serait inutile de parler ici, elle rend l'enseignement trop long et difficile.

Il est une autre méthode qui peut facilement la remplacer : énoncer toutes les consonnes avec la voyelle et épeler sans livre. Cette méthode, que j'avais imaginée il y a douze ans déjà, est appliquée par moi dans toutes mes écoles et, de leur propre initiative, par tous les professeurs qui enseignent dans ces écoles, et cela avec un constant succès. C'est la méthode que je propose dans mon *Alphabet*. Elle n'a qu'une ressemblance extérieure avec le procédé d'épellation, ce dont chacun peut se convaincre s'il se donne la peine de lire les instructions pour professeurs de mon *Alphabet*. Cette méthode se distingue de toutes les autres par la rapidité avec laquelle les élèves apprennent à lire ; un élève doué peut apprendre à lire, lentement mais correctement, en trois ou quatre leçons, et un élève peu doué, pas plus qu'en dix leçons. Je conseille donc à tous ceux qui affirment que le procédé d'enseignement phonétique est le plus rationnel et le plus rapide, de faire ce que j'ai fait à plusieurs reprises : expérimenter l'un et l'autre procédé sur quelques élèves.

L'enseignement de la lecture est une œuvre pratique, et seule l'expérience, non le raisonnement, peut montrer quelle est la méthode la plus efficace ; il faut donc procéder à l'expérience avant de juger.

Au reste, l'enseignement de la lecture n'est que la partie infime dans le domaine de l'instruction populaire, comme je l'ai déjà montré dans la Revue que j'éditais il y a douze ans, ainsi que dans les instructions pour professeurs, dans mon *Alphabet* publié récemment. Mais même dans cette œuvre relativement peu importante, il est inutile de prendre la voie difficile et tortueuse de l'enseignem ent phonétique, alors qu'on peut atteindre le même but, plus simplement et plus vite.

L. Tolstoï.

XCIV

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 12 novembrs 1872.

Tel l'ognon a honte devant la rose,
Bien qu'il n'y ait pas motif d'avoir honte,
Tel je serais honteux de répondre en prose
A votre provocation, mon cher Fett.
Donc, pour la première fois, j'écris en vers
Ma réponse, non sans crainte.
Quand ? où ? décidez vous-même,
Mais venez chez nous, ô Fett !
Je me contenterai du sec pendant l'été :
Périsse l'orge, le froment,
Pourvu que je puisse avec Fett
M'entretenir librement toute une journée !

Nous sommes trop prévoyants, nous deux,
Qu'importe ce que l'avenir nous réserve !
Il n'y a que les intérêts du jour.
C'est ainsi qu'il faut vivre, mon cher Fett.

Sérieusement, écrivez-nous le plus tôt possible pour nous dire quand nous devrons envoyer la voiture vous chercher. On a grande envie de vous voir.

Votre

L. Tolstoï.

XCV

A Strakhov

12 novembre 1872.

Cher et très estimé Nicolas Nicolaïevitch !

Tout le temps après votre départ (durant quatre jours) j'étais occupé exclusivement de vous : je lisais votre livre (1). Et bien que mon opinion vous importe peu sans doute, je sens le besoin de vous en parler, tellement est forte l'impression que votre livre a produite sur moi. Je l'ai lu attentivement et je n'ai pu m'en arracher ; j'ai souligné au crayon les endroits qui m'avaient frappé le plus et je les ai relus.

En voici l'impression générale : 1° j'ai appris bien des choses neuves et nullement hasardeuses, mais précisément celles qu'il faut savoir ; 2° bien des questions que j'avais vaguement envisagées y sont posées et résolues d'une façon claire, neuve et forte. J'ai honte de me rappeler l'opinion que je m'étais faite à la légère sur ce livre, unique-

(1) *Le monde comme un seul tout*, publié en 1872.

ment parce que les articles dont il est composé avaient été publiés précédemment. On n'en avait pas entendu parler et je concluai qu'il n'y avait rien de marquant. Voyez combien sont enracinées les habitudes prises. 3° Beaucoup de questions non résolues. On devine dans quel sens l'auteur doit les résoudre, et on a peur pour lui. 4° Désagréable impression donnée par la nervosité du ton, et même un certain manque de suite dans l'ordonnance du livre.

Comprenez-moi bien. Maintes fois, l'œuvre dénote une telle profondeur et une telle clarté qu'elle révèle une sévère logique dans la conception de l'auteur, et pourtant, le livre s'écarte de cette logique.

Les détails maintenant. Les lettres I, II, III, IV, V. Tout y est parfait. Pourtant, dans la Ve lettre, pages 73 et 74, l'auteur parle de *l'esprit* et que la compréhension doit commencer par l'esprit. Pourquoi ? A mon sens, l'homme se distingue du reste du monde nullement par l'esprit, que je ne comprends absolument pas, mais par le fait qu'il se se juge lui-même quand il juge l'homme et qu'il ne se juge pas quand il juge les choses. Juger soi-même (plus exactement être l'objet de son jugement) est ce que nous appelons conscience. C'est pourquoi, la distinction doit être tranchée ; seulement elle a pour base non pas quelque esprit objectif, mais le rapport dans lequel se trouve l'homme envers l'objet pris en dehors de lui et en lui. Je suis d'accord avec vous quand vous dites que l'homme doit commencer la connaissance des choses par lui-même et non par ce qui est en dehors de lui ; mais je cesse d'être d'accord quand vous opposez à l'esprit objectif le monde objectif, en tant que prétendu esprit lui aussi.

Et je ne suis pas d'accord, parce que, plus loin, cette distinction devient essentielle.

Ensuite, à la page 89 et jusqu'à la fin du chapitre, vous

posez des notions découlant uniquement de la croyance en l'esprit-perfection. Pour la conscience de l'homme, c'est-à-dire pour sa pensée concentrée sur lui-même, il ne peut exister qu'une perfection relative, non absolue. C'est une question fort compliquée, et je regrette de ne m'être pas entretenu avec vous de vive voix. Il est impossible de l'exposer dans une lettre. Je vais essayer quand même de vous dire succinctement mes convictions.

La perfection zoologique, sur laquelle vous insistez, et même intellectuelle qui en découle, est seulement une perfection relative et qui a pour origine la contemplation de soi-même. La mouche est au même titre un centre et l'apogée de sa création. Mais il existe, d'autre part, la perfection morale et religieuse (le bouddhisme, le christianisme) qui ne saurait être démontrée, qui est certaine et qui ne saurait même être comparée à rien ; c'est pourquoi elle ne peut être appelée perfection (une pareille notion est fondée sur celle des degrés) ; bref, c'est la notion du bien. Elle est telle qu'on ne saurait en dire qu'elle est plus grande ou plus petite, mais qu'elle existe chez l'homme et qu'elle est absente chez l'animal. Elle existe chez l'homme, elle est le principe de toute sa vie ; c'est pourquoi elle ne peut être ni plus grande ni plus petite.

Dans la IV[e] lettre, pages 92 et 93, vous parlez fort bien de l'infaillibilité de la raison de la conviction. Je substitue à la raison de la conviction, la conscience de la vie dont le principe est le bien. Il s'ensuit que plus on a conscience de ce principe, plus on est parfait. Le passage sur les infusoires, page 98, est parfait. Vous y déduisez fort bien la notion du perfectionnement de la notion de l'organisme ; mais le prémice suivant lequel le but de notre vie est le perfectionnement coïncidant avec le perfectionnement de l'organisme, diminue la signification de la vie

humaine. Aussi, le mécontentement de la vie qu'expriment non seulement les poètes, mais des millions d'hommes (le christianisme, le bouddhisme) est un fait qu'on ne saurait expliquer par l'égarement. Il a la plus légitime des racines. Il a pour base le principe même de la vie. Et de même qu'est insuffisante l'explication des matérialistes (comme le prouve l'auteur), précisément parce qu'ils perdent de vue les vertus de la conscience (de l'esprit), l'explication de l'auteur est insuffisante parce qu'elle perd de vue le principe de la vie.

La lettre VIII est des plus séduisantes, surtout là où sont traités des cristaux : c'est une définition géniale des principes des divisions en l'inorganique, l'organique et l'animal.

La lettre IX ne me plaît pas en entier, ni par la forme ni par le contenu ; je l'aurais supprimée. Les habitants des planètes et les oiseaux me déplaisent, malgré l'abondance des détails intéressants, exposés avec votre netteté et habileté ; et les deux chapitres sont écrits dans un ton tout autre, manquant de gravité.

Quand vous parlez de ce qui distingue l'homme de l'animal, vous écrivez deux chapitres dans le ton précédent et ils sont de nouveau excellents. L'idée sur la limite est frappante. La réfutation de l'opinion des naturalistes sur la prétendue place de l'homme est supérieure. C'est uniquement pour ma commodité que j'y substitue : les naturalistes veulent trouver la place de l'homme sans profiter de la conscience, autrement dit de la compréhension de soi-même. De même que (comparaison grossière) je voudrais reconnaître ma place dans une chambre en y mesurant la distance entre tous les objets qui s'y trouvent et non celle qui me sépare de ces objets.

La deuxième partie, autant que je puis juger, est excellente tout entière. J'y ai trouvé, pour la première fois, une

exposition claire du sens de la physique et de la chimie. J'y ai trouvé la solution nette et facile, semble-t-il, d'une partie des questions qui m'avaient préoccupé ; j'y ai trouvé de plus l'indication nette de ce qui est réellement essentiel dans ces sciences. Toute cette partie porte à chaque instant les traces de mon crayon et je ne sais quel est l'endroit le meilleur. Ce qui m'a frappé toutefois le plus, ce n'est pas seulement la critique de la chimie, mais encore l'exposition d'un nouveau système éventuel. Excellente également est l'explication du principe de l'opinion matérialiste.

Je n'ai trouvé que deux taches sur ce soleil : et cela par la faute de Hégel. La page 380 contient une citation de Hégel qui est peut-être fort belle, mais où je ne comprends pas un mot, bien que je l'ai lue et relue plusieurs fois. Il en est de même de la page 451 : « La pensée pure est éthérique » et ainsi jusqu'à la fin. C'est ma veine avec Hégel. Je n'y comprends rien. Je comprends encore moins comment ce charabia peut-il s'allier à votre netteté de pensée.

Je ne sais si j'enverrai cette lettre. Je vous dirai en tout cas ce que je voulais dire. Mon opinion sur vous était très haute, mais je m'en défiais (j'avais peur d'être suborné par vos louanges) ; mais maintenant, après avoir lu votre livre, toute défiance a disparu et mon opinion sur votre force s'est raffermie encore. Que Dieu vous donne la paix d'âme ! Vous me réjouiriez beaucoup si vous m'écriviez aussi sincèrement que moi, en me donnant votre opinion sur ma critique de votre livre.

Comme vous le voyez, j'ai écrit cette lettre le 12 novembre. Avant-hier ne pouvant plus attendre votre lettre avec la nouvelle adresse, j'ai écrit quelques lignes et les ai envoyées, au hasard, à Sébastopol, propriété de Danilevsky.

Un cœur sent l'autre. J'ai reçu aujourd'hui votre lettre et j'envoie la mienne, si peu qu'elle me plaise maintenant. Je ne puis tout exprimer dans une lettre. Mais vous saurez comprendre bien des choses, j'espère. Dans mon précédent billet, je vous demandais votre nouvelle adresse, afin de savoir où il faut vous envoyer de l'argent, et ce que vous faites. Maintenant, je suis au courant et vous enverrai l'argent ces jours-ci (1).

Vous vivez très bien, et le bien, c'est que vous vous ennuyez simplement. Du moins, votre lettre m'en donne l'impression. L'ennuie me visite fort rarement, mais je l'accueille avec joie. Il est toujours l'annonciateur de la venue d'une grande énergie intellectuelle.

L'*Alphabet* se vend mal et la *Gazette de Saint-Pétersbourg* l'a fort malmené ; mais cela ne m'intéresse presque plus ; je suis convaincu qu'avec cet *Alphabet* je me suis élevé « un monument impalpable ».

Oui, souhaitez-moi de travailler. Je m'en abstiens jusqu'ici. J'ai amoncelé autour de moi des ouvrages sur Pierre Ier et son époque, je lis, note, ai velléités d'écrire, et je *ne puis pas !* Partout où le regard se pose c'est une énigme qui apparaît, énigme dont la divination n'est possible qu'à la poésie. Toute la vie russe y passe. Il me semble même que rien ne sortira de mes préparatifs. Je tâtonne trop longtemps et je m'ennuie outre mesure. Je ne me chagrinerai pas si rien n'en sortira.

A la prochaine lettre... Vivez le plus logtemps possible et travaillez. Ma femme vous envoie ses bons souvenirs.

Votre L. Tolstoï.

17 Décembre.

(1) Il s'agit de la rétribution de Strakhov pour le temps et le travail consacrés par lui à la correction des épreuves et la surveillance de l'impréssion de l'*Alphabet* de Tolstoï.

XCVI

A P.-D. Golokhvastov (1).

Moscou, 6 décembre 1872.

1) *Posselt* ; 2) La vie de Lefort et les Anecdotes de Stelin ; 3) *Le journal intime* de Gordon ; 4) Zabéline : *La vie domestique des tzars russes*, et 5) Zabéline : *Essai d'étude de l'antiquité russe* ; 6) Bolotov ; 7) Les Mémoires de Tcherbatov ; 8) Kotoshikhine ; 9) *Oléarius* ; 10) Weter ; 11) Le Cabinet de P. le G. ; 12) Les Mémoires de Balévitch ; 12) *Le Voyage d'un Anglais en Russie* (2).

Voilà les livres dont j'ai besoin et qui me manquent. Je crains d'abuser de votre amabilité, mais j'ai bien envie d'avoir ces livres. Ceux dont j'ai souligné les titres me sont particulièrement nécessaires.

Je voulais trouver une heure pour vous voir, mais cela m'a été impossible. J'avais à m'entretenir avec vous. Je vous l'écrirai peut-être, ou bien je vous le dirai quand je vous verrai, ce que j'attends avec la plus grande impatience.

Comte L. Tolstoï.

(1) Le destinataire de ces lettres s'adonnait à l'étude de l'histoire ancienne de la Russie et plus particulièrement des vieilles légendes populaires, dans le dessein d'y découvrir les règles du vers russe.

(2) Les ouvrages demandés par Tolstoï devaient le renseigner sur l'époque de Pierre le Grand à laquelle il avait formé le projet de situer l'action de son nouveau roman. Ce projet fut abandonné par la suite.

XCVII

Yasnaïa Poliana, 24 janvier 187.

Je deviens indiscret. A peine avais-je refusé votre offre que j'ai eu besoin de trois livres. J'ai consulté votre avant-dernière lettre, il y est fait mention de deux de ceux-ci : Korch et Essipov : *Etude sur les dissidents*. Si je ne vous ennuie pas, envoyez-les moi, je vous prie. Le troisième est la Statistique de Kirilov, dont Oustrialov fait mention. S'il est en vente (excusez-moi, pour l'amour de Dieu), quand vous irez chez Soloviev (1), faites-le porter à mon compte et envoyez-le moi, je vous prie. Dans mes études de diverses époques, je suis arrivé à un tel point (vous avez dû l'éprouver) qu'il semble que l'on tourne dans un cercle vicieux. La même chose se trouve répétée partout et l'on sait de quelle source cela provient. N'est-ce donc que cela?

J'ai encore de l'espoir à trouver quelque chose du côté des généalogies. Savez-vous s'il existe quelque chose dans ce genre? Surtout à propos des Scheremetiev et des Apraxine. D'autre part, après avoir lu à satiété les descriptions toujours fausses de cette époque, descriptions faites au point de vue européen, celui de la banalité héroïque, je suis parvenu à la période où l'on s'aperçoit que cette fausseté détonne et où, en voulant rompre ce cercle vicieux, on perd son calme et la faculté de fixer l'attention.

Il m'a été très agréable de lire votre lettre. Dans mes

(1) Libraire.

bons moments, je pense à peu près comme vous ; mais il est agréable de recevoir une confirmation d'autrui.

Je voudrais vous donner aussi un conseil sincère ; mais le mien ne sera pas agréable, quoique vous sachiez probablement vous-même ce que je vais vous dire. Ne demeurez pas à Moscou. Les personnes qui doivent se livrer à un travail intellectuel opiniâtre, sont exposées à deux dangers : le journalisme et les conversations. Vous êtes armé contre le premier, comme je le pense ; mais le second me semble dangereux pour vous. Vous parlez bien, on vous écoute volontiers, parce que vous avez quelque chose à dire ; mais c'est là justement le mal. Et plus les gens auxquels vous vous adressez sont intelligents, plus c'est mauvais. Pour les gens intelligents, vous allez chercher la substance même de votre pâté, et c'est ce qu'il ne faudrait pas faire, afin qu'ils ne soient pas en état de le flairer comme les chiens flairent un mets que l'on prépare pour un jour de fête.

Je serai probablement bientôt à Moscou et il faudra me rappeler votre adresse, afin que je puisse vous voir.

Mon adresse est toujours : Toula.

Votre

L. Tolstoï.

XVCIII

A Strakhov

Yasnaïa Poliana, janvier 1873.

La recherche de la foi. Vous écrivez que toute compromission avec la pensée vous répugne ; à moi aussi. Vous dites encore que, pour un croyant, toute insanité est bonne

pourvu qu'elle sente la piété (je remarquerai : pourvu qu'elle soit pénétrée de la croyance, de la foi, de l'amour). Les croyants nagent dans les insanités comme le poisson dans l'eau ; tout ce qui est clair et défini leur répugne, à moi aussi. J'ai commencé à écrire sur ce sujet et j'ai déjà écrit beaucoup, puis j'ai abandonné, attiré par d'autres occupations. Mais comptant sur votre extraordinaire faculté de comprendre les autres, je tenterai de dire dans cette lettre pourquoi je pense que ce qui vous paraît étrange ne l'est pas du tout.

La raison ne me dit rien, ne peut me dire et ne peut me répondre aux trois questions qu'on peut remplacer par une seule : que suis-je? Les réponses à ces questions me sont données au fond de ma conscience par un certain sentiment. Ces réponses sont vagues, inexprimables en paroles (instruments de la pensée) ; mais je ne suis pas seul à les chercher. Toute l'humanité pensante a été préoccupée des mêmes questions et recevait les mêmes réponses vagues au fond de l'âme de chaque individu. Des milliards de réponses vagues, de signification égale, eurent pour résultat de rendre ces réponses précises. Leur ensemble forme la religion. Envisagées par la raison, ces réponses sont absurdes ; absurdes par le seul fait qu'elles sont exprimées en paroles ; pourtant, elles seules répondent aux questions du cœur. Comme expression, comme forme, elles n'ont pas de sens, mais en tant que contenu, elles sont seules vraies. Je regarde de tous mes yeux la forme, le contenu m'échappe ; je regarde de tous mes yeux le contenu, et je ne me préoccupe plus de la forme.

Je cherche la réponse aux questions en vertu de la raison et j'exige qu'elle soit exprimée par la parole, instrument de la pensée, et je m'étonne que la forme de la réponse ne

satisfait point la raison. Vous me direz : c'est précisément pourquoi il ne peut pas y avoir de réponse. Non, vous ne le direz pas, car vous savez que les réponses existent, que par elles seules les hommes vivent et vous-même vivez. Dire que ces réponses n'existent pas, c'est affirmer que les rivières ne peuvent geler, parce que le froid rétrécit les corps, et non les dilate. Dire que ces réponses sont absurdes, c'est dire qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas. Et vous ne savez pas comprendre, pour cette raison, me semble-t-il : les réponses sont demandées non aux questions posées par la raison, mais par quelque chose d'autre, je les appelle les questions du cœur. Depuis que l'humanité existe, on répond à ces questions non par des paroles, instruments de la raison, qui est une partie de la manifestation vitale, mais par toute la vie, par des actes, parmi lesquels la parole occupe sa place.

Toutes mes croyances, les vôtres, celles du peuple entier reposent non sur des paroles et des raisonnements, mais sur une série d'actions, accomplies au cours de nombreuses existences qui influençaient la vie des Abraham, des Moïse, des Christ, des Saints-Pères, sans en exclure leurs actes extérieurs : génuflexions, jeûnes et autres rites. Parmi la quantité infinie des actes de ces hommes, certains étaient mis en relief, pour une cause inconnue, et formaient une tradition entière, servant d'unique réponse aux questions du cœur. C'est pourquoi, non seulement je ne trouve rien d'insensé dans ces traditions, mais encore je ne comprends pas comment on peut appliquer à ce phénomène le contrôle du sensé et de l'insensé. Le seul contrôle auquel je soumets et je soumettrai toujours ces traditions, c'est de voir si les réponses données par les traditions sont en accord avec la réponse vague et personnelle, inscrite au fond de ma conscience. C'est

pourquoi, lorsque la tradition me dit que je dois boire au moins une fois par an le vin que l'on surnomme le sang de Dieu, j'accomplis cet acte en le comprenant à ma façon, ou en ne le comprenant pas du tout. Il n'y a rien en lui qui puisse contredire ma vague conscience. De même, je mange à certains jours le chou et à d'autres la viande ; mais quand la même tradition (défigurée par la lutte des interprétations diverses) dit : « Prions pour pouvoir tuer un plus grand nombre possible de Turcs », ou même dit que celui qui ne croit pas à la réalité du sang sous forme de vin, est un incroyant, etc., je dis, après avoir consulté la voix vague mais certaine du cœur, que cette tradition est fausse. C'est ainsi que je nage parfaitement dans les insanités et refuse de me soumettre alors seulement quand la tradition me transmet ses actes raisonnés qui ne concordent pas avec l'insanité fondamentale de la vague conscience qui est dans mon cœur. Si vous comprenez, malgré l'imprécis de mes expressions, la pensée que j'émets, écrivez-moi, je vous prie, si vous êtes d'accord avec elles, et si non, pourquoi.

J'ai honte de le dire, mais je dis ce que je sens. Je suis tellement convaincu, et ma conviction me donne tant de joie, que ce n'est pas pour moi que je demande votre jugement, mais pour vous. J'aurais voulu que vous éprouviez la même paix et la même liberté d'âme que moi. Je sais que les voies de pénétration, même des vérités mathématiques formelles, sont personnelles à chaque intelligence ; elles doivent être d'autant plus personnelles alors qu'il s'agit de pénétrer les vérités métaphysiques ; mais cela m'est si clair que je ne puis comprendre en quoi cela ne peut pas être compris par d'autres. Je sais également que si, pour me rendre à Moscou, il faut me diriger au nord et monter dans le train à Toula, ce fait ne saurait servir de règle générale pour tous ceux qui, se trouvant sur les divers

points de la terre, veulent également se rendre à Moscou ; cela pourrait moins encore servir à vous, puisque je sais que vous avez beaucoup de bagages (votre savoir et vos travaux passés), tandis que j'en ai peu ; pourtant, je vous assure que je suis à Moscou, n'ai aucun désir de m'en aller quelque part et je me trouve fort bien à Moscou.

Votre Léon Tolstoï.

XCIX

A Fett.

17 mars 1873.

Ne vous fâchez pas du laconisme de mes lettres. J'ai toujours tant de choses à vous dire, à vous particulièrement, que je dois me contenter de vous dire le plus nécessaire.

Je suis enchanté que vous ayez *envoyé paître* le neveu de Sch... Quant à ce que Petia (1) ne vous écrit que lorsque vous lui écrivez, je n'en ai aucun chagrin ; ce qui me chagrine, c'est que vous êtes capable de le prendre à cœur et d'y donner une portée que cela n'a pas. Il est à l'âge où les gamins incendient des maisons, et s'ils n'incendient pas, ils laissent pousser leurs ongles et leurs cols et font des phrases, — et ils croient être mieux ainsi ; ce qui est encore plus bête que les incendies.

Combien je regrette, qu'en étant capable de goûter vos lettres, je ne sois pas capable d'écrire aussi bien de mon propre mouvement. Vous êtes l'acide pour moi, qui suis

(1) Pierre Borissov, neveu de Fett dont il était déjà question.

la soude : dès que je vous touche, je mousse, tellement je voudrais vous dire de choses. Mon travail n'avance pas, mais je ne m'en chagrine pas outre mesure. Grâce à Dieu, il y a de quoi vivre ; je ne parle pas de l'argent.

Saluez de notre part Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

C

A Tatiana Kouzminskaïa (1).

Yasnaïa Poliana, mai 1873.

Chère amie Tania,

Il m'est impossible de te dire l'impression que j'ai ressentie en apprenant la mort de ma charmante, de ma chère (comme il m'est doux de penser maintenant), de ma préférée Dacha.

Toute la journée je pense à elle et à vous tous sans pouvoir retenir mes larmes. J'éprouve un sentiment qui sans doute vous torture aussi : oublier, puis se ressouvenir et se demander avec horreur si c'est vrai. Longtemps, vous allez vous demander au réveil si c'est vrai qu'elle n'est plus... De grâce ! lis le psaume 130, apprends-le par cœur et répète-le chaque jour... Oui, seule la religion peut consoler. Et je suis convaincu que tu as compris aujourd'hui pour la première fois ce qu'est la religion et ne l'oublie pas, pour l'amour de Dieu, ne cherche pas à

(1) Belle-sœur de Tolstoï, née Bers, ayant épousé M. Kouzminsky, aujourd'hui sénateur.

oublier tous les moments pénibles que tu as vécus et vis toujours avec leurs souvenirs.

La mort t'inspire la terreur, disais-tu ; je m'en souviens ; mais dans la mort d'un être si proche, surtout d'un être si charmant qu'un enfant et tel que cet enfant, il y a un irrésistible, un surprenant attrait. Pourquoi un enfant vit-il et meurt-il ! Il y a là une terrible énigme. Pour moi, il n'y a qu'une seule explication : elle est plus heureuse là. Si coutumières que soient ces paroles, elles sont toujours neuves et profondes, si l'on sait les comprendre. Nous aussi, nous devenons meilleurs et nous devons faire toujours mieux après ces épreuves. *J'ai vécu ces moments...* Tu les traverseras comme on doit les surmonter, sans récrimination, mais avec l'idée qu'il nous est impossible de ne pas comprendre ce que nous sommes et pourquoi nous sommes ; nous devons seulement nous résigner.

CI

A Fett.

18 novembre 1873.

Un malheur vient de nous frapper. Le plus jeune de mes enfants, Pétia, a eu le croup et est mort en deux jours. C'est le premier cas de mort dans ma famille depuis onze ans de mariage, et c'est une perte fort pénible pour ma femme. On peut se dire, en guise de consolation, que s'il y avait eu à choisir parmi nous huit, c'est lui dont la perte devait être la moins dure pour lui-même et pour nous. Mais le cœur, et surtout celui d'une mère — la plus haute

manifestation de la divinité sur terre — ne raisonne pas, et ma femme a beaucoup de chagrin.

Je vous remercie de ne m'avoir pas oublié.

Je me suis beaucoup réjoui d'apprendre que vous réussissez dans les leçons que vous donnez à Olenka (1). D'ailleurs je m'y attendais. Les leçons de grec et de mathémathiques que je donne à mes enfants sont pour moi l'occupation la meilleure et la plus agréable. Saluez cordialement Maria Pétrovna de notre part.

Votre L. Tolstoï.

CII

A Madame Parker (2).

Yasnaïa Poliana, 1873.

Madame,

Je sympathise peu à une revue populaire, parce que j'y sympathise trop. Je suis convaincu que ceux qui voudront entreprendre sa publication seront *à cent lieues* (3) de ce qu'il faut au peuple.

Il faut que la Revue soit à la portée du peuple, et elle ne le sera pas ! Ce n'est pas seulement une condition nécessaire pour que le peuple la lise volontiers, mais encore, j'en ai la conviction, une garantie pour qu'elle ne publie

(1) Nièce de Fett, aujourd'hui Mme Galakhov.

(2) Cette lettre a été adressée à une dame qui avait l'intention d'éditer une Revue populaire, l'*Ouvrier Russe*, et qui s'était adressée à Tolstoï pour lui demander ses conseils et sa collaboration.

(3) En français dans le texte.

rien de stupide, de déplacé et de nul. Si j'étais l'éditeur d'une revue populaire, je dirais à mes collaborateurs : « Ecrivez ce que vous voudrez : prêchez le communisme, l'hérésie, ce que vous voudrez, mais de telle façon que chaque mot soit compris du charretier qui sera chargé du transport des exemplaires de la Revue, et je suis certain qu'il ne s'y trouvera rien que d'honnête, de sensé et de bon. »

Je ne plaisante pas et je n'ai pas l'envie de soutenir des paradoxes ; je parle par expérience. On ne peut écrire mal dans une langue simple et compréhensible. Tout ce qui est immoral se montre si hideux que cela est rejeté aussitôt ; tout ce qui est sectaire apparaît si faux, tout ce qui est fausse science apparaît si stupide et si pauvre que c'est également rejeté.

Si l'on veut sérieusement rendre la revue populaire, on doit simplement la mettre à la portée de ses lecteurs, ce qui n'est pas difficile à réaliser. Il suffit de soumettre tous les articles à la censure des concierges, des cochers et des cuisinières. Si le lecteur n'hésite devant le sens d'aucun mot, l'article est parfait, et si, ayant lu l'article, il ne peut le raconter, il ne vaut rien.

Je sympathise sincèrement à votre entreprise et j'espère que vous admettrez au moins en partie mes réflexions, et c'est pourquoi je vous les adresse. Mais je sais aussi que 999 sur 1.000 les trouveront bêtes ou croiront que je joue à l'original ; tandis qu'au contraire, je vois dans le désir de publier une revue pour le peuple par des dames qui ne pensent ni ne parlent comme le peuple et ne désirent pas savoir s'il les comprendra, j'y vois la plus étrange des plaisanteries.

J'ai dit : il est facile d'être compris ; d'une part, il suffit de lire ou de donner à lire au peuple le manuscrit ; mais,

d'autre part, il est fort difficile d'éditer une publication compréhensible ; difficile, parce que la matière manquera. Il arrivera que l'article reconnu comme *charmant* (1) par la rédaction, sera jugé à la cuisine comme ne valant rien, ou bien que, dans dix feuilles d'impression, il n'y aura d'utile que dix lignes.

L. Tolstoï.

CIII

A Fett.

15 janvier 1874 (2).

Votre lettre m'a vivement surpris, mon cher Afanassi Afanassiévitch, bien que Borissov m'eût conté depuis longtemps l'histoire de cet imbroglio. Je suis heureux que vous ayez eu le courage de l'éclaircir enfin. J'avais toujours remarqué que cela vous gênait et, bien que je n'aie pas pu comprendre pourquoi vous pouviez être gêné, je sentais que cela devait avoir une grande influence sur toute votre

(1) En français dans le texte.

(2) Cette lettre a trait au véritable nom de Fett qui devait se nommer Schenchine. Son père orthodoxe avait épousé à l'étranger une demoiselle Fœth, protestante, et en avait eu deux enfants avant de revenir en Russie, une fille et un fils. Ce mariage n'étant pas valable d'après la loi russe, M. Schenchine fut obligé de se remarier avec sa femme après lui avoir fait embrasser la religion orthodoxe. Cela eut pour conséquence d'obliger ses deux premiers enfants à ne porter que le nom de leur mère, tandis que les suivants se nommèrent Schenchine. Ce n'est qu'en 1874 que l'empereur mit fin à cette situation bizarre, en autorisant Fett à porter le nom de son père.

vie. Seulement, je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise influence, parce que je ne pouvais pas deviner ce qui eût été sans cela. Pour moi, certainement, cela a eu une bonne influence, parce que je ne connais ce Schenchine-là et que je connais et que j'aime Fett-Schenchine.

Je me hâte d'écrire parce que je pars à l'instant pour Moscou et que je ne veux pas laisser votre lettre sans réponse.

Ma femme vous remercie de votre bon souvenir.

Tout à vous,

L. Tolstoï.

CIV

Mars 1874.

Chez nous le malheur suit le malheur : vous et Maria Petrovna, vous aurez certainement pitié de nous, surtout de Sonia. Mon fils cadet, âgé de dix mois, tomba malade, il y a trois semaines, de cette horrible maladie qu'on appelle l'hydropisie céphalique et, après trois semaines d'atroces souffrances, il est mort avant-hier et nous l'avons enterré aujourd'hui. Cela m'est pénible à cause de ma femme ; mais pour elle, qui l'a allaité, c'est bien plus pénible encore.

Vous louez Karenina (1), cela me fait grand plaisir ; d'ailleurs elle est assez généralement louée, m'a-t-on dit. Mais il n'a jamais certes existé d'écrivain aussi indifférent

(1) Le roman *Anna Karénine*.

au succès que moi. D'un côté, je suis absorbé par les affaires de mon école, de l'autre — chose étrange — par le sujet d'une nouvelle œuvre qui s'est emparé de moi justement au moment le plus pénible de la maladie de l'enfant, puis, cette maladie et la mort.

Votre poésie me paraît comme l'embryon d'une belle pièce ; comme pensée poétique, elle est bien nette pour moi, mais elle ne l'est pas du tout comme expression.

J'ai reçu de Tourgueneff la traduction des *Deux Hussards* (1), publiés dans le *Temps*, et une lettre écrite à la troisième personne, demandant un accusé de réception et m'informant que d'autres nouvelles de moi ont été traduites par Mme Viardot et Tourgueneff, ce qui était absolument inutile.

Je remercie beaucoup Peter Afanassievitch (2) pour sa généalogie des chevaux. Je crains seulement que le jeune poulain ne soit trop lourd. Le vieux cheval me plairait davantage.

Nous serons bien contents, ma femme et moi, si vous venez, avec Maria Pétrovna, passer une journée chez nous.

Votre

L. Tolstoï.

(1) Nouvelle de Tolstoï, traduite en français par les soins de Tourgueneff.

(2) Le frère de Fett.

CV

A Golokhvastov.

Yasnaïa Poliana, mars 1874.

Vous devez certainement me reprocher mon impolitesse, Pavel Dmitrievitch ; car je n'ai pas encore répondu à vos deux si agréables lettres et à l'envoi de livres. Moi, du moins, malgré la certitude que nos excellents rapports d'amitiés se sont resserrés davantage par les bons jours que nous avons passés ensemble (1), je fus saisi quand je me suis aperçu que je ne vous avais pas encore répondu ni remercié pour les livres et surtout pour votre visite. La raison est celle-ci : il y a une dizaine de jours, je vous avais écrit une longue lettre ; mais j'y avais écrit des choses que, par la suite, j'ai préféré taire, et je n'ai pas envoyé la lettre ; depuis, je n'en ai pas écrit d'autre.

Ce que je vous écrivais sans vous l'envoyer ne concernait que moi et je ne l'ai pas envoyé parce que je le jugeais inopportun. Je me réjouis de tout mon cœur que vous vous soyez échappé de Moscou et que vous vous soyez mis à l'ouvrage. Quel genre d'ouvrage est-ce donc ? Faites-le me savoir, je vous prie.

Comme vous le savez, de tous les genres littéraires, je m'intéresse à la nouvelle, *en prose* en particulier, ensuite, aux poèmes populaires anciens et je compte le moins sur le drame. D'ailleurs, c'est une affaire entre vous et votre

(1) M. Golokhvastov avait rendu visite à Tolstoï, à Yasnïa Poliana.

âme. Avec votre sincérité, avec la pureté de votre amour pour la poésie, vous devez réussir.

Y a-t-il longtemps que vous avez relu la prose de Pouschkine ! Faites-moi l'amitié de relire d'abord toutes les nouvelles de Belkine (1). Chaque écrivain devrait les étudier sans cesse. Je l'ai fait ces jours, et je ne saurais vous exprimer l'influence bienfaisante que cette lecture a exercée sur moi.

Quelle importance a cette étude ? Le domaine de la poésie est infini comme la vie, mais, de toute éternité, les sujets de la poésie ont été répartis selon une certaine hiérarchie et le mélange des sujets inférieurs et supérieurs, ou bien la confusion d'un inférieur avec un supérieur, est une des principales pierres d'achoppement. Chez les grands poètes, chez un Pouschkine, cette régularité harmonieuse de la répartition des sujets atteint la perfection. Je sais qu'il est impossible d'analyser cela, mais on le veut et on se l'assimile. La lecture des œuvres d'écrivains de talent qui manquent d'harmonie (on pourrait répéter la même chose pour la musique, pour la peinture) excite, semble encourager au travail et élargir le domaine de votre activité ; mais ce n'est qu'un leurre : tandis que la lecture de Homère, de Pouschkine resserre ce domaine, et quand il vous excite au travail, c'est d'une façon certaine.

Ma femme vous remercie pour votre bon souvenir et vous salue. Je vous prie de transmettre mes salutations à Olga Andréevna (2),

Votre .

L. Tolstoï.

(2) Récits de Pouschkine.

(1) Mme Golokhvastov, auteur de quelques œuvres dramatiques.

CVI

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 24 juin 1874.

Depuis votre départ, mon cher Afanassy Afanassiévitch, je me propose chaque jour de vous écrire. Je voulais aussi aller à votre rencontre à Kozlovka (1), mais je ne l'ai pas pu. J'y tenais cependant parce que, pendant votre dernier séjour ici, ce maudit G. ne nous a pas permis de causer. Ma femme s'en plaint aussi. Je crains même que la présence de ce maudit poète populaire n'ait jeté entre nous une sorte de froid. Que Dieu nous en préserve ! Vous ne pouvez croire quel prix j'attache à votre amitié. Je vous en prie, écrivez-moi un mot et dites-moi que tout cela n'est pas sérieux, que j'ai rêvé, et réalisez votre promesse de venir nous voir avec Petia.

Il y a trois jours, nous avons enterré la tante Tatiana Alexandrovna. Elle se mourait lentement et je m'étais habitué à la voir mourir. Malgré tout, cette mort, comme toute mort d'un être proche et cher, me semble un événement absolument nouveau, unique et inattendu.

Les autres se portent bien et notre maison est toujours aussi remplie. La belle chaleur, les foins, les fruits m'ont plongé dans l'état que je préfère, celui de l'oisiveté intellectuelle. Il ne me reste de pensée que pour me rappeler mes amis et songer à eux.

(1) Station de chemin de fer la plus proche de Yasnaïa Poliana.

Et souvent un grand désir me prend de causer avec vous, librement, avec toute mon intelligence, ce qu'on ne peut faire qu'avec des personnes si rares !

Saluez pour nous Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

CVII

A Strakhov.

1875.

... Le succès de la dernière tranche d'*Anna Karénine* m'a réjoui, je l'avoue. Je ne m'y attendais nullement et, ma parole, je suis surpris qu'une chose aussi ordinaire et aussi insignifiante puisse plaire ; je suis plus étonné encore qu'après m'être aperçu que cette chose insignifiante plaît, je ne commence pas à écrire n'importe quoi et n'importe comment, mais procède par choix, suivant une règle que je n'ai pas établie et que je ne comprends pas. Je dis cela sincèrement, parce que je le dis à vous et cela d'autant plus qu'après avoir envoyé les épreuves du fragment suivant de mon roman pour la livraison de janvier, je me suis butté contre la livraison de février et je cherche mentalement à reprendre équilibre.

Je n'ai pas lu Tourgueneff, mais je regrette sincèrement que cette belle et pure source, d'après ce que j'ai entendu, fut rendue trouble par un pareil limon. S'il s'était simplement souvenu de l'une de ses journées et l'aurait décrite en détail, tout le monde en serait enthousiasmé. Si banal que

ce soit de dire, dans la vie et surtout dans l'art, il n'est besoin de posséder qu'une seule qualité négative : ne pas mentir. Dans la vie, le mensonge est vilain, mais elle n'est pas détruite par cette vilénie ; la vérité de la vie demeure toujours, car quelque chose est toujours désiré par quelqu'un, quelque chose fait mal ou produit la joie ; dans l'art, au contraire, le mensonge supprime tout lien entre les phénomènes, tout se réduit en même temps.

Votre

LÉON TOLSTOÏ.

CVIII

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 26 août 1875.

Voilà le troisième jour que nous sommes heureusement arrivés ici et, dès que je suis revenu à moi, je m'empresse de vous écrire, mon cher Aafnassy Afanassiévitch, pour vous remercier de vos lettres qui m'ont été plus précieuses que jamais dans la solitude où nous vivons.

La récolte a été d'une bonne moyenne, mais les dépenses de la main-d'œuvre ont été considérables ; en sorte qn'en fin de compte, on ne fera que joindre les deux bouts ; deux mois de suite, je ne me suis pas sali les mains avec de l'encre et le cœur, de pensées. Enfin, maintenant je me mets à l'ennuyeuse Anna Karénina, avec le seul désir de m'en débarrasser pour pouvoir m'occuper d'autre chose, pas de pédagogie, toutefois, que j'aime, mais que je veux abandonner.

Ces occupations me prennent trop de temps.

Combien de choses j'aurais voulu vous dire, mais je ne puis les écrire. Il faut vivre dans ce pays salubre et désert de Samara, voir cette lutte qui se passe devant vos yeux, les mœurs nomades, avec le sentiment primitif des peuples laboureurs, sentir toute l'importance de cette lutte, pour se convaincre que les destructeurs de l'ordre de choses établi sont en nombre si restreint qu'on pourrait les considérer comme cette maladie parasitaire qui attaque le chêne, sans que cet arbre vigoureux en souffre le moins du monde. Ce n'est même pas de la fumée, ce n'en est que de l'ombre.

Pourquoi la destinée m'a-t-elle conduit là-bas (à Samara)? je ne saurai le dire. Je sais seulement qu'il m'est arrivé autrefois d'entendre des discours au Parlement anglais (discours considérés comme très importants), mais je me suis ennuyé et je les ai trouvés très insignifiants. Tandis que là-bas, il y a des mouches, de la saleté, des baschkirs. Et cependant, en regardant bien, avec beaucoup d'attention, en écoutant avec une sorte de respect et presque de crainte, je sens que cela est vraiment important.

Notre salut très sincère à Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

CIX

A Golokhvastov.

Yasnaïa Poliana, septembre 1875

Il y a une quinzaine de jours que nous sommes arrivés, cher Pavel Dmitriévitch, et j'ai été heureux de reconnaître l'écriture de votre lettre, mais aussi j'ai été bien peiné

d'apprendre l'indisposition d'Olga Andréevna. J'espère que l'amélioration dont vous parlez s'est transformée en complet rétablissement. J'espère avoir l'occasion d'aller à Moscou et de vous voir.

J'aurai à passer la fin de septembre d'une façon très désagréable — comme membre du jury à Serguievsk. Je vous souhaite de tout mon cœur du succès dans votre travail. Il n'y a rien de pire que de se faire part mutuellement de ses projets de travail littéraire.

Si, dans une conversation, vous pouviez raconter ce que vous voulez exprimer dans votre drame, vous n'auriez pas besoin d'en écrire un. Voilà sûrement pourquoi je n'ai pas compris ce que vous vouliez faire.

Une œuvre d'art est le fruit de l'amour. Mais l'amour sans œuvre est mort. Faites l'œuvre d'amour, et nous aimerons ce que vous aimerez.

J'espère que c'est au revoir.

Votre

L. Tolstoï.

Transmettez, je vous prie, mes salutations cordiales et mes souhaits de rétablissement à Olga Andréevna ainsi que mes vœux de la voir continuer son roman.

CX

Printemps 1875.

Je vous remercie, cher Pavel Dmitriévitch, d'avoir pensé à moi ; ce qui est mal, c'est de me donner de mauvaises nouvelles ; d'abord, que vous ne travaillez pas comme je vois, que vous ne vous plongiez pas jusqu'aux oreilles

dans le travail. C'est la seule manière. Je ne veux même pas savoir ce que vous avez à faire. Peu importe. Je sais seulement qu'il y a des choses que vous savez et que d'autres ne savent pas, — des choses poétiques ou philologiques, scientifiques ou artistiques, seulement vous avez à exposer ces choses et, pour le faire, il faut vous plonger jusqu'aux oreilles dans le travail. Vous ne le faites pas, et c'est mal. Secondement, vous vivez à l'étranger, et en Italie. Vous ne sauriez croire combien je préférerais vivre à Mamadichy (1) plutôt qu'à Venise, Rome ou Naples. Ces villes et la vie qu'on y mène portent une telle empreinte de grandeur et d'élégance monotones et vulgaires pour moi, que la seule pensée m'en donne des nausées ; quant à lire quelque chose sur ce sujet (dernièrement Schakhov m'a envoyé son article sur l'Italie et sur l'art), cela m'est insupportable.

Le pis de tout cela est que Olga Andréevna soit souffrante. Il n'est pire situation que celle du mari bien portant qui a une femme malade. Cette année je me suis trouvé et je me trouve encore dans cette situation. Ma femme a été gravement malade. Elle a souffert tout l'hiver, elle s'affaiblissait, elle est de nouveau alitée et je tremble à chaque instant en songeant que son état peut s'aggraver.

Cette situation est douloureuse, surtout parce que je ne crois ni aux médecins, ni à la médecine, ni à ce que les moyens humains puissent changer d'une épaisseur de cheveu l'état de la santé, c'est-à-dire de la vie humaine. Cette conviction fait que je m'adresse à tous les médecins, je suis toutes leurs prescriptions et je ne puis former aucun projet. Il est fort probable que nous partirons bientôt pour l'étranger et vraisemblablement pour l'Italie, qui me ré-

(1) Bourgade tartare isolée de tout centre.

pugne tant, moins, cependant, que l'Allemagne. Il me semble que je ne pourrais vivre en Europe qu'en Angleterre, mais on la fuit généralement à cause de son climat, et nous n'avons rien à y chercher. En général, la maladie de ma femme, la mort de ma tante (1), qui est décédée chez nous l'hiver dernier, et la mort de notre fillette nouvellement née, tout cela m'a rendu l'hiver dernier très pénible. Les enfants seuls me consolent : grâce à Dieu ils poussent bien ; il y a aussi mon travail, dans lequel je me plonge jusqu'aux oreilles.

Vous n'avez pas cette première consolation, mais vous pouvez vous procurer la seconde.

Je souhaite, autant pour elle-même que pour vous, qu'Olga Andréevna se porte bien.

Au revoir. Ecrivez, je vous prie, de temps à autre, au moins.

Votre sincèrement affectueux

L. Tolstoï.

(1) Mme P. Youschkov.

CXI

A la Comtesse A. Tolstoï.

Fin mars 1876.

Hélas ! c'est vrai que je me suis trompé avec mes lettres. Celle qui vous est parvenue était destinée à Ouroussov, et celle que je lui ai envoyée était pour vous. Je viens de lui écrire pour lui demander de mettre votre adresse sur la lettre qu'il a reçue et de vous la renvoyer, et je vous prie, avec mille excuses, d'en faire de même et à cette adresse : Prince S. S. Ouroussov, Possade Troïtzo-Serguievsky, village Spasskoïé.

Serge Semionovitch Ouroussov est un de mes amis du temps de Sébastopol ; nous nous aimons beaucoup. Il est étrange que la lettre dans laquelle je lui parlais de mon désir de croire soit justement tombée chez vous.

Ma dernière conversation avec lui était la suivante : Il était chez moi et je lui lisais ma dernière œuvre philosophique. J'y parle de la foi et, entre autres choses, de la répulsion que j'éprouvais quand on cherchait à me convertir, à m'expliquer la religion. Plus on m'expliquait, plus cela me devenait obscur. Il en a été probablement frappé et il m'a écrit une belle lettre dans laquelle il me disait que

Dieu l'avait puni pour sa présomption de vouloir m'expliquer la religion et que jamais plus il ne chercherait à réfuter mes arguments ; mais il me priait de lui décrire quand même mon état d'âme. Et je lui ai écrit, surtout après mon entretien avec Alexandre Pavlovitch Bobrinsky (1) qui m'a beaucoup frappé par sa foi ardente et sincère ; jamais personne ne m'a mieux parlé de la foi. Il est irréfutable, parce qu'il ne cherche pas à prouver ; il dit simplement qu'il croit, qu'il sent, qu'il est plus heureux que ceux qui n'ont pas sa croyance, surtout que ce bonheur de la foi ne peut s'acquérir par la raison, mais par miracle. C'est justement ce que je désire, c'est ce que j'ai écrit à Ouroussov, et je suis très heureux que cette lettre soit tombée entre vos mains.

Vous connaissez sans doute Redstock ? (2) Quelle impression vous a-t-il produite ?

Je vous remercie des prières que vous faites pour moi. Bien que je ne puisse croire à l'effet d'une prière, j'en suis quand même content, parce que cela me prouve votre attachement et, malgré mon incrédulité, je ne puis dire qu'elles soient sûrement inutiles. Et c'est peut-être vrai. En tout cas, je sais que plus je penserai, moins je croirai, et que si j'arrive à croire, ce sera par miracle. C'est pour cela que je vous supplie de ne pas chercher à me convaincre. Ce qui est certain, c'est que je pense toujours aux questions ayant trait au sens de la vie et de la mort,

(1) Comte A. P. Bobrinsky, châtelain du voisinage, qui, par la suite, ne suivit pas Tolstoï, quand celui-ci se sépara de l'Eglise.

(2) Lord G.-W. Redstock, sous l'influence de la propagande duquel s'est formée en Russie une secte religieuse, dénommée les *Paschkovtzi*, du nom de son plus ardent partisan : Paschkov. Les membres de cette secte, plus tard dissoute par les autorités russes, se recrutaient surtout dans la haute société de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

et j'y pense de la façon la plus sérieuse. C'est de toute mon âme que je désire la solution de ces questions qui me tourmentent ; et je ne la trouve pas dans la philosophie, c'est également indiscutable, mais que je puisse un jour acquérir la foi, cela me semble impossible.

Avez-vous lu la vie de Pascal ? Blaise Pascal et ses *Pensées* ? Quel livre et quelle vie admirables ! Je ne connais rien de meilleur.

Je baise votre main. Je n'ai pas écrit, dans l'autre lettre, que je baise votre main, et c'est pourquoi Ouroussov, comme vous, pouvait douter si la lettre était bien pour lui.

CXII

Avril 1876.

Ce n'est pas en vain, chère amie Alexandrine, que je vous ai écrit et que j'ai provoqué la reprise de notre correspondance. Mon erreur de lettre m'a servi : quelles excellentes lettres j'ai reçues de vous, la dernière surtout ! Je n'avais nulle envie de vous reprocher votre désir de me convaincre ou de me convertir ; je vous ai écrit seulement pour vous taquiner : ne cherchez pas à me convaincre, parce que dans ces argumentations je rencontre souvent une fausse note et, à en juger d'après votre dernière lettre, je vois que vous sentez cette fausse note et que vous la sentez mieux que moi.

Mon avertissement était inutile, j'en conviens ; mais je reconnais aussi que je l'ai écrit (ainsi que je vous l'ai déjà dit) pour vous provoquer dans une question qui m'importe beaucoup, beaucoup, en ce moment, et pour laquelle j'ai toujours compté sur votre aide.

Comme vous m'avez bien dépeint Redstock ! Sans voir

l'original, je trouve que son portrait est ressemblant jusqu'au ridicule. Je suis heureux que vous connaissiez Pascal. Je le croyais déjà tellement oublié qu'on pouvait le découvrir.

Malheureusement, je ne puis m'occuper, en ce moment, d'autre chose que de mon roman. Je sens qu'avec le printemps, il me faut toute ma présence d'esprit pour m'occuper d'un travail aussi vain et je crains de ne pouvoir terminer avant l'hiver prochain (1).

Pendant l'été, je m'occuperai de mes travaux philosophiques et religieux que je n'écris pas pour l'impression, mais pour moi (2).

J'ai été heureux de connaître votre opinion (si elle est telle que je l'ai comprise) d'après laquelle la conversion est rarement instantanée et qu'il faut, pour y aboutir, passer par des peines et des souffrances. J'en suis heureux, parce que j'ai passé moi-même par un long travail intérieur et douloureux ; je sais, au fond de mon âme, que ces peines et ces souffrances sont le meilleur de ce que j'ai éprouvé dans ma vie et qu'elles doivent recevoir leur récompense, sinon dans l'apaisement de la foi, du moins dans la conscience du prix de ces peines. Quant à la théorie de la grâce qui descend sur l'homme aux Clubs anglais, ou à une assemblée d'actionnaires, elle m'a toujours semblé non seulement stupide, mais encore immorale.

Vous dites que vous ne savez pas en quoi je crois. C'est étrange et effrayant de le dire : je ne crois à rien, à rien

(1) Toujours *Anna Karénine*.

(2) C'est une allusion évidente au changement dans les idées de Tolstoï qui va bientôt amener sa crise morale et se manifester par la rédaction, en 1879, de sa *Confession*. Les écrits philosophiques et religieux dont parle Tolstoï dans cette lettre lui servirent sans doute de premiers éléments à sa *Confession*.

de ce que nous enseigne la religion, et en même temps, non seulement je hais, mais encore je méprise l'incroyance. Je ne vois aucune possibilité de vivre sans croyance et encore moins de mourir.

Je me forge petit à petit mes propres croyances, et bien qu'elles soient fermes, elles sont peu nettes et peu consolantes. Quand la raison interroge, elles lui répondent bien ; mais quand le cœur souffre et demande une réponse, il ne reçoit d'elles ni soutien ni consolation. Les exigences de ma raison et les réponses données par la religion chrétienne pourraient être comparées à deux mains qui cherchent à se joindre, mais dont les doigts les empêchent de se croiser. Je le désire, mais plus je m'efforce, plus ça va mal. Pourtant, je sais que cela est possible, je sais qu'une chose est faite pour l'autre.

Je ne voulais rien dire, et voilà que je me suis laissé entraîner à parler de moi. Je vous supplie, faites comme moi, c'est-à-dire, parlez plutôt de vous que de moi.

. . . .

Je baise votre main.

CXIII

A Strakhov.

Yasnaïa Poliana, 26 avril 1876.

Nos lettres se sont croisées, cher Nicolas Nicolaïevitch ; je venais à peine de répondre à votre lettre philosophique que je recevais votre si agréable réponse à la mienne.

Vous me demandez si vous comprenez bien mon

roman (1) et ce que je pense de vos réflexions. Certes, vous le comprenez ; certes, je suis heureux de ce que vous me comprenez, mais tout le monde n'est pas obligé de comprendre comme vous. Peut-être n'êtes-vous qu'un expert en ces choses, comme moi, comme nos amateurs de pigeons de Toula. Il est une certaine race de pigeons qu'ils apprécient hautement ; il reste à savoir si les qualités de cette race sont réelles. En outre, vous savez que nous autres écrivains nous passons, souvent sans transition, de l'abattement et de l'humilité à un orgueil incommensurable. Je le dis à propos de votre jugement sur mon roman qui est juste, mais pas entièrement, ou plutôt tout y est juste, mais ce que vous avez dit n'exprime pas tout ce que je voulais dire. Par exemple, vous parlez de deux catégories d'hommes. Je le sens, je le sais, mais ce n'est pas cela que j'avais en vue ; pourtant, quand vous le dites, je sais que c'est là une des vérités qu'on peut exprimer. Si donc j'avais voulu exprimer en paroles tout ce que j'avais en vue d'exprimer par mon roman, j'aurais dû écrire le roman que j'avais écrit primitivement. Et si les critiques savent déjà et peuvent écrire dans leurs feuilletons ce que je voulais dire, je les en félicite et je puis leur assurer qu'ils en savent plus long que moi. Je vous suis bien, bien reconnaissant.

Quand j'ai relu mon humble et mélancolique lettre, je compris qu'à vrai dire, je cherche des louanges, et vous me les avez envoyées. Bien que vos éloges soient d'un expert, je sais qu'ils sont sincères et c'est pourquoi ils me sont chers.

Le fait de m'être trompé dans la description de la cérémonie du mariage me vexe beaucoup et cela d'autant plus

(1) *Anna Karénine.*

que j'aime ce chapitre. Je crains d'en commettre d'autres dans la spécialité à laquelle je touche au cours du fragment qui paraît dans la livraison d'avril (1).

Vous avez raison de dire que *Guerre et Paix* grandit à mes yeux. Cela me frappe étrangement quand quelqu'un me rappelle certaines pages de ce roman, comme l'a fait Istomine (il viendra vous voir) ; mais, chose singulière ! je ne me souviens que de peu d'endroits : le reste du texte m'échappe.

Si les critiques à courte vue croient que j'ai voulu décrire uniquement ce qui me plaisait, notamment comment dîne Oblonsky ou comment sont faites les épaules de Karénina, ils se trompent fort. Dans tout ce que j'ai écrit, presque dans tout, j'avais été guidé par le besoin de rassembler les pensées enchaînées entre elles en vue de leur expression ; mais chaque pensée, exprimée isolément en paroles, perd son sens, s'affaisse quand on l'extrait de l'enchaînement. Quant à l'enchaînement, il est formé non par la pensée (je le crois du moins), mais par quelque chose d'autre, et l'on ne saurait exprimer la base de cet enchaînement directement par des paroles, mais seulement indirectement, en décrivant des images, des actes, des situations. Vous savez tout cela mieux que moi. Mais j'en fus préoccupé ces derniers temps. L'une des preuves évidentes pour moi de ce que je dis fut le suicide de Vronsky que vous avez trouvé bien. Cela ne m'apparut jamais aussi nettement. Le chapitre décrivant la façon dont Vronsky a joué son rôle après son entrevue avec le mari, a été depuis longtemps rédigé par moi. Je me mis à le corriger, quand soudain, d'une façon tout à fait imprévue pour moi, mais sans hésitation, je vis

(1) *Anna Karénine.*

Vronsky se tirer une balle. Maintenant il se trouve que ce fut une nécessité organique pour la suite. Voilà pourquoi un esprit aussi charmant et averti que celui de Grégoriev (1) me séduit peu ; il est vrai que si la critique n'existait pas, des hommes comme Grégoriev et vous qui comprennent l'art seraient inutiles. Par contre, quand les neuf dixièmes de tout ce qui s'imprime aujourd'hui est de la critique d'art, des hommes sont nécessaires pour montrer le non-sens de la recherche des pensées isolées dans une œuvre d'art et pour guider constamment le lecteur dans le labyrinthe infini des enchaînements, qui sont précisément l'essence même de l'art, et pour indiquer les lois qui sont la base de ces enchaînements.

Je vous ai écrit cette lettre il y a déjà plusieurs jours, mais je ne voulais pas l'envoyer. La vanité flattée de l'auteur en déborde trop. Mais ayant écrit tout à l'heure sept lettres, je n'ai plus le courage d'en écrire une nouvelle et je me décide à envoyer celle-ci. On ne cache pas une aiguille dans un sac (2) et vous me connaissez trop bien.

L. Tolstoï.

CXIV

A Fett.

29 avril 1876.

J'ai reçu votre lettre, mon cher Afanassy Afanassiévitch. Par cette lettre et par les conversations que ma femme a eues avec Maria Pétrovna et qu'elle m'a rapportées, par

(1) Le critique.
(2) Proverbe russe.

cette phrase : « *Je voulais vous faire venir pour que vous voyez comment je vais m'en aller* », que vous écrivez dans une de vos dernières lettres, au milieu des considérations sur les chevaux, et que je n'ai comprise que maintenant, je me suis placé dans votre état d'esprit qui m'est très familier, et je vous ai plaint. Or, d'après Schopenhauer, comme d'après notre conscience, la pitié et l'amour sont synonymes et j'ai voulu vous écrire. Je vous suis reconnaissant de l'idée que vous avez eue de m'appeler, lorsque vous pensiez que vous alliez partir. Je ferai la même chose lorsque j'aurai l'intention de m'en aller *là-bas*, si je suis encore capable de penser à ce moment-là. Je n'aurai besoin de personne autant que de vous et de mon frère à cette heure. Il est doux et agréable d'entrer en communion avant la mort avec des hommes qui regardent au delà des limites de la vie. Vous et les rares hommes véridiques avec qui j'ai eu l'occasion de me rencontrer pendant mon existence, bien que se faisant de la vie une conception très juste, se placent toujours à ses bords extrêmes et l'envisagent précisément avec beaucoup de netteté parce qu'ils regardent tantôt dans le nirvâna, dans l'infini, dans l'inconnu, tantôt dans le « sansara », et ce regard dans le nirvâna fortifie la vue. Tandis que les hommes purement matériels peuvent parler de Dieu autant qu'ils veulent, sans cesser de nous être désagréables et doivent avoir une mort pénible, car ils ne voient pas ce que nous voyons, c'est-à-dire le Dieu plus indéfini, plus éloigné, mais aussi plus grand et indéniable.

Vous êtes malade et vous pensez à la mort, et moi je suis en bonne santé et je ne cesse d'y penser également et de m'y préparer. Nous verrons qui de nous partira le premier. Quoi qu'il en soit, diverses données imperceptibles m'ont fait voir nettement l'affinité profonde de nos

âmes (surtout par rapport aux idées sur la mort). Aussi je tiens beaucoup à nos relations, j'y tiens plus que jamais. Tout ce que je pense à ce sujet, j'ai tâché de l'exprimer dans le dernier chapitre de la livraison d'avril du *Messager Russe* (1). Ecrivez, je vous prie, à Petia Borissov qu'il vienne passer au moins trois jours près de moi. Je sais que cela vous touche de près ; aussi, sans hâte aucune, sans idée préconçue et sans désir de contradiction, je l'étudierai et vous ferai part de mon opinion. Mon unique pensée préconçue sera : le désir de l'aimer pour vous.

Votre L. Tolstoï.

CXV

A Strakhov.

Yasnaïa Poliana, 13 novembre 1876.

Vous êtes un vrai ami, cher Nicolas Nicolaïevitch. Malgré mon silence, et un silence opposé à votre si importante lettre, vous me réjouissez quand même de vos lettres. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour celle que je viens de recevoir, bien qu'elle soit imméritée ; pour expliquer et justifier mon silence, je dois vous parler de moi.

Arrivé de Samara et d'Orenbourg voici deux mois déjà (j'ai fait un excellent voyage), je me proposais de me mettre au travail, d'achever le roman qui me tenaille, de m'atteler ensuite à une nouvelle besogne, et, au lieu de tout cela, je n'ai rien fait du tout. Je dors intellectuelle-

(1) Dans *Anna Karénine.*

ment et ne puis me réveiller. Des malaises, une apathie, un manque total de confiance dans mes forces. Je ne sais ce que me réserve le destin ; mais achever la vie sans respect pour elle est douloureux ; or, le respect pour elle ne s'acquiert que par un travail d'une certaine valeur. Je n'ai même pas l'énergie de penser. Ou bien mon état est désespéré, ou bien c'est le sommeil avant une bonne période de labeur. Je ne puis penser par moi-même, mais je puis comprendre, surtout vous, et j'ai compris et apprécié votre 1re lettre (1), et je vous souhaite de tout cœur d'achever ce travail. Je l'ai relue à plusieurs reprises, je l'ai lue à Fett et nous avons tous deux approuvé vos pensées, dans la mesure dans laquelle nous les avons comprises.

Seule la question de savoir ce qu'est le véritable savoir exige une réponse. Le véritable savoir, à mon sens, — et j'en suis sûr au vôtre — s'acquiert par le cœur, c'est-à-dire par l'amour. Nous connaissons uniquement ce que nous aimons.

La dernière question traitée dans notre correspondance philosophique était : qu'est-ce que le mal ? Je pourrais y répondre d'après ma propre expérience. Je vous le dirai en détail une autre fois, à Noël, je l'espère. Ma femme et moi, nous espérons que vous viendrez. Je vous en prie, venez.

En attendant, je dirai ceci : le mal est ce qui est considéré comme raisonnable au point de vue mondain. Le meurtre, le brigandage, la punition, tout cela est raisonnable, est fondé sur des conclusions logiques. L'abnégation, l'amour sont considérés, au contraire, comme un non-sens.

Je suis allé ces jours-ci à Moscou uniquement pour m'enquérir de nouvelles sur la guerre. Tout cela m'agite beau-

(1) Un ouvrage de Strakhov, divisé en tranches sous le titre de lettres.

coup. Toute cette incohérence du mouvement serbe, devenue l'histoire du passé, a pris une signification. La force qui pousse à la guerre s'est manifestée prématurément et a indiqué la direction....

Votre

L. Tolstoï.

CXVI

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 7 décembre 1876.

Votre lettre et la pièce de vers me sont arrivées par le même courrier que le recueil de vos œuvres, que j'ai fait venir de Moscou. Cette poésie n'est pas seulement digne de vous, mais elle est particulièrement réussie, par ce caractère philosophico-poétique que je m'attendais bien à trouver chez vous. Ce que vous faites dire aux étoiles est fort beau, la dernière strophe est particulièrement réussie.

Le fait de déplorer sur la même feuille où vous avez écrit votre poésie que le prix du pétrole soit aujourd'hui de douze kopeks est, ainsi que l'a fait remarquer ma femme, également très caractéristique. C'est un indice secondaire mais infaillible qu'on se trouve en présence d'un vrai poète.

J'ai fait venir en même temps que vos poésies celles de Tutchev, Bariatynsky et Tolstoï (Comte Alexis Tolstoï). Je sais que vous devez être content d'être en compagnie de Tutchev. Bariatynsky non plus n'est pas un mauvais voisi-

nage. C'est un sincère, quoi qu'il y ait chez lui peu de grâce et de beauté, mais il y a de bonnes choses. Je commence petit à petit à écrire, et je suis très satisfait de mon sort.

Votre

L. Tolstoï

CXVII

Moscou, janvier 1877.

Mon cher Afanassy Afanassiévitch.

On ne coupe pas une tête qui demande grâce ! Et ma tête est aussi coupable que possible envers vous. Mais vraiment, je me trouve à Moscou dans un état d'irresponsabilité : mes nerfs sont détraqués, les heures se changent en minutes, et, comme exprès, des hommes dont on n'a pas besoin viennent pour empêcher de voir ceux dont on a besoin.

Strakhov est venu nous voir pendant les fêtes et l'oreille a dû vous tinter souvent : nous parlions de vous, nous citions vos paroles, vos pensées, vos vers. Je lui ai lu la pièce : *Dans les Etoiles*, qui se trouve dans votre dernière lettre, et il en a été aussi enthousiasmé que moi. Ma femme et moi nous l'avons relue dans le *Messager russe*. Ce sont les meilleurs vers que je connaisse. Je parle souvent de vous avec Strakhov, parce qu'il y a une parenté d'âme entre nous trois....

. . . .

Votre

L. Tolstoï.

CXX

A la comtesse A. Tolstoï.

Février 1877 (1).

. . . .

Le troisième point, c'est que vous m'avez froissé en pensant que j'avais une *fausse honte* (2) dans les questions de religion.

Je me rappelle ce que j'ai déjà écrit une fois à Ouroussov (3), et je vous le répète de tout mon cœur. Pour moi, la question de religion est celle que se pose un homme qui se noie et cherche à se cramponner à quelque chose pour éviter une perte inévitable et qu'il sent de toute son âme. Et voilà deux ans que la religion m'apparaît comme une possibilité de salut. C'est pour cela qu'il ne peut y avoir de place pour la *fausse honte*. Et précisément, quand je saisis cette planche de salut, il me semble que je me noie avec elle, tandis que *je surnage* (4) plus ou moins, tant que je ne me cramponne pas à elle. Si vous me demandiez ce qui m'empêche de surnager avec la planche, je ne vous le dirais pas, de crainte de troubler votre croyance, et je sais qu'elle est le plus grand bonheur. Je sais aussi que

(1) Lettre donnée ici seulement dans sa partie où se manifeste encore l'incertitude religieuse de Tolstoï.

(2) En français dans le texte.

(3) Le prince Serge Ouroussov, compagnon d'armes de Tolstoï pendant le siège de Sébastopol, en 1855-56. Les deux officiers étaient restés grands amis, comme le rappelle Tolstoï dans une précédente lettre.

(4) En français dans le texte.

vous sourirez à l'idée que mes doutes auraient pu vous troubler ; la question n'est pas de savoir qui raisonne mieux, mais comment faire pour ne pas se noyer. C'est pourquoi je ne vous en parlerai pas, mais je me réjouirai pour vous et pour ceux qui nagent dans le petit bateau qui ne me porte pas.

J'ai un bon ami, un savant, Strakhov, un des meilleurs hommes que je connaisse. Nous nous accordons beaucoup dans nos idées religieuses et nous sommes convaincus tous les deux que la philosophie ne donne rien, que *sans religion on ne peut vivre*, *et pourtant nous ne pouvons pas croire.*

Cette année, nous devons aller ensemble au monastère d'Optine. Là, je dirai aux religieux tous les motifs pour lesquels je ne peux croire.

Je baise votre main. Sonia vous envoie ses salutations.

CXIX

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 23 mars 1877.

Vous ne croiriez pas combien je me réjouis de l'approbation que vous donnez à mes écrits, mon cher Afanassy Afanassievitch, et de vos lettres en général.

Vous me dites qu'on a imprimé dans le *Messager russe* des vers d'un autre, tandis que votre *Tentation* reste dans les cartons. Je ne connais pas une rédaction aussi veule et aussi bête ; elle me dégoûte, non pour moi, mais pour les autres.

. . . .



Léon Tolstoi en 1876-1880.

Ma tête se porte mieux maintenant, et mieux elle se porte, plus je travaille. Le mois de mars et le commencement d'avril sont l'époque où je travaille le plus et je continue à me faire l'illusion que ce que j'écris est très important, bien que je sache que j'aurai honte de me rappeler cette prétention dans un mois.

Avez-vous remarqué ce fait que tout le monde écrit des vers aujourd'hui, de très mauvais, mais on en écrit? Cinq nouveaux poètes au moins sont venus me voir.

Pardonnez-moi l'incohérence et la brièveté de cette lettre. Je voulais vous écrire pour vous rappeler seulement qu'on vous aime et qu'on vous attend à Yasnaïa-Poliana.

Nos souvenirs aux vôtres.

L. Tolstoï.

CXX

Yasnaïa Poliana, 14 avril 1877.

Votre dernière lettre écrite à trois reprises différentes ne s'est pas égarée, grâce à Dieu. Je tiens beaucoup à toutes vos lettres, et particulièrement à celle-ci. Vous n'imagineriez pas combien je suis heureux de ce que vous dites dans l'avant-dernière où vous parlez de « l'essence de la Divinité ». Je suis absolument d'accord avec vous et j'aurais à vous dire bien des choses, mais je n'ai ni le temps ni la possibilité de le faire dans une lettre.

Pour la première fois vous me parlez de la divinité — Dieu, tandis que moi il y a longtemps que je ne cesse de

penser à cet important problème. Et ne me dites pas qu'il n'y a rien à penser là-dessus ; non seulement on le peut, mais on le doit. De tout temps, les meilleurs d'entre les hommes, c'est-à-dire les vrais, y ont pensé. Et si nous ne pouvons pas y penser comme eux, notre devoir est de chercher *comment* nous pouvons y penser. Avez-vous lu les *Pensées* de Pascal ? C'est-à-dire récemment, dans l'âge mûr ? Lorsque vous viendrez me voir, nous causerons de bien des choses et je vous donnerai ce livre.

Si j'étais libéré de mon roman (1) dont la fin est déjà composée et dont je corrige les épreuves, je me serais rendu chez vous après avoir reçu votre lettre, tellement elle m'a ému ; je ne sais trop pourquoi, mais j'ai un vif désir de vous voir.

Mon poète K..., que j'ai invité à apprendre par cœur ce que vous dites de lui, a écrit aussitôt des vers — assez mauvais — qu'il vous dédie ; mais il me prie de vous les envoyer. Je crains qu'il ne soit plus versificateur que poète. Mais quelle charmante pièce est celle de Polonsky (2), publiée par la *Niva*.

Adieu, au revoir. Ecrivez-moi, je vous prie, au moins deux mots sur vous, sur votre santé.

Votre,

L. Tolstoï.

(1) *Anna Karénine*.
(2) Le poète.

CXXI

A N. Strakhov.

Yasnaïa Poliana 1877.

Il est douloureux et humiliant de vivre dans une complète oisiveté et il me répugne de me consoler sous le prétexte que je me ménage et attends je ne sais quelle inspiration. Si j'étais seul, je ne me ferais pas moine, mais voudrais être un illuminé, c'est-à-dire, je chercherais à n'ajouter de prix à rien et à ne faire de mal à personne. N'essayez pas de me consoler, je vous en prie, et surtout pour la raison que je suis un écrivain ; je m'en console depuis longtemps déjà et mieux que vous ne pourrez le faire ; mais cela ne prend plus ; cela me permet seulement de prêter oreille à mes plaintes, mais ne console pas.

J'assistai ces jours-ci à la leçon de catéchisme faite par le prêtre à mes enfants. Ce fut monstrueux ! Des enfants intelligents, non seulement montrent une évidente incroyance à ces paroles, mais encore ne peuvent ne pas les mépriser, et l'envie me prit d'exposer, sous forme de catéchisme, ce à quoi je crois. Et cette tentative m'a montré à quel point cela est difficile pour moi et, je le crains, impossible. Cela me rend triste et insatisfait.

Léon Tolstoï.

CXXII

A Fett.

Yasnaïa Poliana, 1er septembre 1877.

J'ai porté moi-même ce matin à Kozlovka ma réponse à votre lettre contenant votre article. J'ai avalé l'article de Bolgov et j'ai regretté seulement que ce Bolgov ne soit pas un nouveau personnage, — ce serait un nouvel ami (1). J'ai envoyé l'article à Strakhov.

Je suis très affecté, mon cher Afanassy Afanassiévitch, au sujet du dernier événement qui s'est passé dans votre famille. Mais je me console toujours quant à moi et pour ceux qui me sont proches, en pensant que tout est pour le mieux. Vous auriez pu éprouver des sentiments encore plus pénibles. Maintenant vous êtes tranquille. Il est malheureux seulement que votre peine soit perdue (2).

Votre

L. Tolstoï.

CXXIII

Yasnaïa Poliana, 2 septembre 1877.

Comme il y a peu d'hommes vraiment intelligents sur la terre, mon cher Afanassy Afanassiévitch, M. Bolgov ap-

(1) Fett avait écrit, sous le pseudonyme de Bolgov, un article sur *Anna Karénine*.

(2) Une jeune nièce de Fett, dont il était le tuteur, avait

paraît et je me réjouis, mais voici qu'il se transforme aussitôt et devient vous.

On peut ne pas reconnaître l'œuvre dûe à un esprit qui vous est indifférent ; mais celle créée par une intelligence aimée et qui se fait passer pour une autre, vous fait une impression aussi étrange, aussi comique que celle que je vous produirais si je me présentais devant vous, juge, comme étant l'avocat Petrov.

Je ne saurais louer votre article, parce qu'il me loue, moi ; mais je suis complètement d'accord avec vous pour ce que vous y dites, et j'étais très heureux de lire l'analyse de mes pensées et de voir combien mes vues, mes sympathies, mes sentiments les plus cachés sont pénétrés avec sûreté et sont tous mis à leur véritable place. Je voudrais que cet article soit imprimé.

Je chasse tous ces temps-ci et je prépare notre personnel pédagogique pour l'hiver. Je suis allé à Moscou pour chercher un instituteur et un gouverneur, et maintenant je me sens tout à fait malade. Vous ne dites rien de vous, donc tout va bien.

Notre bon souvenir à Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

abandonné sa maison pour se réfugier dans un pensionnat de jeunes filles de Saint-Pétersbourg.

CXXIV

A N. Strakhov.

Yasnaïa Poliana, 3 janvier 1878.

... J'ai rencontré à Moscou Bakounine. Il écrit un ouvrage sur la science et la foi. Chez moi habite un professeur de mathématique, licencié de l'Université de Pétersbourg qui avait passé deux ans dans une colonie de communistes russes, à Kansas, en Amérique. Grâce à lui, j'ai fait la connaissance de trois des meilleurs représentants des socialistes extrêmes, de ceux-là mêmes qu'on juge en ce moment. Eh bien, même ces hommes ont reconnu la nécessité de s'arrêter dans leur activité rénovatrice, afin de reconnaître d'abord leurs principes religieux. De tous les côtés (je ne me souviens plus qui), tous les esprits se tournent précisément vers ce qui ne me laisse pas un instant de répit. De quel ouvrage m'avez-vous cité les paroles de Lao-Tseu ?

Je vous embrasse de tout cœur, cher ami, et je vous souhaite en cette année ce dont je prie chaque jour la Providence de m'accorder : la paix dans le travail...

Léon Tolstoï.

CXXV

A la comtesse A. Tolstoï

Yasnaïa Poliana, janvier 1878 (1).

Votre doute, chère amie, au sujet de mon rétablissement, n'était, à mon grand regret, que trop réel. Je continue à me sentir souffrant et il n'y a que quatre jours que je me suis levé de mon lit ; voilà pourquoi je suis resté si longtemps sans répondre ni à vous ni à votre frère.

Je vous suis très, très reconnaissant pour la promesse que vous me faites de me donner des renseignements sur Pérovsky. Elle aurait contribué à décider mon voyage à Pétersbourg, bien que j'en aie eu déjà un vif désir. Il est même arrivé au maximum ; je n'attends qu'une impulsion, et elle ne vient pas ; au contraire, elle se produit en sens inverse, sous forme de ma maladie.

J'attendrai les matériaux sur Pérovsky, personnage que vous définissez fort justement *à grands traits* (2), tel que je me l'imaginais moi-même ; et sa figure seule remplit déjà le tableau. Sa biographie décrite à part aurait été brutale ; mais entourée d'autres caractères, opposés au sien, caractères fins, délicats, tel celui de Joukovsky (3) que vous avez bien connu, je crois, et surtout ceux des

(1) Lettre publiée par M. Zakharyine, en 1903, dans son ouvrage : *Rencontres et souvenirs*.
(2) En français dans le texte.
(3) Le plus grand poète russe avant la venue de Pouschkine.

« Décembristes », cette imposante figure, formant l'ombre de Nicolas Ier, représente entièrement l'époque.

Je suis, en ce moment, tout plongé dans la lecture des années 1820 et je ne puis vous expliquer le plaisir que j'éprouve à me représenter cette époque. C'est étrange et agréable de penser que le temps dont je me souviens, les années 1830, est déjà de l'histoire. On s'aperçoit que l'oscillation des figures cesse et que tout se fige sur ce tableau en un calme solennel de vérité et de beauté. J'éprouve le sentiment d'un mauvais cuisinier qui, s'étant rendu à un marché abondant et mis en présence de quantité de viandes, légumes, poissons, rêverait au bon dîner qu'il pourrait faire... Je rêve de même, bien que, plus d'une fois, j'ai déjà eu d'aussi beaux rêves et gâté le dîner, ou n'ai rien fait du tout... Si on cuit trop les perdreaux, le plat est perdu. Mais faire l'étalage des provisions, c'est fort amusant...

Je prie Dieu de me permettre de réaliser, au moins en partie, la tâche que je me suis imposée. L'œuvre est pour moi si importante que vous-même, qui avez la facilité de tout comprendre, vous ne pouvez vous imaginer jusqu'à quel point va cette importance. Aussi importante que la foi est importante pour vous. Je voudrais même dire, plus importante. Mais il ne peut y avoir rien de plus important, et c'est précisément cela.

Je baise les mains de votre mère et je serre amicalement les vôtres.

Votre

L. Tolstoï.

CXXVI

Réponse de la comtesse A. Tolstoï (1).

31 mars 1878.

Ne m'en voulez pas, cher Léon, si je ne puis vous fournir encore les renseignements que vous souhaitez. C'est beaucoup plus difficile à obtenir que je ne le croyais — la mort ayant balayé à peu près tous les personnages de cette époque. Le vieux Adlerberg est malheureusement d'une discrétion féroce, — son fils également. Reste Souvoroff qui, certes, n'est pas atteint de la même vertu désagréable, mais outre qu'il n'était qu'un gamin dans ce temps-là, il est si sourd que je ne puis l'interroger sur des sujets aussi délicats aux soirées impériales où je le rencontre. Cependant, il a promis de venir chez moi un de ces jours et si je parviens à en tirer quelque chose, je vous le servirai tout chaud. Quelqu'un m'a dit dernièrement que c'est le prince Tchernichef, alors aide-de-camp général de l'empereur, qui a insisté le plus sur la nécessité de l'exécution, mais je vous le donne sous toute réserve, et ne voudrais pas souiller gratuitement une mémoire quelconque. D'ailleurs, ce que vous cherchez, ce sont les innocents et non les coupables. Dans le fait, je suis sûre qu'il n'y a eu que des coupables involontaires ou des sots, ce qui revient au même. Avec votre sentiment d'équité, il vous sera facile de vous placer sur le terrain de l'époque. Les nuances ont alors échappé à tout le monde, et il a fallu des années pour les apprécier.

(1) Ecrite en français.

Je ne puis vous rendre le plaisir que m'a fait votre portrait, cher ami. Il est excellent quoique un peu farouche. Je l'ai placé sur cette même table devant laquelle nous avons tant causé, et me suis fabriqué ainsi une innocente petite illusion. Il semble que votre portrait continue les conversations interrompues par votre départ, et que moi, je comprends mieux maintenant, après coup, tout ce que vous me disiez. En général, j'aimerais fort à faire un petit voyage non pas autour, mais en dedans de votre tête, et si la chose était faisable, je vous préviens que j'aurais creusé et fouillé comme un minéralogue dans tous les recoins, descendant ensuite sur la pointe des pieds dans la région du cœur, car c'est là que sont les diamants. Je vous remercie aussi pour le renvoi de mes chères lettres qui sont pour moi des êtres vivants. Au soin avec lequel elles étaient enveloppées et cousues, j'ai cru reconnaître la main de ma chère Sophie, et je l'embrasse tendrement pour la peine qu'elle a prise. Quand aurai-je les cartes des enfants et de leur mère ? Toute cette collection m'est indispensable.

La politique est noire comme l'encre de l'excellent Aksakoff, et je sens continuellement dans mes côtes l'épée à deux tranchants. Quelquefois il me semble que nous sommes tous submergés, et je ne sais pas si vous saisirez bien tout ce qu'il y a de difficile dans cette lutte intérieure qui est presque comme celle de la conscience. Mais... « Dieu voit dans la nuit noire la fourmi noire sur la pierre noire ». C'est un verset du Coran qui pourrait, par sa signification, se trouver tout aussi bien dans la Bible. Oui, qu'il nous suffise de savoir qu'Il voit tout et que c'est Lui qui décide de tout.

Je vous dois un petit épisode. Dernièrement je déjeunais chez l'empereur à côté de notre petit Bismark, et mali-

cieusement j'ai voulu sonder son opinion sur vous. Mais à peine eus-je prononcé votre nom, qu'il est parti au galop le plus enthousiaste, voltigeant de gauche et de droite avec les détails de vos perfections, et tant qu'il faisait votre éloge à tour de bras — à coups d'épée, de fusil et de canon, c'était très bien portant son cachet individuel ; mais voyant que je l'écoutais avec intérêt et attention, mon homme a pris le mors aux dents et s'est lancé dans une apothéose psychologique, arrivé au sommet de laquelle il a commencé à barbotter et s'est embourbé si profondément dans ses propres paroles, tout en mâchant une bonne côtelette dont il ne voulait rien perdre, que je n'ai plus aperçu que le bout de ses oreilles, de ses deux grandes oreilles. Quel dommage que je ne sache pas vous le rendre littéralement, mais le moyen !

« Ce n'était plus qu'un son confus
« De sons et de paroles brisées. »

Mais voilà que moi aussi je prends le mors aux dents, comme l'ami Bistrom. Au lieu de quelques lignes — boum ! et voilà une épître d'un mètre de longueur. Mais ne vous effrayez pas, cela n'arrivera plus. Je compte, au contraire, vous traiter avec tous les égards dus à une femme en couches. J'ai si envie que votre nouvel enfant littéraire n'ait pas besoin de plus de neuf mois pour venir au monde. Seulement comment ferons-nous ? Je me cabre contre l'idée d'une séparation, et cela deviendra ainsi si notre correspondance s'interrompt, de ma part par délicatesse et égoïsme, de la vôtre — faute de temps. Enfin, faites comme vous l'entendez, mais ne perdez pas de vue que je vous aime beaucoup et que je tiens à être aimée aussi, pas selon le mérite, mais selon la fan-

taisie du cœur. C'est plus sûr. Tout va bien chez nous, Dieu merci, Gontcharov (1) est inconsolable et outré contre moi de ne vous avoir pas vu. Il veut vous écrire. En général, tout le monde s'en prend à moi comme si j'étais votre cornac. Je vous serre la main.

CXXVII

A N. Strakhov.

Yasnaïa Poliana, avril 1878.

Je me préparais aujourd'hui à la communion et je me suis mis à lire l'Evangile, ainsi que la *Vie de Jésus* de Renan. En lisant ce dernier livre, je ne cessais de m'étonner en pensant à vous. Je ne puis m'expliquer votre prédilection pour Renan autrement que par le fait que vous l'avez lu étant très jeune. Si Renan a des pensées à lui, cela ne peut être que les deux suivantes : 1° Que le Christ ignorait « l'évolution et le progrès », et Renan cherche à le corriger dans ce sens et, de la hauteur de cette pensée, le critique (pages 314, 315, 316).

C'est effrayant, pour moi du moins. A mon sens, le progrès est le logarithme du temps, c'est-à-dire zéro ; c'est la constatation du fait que nous vivons dans le temps; et voici que cela devient le moyen d'estimation du degré le plus élevé que nous puissions atteindre. La légèreté, ou la mauvaise foi, de cette conception est surprenante ! La vérité chrétienne est l'expression la plus haute du bien absolu et l'expression du principe même, en dehors de la forme,

(1) Le romancier dont quelques œuvres furent traduites en français.

du temps, et ainsi de suite. Les Renan confondent, eux, l'expression absolue de la vérité chrétienne avec son expression dans l'histoire, et la réduisent à une manifestation temporaire ; et c'est ainsi qu'ils l'examinent. Si la vérité chrétienne est haute et profonde, c'est uniquement parce qu'elle est subjectivement absolue, tandis que, en l'examinant dans sa manifestation objective, on ne peut que la ranger dans la catégorie des livres comme le Code Napoléon et autres œuvres du même genre.

La seconde pensée neuve de Renan est dans l'affirmation que si la doctrine chrétienne est celle du Christ, il existait sans doute un homme qui l'avait enseignée et que cet homme devait nécessairement suer, marcher, etc... Pour nous, tous les détails réalistes ont disparu du Christianisme pour la même raison pour laquelle ont disparu tous les détails sur les Juifs et les autres peuples qui ont vécu jadis, et cela par le même phénomène qui fait que rien n'est éternel, c'est-à-dire que le sable inutile a été rejeté et l'on n'a gardé que l'or. Il semble donc qu'il ne nous reste plus autre chose à faire qu'à recueillir cet or. Eh bien, non. Renan dit que, s'il y a de l'or, il y a eu du sable, et il cherche à trouver comment il y a eu du sable, et tout cela d'un air entendu ; mais ce qui est plus amusant encore, si ce n'était si profondément bête, c'est le fait que lui et ses semblables ne trouvent même pas trace de sable et ils assurent simplement qu'il devait en exister.

J'ai lu tout, j'ai longtemps cherché et me suis demandé : qu'ai-je donc appris de nouveau par ces détails historiques ? Voyons, remémorez-vous et avouez qu'il n'y a rien, absolument rien. Je propose de compléter Renan par des considérations sur les besoins physiques que les hommes avaient pu avoir à ce moment. Tout est « progrès », tout

est « évolution ». Il est fort possible que pour distinguer une plante, il faut connaître son milieu, et même pour reconnaître l'homme en tant qu'animal social, il faut connaître son milieu, son mouvement et son développement ; mais pour comprendre la beauté, la vérité, le bien, aucune étude du milieu ne pourra y aider et n'a rien de commun, au surplus, avec l'objet examiné. Là, nous avançons sur un plan. Ici, nous allons dans la profondeur et montons sur les hauteurs. On peut et l'on doit étudier la vérité morale, et l'on ne finira jamais de l'étudier, mais cette étude mène dans les profondeurs, là où vont les hommes de sens religieux ; tandis que l'autre n'est qu'un jeu enfantin, vulgaire et criminel.

L. Tolstoï.

CXXVIII

A Fett.

6 avril 1878.

J'ai reçu votre bonne et longue lettre, mon cher Afanassy Afanassiévitch. Ne me louez pas trop, je vous en prie. Vous voyez trop de bon en moi et trop de mauvais chez les autres. La seule chose qu'il y ait de bon en moi, c'est que je vous comprends et que je vous aime. Mais, tout en vous aimant tel que vous êtes, je me fâche souvent contre vous parce que « Marthe se tourmente de trop de choses, et il n'y en a qu'une seule qui vaille la peine qu'on s'en occupe ». Chez vous, cette seule chose est très considérable, et vous la négligez pour vous occuper d'installer un

billard pour vos amis, Ne vous imaginez pas que je fais allusion à vos vers, bien que je les attende impatiemment. La question n'est pas là : ils viendront quand même malgré le billard. Je parle d'une conception de vie où on n'aura pas à déplorer la bêtise humaine.

Si on nous mettait ensemble dans un mortier et qu'on nous pilât pour nous réduire en pâte, puis qu'on refît deux hommes, nous ferions une bonne paire. Vous êtes si véritablement humain, vous avez tant d'attachement pour la vie que, si cette illusion venait à vous être enlevée un jour, vous deviendriez très malheureux. Tandis que moi, j'y suis si indifférent que je deviens à charge aux autres par mes éternelles rêveries.

Ne pensez pas que je suis devenu fou. Non. Seulement je suis mal disposé et j'espère que vous m'aimerez et que vous me prendrez tel que je suis. Je veux absolument aller vous voir.

Nos salutations à Maria Petrovna.

Votre L. Tolstoï.

CXXIX

5 septembre 18̄8.

Cher Afanassy Afanassiévitch,

J'ai reçu ces jours-ci votre lettre qui est courte, mais très substantielle et je vois que vous êtes de bonne humeur, bien que vous soyez malade. Vous y parlez de

votre article. Je vous en prie, n'attachez pas trop d'importance à mon appréciation, d'abord, parce que je suis mauvais juge quand j'écoute lire au lieu de lire moi-même, ensuite, parce que ces jours-ci j'étais très mal disposé.

Quand vous corrigerez votre article, n'oubliez pas de bien raccorder les diverses parties de votre travail. On rencontre trop souvent des préambules inutiles. Comme par exemple : « revenons maintenant en arrière », ou « jetons un coup d'œil... », etc. Faites bien attention surtout à la disposition régulière des parties par rapport au foyer. Quand tout est bien disposé, ce qui est inutile disparaît, et le travail, en général, y gagne dans son ensemble.

Tourguéneff (1) est venu chez nous à son retour de voyage et il a été très heureux de votre lettre. Il est toujours le même et nous voyons nettement jusqu'à quel degré d'intimité nous pouvons aller l'un et l'autre.

Je voudrais vous écrire encore, mais je me demande si c'est un désir bien sincère. J'ai grande envie de venir vous voir et j'irai sans faute, mais pour le moment, j'ai à faire un voyage plus pressant, il faut que j'aille au Conseil général.

Votre,

L. Tolstoï.

CXXX

22 novembre 1878.

Mon cher Afanassy Afanassiévitch,

J'irai à Moscou et je ferai imprimer sur mon papier à lettres « meâ culpâ ». Cependant, pour cette fois, je crois

(1) Tourguéneff et Tolstoï s'étaient réconciliés à cette époque.

n'être pas coupable de n'avoir pas répondu à la lettre par laquelle vous promettiez de venir nous voir. Je me rappelle la joie que m'a causée cette nouvelle et il me semble bien vous avoir répondu aussitôt.....

Autre chose : votre pièce de vers est belle. Ma femme et moi nous sommes toujours d'accord dans nos jugements sur vous comme homme, ami et poète...

J'ai reçu hier une lettre de Tourguéneff, et j'ai résolu de me tenir à distance de lui et du péché. C'est vraiment un taquin désagréable.

Je vous envoie mes souhaits à l'occasion de l'anniversaire de votre naissance ; je n'oublierai pas à l'avenir de vous les envoyer pour le 23 et je désire ne pas l'oublier une douzaine de fois. Nous n'avons pas besoin de vivre plus longtemps, ni l'un ni l'autre.

Au revoir !

Votre

L. Tolstoï.

CXXXI

16 février 1879.

Je suis toujours indisposé, mon cher Afanassy Afanassiévitch, et c'est pourquoi je n'ai pas répondu tout de suite à votre lettre au sujet de votre parfaite poésie. C'est très beau. De même qu'il arrive pour les objets d'art anciens dont il ne nous reste que des fragments, si votre œuvre se trouvait un jour brisée en mille pièces et si on n'en pouvait sauver que ce seul petit morceau : « *il y a en lui beaucoop trop de larmes* », on le placerait de même dans un musée et il servirait d'enseignement.

Je ne suis ni malade ni bien portant. Mais je ne me sens pas cette vigueur morale et intellectuelle qui m'est nécessaire. Je ne suis pas comme vous : mon arbre est sec. Envoyez-moi donc encore des poésies. C'est singulier combien on se laisse peu convaincre par les raisonnements ! Je vous écrivais dans une de mes dernières lettres que je suis en désaccord avec la pensée de votre dernière poésie. Je vous ai dit que je n'aurais pas voulu retourner dans la tombe, parce qu'il me serait *encore* resté mes rapports avec Dieu. Vous n'avez rien répondu. Répondez-moi là-dessus, je vous en prie. Si cela vous semble une bêtise, dites-le.

Que Dieu vous protège.

Notre salut à Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

CXXXII

A. N. Strakhov.

Yasnaïa Poliana, 9 avril 1879.

Je vous remercie, cher Nicolas Nicolaïevitch, pour l'envoi de l'article de Grégoriev. J'en ai lu le préambule, mais, — ne vous fâchez pas —, je sens que, même emprisonné, je ne le lirai jamais en entier. Non pas que je n'apprécie point Grégoriev, au contraire ; mais de tout ce qui est ennuyeux sur la terre, la critique m'ennuie le plus. Tout est vrai dans la critique de l'art, et l'art est l'art parce qu'il est tout.

Je sens avec terreur que je passe à l'état estival : j'ai le dégoût pour ce que j'ai écrit, et j'ai grand'peur de ne pas avoir le courage de corriger les épreuves que j'ai devant moi pour la livraison d'avril (1). Tout y est mauvais et tout y est à refaire ; il faudrait supprimer tout ce qui a été imprimé, le jeter, le renier et dire : pardon, je ne recommencerai plus ; il faudrait tenter ensuite d'écrire quelque chose de neuf et qui ne soit plus à tel point ni chair ni poisson. Voilà à quel état j'arrive, et ce m'est fort agréable... Et n'ayez pas l'idée de louer mon roman. Pascal s'était confectionné une ceinture bardée de clous et sur laquelle il appuyait toutes les fois qu'il éprouvait de la joie à la louange. Il me faudrait une pareille ceinture. Faites-moi la vraie amitié ou de ne rien écrire sur mon roman, ou de me signaler uniquement ce qu'il a de mauvais. Et s'il est vrai ce que je soupçonne, c'est-à-dire que je faiblis, dites-le moi, je vous en prie. Quelle est dépravante notre fonction d'écrivain ! Chacun de nous a son ambiance de louanges qu'il porte posément avec lui et ne saurait, par suite, se rendre compte de sa valeur réelle et du moment où commence sa décadence. J'aurais voulu ne pas m'illusionner, ni me déprécier non plus. Je vous en prie, aidez-moi. Ne craignez pas d'entraver l'activité d'un homme qui « avait du talent », par un jugement sévère. Il vaut mieux s'arrêter à *La Guerre et la Paix* que d'écrire *L'horloge* (2), ou des choses pareilles.

LÉON TOLSTOÏ.

(1) *Anna Karénine.*
(2) Récit de Tourguéneff.

CXXXIII

A Fett.

17 avril 1879.

Il y a une prière qui dit : « Ne me juge pas d'après mon mérite, mais d'après ta miséricorde. » C'est ce qu'il faut que je vous dise. J'ai encore reçu une longue et excellente lettre de vous. J'irai bientôt et sûrement à Kiev, et alors je vous dirai tout. Maintenant je ne répondrai qu'en ce qui concerne vos craintes. Mes *Décembristes* (1) sont Dieu sait où ; je n'y pense même plus, et si j'y pensais, si je les écrivais, je me flatte de l'espoir que ma seule odeur dont cet ouvrage serait imprégné le rendrait insupportable à ces hommes qui tirent sur leurs semblables pour le bonheur de l'humanité (2). Combien ont raison les moujiks, et vous avec eux, de dire que ce sont les « maîtres qui tirent », et ils tirent, sinon parce qu'on a affranchi les serfs, du moins à cause de leur affranchissement.

Je dois dire, d'ailleurs, que je ne lis pas les journaux, même à présent, et je considère de mon devoir de détacher les autres de cette pernicieuse habitude. Ainsi, voici un bon vieillard qui vit tranquillement à Vorobiovka (3), il a amalgamé dans son cerveau deux ou trois pages de Scho-

(1) Les premiers libéraux qui ont tenté un coup d'Etat à l'avènement de Nicolas Ier en faveur du régime représentatif. Tolstoï avait commencé sous ce titre un roman qu'il a laissé inachevé parce que, ayant voulu approfondir l'origine de ce mouvement, il dut remonter jusqu'aux guerres de Napoléon et, séduit par le dramatique de cette époque, il en fit le sujet de *Guerre et Paix*, et abandonna définitivement l'œuvre projetée.

(2) Allusion au mouvement nihiliste alors à ses débuts.

(3) Propriété de Fett.

penhauer et les a modelées en russe. Il a terminé une partie de billard, tué une bécasse, a contemplé ses poulains, est assis près de sa femme, boit du bon thé, fume, est aimé de tous et aime tout le monde. Tout à coup, on apporte une grande feuille de papier humide, puante, désagréable à toucher et à voir. et voilà que la colère grandit dans son cœur, qu'il désire vivement la solitude, sent qu'il n'aime plus personne, que personne ne l'aime plus, et il se met à parler, à se fâcher et à souffrir. Il faut abandonner cela ; on se sentirait bien mieux.

Au revoir, j'espère. Mon salut à Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

CXXXIV

Yasnaïa Poliana, 28 juillet 1879.

Je vous remercie de votre dernière et excellente lettre, mon cher Afanassy Afanassiévitch, et de votre apologie sur le faucon qui me plaît, mais que j'aurais voulu mieux élucider. Si c'est moi ce faucon, et si, comme il en résulte par ce qui suit, ma trop haute envolée consiste en ce que je nie la vie réelle, je dois me justifier.

Je ne nie pas la vie réelle, ni le travail nécessaire pour soutenir cette vie ; mais il me semble que la plus grande partie de ma vie comme de la vôtre est remplie de satisfactions qui ne sont pas naturelles, mais acquises artificiellement par l'éducation et par des besoins que nous avons inventés nous-mêmes, et qui sont passés à l'état d'habitude, et que les neuf dixièmes du travail consacré par nous à la satisfaction de ces besoins est un travail inutile.

Je voudrais être fermement convaincu que je donne

aux hommes plus que je n'en reçois ; mais comme je me sens fort enclin à attribuer une grande valeur à mon travail et à déprécier celui des autres, je ne puis croire qu'il suffirait d'augmenter mon travail et de choisir le plus pénible pour arriver à l'équité dans mes rapports avec mes semblables. Il est certain que je me persuaderais que le travail préféré par moi est le plus nécessaire et le plus pénible. Je voudrais prendre le moins possible aux autres, et travailler le moins possible pour la satisfaction de mes besoins ; je crois que c'est de cette façon qu'il est le plus facile de ne pas se tromper.

Je regrette beaucoup que votre santé laisse encore à désirer, mais je suis heureux que vous soyez bien portant d'esprit, comme on le voit par vos lettres. Je vous embrasse cordialement, et je vous prie de transmettre mon salut à Maria Pétrovna.

Votre

L. Tolstoï.

CXXXV

A la comtesse A. Tolstoï.

Août 1879.

Excusez-moi, chère amie, de ne pas vous écrire longuement. J'ai la maison pleine de monde pour la répétition du théâtre. On ne peut s'imaginer un homme plus étranger à tout cela.

Je ne puis laisser votre triste lettre sans vous exprimer la profonde sympathie qu'elle éveille dans mon cœur. De toute mon âme je souffre, pour vous et pour la pauvre

Sophie (1). Dans mes prières, j'ai un souvenir pour votre mère et pour Elie. J'en ai beaucoup qui me sont plus proches et que je ne nomme pas dans mes prières. Je veux seulement dire que je vous aime et que je vous souhaite la paix de l'âme.

Chez nous, tout va comme autrefois. Je suis heureux de ma femme et je ne suis pas malheureux de mes enfants.

Je baise votre main et celle de Sophie.

Votre.

(1) La comtesse Sophie, sœur de la comtesse Alexandrine ; elles venaient de perdre leur frère Elie, mort le 21 juillet 1879.

Les lettres finales du présent recueil marquent la fin de l'anxiété poignante qui étreignait le cœur et désorientait l'esprit de Tolstoï depuis trois ans. Le futur auteur de *Ma Religion* non seulement ne doute plus de l'existence du Dieu infini, synonyme d'Amour infini, mais encore il l'invoque dans ses « prières », comme on vient de lire dans sa dernière lettre à la comtesse A. Tolstoï. Mais son évolution, — moins tourmentée désormais — ne s'arrêtera pas. Elle se poursuivra jusqu'à la fin des jours du penseur russe, jusqu'à l'instant suprême où son âme d'élite ira se fondre avec le « Grand Tout, qui est éternel ». Et l'on perçoit déjà, dans sa dernière lettre à Fett, le chemin que Tolstoï suivra pour réaliser son idéal de rénovation, à la fois religieuse et sociale.

E. H.-K.

TABLE DES MATIÈRES

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.



Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05537 660 0